MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80139-2

MICROFILMED 1991

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR: FERSEN, HANS AXEL VON

TITLE: FERSEN ET MARIE-ANTOINETTE

PLACE: PARIS

DATE: 1930

Master Negative #

91-80139-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

944.035
F413

Fersen, Hans Axel von, *grefve*, 1755–1810.

... Fersen et Marie-Antoinette. Paris, Éditions Kra, 1930.

2 p. l., (7)–390 p., 2 l. front., XIII pl. (incl. ports., facsims.) on 7 l. 23cm.

At head of title: Alma Söderhjelm.
Cover-title: Fersen et Marie-Antoinette; correspondance et journal intime inédits du comte Axel de Fersen, publié par Alma Söderhjelm.
~~"6e édition."~~ On cover: 2e édition.
"Les documents dont nous nous sommes servi": p. (7)-9.

1. France—Court and courtiers. I. Marie Antoinette, queen consort of Louis XVI, king of France, 1755–1793. II. Söderhjelm, Alma, 1870– ed.

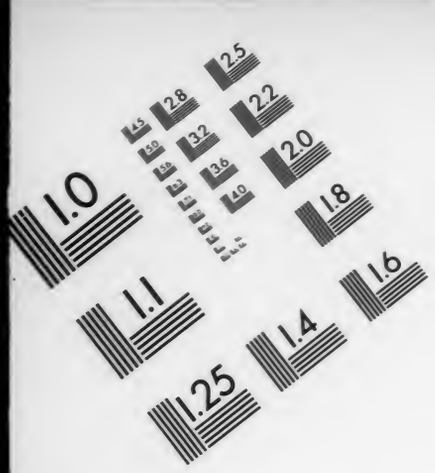
32-3816

Library of Congress (35b1) DC137.5.F4A35 1930 923.2485

Restrictions on Use:

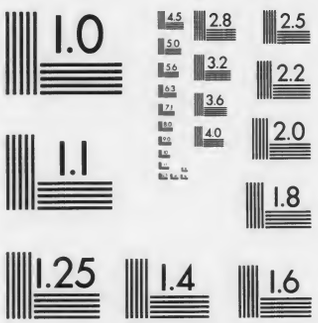
TECHNICAL MICROFORM DATA

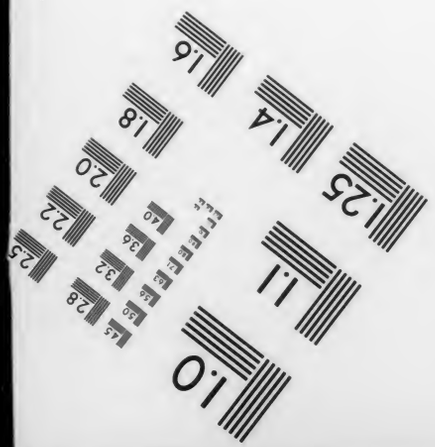
FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 8-1-91 INITIALS Janine
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

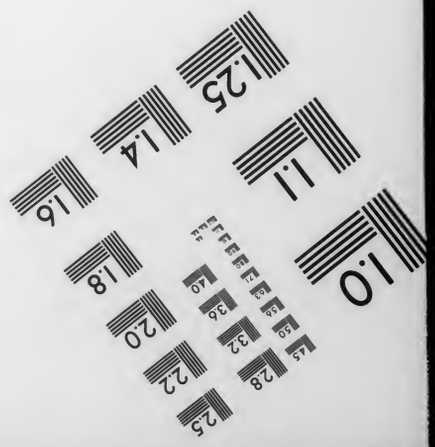


AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Mrs. Jarrett
62 E. 80

FERSEN

ET

MARIE-ANTOINETTE

CORRESPONDANCE
ET JOURNAL INTIME INÉDITS

DU COMTE AXEL DE FERSEN

PUBLIÉ PAR

ALMA SÖDERJHELM

ÉDITIONS KRA
20, RUE HENRI REGNAULT
PARIS, 1930

2e édition

Esperanza Conill Zanetti.

New York March 22nd 1930

FERSEN

ET

MARIE-ANTOINETTE

DU MÊME AUTEUR :

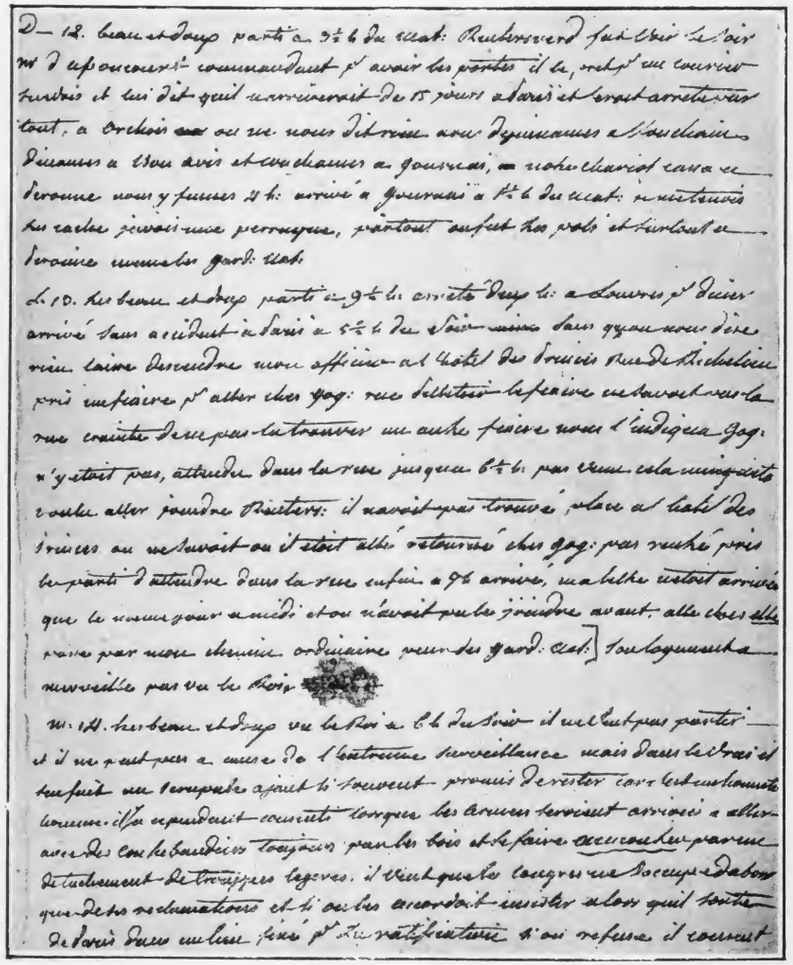
OUVRAGES D'HISTOIRE

En Français :

Le Régime de la Presse sous la Révolution Française. 2 vol. (1900-01).

En Suédois :

Etudes sur la Vie parisienne sous la Révolution Française (1903).
Histoire de la Ville de Jakobstad. 3 volumes (1907-09-14).
Histoire de la Ville de Brahestad. 1 volume (1911).
La Suède et la Révolution Française. 2 volumes.
Révolutionnaires et Émigrés (1917).
Frères et Sœurs de Napoléon (1918).
La Grande Révolution. 2 volumes.
Le Journal intime d'Axel de Fersen. 3 volumes.
Mémoires de ma vie. 1. Jeunesse (1929).



Une page du Journal Intime où FERSEN raconte sa visite clandestine
à MARIE-ANTOINETTE

ALMA SÖDERHJELM

FERSEN
ET
MARIE-ANTOINETTE

ÉDITIONS KRA
20, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS
1930

G.
J. Enrique Zanetti
JUN 3 1940

944.035
F413

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

150 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN BIBLIOPHILE, DES PAPETERIES SOREL-MOUSSEL, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

Copyright 1930 *by Éditions Kra.*
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

Dec. 8 1941 JB

AVANT-PROPOS

L'ouvrage que nous présentons au public français a la prétention d'être la première étude profonde consacrée aux séjours du Comte Axel Fersen en France et à ses relations avec Marie-Antoinette et la Cour de France.

Cette prétention se justifie, en quelque sorte, parce que nous avons eu la bonne fortune d'être la première à pouvoir utiliser tous les documents conservés dans les archives des familles Piper et Klinckowström, descendants des deux sœurs d'Axel Fersen, et, également parce que nous avons voulu étudier le sujet sans aucun parti pris et avec l'objectivité et la fidélité que réclame toute méthode scientifique. Notre dessein n'a pas été d'écrire un ouvrage à proprement parler, littéraire, mais une étude absolument scientifique.

Les documents dont nous nous sommes servi sont les suivants :

1° *Le Journal Intime d'Axel Fersen dont l'original pour les années* 1770-76 *et la période Juin* 1791-*Janvier* 1809 *se trouve aux archives de Stafsund. Le Journal pour les années* 1776-*mai* 1791 *qui aurait été d'une grande importance pour notre étude, a existé mais fut, malheureusement, détruit au lendemain de la fuite de Varennes, d'après les aveux de Fersen lui-même, dans une note de son Journal du* 5 *avril* 1795.

Certains passages du Journal Intime ont été publiés dans l'ouvrage de Klinckowström : Le Comte de Fersen et la Cour de France *chez Didot en* 1878.

Les auteurs qui ont reproduit des citations du Journal Intime, les ont empruntées à cet ouvrage. Il est évident qu'aucun d'eux n'a vu l'original, puisqu'ils n'ont fait que reproduire les extraits donnés par Klinckowström. Ces extraits sont d'ailleurs rares et ne se rapportent qu'aux années 1791-93. *Nous avons indiqué, au moyen de notes, les passages du Journal précédemment publiés. A partir de* 1794, *tous les extraits du Journal donnés par nous sont inédits.*

2° *Le livre de correspondance d'Axel Fersen qu'il a soigneusement tenu depuis* 1783 *jusqu'à sa mort. Il y a noté toutes les lettres qu'il a écrites, en indiquant les noms des destinataires et les dates d'envoi, résumant quelquefois brièvement leur contenu. Ce livre de correspondance qui n'a jamais été utilisé par aucun auteur, nous a permis de rétablir les dates des lettres, que Fersen a envoyées et reçues.*

3° *Les livres de dépenses d'Axel Fersen qui ont été conservés à partir de* 1783, *et qui nous ont fourni quelques détails importants. Ils n'avaient jamais été utilisés auparavant.*

4° *Les lettres de Sophie Piper à son frère Axel, publiées ici pour la première fois.*

5° *Les lettres d'Axel à son père et les lettres de celui-ci à son fils. M. Klinckowström a donné quelques brefs extraits des lettres d'Axel à son père.*

6° *La correspondance d'Axel avec Taube que nous reproduisons d'après Klinckowström qui en a publié les parties essentielles. Nous avons cependant enrichi cette correspondance de nombreuses lettres inédites que Klinckowström n'a pas publiées.*

7° *Des lettres entre le père et la mère, le frère et les sœurs d'Axel Fersen, publiées ici pour la première fois.*

8° *Lettres de Gustave III et celles adressées à ce monarque. La plupart ont été publiées par Klinckowström; quelques-unes sont données d'après les copies qui se trouvent aux archives de Stafsund.*

9° *Quelques lettres de Sophie et Axel à différentes personnes et les réponses à ces lettres. Ces lettres sont inédites.*

Tous les documents mentionnées ci-dessus se trouvent en original aux archives de Stafsund qui appartient au Baron Axel Klinckowström.

10° *Les lettres d'Axel Fersen à Sophie Piper. Ces lettres qui sont les plus intéressantes et les plus importantes reproduites dans cette étude, se trouvent en original au château de Löfstad en Suède qui appartient à la Comtesse Sophie Nordenfalk, née comtesse Piper. Quelques-unes de ces lettres ont été publiées par M. de Heidenstam dans son livre :* Marie-Antoinette, Fersen et Barnave (*Calmann-Lévy,* 1914), *mais sous une forme tellement travestie et fragmentaire qu'on peut considérer cette publication comme étant sans valeur.*

11° *La correspondance d'Axel Fersen et Marie-Antoinette dont les originaux n'ont pas été conservés est reproduite d'après l'ouvrage de M. Klinckowström.*

12° *Les lettres de Taube à Gustave III que nous publions sont reproduites d'après les originaux qui se trouvent dans la « Correspondance de Gustave III » à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal.*

Dans le cas où d'autres sources ont été utilisées pour la première fois, elles ont été soigneusement indiquées. Nous n'avons cependant pas jugé nécessaire d'alourdir le texte de trop d'indications, la plus grande partie du texte qui accompagne les documents est basée sur le Journal Intime *ou sur les lettres de Fersen que nous n'avons pas jugé assez importantes pour être publiées textuellement.*

Il nous est agréable d'exprimer ici notre profonde reconnaissance aux descendants de la famille Fersen qui ont bien voulu nous ouvrir leurs archives et plus particulièrement au baron et à la baronne Klinckowström et à la comtesse Sophie Nordenfalk.

Nous tenons à remercier M. Victor Vinde qui nous a aidé à établir la rédaction française du texte de cet ouvrage.

Nous remercions enfin les fonctionnaires de la Bibliothèque Royale de Stockholm, de la Bibliothèque Nationale de Paris et du British Museum de Londres pour les services qu'ils nous ont rendus au cours de nos recherches.

ALMA SÖDERHJELM.

CHAPITRE I

L'ÉDUCATION DU FILS D'UN GRAND SEIGNEUR SUÉDOIS.

L'Ère de la Liberté qui s'étend sur une période de 51 années de l'Histoire de Suède avait connu un régime nettement républicain qui n'avait de monarchique que le nom. Le pouvoir législatif était entre les mains du Parlement et un comité, nommé par lui, détenait le pouvoir exécutif. Ce gouvernement était déjà un Comité de Salut Public, mais alors qu'en France la démocratie régnait en maître, ce fut en Suède l'aristocratie. Pendant ce demi-siècle la Suède fut une oligarchie, république aristocratique, dont les dictateurs portaient les noms les plus illustres de l'Histoire de Suède. Aussi lorsque Gustave III — avec l'aide de la France — voulut abolir ce régime pseudo-républicain par un coup d'état le 19 août 1772, se dressa-t-il contre la Noblesse et lorsque, plus tard, en 1789, il chercha à consolider son pouvoir absolu, il ne put faire triompher son point de vue qu'en faisant arrêter les chefs de la Noblesse. Un des premiers gestes du Roi au lendemain du coup d'état de 1772 fut d'envoyer un courrier portant une missive de sa main à l'homme dont il tenait à s'assurer avant tout l'appui : le sénateur Axel Frédéric de Fersen.

Cet exemple suffit pour montrer la puissance et le pouvoir de cet homme à la Cour et dans le royaume. Sous le règne du Roi Adolphe Frédéric qui régnait sans gouverner, le sénateur Fersen était, en effet, l'homme le plus puis-

sant de Suède. Il tenait son pouvoir autant de sa situation et de son rang que de ses qualités personnelles. Il était un des hommes les plus riches du royaume, tant par héritage que par son mariage avec une dame aussi noble que riche, Hedvig de la Gardie. Il acquérait peu à peu les châteaux de Mälsâker, Ljung, Löfstad et Steninge ainsi que plusieurs propriétés importantes en Finlande dont chacune représentait une véritable fortune et lui conférait ce prestige dont jouissaient encore à cette époque les seigneurs terriens.

Axel Frédéric Fersen, une des personnalités les plus remarquables de son époque était comte, feld-maréchal et membre du conseil du royaume, c'est-à-dire, sénateur. Les gros volumes de notes sur ses contemporains et son temps qu'il a laissés à la postérité, donnent une idée de sa vaste culture, sa haute intelligence, son bon goût, sa clairvoyance et sa connaissance des hommes. Les écrits du sénateur ont d'ailleurs, une valeur littéraire plus grande que ceux de son fils, Axel, car celui-ci n'avait ni le style étincelant ni les vastes connaissances, ni l'esprit vif ou l'intérêt constant pour les idées de son temps, qu'avait son père. Le feld-maréchal Fersen mettait les sciences et l'intelligence avant tout, tandis que son fils prônait surtout les signes extérieurs d'une culture raffinée. Le sénateur Fersen aimait donner les Anglais en exemple à ses fils : « Les Anglais honorent les sciences et la belle littérature, sentant que sans elles un homme est peu de chose, » écrivait-il le 5 mai 1785 à son fils cadet. C'était là une partie de sa profession de foi. L'autre était son libéralisme. Car il était libéral à tous points de vue : politique, social et culturel. Esprit indépendant, il jugea les princes de sang plus sévèrement que les simples mortels :

« J'ai assez vécu avec des Princes, écrit-il, moins par goût que par l'enchaînement de mon service, j'ai connu qu'ils sont encore plus imparfaits que les autres hommes croyant ne pas avoir un intérêt à se contraindre ils se laissent aller a toutes leur mauvaises inclinations, jen ai vu d'aimables, et regentès bon mais je nen ai point vu a qui lon peut dire la verité, on sait bien vite en les frequentant, combien

il seroit inutile et souvent dangereux de le faire, et on sent aussi quils ne vous aiment pas assez pour meriter quon hazarde de leur déplaire ; si bien quon leur parle toujours comme a des malades, chacun cherche a leur dire des choses agréables, et tout le monde concourt a apuier leurs égaremens et a les gater ; quand on vient a un certain age le commerce familier avec eux ne convient plus, on na pas assez de facilité dans l'humeur, ni assez de santé pour etre toujours complaisant, on est moins propre a leurs plaisirs, et lon n'en est pas moins exposé a leur humeur et leur fantaisies, car ils ont toujours raison, quelque tort quils aijent, leur traine est dangereuse, ils ne se souviennent de vous qu'autant que vous pouvez contribuer a leur amusement, ils croyent que tout leur est du, et quils ne doivent rien a personne.

« Je donne mon jugement pour mien et non pas pour bon. Lon est guere plus assuré de soi que des autres. Helas quand on commence a ne plus rever ou plus tot a rever moins on est pret a sendormir pour toujours[1] ».

Aucun de ses enfants n'hérita des opinions libérales du père, ils furent tous des courtisans accomplis, des royalistes plus ou moins convaincus. Leur idéal ne cessa jamais d'être celui de la monarchie absolue.

Comme tant d'autres gentilhommes suédois, le père d'Axel Fersen avait débuté dans la carrière militaire et reçu son éducation en France. Il avait été treize ans au service de la France et s'était acheté un régiment à lui, le « Royal Suédois », se conformant ainsi aux usages de son temps. Comme officier de l'armée française, il avait pris part à la guerre de Succession d'Autriche et plus tard, il suivit l'armée suédoise dans la guerre de Poméranie. Mais, bien avant, il avait inauguré sa carrière politique dans son propre pays. Le parlement suédois de 1755-56 l'élut pour la première fois land-maréchal et, à partir de ce moment, il jouait un rôle prépondérant dans

1. Nous avons trouvé cette note de la main du feld-maréchal à l'état de brouillon dans les papiers et nous ne croyons pas qu'elle ait déjà été publiée.

la vie parlementaire. De stature imposante, hautain et fier, il régnait dans son palais de l'île Saint-Blaise qui faisait face au château royal et pouvait concourir avec lui en magnificence. On le voyait dominer dans la salle du Parlement, la tête haute et avec des gestes d'un grand-seigneur. Aristocrate conservateur et libéral sincère à la fois, républicain même, il réunissait autour de lui les forces gouvernementales sous l'Ère de la Liberté et les éléments d'opposition sous Gustave III. Pendant trente ans, il était à la tête des Chapeaux, parti francophile, dans leur lutte contre les Bonnets, parti russophile, et jusqu'à la fin de ses jours il fut pour l'opinion publique de son temps l'incarnation ou le symbole de l'aristocratie républicaine. Il disait la vérité sans ambages non seulement à ses partisans ou adversaires mais aussi aux membres de la maison royale quoiqu'il ait parfois affirmé le contraire et ceux-ci étaient toujours prêts à prendre ses conseils, qu'il fût question d'une des innombrables querelles intérieures de la maison royale ou de problèmes politiques. Aussi un homme comme lui à qui les rois faisaient appel à l'heure de la décision et sans le secours duquel ils n'osaient opérer de changement ni à la cour ni dans le pays, n'ignorait-il ni sa valeur ni sa puissance.

Nous savons que le feld-maréchal n'approuva pas le coup d'état de Gustave III en 1772. Sans hésitation, il prit position contre le Roi, en quittant Stockholm et en donnant sa démission de sénateur. Il se réfugia dans une de ses propriétés en Ostrogothie, à Ljung. C'est ici qu'il reçut la missive de Gustave III à laquelle nous venons de faire allusion. Le Roi voulait le faire revenir sur sa démission de sénateur. Le feld-maréchal hésita longtemps avant de se rendre aux raisons de Gustave III. Il céda enfin, estimant qu'il était de son devoir de patriote et de sujet fidèle de retourner à Stockholm et de reprendre sa place à côté de Gustave III dans le conseil du royaume.

Peut-être aurait-il été plus loyal de sa part de ne pas céder aux instances royales, car il ne fut jamais un ami du Roi et il resta toute sa vie un adversaire convaincu de l'autocratie royale et combattait toujours les actes

irréfléchis, hélas, si nombreux de Gustave III. Le Roi ne lui inspira jamais ni sympathie ni confiance. Dans les lettres qu'il adressait à ses enfants, on peut constater qu'il avait peu d'admiration pour lui et si plus tard son fils Axel témoignerait d'un sincère attachement à Gustave III, son père ne l'avait certainement pas encouragé. Malgré les divergences politiques la famille Fersen resta pourtant intimement liée avec la cour royale

Cette cour résidait une partie de l'année à Stockholm et le reste du temps aux châteaux de Drottningholm et de Gripsholm. Elle a, dans l'Histoire, gardé une auréole qui représentait pour la Suède ce que fut pour la France la gloire de Versailles et elle a même gardé la réputation d'une des cours les plus gaies d'Europe. Sous le règne de Gustave III, la cour suivit aussi en tout l'exemple de Versailles. Ces Suédois qui vivaient loin du centre de l'Europe, imitaient un peu lourdement les mœurs raffinées de Versailles. On s'intéressait au théâtre, aux belles lettres et aux idées nouvelles. Tout ce qui était français était vivement apprécié, et on n'appréciait guère que cela. On lisait et discutait les auteurs français et l'on se donnait toutes les peines du monde pour faire venir des publications ou revues françaises. On avait constamment sur les lèvres des mots et noms français, madrigaux et calembours de France. Gustave III lui-même qui pendant tout son règne travailla à mettre à l'honneur la langue et la littérature suédoises — ce fut le roi le plus nationaliste de son temps — était français d'esprit et de goût. Il faisait toujours sa correspondance en français, quoique son orthographe, comme celle de la plupart de ses contemporains, laisse beaucoup à désirer. Dans les milieux cultivés, la langue écrite était généralement le français. Le langage parlé semble pourtant avoir été le suédois.

La vie à cette cour n'avait cependant que peu de ressemblance avec celle qu'on menait à Versailles. Il est vrai qu'on faisait venir l'esprit et la beauté de la cour de France, mais ils perdaient leur bouquet en cours de route et s'alliaient à l'arrivée à la lourdeur et à la mélancolie nordiques. S'il se formait ainsi dans la capitale du royaume

une Athènes de la politique, un Versailles des mœurs et un Paris de la science et des belles-lettres, Stockholm n'en restait pas moins une ville typiquement suédoise.

Dans cette noblesse de la cour, il y avait quelques éléments qui n'étaient pas français de surface seulement. Quelques uns envoyaient leurs fils en France où ils acquéraient des connaissances profondes de la langue et la culture françaises et pour eux l'esprit français n'était pas uniquement fait de calembours, de jeux de mots ou de plaisanteries frivoles. Le sénateur Axel Fersen était de ceux-là. La langue française était pour lui une chose sacrée et il cherchait toute sa vie à conserver et améliorer son français. Dans sa maison, on parlait le français et la correspondance entre les membres de la famille se faisait toujours en cette langue. Il s'appliqua de toutes manières à inculquer à son fils le respect dû à la langue française. « Il ne suffit pas d'écrire en français », écrit-il une fois à son fils cadet, « il faudra que vous appreniez à penser en français, sans quoi vous n'apprendriez jamais vraiment la langue ». Avec son fils aîné, il réussit peut-être mieux qu'il n'eût lui-même désiré. Axel Fersen resta en effet pendant toute sa vie français et royaliste à la française. Mais de là à penser en français, il y a peut-être un abîme. Car si son *Journal Intime* est écrit entièrement en français, il n'est pas moins facile de sentir la traduction mentale derrière.

La famille Fersen jouait à la cour le même rôle prépondérant que le feld-maréchal au Parlement. La comtesse de Fersen était première dame de la cour et dame d'honneur chez Louise-Ulrique, la mère de Gustave III. Les quatre enfants, Axel, Hedda, Sophie et Fabian, celui-ci de beaucoup le plus jeune, avaient dès leur plus jeune âge occupé des charges à la cour, ils habitaient ou passaient la plus grande partie de leur adolescence dans les châteaux royaux. Fabian semble pourtant avoir été seul à s'adapter complètement aux habitudes de la Cour et à se sentir solidaire des courtisans. Comme page de l'épouse du prince Charles, la duchesse de Sudermanie, il passait sa jeunesse dans les châteaux royaux,

respirant l'air de la cour qui lui devint indispensable, et il ne se plaisait nulle part ailleurs. Ses parents se plaignaient constamment dans les lettres à leurs enfants que Fabian eut tant de peine à s'arracher à la vie de la cour pour rendre visite à la maison. Dans la correspondance entre Fabian et ses parents, on rencontre sans cesse des expressions comme « votre milieu », « vos amis », « votre entourage », — ce qui indique bien que Fabian était l'homme d'une côterie. Axel et les deux sœurs considéraient plutôt la vie à la cour comme une corvée.

Mais la famille d'Axel n'était pas seule à jouer un rôle de premier plan à la cour de Suède. Le sénateur avait un frère aîné, le comte Charles de Fersen, dont le Palais, le « Palais de Fersen » qui existe encore aujourd'hui se trouvait également dans l'île Saint-Blaise de Stockholm non loin de celui de son frère. Charles Fersen était chef du Théâtre de la cour et deux de ses filles étaient demoiselles d'honneur de la duchesse. Parmi les beautés de cette cour suédoise Ulla et Augusta Fersen qui, avec une autre demoiselle d'honneur, Augusta Meyerfelt, formaient ce que dans l'histoire anecdotique on a appelé les trois Grâces, étaient les plus célèbres. Ce fut autour d'elles que pendant de longues années s'exerçaient les médisances, circulaient les on-dits et se formaient les intrigues amoureuses.

Ce qui contribuait surtout à maintenir et accroître le prestige des familles Fersen, était moins leur situation de fortune, que leurs relations personnelles et intimes avec les membres de la famille royale qui, naturellement, formaient le centre même de la cour et dont les moindres actes et gestes étaient suivis avec le plus vif intérêt dans les coins les plus reculés du pays. Augusta Löwenhielm, née Fersen, une des trois Grâces, qui fut dame de cour de la reine Sophie-Madeleine, avait été la maîtresse officieuse du duc Charles pendant plusieurs années et fut admise en cette qualité, quoiqu'à contre-cœur, par la duchesse. Sa sœur, Ulla von Höpken, plus célèbre pour sa beauté que pour sa vertu, était tour à tour en faveur et en disgrâce à la cour. Nombreuses sont les histoires qui

circulaient sur le mariage de la belle Ulla avec M. de Höpken et sur sa passion romanesque pour un jeune officier Wright, qui devint son second époux. Elle était connue pour le courage avec lequel elle tenait tête à l'humeur toujours irritable de Gustave III et pour la franchise avec laquelle elle lui apprenait des vérités que d'autres lui tenaient soigneusement cachées.

Sophie Fersen, sœur d'Axel et cousine d'Ulla et Augusta, était dans sa jeunesse l'objet de la passion du frère cadet de Gustave III, — le duc Frédéric — qui tout comme son frère Charles, avait d'innombrables liaisons amoureuses. La sincérité des sentiments du duc Frédéric pour Sophie ne fut d'ailleurs jamais mise en doute par le sénateur Fersen qui pourtant ne témoigna d'aucune bienveillance à l'égard de la royauté. « Le duc Frédéric voulait sincèrement épouser ma fille », écrit-il dans ses *Ecrits Historiques*, « et son esprit un peu romanesque qui l'avait guidé dans cette affaire, fut consterné par le refus de ma fille et par le mien ». Le duc Frédéric demanda en effet deux fois au cours de l'année 1774 la main de Sophie Fersen, qui n'avait que quinze ans et il entreprit dans ce but un voyage plus sensationnel que glorieux au château de Mälsâker.

Si Sophie Fersen n'avait point la beauté parfaite de ses cousines, elle n'en était pas moins belle et avait un visage au regard intelligent et éveillé. Elle était hautaine et fière et avait l'esprit de clarté, de sagesse et de justice de son père ; elle avait aussi un manque de préjugés dans les affaires amoureuses. Rien ne pouvait la faire agir contre ce qu'elle croyait être son honneur, mais elle proclamait ouvertement les droits de ce que nous appelons aujourd'hui la morale individuelle et elle heurta souvent par sa conduite indépendante la susceptibilité de ses contemporains.

Sophie Fersen aimait-elle le duc Frédéric ? La duchesse Charlotte l'affirme dans son Journal intime. Le sénateur Fersen dit au contraire que sa fille n'avait aucun penchant pour cette liaison, autant à cause de l'humeur capricieuse et violente du prince qu'à cause du goût de la famille royale pour les querelles.

Le sénateur Fersen estimait qu'une telle liaison ne convenait pas au prince. La véritable raison, il faut la chercher dans les opinions politiques du sénateur Fersen : ce libéral craignait d'entrer en relations trop intimes avec la maison royale et d'avoir les mains liées par le mariage de sa fille. Il savait aussi que Gustave III ne consentirait pas volontiers à ce mariage et il craignait que la situation de Sophie à la cour fût moins honorable qu'elle n'eût été en droit de l'exiger. Ce n'était pas tant son cœur de père qui était contre ce mariage que son orgueil de famille. Si son refus n'eût été motivé que par des raisons sentimentales, il n'aurait pas aussitôt marié sa fille au comte Adolphe Piper d'Engsö pour qui elle n'avait aucune affection. Le sénateur agit ainsi pour rompre à jamais la liaison de Sophie avec le duc Frédéric. Sophie ne fut d'ailleurs jamais heureuse dans son mariage avec le comte Piper et se choisit plus tard un ami à son gout, le baron Taube, chambellan et favori de Gustave III.

Sophie Fersen resta pourtant attachée à la famille royale par des liens très forts mais d'un genre tout différent. Le duc Charles avait épousé en 1772 une jeune princesse allemande de 15 ans, la duchesse Hedvig-Elisabeth-Charlotte. Elle semble dès le début avoir préféré la famille Fersen et le fils cadet du feld-maréchal, Fabian, devint plus tard son amant quasi-officiel. Son frère aîné, Axel, jouissait tôt des faveurs de la duchesse. Son *Journal Intime* en témoigne suffisamment. Mais les sentiments d'Axel pour la duchesse n'étaient guère profonds ni bien durables, et lorsqu'il rentra en Suède en 1794 après un long séjour à l'étranger, il repoussa ses avances et refusa de renouer leur liaison. Il allait même jusqu'à désapprouver nettement la conduite de la duchesse qu'il trouvait absolument incompatible avec la haute situation qu'elle occupait. Les sentiments qui liaient Sophie Fersen à la duchesse étaient plus solides et plus durables, et leur amitié fut celle qui dura le plus longtemps. Avec M^me^ Camille Bois de la Motte, fille du marquis de Pons, ministre de France à Stockholm, la duchesse et Sophie formaient un petit cercle intime où l'on cultivait l'amitié

sentimentale et suivait avec passion la destinée romanesque d'Axel Fersen.

***

Hans Axel Fersen naquit le 4 septembre 1755 l'année même où débuta la carrière politique de son père. Il est tout naturel qu'un grand seigneur comme le feld-maréchal Fersen voulut donner à son fils une éducation digne de son rang. Aussi fut-il, vers l'âge de quinze ans, envoyé à l'étranger pour apprendre le métier militaire, ainsi que les langues étrangères, et acquérir une expérience de la vie et des hommes. Il quitta, pour la première fois, la maison paternelle le 3 juin 1770, en compagnie de son gouverneur, un certain monsieur Bolémany, qui semble avoir été chargé de l'éducation de tous les membres masculins de la famille pendant deux générations.

A partir de ce jour mémorable, il tient un Journal qui nous permet de le suivre pas à pas. Dès les premières pages, on est étonné de voir un adolescent de quinze ans regarder les hommes et le monde avec une perspicacité extraordinaire pour son âge. Tout y témoigne d'une nature précoce, mais aussi d'une éducation parfaite, jusqu'à l'écriture qui est nette et achevée. Son *Journal* de cette époque ne diffère guère de celui qu'il tiendra au cours des années. Il écrit toujours en phrases brèves mais expressives, rattachées l'une à l'autre sans majuscules et sans signes de séparation. On y reconnaît déjà le souci d'objectivité qui sera toujours un des traits caractéristiques de son *Journal*.

Dès sa jeunesse, sa vie est celle d'un aristocrate et d'un courtisan. Toujours en société il voit beaucoup de monde, mais personne ne réussit à l'approcher véritablement. Il n'entre surtout jamais en relations avec la bourgeoisie et ignore tout de la simple vie quotidienne. Au milieu et pendant la fin du XVIII^e^ siècle, la noblesse suédoise vivait retranchée dans son royaume, isolée du monde bourgeois. Cette barrière infranchissable n'était pas pour déplaire à Axel. Il apprécie la distinction, non seulement chez les

autres mais avant tout chez lui-même ; on trouve souvent dans le *Journal* des notes qui expriment sa satisfaction de sa propre personne, soit que ses habits élégants ont attiré l'attention ou que ses chevaux ont été reconnus pour être plus beaux que ceux des princes. Il va dans le grand monde, y fait ses observations et y acquiert l'expérience de la vie. Il y choisit ses amis, il y noue ses liaisons amoureuses, plus ou moins passagères.

Il était courtisan aussi dans ce sens qu'il détestait tout ce qui était laid ou commun, qu'il jugeait les hommes d'abord d'après leur éducation et leur naissance, les vertus ou les qualités intellectuelles ne venant qu'en second lieu. Il recherche plutôt une conversation spirituelle, une allure distinguée et digne, un rang et un nom que des pensées ou des sentiments sincères chez les êtres qu'il fréquente. Il juge la femme sur sa façon de porter une toilette et non sur sa bonté. Fersen lui-même est fort élégant et distingué. Il est si beau que toutes les femmes qu'il rencontre sur son chemin sentent leur cœur battre plus vite. Son apparition dans les salons provoque des murmures d'admiration.

Était-il intelligent ? D'aucuns, en lisant son *Journal Intime* ont crû reconnaître un petit-maître borné et stupide. Ceux qui connaissent l'histoire de son temps peuvent mieux mesurer ses capacités intellectuelles. Il faut reconnaître qu'il avait dans les questions politiques un jugement sain et juste, un esprit objectif et perspicace. Il n'était pas spirituel, on n'en trouve du moins aucune trace dans son *Journal Intime* et c'est seulement dans son adolescence qu'il conserve encore quelque chose de l'humour et de l'esprit de son père. Ses plaisanteries sont toujours un peu lourdes et totalement dénuées d'humour suédois et d'esprit français. Axel Fersen était un homme posé que la vie rendit plus tard neurasthénique. « Je ne suis pas des hommes qui trouveront le bonheur, — la vie ne m'apporte ni bonheur ni chance », dit-il souvent dans son *Journal*. « Nous ne sommes pas heureux », écrit-il une fois à sa sœur. Si on suit son *Journal* jour par jour, on s'aperçoit vite que Fersen n'est pas une nature impul-

sive. Il était de ceux qui ne peuvent jouir de la joie présente et qui ne l'apprécient que lorsqu'elle est passée. Il est très réservé de nature et dans son *Journal* où il note ses sentiments les plus intimes comme le moindre détail ou incident, malaises ou maladies de sa vie quotidienne, on a rarement l'impression qu'il se confie complètement. Et si, quelquefois, dans des moments tragiques, il se dévoile, il le fait par une phrase brève. Il restera toute sa vie un homme modeste, un être humble qui ne prétend pas avoir droit au bonheur ; il ne s'élève jamais contre les injustices de la vie. C'est aussi un homme solitaire. Le contraste entre la magnificence de sa vie extérieure et la pauvreté, la solitude et la tristesse de sa vie intérieure fait de lui un personnage romanesque.

Il est difficile de déterminer ses goûts personnels d'après son *Journal*. Les seules matières qui paraissent l'intéresser vraiment, qui l'incitent à donner de minutieuses descriptions ou à faire de longs récits sont la science militaire et l'industrie. Mais il s'intéresse également à l'art. Sa première pensée, en arrivant dans une ville, est pour les musées ; il note soigneusement et savamment ce qu'il a vu. Il aime la belle architecture et attache beaucoup d'importance à l'aspect extérieur des villes qu'il traverse. Si son intérêt très vif pour le théâtre peut être mis sur le compte du goût conventionnel de l'époque, il est par contre certain qu'il aimait beaucoup la musique. Il fréquente régulièrement l'Opéra et il confie après chaque concert, ses impressions sur l'exécution des différents morceaux à son *Journal Intime*. Il jouait lui-même de la flûte dans sa jeunesse.

Fersen n'avait par contre aucun goût pour la littérature. Sa bibliothèque était très pauvre et l'unique résumé d'un livre qu'il donne pendant de longues années a trait à un ouvrage — d'histoire militaire. Il n'avait aucun talent littéraire, bien que son style soit simple et soigné, ses phrases concises et expressives. Il n'est pas écrivain, et les 20.000 pages manuscrites, les notes et lettres qu'il a laissées ont moins une valeur littéraire que documentaire : c'est un témoignage objectif sur son époque, basé sur des faits.

Axel Fersen avait une nature plutôt froide. Son amour n'est pas une passion. On trouvera beaucoup de femmes dans son *Journal*, mais elles semblent toutes faire appel à ses sens, plutôt qu'à son cœur. Quelquefois il ne paraît même envisager l'objet de ses liaisons amoureuses qu'à un point de vue strictement esthétique : la beauté. Sa façon de parler des femmes qu'il rencontre ne variera guère au cours de son existence et cette phrase qu'il écrivit à quinze ans, sur la femme du consul de Suède à Helsingoer, est caractéristique à cet égard :

« Je fus voir le consul suedois Rahling qui me presenta à sa femme, cette personne est jeune, d'une très belle taille et d'une conversation fort agreable. » [1]

***

Nous allons maintenant suivre Fersen pendant son premier voyage à l'étranger.

D'Helsingoer, il va à Copenhague, et, de là, à Hambourg où il entend trois jours de suite une opéra-comique de Picinni, la *Buona figliuola*, qui semble lui avoir plu autant qu'à ses contemporains. D'Hambourg il part pour Lunebourg, dans le Brunswick, où il arrive avec son mentor et son valet le 30 juillet 1770 dans l'après-midi. Il descendit à l'auberge « Au Prince Eugène » qui lui déplut. Il note :

« Enfin le troisième jour nous demandâmes au domestique de louage s'il n'y avoit point de traiteur françois. Sur la répons que nous reçumes de lui qu'il y en avoit un nous lui dimes d'aller y commander notre soupé. Vers les 9 h. nous allames y souper nous soupames tête à tête, mais le traiteur nommé Meaupain nous tint lieu de compagnie. Il avoit été grenadier françois et avoit deserté ajant servi 6 ans et fait 5 campagnes. Il nous divertit dans la suite par ses bons mots et par plusieurs recits tant de sa vie que de la manière dont il avoit deserté » [2].

1. Inédit.
2. Inédit.

Aussitôt arrivé chez le traiteur français, il organisa ses études après avoir consulté le programme de l'Académie qu'il trouva conforme à ses désirs. Il donne lui-même son emploi de temps pendant ses premiers six mois de vie monotone d'étudiant à l'étranger.

« Voici quel etoit mon train de vie journalliere. Le matin a 6 heures je me levai, ensuite, je faisois mes prieres et je m'habillai, je repetai l'allemand et l'histoire, a 8 heures j'allai au manege, a 10 ches proffeseur Mauvillon, a 11 l'histoire ancienne et mercredi et samedi chez Pr Guärtner pour l'allemand, a midi et demi je dinai et a deux heures j'avois le maitre de langue, a 3 le maitre de claveçin, a 4 j'allais faire les armes. Le reste du tems etoit destiné ou a promener ou a lire quelque livre agreable, à 8 heure et demi je soupai et me couchai dix » [1].

Le duc Charles, frère du prince héritier de Suède rendit visite à la cour de Brunswick, du 3 au 7 octobre. Cette arrivée rompit un peu la monotonie de l'existence de Fersen. Pendant le séjour du duc Charles le jeune Axel fut introduit dans la franc-maçonnerie avec un cérémonial qui semble l'avoir plutôt effrayé que réjoui. « Il faut que j'avoue », note-t-il dans son *Journal*, « que la peur me saisit en entrant dans la maison quoique je fus bien persuadé que l'on ne me feroit aucun mal les receptions finies je retournai à la cour fort content de moi-même. »

Le duc Charles présenta Fersen au duc de Brunswick. Voici le portrait qu'il nous trace de ce prince célèbre :

« Le prince Frederic est au service du Roi de Prusse il est d'une tres petite taille et est bossu, il a une phisionomie tout-a-fait satyrique et je croi que son discour ne l'est pas moins, comme je n'avois pas l'honneur de le connoitre le Prince Charles me fit l'honneur de me présenter il me parla beaucoup et eut même la bonté de me prendre en affection. »

Après le départ du prince suédois, la vie ordinaire reprit son cours :

1. Inédit.

« Je passois mon tems comme à l'ordinaire, j'allois tous les dimanches a la cour et deux fois par semaine savoir mercredi et vendredi a un assemble que les dames de la ville donnent dans la maison d'un marchand nommé Swartz » [1].

Au début de janvier le prince héritier de Suède, Gustave, et son frère, le duc Frédéric, vinrent en visite. Ils arrivèrent le 3, accompagnés d'une nombreuse suite, y restèrent huit jours et trouvèrent le temps d'assister à trois bals costumés et à un bal d'Opéra, avant de repartir le 9 pour Paris. Mais à peine le prince héritier et son frère étaient-ils arrivés à Paris que la nouvelle de la mort de leur père Adolphe-Frédéric, roi de Suède, leur parvint. Ils prirent aussitôt le chemin du retour. Cela contraria le jeune Fersen qui dut reculer son propre départ, dans l'attente du passage des princes à Lunebourg. Il brûle d'envie de partir, car Axel Fersen, en dépit de ses origines germaniques, ne se plaisait jamais ni en Allemagne ni en Autriche. Il note :

« La joie de la Duchesse de revoir son cher neveu comme Roi ne peut s'exprimer pour moi cela me fachoit un tems un peu car cela retardoit mon voyage il arriva le 13 avril et partit le 18 a mon grand contentement » [2].

Le même jour, soit le 18 janvier, Axel Fersen quitta Lunebourg en compagnie de son mentor. Pendant presque deux mois, jusqu'au 11 mai, il voyage à travers l'Allemagne et visite toutes les cours. Le jeune Axel est partout reçu avec la plus grande amabilité, il est assis à table avec des princes et des ducs. Il ne semble pas toujours y avoir pris un très grand plaisir, comme on peut le voir par les lignes suivantes qui ont trait à une visite qu'il doit faire à la duchesse des Deux-Ponts : « J'étois tres faché, » dit-il dans son *Journal*, « de nous faire presenter, 1 : 0/ parce qu'il falloit m'habiller, 2 : 0/ parce que je prevoyoit que je m'ennuiroit et 3 : 0/ parce que cela

1. Notes inédites.
2. Inédit.

nous arreteroit et nous empecheroit d'arriver aussitot a Strasbourg que je le desiroi j'esperois que [la] Duchesse seroit malade et ne voudroit voir personne, mais vain espoir il semble que pour me faire enrager elle devoit se porter bien »[1].

L'étape suivante était Strasbourg, où il devait séjourner quelque temps pour étudier le droit naturel. Axel Fersen nous a laissé un emploi de temps très détaillé de son séjour à Strasbourg :

« A 7 h j'avois Mr. Collor maitre d'ecriture, a 8 je m'habillai, a 9 j'avois un maitre de mathematiques, a 10 un maitre pour le dessein de la fortification nomme Chapui, a 11 j'allai entendre un college d'histoire d'allemagne en françois par Mr Kock, lecteur de Mr Schoepfling, historiographe du roi, apres le college j'allai diner a 2 hs j'avois un sergent de Deux-Ponts, qui venoit m'apprendre l'exercice ; a 3 j'allai chez Mr Reiseisen, a 4 hs j'ecrivai le college, que je venois dentendre jusqu'a 5 heures ; si cetoit jour de comedie, j'allois a la comedie si non je m'occupois ches moi ou a lire ou a ecrire. Les jeudis il n'y avoit point de colleges donc j'etois tres aise, car je montai à cheval pour me promener ou j'allai en voiture et je menai moi-meme quelquefois. Ma place favorite au spectacle etoit une loge sur le theatre ou je voyois tout ce qui se passoit derriere la toile et toutes les mines des acteurs pendant la piece »[2].

Il parcourt ensuite la Suisse en tous sens. C'est ici qu'il prend pour la première fois contact avec la démocratie. A Bâle, il peut à son grand étonnement constater que ce n'est pas seulement l'heure qui avance de 60 minutes, mais que les habitants de la ville sont à plusieurs égards en avance sur leurs contemporains. A Lausanne, il est introduit dans un milieu de jeunes filles, dont les manières libres et l'indépendance toute moderne qui leur permet de se promener seules dans les rues et d'avoir des relations amicales avec des camarades masculins, l'étonnent autant que cela l'attire. Mais il trouve leurs mœurs baroques, ridicules leur façon de s'habiller en noir, leur aversion

1. Inédit.
2. Inédit.

pour la danse ou l'interdiction de garnir le harnais des chevaux de ganses de soie ou d'avoir un valet de pied en livrée dorée à l'arrière de la voiture. Il reste un jour de plus à Genève pour voir Voltaire. Le 30 octobre 1771, il donne une description naïve mais intéressante de sa visite à Ferney.

« Nous avions une lettre pour Mr Constant, qui avoit ete fort bon ami de Mr de Voltaire, il nous conduisit le lendemain ches Mme Jennings a sa campagne qui etoit fort aimable et parla beaucoup de la Suede. De la nous allames ches Mr de Voltaire à Fernay campagne très jolie qu'il a bati lui même sur les terres de France, mais il ne nous recut point disant qu'il avoit pris de la case purgative, dont il se sert pour ne voir personne, mais il nous appointa pour le lendemain ce qui nous obligea de rester un jour de plus. Nous y allames donc et nous causames avec lui pendant 2 h :. Il etoit habillé d'une veste d'ecarlate avec de vieilles boutonieres brodees que son pere et Grand Pere avoyent portés, une vielle peruque non frisée, des souliers a l'antique, des bas de laine tires par dessus les culottes une vielle robe de chambre tout cela etoit d'une harmonie admirable avec sa figure toute ridée dont les yeux sont tres beaux et tout l'ensemble de la figure a un air tout-à-fait satirique. Il [avoit] ches lui le Pere Adam Jesuite et un valet de chambre qui sait toute la biblioteque de son maitre par cœur. Mr de Vol : fait beaucoup de bien dans son village. Il y retire tous les horlogers de Geneve qui travaillent chez lui. Il a employé sa maison de comedie a leur donner du logement sans compter d'autre chose [1].

Fersen ne reste pas en Suisse, son but est Turin. Il y arrive en Novembre 1771 et il note qu'il presenta le 11 ses lettres à l'ambassadeur de France, le baron de Choiseul, « homme fort poli et aimable qui nous présenta ches le ministre des affaires etrangeres le comte Lazcaris, qui nous procura la permission du Roi dentrer dans l'academie. » A Turin, il poursuit sérieusement les études et y reste avec son mentor pendant plus d'un an et demi.

1. M. Klinckowström a publié ce passage avec quelques suppressions.

Fersen n'a pas tenu de *Journal* pendant ce temps et nous ne possédons qu'une seule note de lui qui a trait à sa présentation au Roi de Savoie :

« Lorsque nous fumes a l'académie le gouverneur nous présenta au Roi un vieu bonhomme petit ridé marchant à l'aide d'une canne. Après plusieurs complimens il me fit une leçon, en me disant qu'il esperoit que je profiterois diligemment des lecons de l'academie pour pouvoir remplir l'objet de mes parens en m'envoyant ici, le Duc de Savoye son fils fut aussi fort poli ainsi que toute la famille. [1] »

Nous avons pourtant quelques lettres à Sophie Fersen dont une datée du 23 décembre 1771 :

« Maintenant je suis tout a fait etabli ici a l'academie et je m'y trouve tres bien les exersis du corps y sont tres bons ainsi que la table, la compagnie est tres bonne a Turin et les assemblées tres amusantes et assez nombreuses, le grand opera que nous voyons tous les jours est superbe, tant pour la decoration que par les habits, et pour la grandeur de la sale qui est 5 fois aussi grande que celle de Stockholm » [2].

Il y a une autre lettre qui date de la fin de son séjour à Turin, le 27 janvier 1773, qui est vraiment charmante. On y voit le frère aîné mettre sa jeune sœur dans la confidence, tout en essayant de s'intéresser à elle :

« Parlons maintenant de vous, ma chere sœur. Mr Forslund m'a mandé que vous dansies beaucoup ches la reine douairiere quoique vous ne soyés point presentée à la cour ce qui se fera ou est deja fait, je vous en fais en attendans mon compliment je me figure combien vous seres affairée à faire des barbes de garnitures des fichus et que sais-je moi tout plein de colifichets je me fais deja un plaisir de vous voir a mon retour comme une grande dame rire et badiner. »

Il donne quelques détails sur lui-même :

1. Publié par Klinckowström.
2. Inédit.

« Moi je monte à cheval deux heures de la matinée et l'après diner je vas à 5 h et demi-6 heures à l'opéra le reste du temps je suis occupé à travailler ou à lire et lorsqu'il y a bal je suis toujours un des derniers à m'en aller, vous voyez par là combien je m'amuse et combien j'aurai de regret à quitter cet endroit » [1].

La dernière note qu'il prit avant de quitter Turin, confirme cette impression :

« Le 20 avril 1773 nous quittames Turin apres un sejour de 17 mois pas sans beaucoup de regrets au moins de mon côté, je fus fort triste, et je ne dis presque pas une parole pendant toute la journée [2]. »

Il part maintenant pour un voyage à travers l'Italie dont la première étape est Milan, mais il y reste fort peu de temps. Ses réflexions sur sa présentation peu cérémonieuse à l'archiduc sont assez curieuses :

« Le 23 qui etoit vendredi on me fit avertir de me trouver dans l'antichambre de l'archiduc à 24 h :, la presentation fut courte et singuliere, je donnai mon nom et celui de Bolem : sur un morceau de papier à un chambellan qui le porta au Prince et un moment apres on nous fit entrer, et nous nous trouvames tete a tete avec le prince, qui nous entretint fort poliment pendant un gros quart d'heure, la presentation fut la meme ches Mad : e l'archiduchesse qui est une princesse de Modene qui a beaucoup d'esprit et dont la conversation est tres agréable et savante mais sans affectation [3]. »

A part l'archiduchesse, le beau sexe de Milan ne parait pas l'enchanter et ne souffre, surtout, aucune comparaison avec les femmes de Turin.

« Le sexe a Milan n'est point beau, et est tres mal mis, avec mauvais gout, et malproprement ce qui est tres general en Italie excepté à Turin [4]. »

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Publié par Klinckowström.
4. Inédit.

Le 5 mai, il quitte Milan pour Rome. Fersen n'a rien écrit dans son *Journal Intime* sur ce voyage, mais nous avons retrouvé des brouillons où il le relate brièvement.

Il s'arrête ensuite à Naples. Le séjour qu'il y fit fut pour Fersen d'une grande importance, car il y fit la connaissance de deux êtres qui resteraient ses amis pour la vie : le baron de Breteuil, ministre de France et sa fille, M^me^ de Matignon. Il se plaît bien chez eux et semble passer la plus grande partie de ses loisirs dans leur maison.

Les notes de Fersen sur son voyage en Italie nous apprennent que le métier de touriste d'alors ne différait guère de celui de nos jours. Fersen visite le Vesuve, étudie les ruines de Pompeï, fréquente les théâtres et fait excursion à Posilippo. Il projeta un voyage en Sicile, mais on n'a retrouvé aucune trace dans ses notes de ce voyage qui n'eut probablement jamais lieu. Il se rend à Florence et à Gênes et retourne à Turin qu'il revoit avec grand plaisir. Il repartit ensuite pour Paris en passant par Lyon.

Il n'y a rien non plus dans son *Journal* sur les premiers temps de son séjour à Paris, mais on peut le reconstituer grâce à ses brouillons. Nous donnons ici *in extenso* ces notes sommaires.

Novembre.

L(undi) 15 a 5 h : a Paris
M : 16 Ches le C : Creuts a 5 h :, non, aux Italiens a 5 1/2 trouve Ramel et Cronhielm.
M : 17. Apres diner aux François.
Jeudi 18 nov. : bre a 3 h : a Versailles, soupé ches Duc D'aiguillon.
V : 19. presente a la famille Royale. Diné Duc D'Aiguill., le bal paré feu d'artifice. retourné a Paris.
S : 20 après diner aux François.
D : 21 Dine ches Creuts, aux Italiens.
Lundi 22 diné De Geer, ches Creuts. Aux François M : lle Reaucourt ches M. Leyel.
M : 25. Visite au Duc Deuxponts, non, diné ches moi avec De Geer A : D :
M : 24. A 9 h : pour Versailles avec De Geer, presenté à Mad :

du Bari, Diné Duc d'Aiguillon dormi a l'auberge jusqu'a 10 h : Soupé a 11 h : au bal, partis a 8 h :
Jeudi, 25 revenus a 11 h :, diné chés moi, aux Italiens avec Mad : Leyel.
V : 26 Promené à pied, A : D : presente. Bol : ches M : Leyel, passé la la soirée.
S : 27 A 11 h : pour Versailles avec De Geer. Diné ches C : De-Cart, presenté ches la M : se Durefort, a l'Opera, ches la C : Noailles, ches Duc d'Aiguillon, parti pour Paris.
D : 28 Ches C : Creuts visite M. Susa, non, Ches M. Leyel. S : ches M : e Grand.
L : 29 Diné ches C : Creuts, aux italiens.
M : 30 Diné ches De Geer aux italiens soupé ches Plomenfeldt.

Décembre.

L : 1 : er Dec : 1773.
M : diné ches Duc Deuxponts, aux françois ches M : Leyel.
J : 2 aux italiens.
V : 3 promené, vu le palais marchand, le grand Chatelet, le pont au Change, le pont notre dâme, a 6 h : ches le C : Creuts. Ches Mada : du Defant, et M : Geofrin vieilles savantes.
S : 4 leçon de danse à 8 h :, a 12 pour Vers : diné ch : Decart, ches la Duch : Beauveau a l'Opera, Daiguillon, pour Paris.
D : 5 A D : des visites aux italiens ches M : Leyel.
L : 6 promené, a 12 dansé, a 3 1/2 h : pour Versailles, ches Journaille, a 5 1/2 h : au bal de M : La Dauphine, ches Daiguillon soupé ches moi.
M : 7 : au lever, presenté a M : Mont[morin]. Diné ches D'aiguillon, fait une partie d'ombre avec le C : Creuts et M : D'Ademar a 6 h : partis pour Paris.
M : 8 Au concert spirituel au Vauxhal.
J : 9 aux italiens. Le magnifique.
V : 10 Visite a Mad : Peyre et a Broglie.
S : 11 a 11 1/2 a Vers : avec Creuts et De Geer a 12 retournés a Paris.
D : 12 Diné ches Creuts. V. a M : du Defant aux Vauxhal.
L : 13 aux italiens.
M : 14 Sorti de l'hotel Turenne, allé logé a celui d'York. Presenté au Duc Dorléans, de Chartres et a la Duchesse. Soupé a l'hotel Grenelle.
M : 15 Diné ches moi avec Ramel et De Geer aux François. Sopé che Creuts.

J : 16. V : a Mad : Dademar aux François au Vauxhal. Soupe ches Plomenfelt.
V : 17 Diné ches Creuts, avec lui visite a M : Du defand, a la P : de Beauveau, non, joué à l'ombre a 4 ches l'amb : ce de Sard.
S : 18 Diné ches moi avec Ramel, aux François soupé a l'hotel Notre Dame.
D : 19 Diné ches moi aux François, soupé au Palais Royal.
L : 20 Visite a la Princ : Beauveau, non, a Mad : Geofrin, oui, ches moi.
M : 21 Diné ches Creuts à h : partis pour le bal de la dauphine a [?] hi : de retour a Paris.
Mer : 22 Dec 1773 Soupé ches l'ambassadrice de Venise, diné ches Creuts resté avec lui.
J : 23 Diné ches Creuts malade, jusqu'à 8 h : aux Vauxhal.
V : 24 Ches M : du defant, soupé ches de Geer, tous les suedois à M : D : et S[t] Roc avec Plomnt.
S : 25 a la Chapelle diné moi avec Ramel, Plomenfelt et de Geer au Vauxhal.
D : 26 Dine Creuts chés Orphanis, au Palais Royal, ches moi.
L : 27 dine Creuts a 4 h : à Versailles bal, soupe moi.
M : 28 au lever connaissance de Marmontel, diné Duc D'aiguillon joué avec Mad : Durefort a 8 h : pour Paris.
M : 29 a 2 h : diné Creuts pour Vers : repetition de l'Opera, soupe Duc Daig : joué avec d'Ademar.
Je : 20 l'Opera, diné ches d'Ecart a 10 pour Paris avec M : la Briche.
V : 31 A 10 h : mon colege d'H : N : comme dord a 12 1/2 M. le Lievre, point sorti [1].

Il suffit de lire ces notes, hâtivement écrites dans un tourbillon de plaisirs, pour comprendre combien absorbante était la vie d'un jeune seigneur au XVIII[e] siècle. Fersen ne parle jamais de ses occupations dans la matinée, mais il faut croire qu'il les consacrait aux études.

Au début de l'année 1774, il recommence à tenir régulièrement son *Journal*. Son séjour à Paris est pareil à ce qu'il était au début : visites et dîners, théâtres et soupers. Déjà à cette époque il fait de nombreuses connaissances qu'il reverra à l'étranger, pendant la Révolution, alors que les

1. Inédit.

représentants de la noblesse française se seront réfugiés à Coblence ou à Bruxelles. Fersen a le bonheur d'être présenté dans les milieux de la cour et de la noblesse, par le ministre de Suède à Paris, le comte Gustave Philippe Creutz, poète et lettré fort distingué.

La première visite de cette année-là fut pour Louis XVI l'ami personnel du Roi de Suède. Voici ce que Fersen en dit dans son *Journal Intime* :

« Le 1 :r Janvier 1774 qui etoit le jour de l'an, il falloit aller à Versailles fair sa cour au Roi, et voir la Ceremonie et de l'ordre du S : t Esprit. J'avois commandé ma voiture a 8 h : mais je fus obligé d'attendre, et pestant comme un malheureux, jusqu'à 8 3/4 que le tailleur m'aportat un habit de fourure que je lui avois comande le matin de la veille, a 10 h : j'étois à Versailles. La Ceremonie n'est qu'une messe ou le Roi et tous les Chevaliers assistent en habit de ceremonie, aprés avoir diné j'allai avec le Comte Creuts fair une visite à Mad : du *Bari*, elle me parla alors pour la premiere fois, au sortir de la nous revinmes à Paris, et j'allai ches moi me coucher assés fatigué [1]. »

Les jours suivants sont consacrés à des visites de nouvel an. Nous citons ici quelques notes ayant trait à ces journées. Ses réflexions sont à la fois naïves et précoces :

« *Dimanche* 2 *janv.*, je dinai chez l'Amb : de Portugal de là j'allai fair visite à la Princ : de Beauveau, qui nous reçut et me parla beaucoup, de la j'allois avec le C : Creuts ches l'abbé Breteuil il n'y étoit pas, non plus que Mad : Geofrin, mais la Com : Brionne nous reçut, je ne pus y monter, car je n'y avois jamais ete presenté, j'attendis donc dans la voiture que Creuts ait fait sa visite, apres quoi il memena chés la Com : de la Marc qui est charmante et qui me reçut le mieux du monde, elle ne cessoit de parler du Roi, avec des éloges, qu'il merite a tous egards, je passai le reste de la soirée chés Ramel qui avoit une fluction aux dents [2] ».

« *Lundi* 3 *janv.*, je fus fair une visite à L'amb : d'Espagne et de la a Creuts qui avoit mille attentions et bontés pour moi, me mena ches la Com : de Brionne, qui nous reçut dans son

1. Publié par Klinckowström.
2. Inédit.

cabinet de toilette, je la trouvai tres bien, quoique d'un certain age, mais elle est grande, bien faite, et jolie de visage fort aimable, et gaie, je la vis fair une partie de sa toilette, ce qui m'amusa tres fort, apres s'etre poudré elle tira un petit couteau d'argent, de la longueur de mon doigt, et ota soigneusement la poudre a plusieurs reprises, ensuite une de ces femmes, car elle en avoit trois, aporta une grande boite, elle l'ouvrit, et je vis 6 pots de rouge, à côté il y avoit un autre petite boete remplie d'une pomade qui me parut noire, elle en prit sur le doigt, s'en barbouilla les joues, c'étoit le plus beau Rouge qu'on puisse voir, elle eut le soin de l'augmenter en prenant de tous les six pots, deux à deux, elle se leva ensuite, et alla dans la chambre a coucher ou sa fille Mad : lle de Loraine vint, elle ne me parut pas aussi jolie qu'on la faisoit, mais elle a une phisionomie vive et piquante. J'allai ensuite passer ma soirée ches Ramel, qui ne pouvoit pas sortir, sa fluction lui dura 10 jours.

Mardi 4 *janv.*, je dinai ches C : Creuts, et allai ensuite me divertir aux italiens.

Mercredi 5 *janv.*, je pris mon colege le matin, dinai avec Bol : et allai aux François, je soupai ches le baron Ahlfeldt, Danois, attaché a l'ambassade qui logeoit dans la meme auberge. A 12 j'allai au bal de l'opera avec Bolemany, j'y trouvai un masque fort joli et aimable, qui me dit tout bas, qu'elle etoit faché que je ne fus pas son mari, pour pouvoir coucher avec moi, je lui dis que cela n'empechoit pas. Je voulus le lui persuader mais elle s'enfuit, une autre que Plomenfeldt poursuivoit pour savoir qui elle étoit, ne fus pas si difficile, elle s'assit dans un coridor, et nous eumes avec elle une longue conversation, elle n'avoit qu'une voile sur le visage ce qui donnoit la comodité de l'embrasser tant qu'on vouloit, et elle paroissoit s'y fair assés bien. Nous crumes que c'étoit une chanteuse de la Comedie Italienne qui parle fort bien l'italien et chante joliment, c'est Mad : Bilioni, mais elle nous assura que non, cependant je le crus et le crois encore, elle etoit toujours tres jolie, à 3 h : je quittai le bal » [1].

Il poursuivait en même temps ses études et suivait des cours de physique à la Sorbonne. Il y fit la connaissance d'une certaine M^lle^ Diderot, qui ne peut être que la fille

1. La première partie est publiée par Klinckowström, le reste inédit.

du philosophe, Marie-Angélique. — Fersen l'appelle d'ailleurs la fille de M. Diderot. Elle semble avoir été très émancipée pour son temps, car c'est elle qui pour faire sa connaissance lui adressa la parole la première.

Il note le 7 janvier :

« J'allai prendre Mad : Caroyan, la fille de M :r Diderot pour la mener chés M :r Bomar, ou je l'avois toujours vue a la leçon, c'est elle qui est venue me parler la premiere pour fair ma connaissance. Je la menai tous les matins dans ma voiture, elle etoit fort gai, ayant de l'esprit, mais elle n'étoit pas bien jolie [1] ».

Et le 10 janvier :

« Je comançai le matin a 12 un cours de physique c'étoit les memes jours que Bomar et immediatement après, M : lle Diderot y vint aussi, il n'y avoit point d'autres dames [2]. »

Mais la plus grande partie de son temps est consacrée aux plaisirs. Il ne parle que de dîners, soupers, de visites et de réceptions. On a l'impression qu'il va d'une fête à une autre, de bal à bal. Quelquefois ces réunions se prolongent fort tard dans la nuit, et il arrive qu'on présente les invités les uns aux autres sans allumer de lumière pour leur permettre de ne pas se voir et de converser dans l'obscurité. A en croire Fersen, ces réunions ne semblent guère avoir été amusantes et il s'y ennuyait parfois à mourir, surtout chez M^me^ du Deffand, tout en appréciant l'honneur qu'on lui fit en l'y admettant, en dépit de son extrême jeunesse. Il ne se plaisait pas non plus chez le ministre d'Autriche, Mercy d'Argenteau, avec qui il entrera plus tard en relations quotidiennes et qu'il n'appréciera jamais beaucoup. Il s'amusait surtout à aller voir le compositeur Grétry, ami intime du comte Creutz et il trouvait un grand plaisir à l'entendre exécuter ses propres compositions. Mais à côté de tous ces plaisirs officiels, Fersen en cherchait de plus libres et de moins cérémonieux. Il note par exemple

1. Inédit.
2. Inédit.

qu'il se levait un jour à 8 heures du matin pour commander un habit qu'il porterait dans un bal qui aurait lieu au Palais Royal à minuit le même jour et dont il attendait beaucoup. A son grand chagrin, il n'eut l'habit que très tard et n'arriva au bal qu'à minuit et demi. Mais quelle ne fut pas sa déception en constatant que ce n'était pas un bal public et que toutes ces dames en habits de gazes et tafetas n'étaient point des filles de joie, mais des dames de la plus haute société. Aussi fut-il heureux de s'en aller pour rentrer chez lui, à six heures du matin, « car » dit-il :

« Il n'y avoit que M : la Duchesse de Chartres, de Bourbon, Mad : de la Val, et Mad : de l'Olstein, qui est sans contredit la meilleure et la plus jolie danseuse de Paris [1]. »

Si à notre connaissance Fersen n'avait pas de liaisons amoureuses à cette époque, il était néanmoins fort occupé à faire la cour aux innombrables femmes qu'il rencontrait.

Dès le début de son séjour à Paris, Fersen fréquentait les bals à Versailles qui avaient lieu chez M^me^ de Noailles. Plus tard il allait régulièrement aux bals de M^me^ la Dauphine. Nous donnons ici brièvement quelques notes sur ces bals :

« *Lundi* 10 *Janvier*. J'allai a 3 heures au bal de M : la Dauphine, il commença d'ordinaire a 5 h : et finit à 9 1/2 h : je retournai tout de suite à Paris.

Lundi 17 *Janv.* C'étoit jour de bal de Mad : la Dauphine, je fus aussi à Versailles avec Creuts à 7 h : je dansai jusqu'a 9 h : 1/2 soupai chés le duc d'Aig : et me couchai à 12.

Mardi 18 *Janv.* Je fis toute la cour, dinai chés duc d'Aig : ou je vis Mad : la C : d'Arville, qui me pria de la venir voir quelquesfois, je fis me fair presenter ches le C-. Maitre de Mad : la Dauphine je ne le trouvai, et me mis en carosse avec Creuts et partis a 4 h : pour Paris. A 7 h : nous partimes de chés le C : Creuts pour aller chés Mad : de Boane qui avoit grande assemblée ce jour la elle demeure si loin que nous n'y fumes pas avant 7 1/3 On y jouait au Biribi et au Pharaon, je gagnai à ce dernier et allai ensuite prier M : Gazes de Suza amb : ce de Portugall, qui est une françoise qui a 20 ans, et qui est charmante, de vouloir bien jouer mon gain au biribi, elle me gagna 2 Louis et je partis, pendant qu'elle jouait encore pour moi ; j'allai souper chés Ramel [1].

Dimanche 30 *Janv.* Je fis diner chez Mr de Blom, M : de Dannemarck, d'où j'allois voir Mad. d'Arville, et aprés avoir causé avec elle une demi heure j'allai ches l'amb : d'Espagne à l'assemblée ou le C : Creuts me prit et me mena ches la P : de Beauveau et au concert du C : Stroganof, à 9 h : nous allames ensemble souper ches M : d'Arville, d'ou je partis a 1 h : pour aller au bal de l'opera, il y avoit une foule de monde : M. la Dauphine, Mr le Dauphin et le Cr de Provence y vinrent, et y furent au bal une demi heure sans etre connus, la Dauphine me parla longtemps sans que je la connus, enfin quand elle fut connue tout le monde s'empressa autour d'elle et elle se retira dans une loge, a 3 h : je quittai le bal.

Lundi 31 *Janv.* Je fus à Versailles a 3 h : je restai au bal jusqu'à 7 3/4, je revins m'habiller et j'etois a 9 1/2 ches Mad : d'Arville, qui m'avoit invité a souper la veille. Nous etions cinq et le souper fut tres gai, à 1 h : nous nous séparâmes [2]. »

On voit que les bals de la Dauphine n'exercent pas sur Fersen une attraction plus grande que les autres bals, réceptions ou réunions. En tous cas, il n'en fait rien voir. Il ne dit mot du charme de la Dauphine, tout en avouant « qu'elle lui parla longtemps. » Fersen ne se doute pas qu'il vient d'être l'objet d'une faveur toute particulière.

Voici ce qu'il dit de la Mi-Carême :

« Il y eut le mardi 8 février un second bal au Palais Royal, guere moins amusant que le premier, je me retirai à 7 h : du matin, quelques jours apres De Geer tomba malade il eut la goutte, je passai toutes mes soirées ches lui, apres le spectacle, que je fréquentai toujours tres regulierement, le carnaval se passa fort tranquil. pour moi, comme je netois point repandu dans les maisons de Paris, je ne pouvois pas etre des bals par-

1. Inédit.

1. Inédit.
2. Publié par Klinckowström.

ticuliers qui s'y donnent abondament, je n'allai qu'aux bals de Mad : de la Dauphine [1]. »

Le 15 février, il note :

« 15 *mardi gras*. Il y avoit bal a Vers :, j'y fus sur la fin du bal. Mad. : la Dauphine, M : de Provence, M : d'Art, M : de Lambale et deux autres dames arriverent avec M : r le Dauphin, M : r de Prov : M : r d'Art., M : r de Segur, M : r de Cogny et un autre tous habillés avec l'habit d'Henri IV, qui est l'ancien habit François et danserent differentes entrées, quelques uns tres mal comme le Dauph : et M : r de Prov :, les autres assés bien, le coup d'œuil en étoit charmant, je revins de souper ches De Geer, pour aller de la à 1 h : à un bal que donnoit l'amb : de Malte [2]. »

Après avoir fait une description détaillée de l'organisation de ce bal, il continue :

« Il y avoit de tout, des femmes de qualité, en petit nombre, de la finance, des bourgeoises, des putains et des filles, je trouvais le bal fort amusans. M : e de Suza et M : e de Caniglac [3] sa sœur y contribueront beaucoup, car elles sont charmantes toutes deux et tres aimables, a 3 h : j'allai au bal de l'opera, qui etoit asses joli, la 1 : ere femme qui vint me tourmenter fut la M : e Brancas elle crut que je ne la reconnoissoit pas, mais je la detrompai bien vite, ensuite vint la V : C : de Narbonne qui s'applaudissoit aussi de son deguisement, mais je la reconnus d'abord, je restai avec ces deux femmes jusqu'a 6 h : et leur donna le bras pour monter dans leur voiture, j'en fis autant et allai ches l'amb : de Malthe ou je restai jusqu'a 10 h : du matin, ou je m'en allai avec Plomenfeldt ainsi finit mon carnaval, à mon grand regret, je me couchai le mercredi à 10 h : du soir et dormis jusqu'a 1 h : du jeudi [4]. »

Les fêtes de la Mi-Carême n'étaient pas finies, cependant, car il alla encore à un autre bal le 20 février, événement

1. Inédit.
2. Publié par Klinckowström.
3. Cardillac.
4. Inédit.

d'autant plus important qu'il fut alors introduit chez la marquise de Brancas dont l'amitié pour Fersen fit parler d'elle jusqu'en Suède. Nous donnons une note de Fersen qui y a trait ; c'est une des dernières un peu plus détaillées qu'il ait faites pendant son séjour à Paris.

Le dimanche 20 *Fév.* je soupai ches Mad : la D : D'arville qui eut comme a son ordinaire beaucoup de bontés pour moi, ainsi que sa sœur la Duchesse D'Estisac. Je fesais mes visites asses regulierement, et j'allai souvent au spectacle, le Comte Creuts, qui me continuoit toujours ces bontés me mena ches la M : Brancas, ou on me fit beaucoup de politesses, j'y soupai plusieurs fois et le *vendredi* 4 *mars* il y eut un petit bal charmant il y avoit 5 danseurs et 6 danseuses et nous dansames jusqu'à 6 h : du matin, nous ne cessames qu'une heure pour le souper, il y a souvent de ces petits soupers dansant à Paris dans le Careme, on ne l'observe pas aussi strictement qu'en Italie, ou l'on se croiroit excomunie si l'on dansoit en Careme, et une femme qui auroit eu ce malheur, iroit vite s'en confesser le lendemain, pour en obtenir l'absolution [1]. »

Axel Fersen a laissé quelques notes sur les longues promenades dans cette ville qu'il aimait tant et qui lui serait si funeste. Nous en citons quelques passages :

« *Jeudi* 13 *Janv.* Je fus le matin fair une promenade avec C : Creuts, nous vimes le dome des invalides, qui est rond, et a 4 chapelles qui y repondent, la quatrieme est ouverte c'est la qu'est placé le maitre-hotel, qui est tourné du coté de l'eglise, ce dome me fit grand plaisir. Nous promenames ensuite sur le Boulevard depuis la barriere Grenelle jusqu'a la porte d'Enfer je trouvai cette promenade charmante on voit à droite la belle campagne, et a gauche la ville, en ete cela doit etre encor plus beau, car les arbres forment alors des berceaux et vous vous promenés la dessous, le C : me fit voir en passant le nouveau portail de S : Genevieve, qui est de toute beaute tant par raport aux proportions qu'a la beauté des ornemens simples et non colifichet qui ornent cet edifice, les colonnes en sont d'une terrible grosseur elles ont... de diam : il n'y a que le portail de fini, il n'est cependant pas encor tout a fait decou-

1. Publié par Klinckowström.

vert. A 2 h : 1 /2 je revins chés moi croyant qu'il n'étoit 1 h 1 /2, je m'habillai à la hate et fus avant 3 h : ches le Com : Merci amb : de l'emp : ou je devois diner, on n'étoit pas encor à table, des que je fus sorti de table a 4 h : je fus aux Italiens [1]. »

Dimanche 16 *Janv.* Je fus le matin a 11 h : promener avec Creuts, de la barriere Grenelle, jusqu'a la porte S : t Bernard, il y a 2 lieus, je vis en passant les plus beaux paisages du monde, qui doivent etre encor plus beaux en été, et surtout le boulevard qui n'est autre chose qu'une chaussee fort large plantée d'arbres et à droite et à gauche une allée pour les pietons, dont les arbres se sont courbés et forment une espece de berceau qui doit etre charmant en ete, le boulevard est les limites de la ville, tout ce qui est en dela est compté comme village, il y a a certains endroits des maisons ou on peut se raffraichir des especes de caffés, de Vauxhaals, qui sont fermés en hiver. Je revins de ma promenade a 2 h : tres mouillé car il avoit plues tous le tems, de façon que mon habit étoit percé, j'allai diner chés de Geer, et ensuite aux François.

Samedi 22 *Janv.* Je fus le matin avec Creuts a 10 h : ches Gretry, qui nous chanta plusieurs morceaux de musique de sa composition, qui me firent grand plaisir. De la nous allames nous promener, nous passames la place Louis XV, qui est bien la plus belle place qu'on puisse voir. Nous sortions des Tuilleries, et avions à droite les deux batimens simetriques, dont les facades sont achevees et sont de toutes beautés, entre ces deux batimens est une vue fort large mais pas longue, au bout de laquelle on batira une eglise dont la facade sera, a ce qu'on dit aussi belle que celle de la S : te Genevieve, elle ne sauroit à mon gré l'etre davantage ; cette vue est en droite ligne avec la statue de Louis XV et le Palais Bourbon, qui est de l'autre côté de la Seine Le comte Creuts me dit que c'est dans cette même direction que le Roi fait construire un pont triomphale qui sera de toute beauté, il en a deja vu les modeles, cela rendra la vue de cette place encor plus belle qu'elle n'est. Nous traversames la place pour entrer dans les Champs Elisees, qui forment la quatrieme face de la place, c'est une promenade immense toute en allées, il y a aussi des grands emplacemens, ou on joue en ete diferen jeux, et ou on exerce les troupes, il me sembloit que cela devoit etre charmant en ete, car je m'y promenois avec grand plaisir, pendant l'hiver, le Comte Creuts ne me détrompa point il m'en disoit des merveilles. Depuis les Tuille-

1. Inédit.

ries jusqu'au pont *de Neuilly* nous allamas par un chemin tiré au cordeau, il y a une bonne lieu et les depenses qu'on y fait sont incroyables, on a coupe deux montagnes et rempli deux vallees de 6 a 7 l : de haut : pour rendre le chemin uni, et afin qu'on puisse voir le pont des fenêtres du Chateau, enfin apres deux heures de marche nous arrivames de l'autre côté du village et je vis un pont tout plat qui n'est pas d'une pouce plus haut dans le milieu qu'aux extremités et dont les arches paroissent à peine courbés, mais les depenses qu'on y a faites sont immenses, le pont est d'une simplicité qui fait partie de sa beauté, il n'y a d'autres ornemens qu'un cordon qui est au niveau du terrain du pont, les arches ont 120 pieds d'ouverture, et 12 pieds de courbure, la Seine formoit a l'endroit du pont une isle, et le pont est bati sur cette isle dont on a deja noyé une partie, on travaille a faire de meme de l'autre. L'autre bras du fleuve qui devient inutile sera comblé, et ses eaux detournés dans le commun fleuve, ainsi au lieu d'une isle et de deux bras que la Seine formoit en cet endroit, il n'y a point d'isle et un seul canal. Le pont est de cinq arches, qui ne different en rien l'un de l'autre, et est bati avec beaucoup de solidité — nous vimes des pierres dans le parapet de 42 pieds de longueur, et de 2 pieds de largeur, il y a des trottoires, pour les pietons, qui sont couverts en dedans de grosses lames de fer, pour empecher que le frottement des roues ne les cassent ou ne les use, on a aussi eu soin de pratiquer de distances en distances des ouvertures dans les voutes pour faire couler l'eau. Nous restames pres d'une heure a examiner ce pont qui me parut le plus beau de tous ceux que j'ai vus et il est tres solidement bati. Nous ne mimes qu'une heure et demie pour revenir je ne pouvois me lasser d'admirer le chemin qu'on fait, il peut passer dans le milieu 6 voitures de front, et dans les deux allées laterales, 3, je ne voulois point le croire mais nous le mesurames le C : Creuts et moi. A 2 1 /2 je revins ches le C : affamé aussi je mangeai pour 4. Mais nous manquames etre ecrasés avant d'arriver, une maudite voiture nous serra contre le mur. Après avoir bien mangé je m'habillai ,j'allai aux François, et de la souper ches l'amb : de Sardaigne [1]. »

C'était la première fois que Fersen visita ces lieux célèbres qui deviendraient à un moment le centre même

1. Inédit.

de sa vie et vers lesquels se reporteraient plus tard ses regrets et ses pensées.

Fersen avait appris à étudier avec méthode et c'est de cette manière qu'il étudiait Paris. Il écrit à la date du 4 mars :

« Il y avoit deja 3 mois que j'etois à Paris et je n'y avois encor rien vu des choses remarquables qu'on y voit je me proposai donc de commencer, et fus un jour avec Alfeldt et Bolemany à l'Ecole Militaire. Le batiment en dehors et en dedans est fort beau la façade qui donne sur le Champ de Mars est tres belle, le manege n'est pas beau il ressemble a une remise, mais les chevaux en sont beaux ; la derniere cour qu'on appele Cour Royale est fort belle, c'est la qu'est la statue pedestre de Louis XV.

Mais un autre batimen qui me fit grand plaisir, et que je vis quelques jours après, c'est la nouvelle *Halle* au bled, il est unique et fort agreable a l'œuil, l'escalier du coté de la Rue Grenelle est merveilleux, il n'est pas possible de fair quelque chose de mieux inventé, de plus comode et de plus beau, je ne pus me lasser de l'admirer, je fis tout le tour des Halles en haut et en bas et je les trouvais tres comodes et tres beaux [1]. »

Ses notes sur Paris s'arrêtent ici, hélas, et ne sont suivies que de feuillets blancs. Étaient-ce les plaisirs qui l'accaparaient, au point qu'il ne trouvait plus le temps nécessaire pour faire les confidences habituelles à son *Journal Intime ?* Sans doute avait-il l'intention de remplir ces feuillets, puisqu'il les a tous numérotés de sa main. Au milieu de ces pages blanches, se trouve une note importante :

« Le Roi Louis XV mourut le 10 mai 1774 a 10 h : du soir. »

Le 12 mai, Fersen quitta Paris et arriva le soir à Chantilly.

Nous avons retrouvé les brouillons des notes qui ont trait aux derniers jours de son séjour à Paris que nous reproduisons ici.

1. Inédit.

« Mai 1774.
L 1 Diné Grétri, visite a la M : B : et autres.
2. Diné Creutz, visite : s, etc. : ches M. Geofrin.
Mardi 3, a 10 1/2 parti pour Crosnes, arrivé a 12 1/2 A : D : promené un peu, A : S : lue une comedie.
Mercredi 3, leve tard le M : s arrive, A : D : lue une comedie [1].
M. 4 Locoinere arrivé, joue au cartes.
Jeudi 5 a 5 h : a la foret de Senar déjeuné avec ses dames A : D : promené en caleche, m. Nivaro arrivé joue aux cartes.
Vendredi 6 à 7 h : promené, dejeuné avac ses dames apres diner visite de Mad : Boulinvilier. joue un tour a l'abbé jusqu'a 4 h : du m :
Samedi 7. promené à 6 h : en mon cab : dejeuné avec la marq : toute la journée au lit le soir joué un tour a l'abbé jusqu'à 2 h :
Dimanche 8 Mr Nivaro. parti ap. D : le Mar : est parti, sou[pé] avec ses dames, parti pour Paris à 1 h :
Lundi 9 plus : comm : D : moi soup : ches M : Geofrin.
Mardi 10 Diné Creuts à 3 h : le Roi mort, des comm :
Mercredi 11. Diné Creuts plusieurs comm [2] :

Cet Axel Fersen que nous avons vu ici au milieu des plaisirs et des conquêtes faciles, ne ressemble guère à celui que nous ont peint quelques historiens : hypnotisé dès le premier jour par la beauté de Marie-Antoinette souffrant le martyre d'une passion impossible, fuyant distractions mondaines et amours.

***

On comprend aisément que les parents d'Axel suivaient les succès mondains de leur fils avec intérêt. Sa mère qui en juin 1774 était partie pour Wismar pour recevoir en qualité de première dame de la cour de Suède l'épouse de Gustave III, écrit au feld-maréchal Fersen le 7 juin :

« J'ai été fort aise des eloges que ma sœur donne a notre fils, j'ai ausi recue une lettre du comte de Creutz, qui me parle beaucoup de lui, et qui, sans nomer Madame de

1. Fersen écrit deux fois le 3 mai.
2. Inédit.

Brancas, me parle des liaisons de notre fils d'ens une des plus grandes maisons de France [1]. »

Le 16 juin, elle écrit encore de Wismar :

« Il nous arriva ici hier un gentilhome de la Chambre de monseigneur l'eveque qui est un baron Kurtzrock... Ce baron de Kurtzrock est un joli garçon, il revient tout nouvellement de paris, ou il a été trois années ainsi il a de trai bonnes facons, et parle trai bien, il m'a beaucoup parlé de notre fils et m'an à dit mille bien, vous pouvé penser mon cher combien cela m'a fait de plaisir, il a été frapé de la resemblance de Sophie avec son frere [2]. »

Le 29 mai 1774 le comte de Creutz avait écrit à Gustave III :

« Le jeune comte de Fersen vient de partir pour Londres. De tous les suédois qui ont été ici de mon temps, c'est celui qui a été le mieux accueilli dans le grand monde. Il a été extrêmement bien traité de la famille royale. Il n'est pas possible d'avoir une conduite plus sage et plus décente que celle qu'il a tenue. Avec la plus belle figure et de l'esprit, il ne pouvait manquer de réussir dans la société, aussi l'a-t-il fait complètement. V. M. en sera sûrement contente ; mais ce qui rendra surtout M. de Fersen digne de ses bontés, c'est qu'il pense avec une noblesse et une élevation singulières [3]. »

A partir du jour où Fersen quitte Paris, il reprend son *Journal* et le tient très soigneusement. Nous donnons le récit de son voyage pour montrer l'impression profonde que lui avait laissée la France.

« Le jeudi 12 may je partis de Paris et arrivai à Chantilly a 12 ou je m'arretay 3 h : pour voir le chateau qui a l'air d'une vieille prison, les appartemens sont antiques, la galerie de batailles me fit grand plaisir c'est la que son representes toutes les batailles du Grand Condé, peintes en huile fort bien, il y a aussi plusieurs forteresses en reliefs ; le cabinet d'histoire naturelle est aussi fort beau il n'etoit pas encor arrangé mais

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Publiée d'après Geffroy : *Gustave III et la cour de France.*

M : r Bomar y travaille. Les jardins et le parc que je parcourus ensuite sont fort grands et de toute beaute, il y a des bassins d'eau et de canaux partout qui y repandent une fraicheur admirable. Le Prince de Condé ne neglige rien pour l'entretien et l'embellissement de cette maison, il y a etabli une vacherie et une menagerie qu'on dit fort belles, je ne les vis pas je n'en avoit pas le tems, mais les ecuries qui sont a côté du chemin sont superbes, il y a place pour 400 chevaux, la voute en est hardie. Devant la facade il y a une plaine immense unie comme une glace, d'une fort belle verdure, on l'on peut exercer les chevaux ; il y a à un bout un petit manege en rond et dans le milieu de l'ecurie est un grand rond ou est la porte sur la plaine, et vis à vis est l'abreuvoir qui est joliment desciné, c'est le plus beau batiment de Chantilly et on le prendroit facilement pour le chateau en y arrivant. A 4 h : nous quittames Chantilly apres y avoir fait un mauvais diner, j'allais toute la nuit sans m'arreter, je dejeunai à 5 h : du matin à Amiens ville asses considerable qui compte jusqu'à 120.000 habitans elle fait un commerce considerable en toutes sortes d'etoffes de laine qui imitent la soye et de soye, la ville est laide, je ne pus juger si elle est vivante ou non car a 5 h : la plupar du monde est dans son lit. Je passai à Abbeville à 10 h : et vis en passant le magasin qui sauta il y avoit 6 ou 7 mois l'explosion paroissoit avoir ete terrible par le trou qu'il avoit laissé et les grosses pierres que nous vimes avoir ete jettés fort loin. La ville est petite et ne contient que 50.000 ames ses draps sont fameux et a juste titre car ils sont beaux et sont maintenant bien meilleurs que ceux des anglois qui degenerent considerablement depuis quelque tems, parcequ'ils ont voulu fournir des draps legers aux turcs, et par la diminuer le commerce que les françois faisaient avec les ottomans, cela a gaté leurs manufactures car tout leur drap est leger et est usé au bout d'un an. Je soupai a Boulogne, et pendant que j'étois a table des marins vinrent m'offrir de me mener a Douvres je ne pus l'accepter dont j'etois tres faché car on y gagne considerablement, 1 : 0 l'on evite le voyage de Boulogne a Calais, 2 :0 le traget est plus court de deux lieus, et vous entres avec la maree tres bien. Je dormis dans ma chaise à Marquise et arrivay à Calais ches M : r Dessin à 7 h : à 12 je m'embarquai avec 4 angloises et 4 françois. Quand nous fumes en mer tout le monde fut malade ; j'eus bien peur de l'etre j'avois un peu mal au cœur mais rien de plus, et je fis pendant tout le chemin conversation avec un marchand françois qui n'étoit pas non plus malade, nous avions tres bon vent et avant

4 h : nous etions a Douvres. On vint visiter les Paquets sur le vaisseaux, et les coffres à la Douane, mais une foule de Polissons arriverent à bord et firent un bruit du Diable, les uns vouloient porter nos affaires, les autres vouloient nous conduire à l'auberge, et chacun crioit à sa façon, le paquebot etoit si rempli qu'on ne pouvoit s'y remuer, nous logeames au vaisseau. Ce qu'il y a de surprenant c'est la terrible difference qu'il y a entre ces deux nations si voisines, on vient de Calais a Douvre et il semble que vous entries dans un nouveau monde — difference totale de mœurs, de nourriture, de façon de penser, defaçon de vivre, jusqu'à la construction des maisons, enfin tout. Le dimanche 15 may je partis avec une voiture a 4 chevaux nous changeames 3 fois de chev : il y a 72 miles d'Ang : et arrivames a 10 h : a Londres [1]. »

A Londres Fersen fut aussitôt présenté à la cour et la description de ces événements est aussi intéressante que comique :

Mercredi 18 (Mai) a 12 j'allai avec le Baron Nolcken à la cour, les appartemens ne sont ni grands, ni magnifiquement meublés et rien n'annonce la grandeur d'un Roi, les lustres y sont de bois doreés ou argentés suivant les besoins quand le Roi fut habillé nous entrames dans la chambre, ou il y a un vieux lit de velours rouge, tout noir, par la fumée, et luisant de graisse, devant lequel est un enclos de fildmarechal. Le Roi est obligé de parler à tout le monde, il commence sa tournée par les ministres et quand il vint au baron je fus presenté, il me parla mais tout bas, car c'est sa coutume, comme sa conversation ne roule que sur 4 ou 5 matieres, il a peur que l'on n'entende qu'il fait les memes demandes à tout le monde. Après la cour je fis mes visites au corps diplomatique, et vint diner ches le B : Nolcken, le soir M. Pouschkin nous mena ches milord Bethman a un concert asses ennuyeux. *Jeudi* 19 *M* je fus presenté à la Reine qui est très gracieuse, et tres aimable, mais elle n'est pas du tout jolie [2] ».

Sa partialité éclate à tout moment et il ne cache pas qu'il préfère Paris à Londres. Rien ne lui plaît ici :

1. Inédit.
2. Publié par Klinckowström.

« Nous dinames dans une taverne », raconte-t-il le 24 mai, ce que je fis presque toujours à Londres, apres diner nous fumes a la comedie a Covent Garden, je trouvai la declamation bien mauvaise, et comme je n'entendai pas la langue, je m'ennuiai comme un chien ».

Il ne comprend ni les mœurs ni les habitudes du pays et les femmes ne correspondent pas du tout à l'image qu'il s'en était forgé :

« Je ne fus pas non plus enchanté de la beauté des femmes, je ne les trouvay pas aussi jolies qu'on dit elles me parurent mal mises, et avoyent l'air assés gauches. »

Le 4 juin, jour de l'anniversaire du Roi, il assiste au bal de la cour : Il note :

« Le soir a 8 h : il y eut bal à la cour dans une vilaine petite salle eclairée avec des lustres de bois doré, il n'y avoit assés de place pour danser un menuet, et il y avoit aussi peu de danseurs qui savoient le danser passablement bien, ce triste plaisir dura jusqu'à 11 h : et je fus enchanté de pouvoir m'en aller. »

Une autre fois, il donne une description d'une fête champêtre chez lord Stanley. Il loue beaucoup la maison et la beauté du paysage, mais il n'aime pas la façon dont les Anglais s'amusent.

« On devoit y venir en habit de fantaisie sans masque, et il n'y avoit rien de si ridicule que de voir ces anglois gauches et mal tournés tous habillés en berger tendre [1]. »

Avec le temps, il semblait s'accommoder mieux avec son milieu, mais il était loin de se trouver à son aise. Et quand le séjour en Angleterre toucha à sa fin et qu'il prit congé de Londres ce fut sans regret.

1. Notes inédites.

***

Il foula de nouveau le sol français, après une traversée terrible de la Manche, de Douvre à Dunkerque. A peine débarqué en France, il établit une comparaison entre les nations française et anglaise.

« Quoique prevenu, je ne fus pas moins frappé de la difference totale qu'il y [a] entre ces deux nations voisines, et qui est d'autant plus sensible qu'elle est subite, je ne jugerai ni pour l'une ni pour l'autre, il y a du bon et du mauvais des deux cotes ce que je sais c'est que malgre les raisons que j'avois de regretter l'Ang eterre je fus fort aise de revoir la France [1]. »

Fersen était de cœur pour la France. En visitant, à Dunkerque les fortifications, qui avaient été détruites conformément aux prescriptions du traité de paix, il écrit qu'il en contemple les ruines le cœur peiné. « On ne peut s'empecher d'être saisi d'indignation qu'un aussi bel ouvrage ait ete demoli », ajoute-t-il et conclut :

« Je formai des vœux ardens pour la guerre, afin que la France puisse retablir ces fortifications, qui font la terreur des anglois et l'admiration des connoisseurs [1]. »

Le voyage se poursuivit non vers Paris, mais par Lille, Bruxelles et la Hollande à Berlin. Bruxelles, où il attendit douze jours pour retrouver une malle égarée, lui déplut. Arrivé à Berlin, il ne tarda pas à se rendre à Potsdam pour faire sa cour au Roi de Prusse. On a conservé une charmante lettre de Fersen à sa petite sœur Sophie, écrite à Potsdam le 28 novembre 1774. Il y rencontra la famille Leyel, qui jouerait plus tard dans sa vie un rôle assez important :

« Ma chere sœur.

« Il y a bien longtems que je n'ai reçu de vos lettres, ma chere sœur, mais j'en conçois maintenant la raison facilement,

1. Inédit.

depuis que je sais que vous etes dans le grand monde, cela doit vous occuper considerablement et vous laisser peu de tems à vous, d'ailleurs je ne suis pas en droit de vous faire des reproches car je n'ai pas non plus ete fort exacte à vous donner de mes nouvelles, mais j'espere que vous ne serés pas moins genereuse que je ne le suis et que vous m'excuserés facilement, car je voyage, et j'ai par consequent beaucoup à fair et à ecrire. Je suis charmé d'apprendre que la Robe que j'ai fait faire pour vous vous soit parvenue, je souhaite que vous l'ayés trouvée jolie, au moins c'étoit mon intention en la faisant fair, j'ai meme outrepassé les ordres de ma mere qui m'avoit ecrit de fair fair une petite Robe, mais j'ai pris ce qu'il y avoit de plus joli et de plus nouveau, c'est avec une impatience extreme que je desire de vous en voir parée, j'espere que j'aurai ce plaisir à Noel, et je me flatte de ne pas etre mal reçu car je suis porteur d'une lettre, devinés de qui ; c'est de Mademoiselle Leyell qui est charmante, et qui me charge de vous faire un million de complimens, je l'ai vue à Dresde, je les ai laissés il y à 9 jours et je crois qu'elles se metteront bientôt en route pour l'Angleterre. Madame et Mr de Lövenhielm vous font mille complimens, ils m'ont reçus a merveille, et vous ne sauriés croire ma chere petite sœur tout le bien qu ils ont dit de vous, que vous etiés grande, jolie, aimable, gaie et que sais-je moi, mille autres jolies choses de façon, m'ont-ils dit, que je ne vous reconnaitrais pas si je vous voyois avec plusieurs autres, mais j'en doute, car mon cœur vous retrouveroit toujours. Je suis a Potsdam pour voir le Roi, et c'est demain que je lui serés presenté ensuite je retourne à Berlin pour y rester 5 a 6 jours, et me mettre en route pour ne plus m'arreter qu'à Stockholm si Dieu me donne la santé. Je suis en attendant le moment de vous voir votre très affectionné frère

Axel Fersen [1]. »

Axel Fersen rentra en Suède après un séjour de quatre ans à l'étranger. On considérait son éducation comme achevée. N'avait-il pas tout vu, tout visité ? Il avait admiré des monuments historiques et des galeries de tableaux, visité des usines et des hôpitaux, vu le Pape et les cardinaux, les quakers ou d'autres sectes religieuses. Il avait été à des bals de cour, à des fêtes de gala, à de

1. Inédit.

magnifiques cérémonies d'église, assisté à des séances de la Cour d'Assises et même à des exécutions capitales. Il avait fait personnellement connaissance des chefs de la plupart des maisons régnantes de l'Europe et avait rencontré tous les hommes célèbres de l'époque. Il avait appris l'allemand, l'italien et l'anglais et avait trouvé l'occasion de perfectionner son français. Son bagage intellectuel s'était accru non seulement de connaissances techniques mais aussi et avant tout d'une solide connaissance de mœurs et de la mentalité de peuples et pays étrangers, de leurs différentes façons de penser et d'agir. Son horizon intellectuel s'est élargi, sa vue s'est approfondie. C'est un homme.

CHAPITRE II

LE FAVORI DE VERSAILLES

De ce séjour en Suède, qui va de décembre 1774 à avril 1778, il ne nous reste rien de la main de Fersen, pas même quelques lettres intéressantes ; celles qu'il écrivit à sa sœur Sophie n'ont trait qu'à des détails secondaires. Axel et sa sœur sont d'ailleurs rarement séparés puisqu'ils sont tous deux attachés à la cour.

Fersen mène l'existence d'un officier et d'homme de cour suédois avec tous les soucis et les fols plaisirs qu'elle comporte. La duchesse de Sudermanie parle souvent de lui dans son *Journal Intime* et son nom figure toujours dans les listes de ceux qui prenaient une part active aux fêtes de la Cour, aux quadrilles ou aux divertissements. Un jour, il figurait dans un divertissement français « Le Marché de Saint-Germain » comme « montreur d'animaux rares », un autre jour il jouait le géant dans « Le Château Enchanté ». On le voyait encore dans le rôle du comte Gyllenstierna dans « Le tournoi de la Reine Christine », dans celui du berger dans « Le temple de Cythère » ou encore dans celui de Comus dans « Le temple d'Esculape ». Il figurait dans les pièces les plus variées et interprêtait les rôles les plus dissemblables. De temps en temps il fait un séjour aux châteaux de famille. Cette vie ne lui semble pas trop gaie.

« Vous me dites, ma chere amie, que vous me regrettes en ville, [écrit-il de Löfstad le 6 juillet 1778, à sa sœur Sophie], « mais il est impossible que ce soit autant que je vous regrette ici, ce

sejour auroit eté charmant pour moi si j'avois pu i voir ma chere Sophie et passer les journées avec elle, maintenant cela est tout differend, je passe ma journée tete a tete avec mon Pere et ma Mere, qui jouent tous les soirs une partie de Piquet et pendant ce tems je monte dans ma chambre ou je joue de la flute ou fais une lecture... En arrivant je fus reçu des mieux, et ils sont encor de fort bonne humeur, surtout ma mere qui est charmante, pour nos plaisirs vous les connoissés, et savés qu'ils ne sont pas fort vifs, ajoutés a cela qu'une pluie presque continuelle nous interdit même la promenade... Il n'y a plus de déjeunés, chacun dejeune dans sa chambre, nous ne nous voyons qu'au diné.

Il passait une partie de ces années à la cour d'Ekolsund, où Gustave III organisait de grandes fêtes et de magnifiques tournois.

Mais cette vie de courtisan, avec ses intrigues et ses plaisirs factices, n'intéressait guère Fersen. Le 24 août 1776, il écrit d'Ekolsund à sa sœur Sophie :

« Pardonnés chere Sophie si je n'ai pu vous remercier plutot de votre petit billet de Stiernsund, mais nous avons tant à fair ici que je n'ai pu vous écrire. Nous montons a cheval le matin et le soir pendant 4 à 5 heures nous courons les tetes et les bagues tant que nous pouvons, mais malgre cela je m'ennuye tres fort je voudrois etre loin d'ici, toutes ces figures de cour me paroissent si vielles, elles me deplaisent toutes, mais il faut pourtant me resoudre à les voir jusqu'au mois de novembre patience... Notre tournois est fixe au 27 nous serons tout habillés de fer, j'ai une armure qui pese 40 Skâlpund [1] que je dois porter pendant trois jours depuis 2 h apres midi jusqua ce que je me couche ; nous devons souper avec nos armures, plaignés un peu mon dos et mes epaules »... [2]

Il ne quitta la Suède que le 16 avril 1778 pour faire son deuxième voyage à l'étranger. Il partait cette fois sans mentor, accompagné seulement de Joseph, son vieux valet, et de son chien. Son voyage avait un but précis. Il allait à Londres pour revoir Mlle Leyel qu'il avait rencontrée à Paris, à Dresde et à Potsdam et dont il avait

1. Livres.
2. Inédit.

déjà parlé dans une lettre à sa sœur. Il est probable que le feld-maréchal Fersen cherchait dans une alliance avec la riche maison Leyel une occasion de récupérer les dépenses très lourdes que lui avait occasionnées l'éducation de son fils, avec le désir de procurer en même temps à Axel une fortune qui lui permettrait de poursuivre tranquillement sa carrière.

Mlle Leyel était un excellent parti. Son père fort riche, avait gagné sa fortune à la Compagnie des Indes Orientales, comme beaucoup de ses contemporains. De plus, la famille Leyel était originaire de Suède. On ne pouvait donc concevoir un choix plus heureux d'autant plus que le sénateur Fersen tenait la politique et la culture anglaises en très haut estime.

Fersen resta à Londres trois mois. Il habitait dans sa « vieille rue », où il n'y avait « que des filles de joie et des étrangers », dans un hôtel au 7 de la Suffolk Street. Il renouait les relations avec ses connaissances d'antan, et avant tout avec une famille Harrington dont le chef de famille, selon Fersen, était un fils naturel du roi Charles II. Il se fit de nouveau présenter à la Cour. Le surlendemain de son arrivée, le roi George lui accorda une audience au château Saint James. Deux jours plus tard, c'est la Reine qui le reçut.

Il passait la plus grande partie de son temps chez les Leyel et les deux familles semblaient se rapprocher de plus en plus. Axel Fersen lui-même ne paraissait pas non plus faire d'opposition à ce projet de mariage. Une fortune, une situation, une jeune fille très aimable qu'il avait connue dans des conditions favorables que pouvait-on demander de plus, s'il n'y fut point question d'amour ?

Après de longues discussions, Mlle Leyel lui signifia enfin un refus, prétextant qu'elle ne voulait pas se séparer de ses parents pour aller s'établir dans un pays étranger. Le prétendant dédaigné fut certainement très déçu ; son amour-propre était blessé et il regrettait de n'avoir pu faire plaisir à son père. Dans une lettre du 30 juin 1778, il exposait son point de vue à sa sœur :

« Tout est fini, ma chere amie, la fille m'a assurée quelle ne vouloit pas quitter ses parens, et qu'elle ne changeroit pas d'avis et elle m'a toujours priée de la mander à mon Pere. J'ai cependant insisté, j'ai dit tout ce que l'amant le plus passionné peut dire mais en vain ; elle m'a assurée qu'elle ne doutoit pas que je l'aimasse, je l'ai assurée que je ferois mon unique etude de lui plaire, et de la rendre heureuse, enfin mille autres choses, nonobstant tout cela, elle m'a repondue, que la peine de se separer de ses parens étoit trop grande pour elle, qu'elle ne pouvoit s'y resoudre. Elle l'a declarée à son Pere, il m'en a parlé en me disant qu'il en etoit bien faché ; et me faisant de jolis complimens, il m'a assuré de son amitié et m'a demandé la mienne il compte ecrire une lettre à mon Pere, et je me vois obligé de lui mander cette nouvelle. J'en suis au desespoir, cela lui fera de la peine, mais j'ai fait tout mon possible. La fille est fort aimable, remplie de talens, bien de figure, elle est charmante et remplie de douceur, je sens la perte que je fais, mais je ne puis m'empêcher de trouver la raison bonne, je sais par moi même la peine qu'on doit avoir de se separer pour toujours de ses parens, et d'un endroit ou l'on a des amis, je me consolerai de cette perte si je suis sur, que mon Pere soit persuadé que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui plaire, et obtenir le consentement de M : lle Leyelle. Si au contraire il en doute, j'en serois au desespoir, j'aurois l'ame bien basse, et je serois le plus ingrat des hommes, si pour prix de toutes les bontés qu'il a pour moi, je le trompois. — Je lui ecris aujourd'hui pour le prier de differer mon retour en Suede, vous savés le plaisir que j'aurois de vous revoir, mais je crois qu'il n'y a que ce seul moyen pour fair un peu oublier ce mariage rompu, et m'eviter le desagrement affreux d'entendre railler et faire des bons mots sur ce sujet, je propose a mon Pere, de me laisser aller, ou dans les provinces meridionales de France, ou à Vienne, ou à Paris pour travailler avec Creutz, ou a la guerre et c'est ce dernier parti que je prefererés. Mais quelque soit l'intention de mon Pere, je m'y soumettrés avec plaisir, plaire à un si bon Pere est tout ce que je veux. Adieu, ma chere et tendre amie, je suis au desespoir d'avoir une si mauvaise nouvelle à mander à mon Pere, et inconsolable, s'il soupçonnoit qu'il y eut de ma faute... » [1].

Quelques mois plus tard, lorsque la blessure de son

1. M. de Heidenstam a publié cette lettre, en apportant des changements au texte.

amour propre s'était guérie, il exprima avec plus de franchise ses vrais sentiments pour M :lle Leyel, en réponse à une demande d'explication que lui avait formulée son père :

Paris 19 *novembre* 1778.

Vous savés, mon cher Pere, que je n'aime pas M : lle Leyell, mais je ne suis pas assés deraisonnable pour ne pas voir que c'est un parti fort avantageux, c'est même le seul qui me convienne et que je veux fair, j'ai fait tout mon possible pour l'obtenir, plus pour vous plaire, mon cher Pere, et par raison, que par inclination, je n'ai pas réussi et je vous avoue que j'en ai ete bien aise, des que j'ai scu que vous consentiés à me laisser aller fair la guerre. Mais puisque cette affaire est rompue, suivons d'abord l'objet militair, je suis jeune, j'ai encore beaucoup de choses a apprendre, surtout dans un métier, ou l'experience est si necessaire, je voudrois pouvoir suivre vos traces, mon cher Pere, et tacher de me rendre utile à ma Patrie, la servir comme vous est tout ce que je desire, mais pour cela il faut acquerir des connaissances necessaires et je crois qu'une femme et une maison à mener, sont des occupations assés fortes. Mon idee seroit donc, non pas d'abandonner entierement un etablissement aussi solide, cela ne seroit pas raisonnable, mais de le differer, de laisser les choses aller leur train tout naturellement, si elle m'aime et continue de m'aimer on pourra toujours renouer, et je crois que dans quatre ou cinq, même six ans il sera assés tems de s'en occuper sérieusement ; pendant ce temps je pourrais peut-etre faire quelque campagne. Le Pere Lyell est vieux et maladif, s'il mourroit tout obstacle de sa part cesseroit, tout son bien me viendroit tout de suite, enfin, il y a mille incidens, qu'on ne peut pas prevoir et d'apres lesquels il faut prendre son parti. Vous m'avés recommandé la franchise, vous n'en aviés pas besoin, ce n'est pas avec un Pere comme vous qu'on dissimule. Vous m'avez tant accoutumé par vos bontés à vous regarder comme un ami, que la confiance que j'ai en vous n'est qu'un devoir mais bien cher à mon cœur [1].

« Je ne vous dis rien de votre mariage » écrivait Gustave III à Fersen à la même époque ; « j'ai cru entrevoir

1. Inédit.

que vous ne fesies que vous porter aux vues de votre Pere, a votre age et avec vos agremens vous trouverés aisement des partis » [1].

Ce qui est surtout intéressant dans ces lettres, c'est la façon dont Fersen envisage l'avenir. Il veut aller à la guerre ou « travailler avec le comte de Creutz », l'ambassadeur de Suède à Paris. Quel métier choisir : celui de militaire ou celui de diplomate? Si Fersen dit qu'il veut être soldat, c'est parce que son père lui a choisi cette carrière et qu'il a eu l'instruction d'un futur militaire. Mais il était par contre né diplomate, naturellement réservé, à l'esprit logique et souple, avec une intelligence clairvoyante. Il recherchait beaucoup la société des diplomates, et y choisissait la plupart de ses amis. A Paris il fit la connaissance du duc de Dorset, le ministre d'Angleterre et se lia avec lui d'une grande amitié.

Il n'existait pourtant aucun poste vacant à l'Ambassade de Suède et il y avait déjà un candidat sérieux dans le cas où le poste d'ambassadeur serait devenu vacant. C'était le baron de Staël, très bien vu par Gustave III qu'il avait approuvé lors du coup d'État de 1772, fort apprécié par les dames de la Cour de France et même par Marie-Antoinette. Fersen était sûrement plus intelligent et plus doué pour la carrière diplomatique que Staël, il avait aussi un nom et une fortune qui lui donnaient une supériorité certaine sur son concurrent. Mais le baron de Staël était par contre plus âgé que Fersen, il était diplomate de carrière et pouvait se prévaloir d'avoir plus d'expérience. Axel Fersen ne fit pourtant rien pour l'évincer.

Dans l'attente de pouvoir prendre les armes, Fersen allait donc continuer son existence oisive à Paris. Il y arriva le 22 août 1778, s'installa à l'hôtel d'York, rue du Colombier et alla aussitôt retrouver son ami Ramel, secrétaire de l'Ambassade de Suède. Le comte et la comtesse Ramel étaient sa compagnie préférée, ils habitaient dans la même rue, à l'hôtel Luines. Fersen avait la chance

1. Inédit. D'après une copie de la main de Fersen.

d'y goûter non seulement la compagnie de ses deux amis, mais aussi les ragoûts fins que préparait la comtesse. Il passait aussi d'agréables soirées avec Julie, la femme de chambre de la maison.

Déjà au début de son séjour à Paris Fersen fit de nouvelles connaissances dont quelques unes joueraient un certain rôle dans sa vie. Parmi celles-là était la comtesse Fitz-James, dame d'honneur et amie de Marie-Antoinette dont il avait fait la connaissance le 24 août au cours d'une promenade au Palais Royal avec son ami suédois, le comte Curt de Stedingk, alors qu'elle se trouvait en compagnie du comte Creutz et de Mme de Brunoy. Le 25 août il fut présenté à Mme Stegleman qui treize ans plus tard lui prêterait une partie de l'argent qui servit à la fuite de Varennes. Il rencontrait aussi la fille de Mme Stegleman, Mme de Korff, veuve d'un ministre de Russie. Sa riche maison devint un lieu de rendez-vous de la société suédoise à Paris et Fersen en particulier y trouvait un point d'attache. On y allait quand on voulait et restait à souper sans être invité. Pour Fersen Mme Stegleman était « une femme charmante, la bonté même », tandis que Mme de Korff, une femme de quarante ans, plutôt laide que belle, n'avait pas la douceur de sa mère, « car elle est remplie de prétentions et d'une humeur très bizarre ». Il fut aussi présenté à la comtesse de Boufflers, une dame qui l'intéressait beaucoup parce qu'elle avait la réputation d'être particulièrement en faveur auprès du Roi de Suède.

Dans la même journée du 25 août, il fut présenté de nouveau à la cour de Versailles. On n'en trouve aucune trace dans son Journal Intime, mais il le mentionne par contre dans une lettre à son père, datée du 26 août, tant de fois citée :

« ... c'est mardi passé, lors que je fus à Versailles pour etre présenté à la famille Royale. La Reine qui est charmante, dit, en me voyant : *Ah, c'est une ancienne connoissance !* — Le reste de la famille ne me dit pas le mot. »

L'exclamation par laquelle Marie Antoinette montra

qu'elle avait reconnu le gentilhomme suédois, avait certainement beaucoup flatté Fersen puisqu'il l'avait soulignée dans la lettre à son père.

Fersen fut aussitôt introduit dans le cercle de Marie-Antoinette et était un des convives habituels à sa table de jeu. Il n'était pas encore assez intime avec Sophie pour en parler, mais il écrit dans une lettre à son père, le 8 septembre :

« La Reine, qui est la plus jolie et la plus aimable princesse que je connoisse, a eu la bonté de s'informer souvent de moi ; elle a demandé à Creutz pourquoi je ne venois pas à son jeu les dimanches, et ayant appris que j'y étois venu un jour, qu'il n'en avoit pas, elle m'en a fait une espece d'excuse. Sa grossesse avance et elle est très-visible » [1].

La Reine s'intéressait déjà au jeune Suédois.

***

Un des premiers soins de Fersen après son retour en France, une fois finies les présentations et les visites de courtoisie fut de prendre contact avec l'armée française. Dans ce but, il se rendit en compagnie de son ami Stedingk, colonel suédois, à l'armée du Nord.

« Je songeai », écrit-il dans son *Journal*, « d'aller en Normandie voir le camp qu'il y avoit sous les ordres du maréchal de Broglie. Je proposai à Steding d'être du voyage. Il y consentit et il fut resolu, que nous partirions le 10. Nous fimes fair nos uniformes d'apres le nouveau costume. M : me de Boufflers marqua beaucoup de curiosité de les voir, et nous allames chés elle, ainsi habillés, une couple de jours avant notre départ. Elle trouva l'habit très leste, mais seulement mon uniforme seul joli ».

Ce voyage dura plus de deux semaines. Fersen et Stedingk semblent y avoir pris grand plaisir. Ils arrivèrent le 11 septembre à Bayeux et repartirent le 12 pour le

1. Publié par Klinckowström.

camp. Voici la vivante description que Fersen a donnée de leur arrivée, dans son journal.

« Nous descendimes chés le marechal, au quartier general. Il faisoit un temps affreux, une pluie horrible, et un froid tres vif. Nous etions fort embarrassés l'un et l'autre de nous presenter ainsi, sans etre connus, dans un habillement aussi extraordinaire, et notre embarras augmenta considérablement en voyant la quantité de monde qu'il y avoit et qui alloient tous nous examiner. Le premier moment, quand nous entrames dans la chambre ou étaient tous les aides de camp et les officiers, fut horrible, et j'aurais voulu, pour beaucoup d'argent, n'y pas etre ; cependant il falloit prendre son parti. Nous trouvâmes tout de suite un des aides de camp de Mr. de Bois-Rouvraye, qui nous accosta, nous lui dimes que nous etions Suedois, et que nous avions des lettres à remettre au marechal. Un moment apres les portes s'ouvrirent et les officiers entrerent pour l'ordre. On nous fit entrer aussi, et je trouvai un petit homme fort bien mis, qui avoit l'air fort eveillé. Je lui presentai mes lettres. Apres les avoir lues, il me fit les plus jolis comp du monde sur mon Pere, en me disant que mon nom était tres connu en France. Le prince de Beauveau et plusieurs autres dirent la même chose. On parla beaucoup de mon Pere, je reçus beaucoup de compl. sur son compte, par nombre de personnes, qui vinrent me dire qu'elles avaient servi avec lui et me demanderent de ses nouvelles.

J'étais fort content de ma reception. Le marechal nous fit tout de suite donner un logement, et nous devions y faire porter nos effets. Le lendemain il nous presenta a sa femme, a sa fille, à sa sœur, etc., etc. Nous y dinames , il nous fit tout plein de politesses, on nous combla d'amitiés, et nous fit promettre que nous entrerions dans notre nouveau logement le lendemain.

Le voyage se poursuivit dans d'aussi heureuses conditions. Que le temps fût bon ou mauvais, Fersen n'en paraît pas moins satisfait. Tous les gens qu'il rencontrait étaient aimables pour lui et son ami. Ils occupaient la même chambre que deux jeunes Français, le comte et le marquis de Roquefeuille que Fersen considérait comme de bons camarades. Le maréchal ne les reçut pas moins aimablement, prêtait ses chevaux aux jeunes Suédois et, pour employer l'expression de Fersen, « nous garda toujours

à côté de lui, quoi qu'il renvoyat tous les autres ». Fersen trouvait les troupes « fort belles et bien exercées »; la brigade Allemand-Bavière dans laquelle il devait lui-même servir, et la brigade La Marck étaient, selon lui, les premières « tant par la beauté des hommes que par la precision et l'attention dans l'exercise. » L'après-midi, entre les manœuvres, on dansait pour chasser l'ennui. Les dames dont les maris servaient au camp accouraient des environs. Voici Mmes de la Châtre, de Simiane, de Navarès, la marquise de Coigny, Mme de Villequiers. « Madame Décajol et ses trois charmantes filles étaient le principal ornement du bal », dit Fersen. Quelquefois les deux Suédois étaient invités à dîner chez le Prince de Beauveau et la Princesse, « une des femmes qui a le plus d'éloquence, d'esprit et de savoir », plaisait beaucoup à Fersen. « Enfin », résume-t-il, « tout le monde nous fesoit des politesses, on nous regardoit comme françois, et j'aurois volontiers passé un couple de mois de cette façon, mais le camp devoit finir le 30 septembre et nous avions resolu de nous en aller le 25 » [1].

Mais des faveurs plus personnelles que celle d'être regardé comme Français lui étaient réservées. Dès son retour à Paris, Marie-Antoinette semblait chercher toutes les occasions pour lui montrer l'intérêt qu'elle lui portait. Il est vrai, qu'il n'allait pas souvent à Versailles, mais chaque visite apportait une nouvelle preuve de la faveur de la Reine à son égard. Il écrit à son père le 1er octobre 1778 :

« Tout le monde me reçoit si bien ici et on me parle tant de vous, mon cher Pere, qu'il me semble que c'est une seconde patrie, ceux mêmes qui ne vous ont pas connu, se font honneur de parler de vous et disent du moins qu'ils vous ont vus, il n'y a pas jusqu'à la Reine qui ne me fasse politesse et qui ne m'ait parlé de vous. » [2]

Et le 19 novembre :

1. Publié par Klinckowström.
2. Inédit.

« La Reine me traîte toujours avec bonté. Je vas souvent lui fair ma cour au jeu, elle me parle toujours. Elle avoit entendu parler de mon uniforme [1] et elle me temoigna beaucoup d'envie de le voir au lever ; je dois y aller mardi ainsi habillé non pas au lever mais chés la Reine [2]. C'est la princesse la plus aimable que je connoisse. »

C'est le premier témoignage public de l'intérêt que la Reine lui portait. Un jeune Suédois, plus tard le célèbre archevêque Lindblom, qui ne connaissait pas personnellement Fersen, rapporta le fait dans une lettre qu'il écrivit de Versailles le 24 décembre 1778 à un ami en Suède : « L'habit suédois... jugé au point de vue du bon goût n'est en aucune façon inférieur à l'habit français. Le Français qui croit posséder un goût raffiné, le reconnaît volontiers et tout Versailles ne parle que d'un comte Fersen qui est venu à la cour portant l'habit national suédois que la Reine, d'après ce qu'on m'a dit, a examiné très soigneusement » [3].

On s'amusa follement cet hiver à Paris.

« Mon sejour ici devient de jour en jour plus agreable », écrit Fersen à son père le 15 décembre 1778. « Je fais a tout moment de nouvelles connaissances, au point de ne pouvoir sans me gener, les cultiver toutes... Toutes les personnes que j'avoient connues a mon premier voyage paroissent me revoir avec plaisir... Enfin c'est un lieu charmant, ou il ne me manque, pour être parfaitement content, que la satisfaction de vous y voir mon Pere [4] ».

Cette dernière phrase ne constituait qu'une formule de politesse, car rien certainement n'eût été moins désirable pour Fersen en ce moment que la présence à Paris de son père ou d'un membre quelconque de sa famille.

Les jeux, les réceptions et les fêtes avaient été inter-

1. L'uniforme suédois.
2. Publié par Klinckowström, qui a sensiblement modifié le texte.
3. Inédit. L'original qui est en suédois se trouve aux Archives de l'Evêché de Linkoeping.
4. Publié par Klinckowström avec une légère modification.

rompus pour quelque temps lorsque Marie-Antoinette, le 19 décembre, mit au monde son premier enfant. C'était une fille. Après les quelques semaines qu'exigea le rétablissement de la Reine, les plaisirs reprirent de plus belle.

Pendant ces six mois heureux et insouciants, Fersen n'a rien écrit dans son *Journal*. Craignait-il de parler de cette vie brillante dont il était un des personnages principaux, cette existence fastueuse qui ne lui semblait souvent être qu'un rêve, ou plus simplement le temps nécessaire pour prendre les notes fit-il défaut ? Il faut croire que cette dernière hypothèse soit la vraie, puisque les pages blanches attestent de son intention de les utiliser plus tard. On n'a retrouvé aucune trace des brouillons qu'il préparait d'habitude et dont il se servait ensuite pour écrire son *Journal*. Les lettres qu'il adressait à sa famille ne fournissent pas non plus de renseignements bien détaillés sur cette période, comme nous l'avons vu par ce qui précède.

Ces six mois englobent pourtant la première période importante des relations amoureuses de Fersen et Marie-Antoinette.

Elle avait alors 22 ans — le même âge que Fersen — et était toujours l'objet de l'intérêt de toute l'Europe. Les étrangers accouraient pour lui faire leur cour, princes et courtisans lui mendiaient sa faveur. Tous faisaient son éloge : « Elle était, ainsi que l'étoile du matin, brillante de santé, de bonheur, de gloire », écrit Burke. Horace Walpole, qui est venu à Paris pour les noces de Madame Clothilde avec le prince de Piémont, a donné d'elle ce portrait :

« On ne pouvait avoir d'yeux que pour la Reine. Les Hébés et les Flores, les Hélènes et les Grâces ne sont que des coureuses de rue à côté d'elle. Quand elle est debout ou assise c'est la statue de la beauté ; quand elle se meut, c'est la grâce en personne. Elle avait une robe d'argent semée de laurier-rose, peu de diamants et de grandes plumes. On dit qu'elle ne danse pas en mesure, mais alors c'est la mesure qui a tort ».

Peut-être n'était-elle point aussi belle que l'avait faite

la légende, mais elle avait au plus haut point une auréole de charme dont le pouvoir était infaillible. Nous citons ici une description d'après les Souvenirs du baron de Tilly dont le témoignage a d'autant plus de valeur qu'il n'était pas un admirateur de Marie-Antoinette.

« J'ai beaucoup entendu parler de la beauté de cette princesse, et j'avoue, que je n'ai jamais absolument partagé cette opinion : mais elle avait ce qui vaut mieux sur le trône que la beauté parfaite : la figure d'une reine de France, même dans les instants où elle cherchait le plus à ne paraître qu'une jolie femme.

« Elle avait des yeux, qui n'étaient pas beaux, mais qui prenaient tous les caractères : la bienveillance ou l'aversion se peignait dans ce regard plus singulièrement que je ne l'ai rencontré ailleurs : je ne suis pas bien sûr, que son nez fût celui de son visage. Sa bouche était décidément désagréable : cette lèvre épaisse, avancée et quelquefois tombante, a été citée comme donnant à sa physionomie un signe noble et distinctif, elle n'eût pu servir qu'à peindre la colère et l'indignation, et ce n'est pas là l'expression habituelle de la beauté ; sa peau était admirable, ses épaules et son cou l'étaient aussi ; la poitrine paraissait un peu trop pleine, et la taille eût pu être plus élégante, je n'ai plus revu d'aussi beaux bras et d'aussi belles mains. Elle avait deux espèces de démarche : l'une ferme, un peu pressée, et toujours noble ; l'autre plus molle et plus balancée, je dirais presque caressante, mais n'inspirant pourtant pas l'oubli du respect. On n'a jamais fait la révérance avec autant de grâce, saluant dix personnes en se ployant une seule fois, et donnant de la tête et du regard, à chacun, ce qui lui revenait. En un mot, si je ne me trompe, comme on offre une chaise aux autres femmes, on aurait presque toujours voulu lui approcher son trône. »

Il poursuit :

« Quant aux traits distinctifs de son caractère... j'en citerai seulement deux... : je veux parler de son dégoût pour les formes environnantes de la royauté, plus nécessaires en France qu'en aucun lieu que je connaisse, et de

son incurable prévention (quoique en général elle fut d'un naturel incertain et hésitant) pour ou contre ceux qui étaient signalés à ses bontés ou à sa haine, ou qu'elle même y avait souvent désignés sans réflexion » [1].

Lord Holland a tracé d'elle un portrait qui figure dans ses Souvenirs :

« Je ne crois pas, même dans ses meilleurs jours, qu'elle ait une physionomie agréable. Une peau blanche, une taille très droite et un air imposant, que ses admirateurs appelaient dignité, et ses ennemis orgueil et dédain, voilà selon moi en quoi consistait la beauté de la reine. Un caractère irritable et peu de jugement contribuèrent sans doute aux désastres... » [2].

La Marck, qui la connaissait bien, a formulé sur elle ce jugement :

« Marie-Antoinette n'avait pas une très grande étendue d'esprit ; mais elle saisissait et comprenait rapidement les choses dont on lui parlait. La gaité de son caractère lui inspirait pour la plaisanterie un certain penchant qui quelquefois allait jusqu'à la moquerie ; c'était un tort dans une personne placée comme elle ; car les gens qui l'entouraient, lui connaissant cette faiblesse, cherchaient à la divertir aux dépens des autres ; et comme il régnait alors en France, dans la bonne compagnie un ton léger accompagné de beaucoup de grâce et finesse, on ne manquait guère d'amuser la reine et de lui plaire en flattant son goût pour la moquerie [3]. »

D'une gaité franche et railleuse, riant des plaisanteries ou moqueries des autres, personnelle jusqu'à la partialité, naturelle et pas du tout cérémonieuse quand tel était son bon plaisir — n'était-elle point faite pour être le point de mire d'une Cour avide de plaisirs ? A cette époque elle ignorait encore les soucis. Ses relations ou absence de relations conjugales avec Louis XVI n'alimentaient

1. Souvenirs de Tilly.
2. Fox, lord Holland (Henry Rich.) Souvenirs des cours de France etc. (Bibl. des mémoires relatives à la Révolution française.) Paris 1862.
3. Correspondance entre la Marck et Mirabeau.

plus la chronique scandaleuse du jour et le seul souci qu'elle eût connu était ainsi définitivement écarté. Elle avait eu un enfant — une fille, il est vrai, — mais c'était pourtant l'espoir d'assurer la survivance de la dynastie. Elle croyait avoir droit à la reconnaissance du peuple. Son désir d'être mère était comblé. Rien ne l'empêchait donc plus de retourner aux plaisirs.

Fersen fut tout d'abord ébloui par l'intérêt que la Reine de France lui témoignait — son amour-propre était flatté. Enfin, il se sentait tout naturellement attiré vers Marie-Antoinette. N'avait-elle pas les qualités qu'il admirait tant : une allure à la fois royale et libre, élégante et naturelle ?

Marie-Antoinette de son côté avait toujours préféré les étrangers aux Français :

« Parmi les personnes admises dans son intimité », raconte La Marck, il y avait beaucoup d'étrangers, tels que les comtes Esterhazy, de Fersen, le baron de Stedingk etc., etc. C'était évidemment avec ceux-là qu'elle se plaisait davantage. Je me permis un jour de lui faire observer, que cette préférence trop marquée, accordée à des étrangers pourrait lui nuire auprès des Français. — Vous avez raison « me dit-elle avec tristesse, mais ceux-là ne me demandent rien ».

Fersen ne ressemblait pas aux courtisans français qui s'empressaient autour d'elle pour mendier ses faveurs. Il était poli sans exagération, cérémonieux sans abus, loyal sans servilité, franc et fidèle autant que réservé, discret, réfléchi et sérieux. D'une élégance sobre, ce jeune Suédois, élancé et svelte, devait forcément attirer l'attention de la Reine.

Voici la description que le duc de Lévis donne d'Axel Fersen :

« Le comte de Fersen en grande faveur pendant plusieurs années à la cour de France... était un grand seigneur suédois dont la taille était haute, et la figure régulière sans être expressive. Ses manières étaient nobles et simples. Sa conversation était peu animée, et il montrait plus de jugement que d'esprit. Il était circonspect avec

les hommes et réservé avec les femmes, sérieux sans être triste. Sa figure et son air convenaient parfaitement à un héros de roman, mais non pas d'un roman françois ; il n'en avait ni le brillant, ni la légèreté » [1].

Dans les Souvenirs du Comte de S : t Priest, nous trouvons ce passage sur Fersen :

« Tout ce qu'il y avait de plus brillant, aspirait à cette conquête [2], mais après plusieurs velléités, le Comte de Fersen, Suédois de nation, fixa le cœur de la Souveraine. Il en fut remarqué spécialement en 1779, lorsque se trouvant en France où il était venu servir, il parut à Versailles dans le nouveau costume suédois. La reine l'aperçut et fut frappée de sa beauté. C'était en effet alors une figure remarquable.Grand, élancé, parfaitement bien fait, de beaux yeux, le teint mat mais animé, il était fait pour donner dans l'œil d'une femme qui cherchait les impressions vives plus qu'elle ne redoutait [3]. »

Au milieu de ses occupations mondaines Axel Fersen ne cessait pourtant jamais de penser à sa carrière militaire. Il avait offert ses services au roi de Prusse. Voici ce qu'il écrit à ce sujet dans une note du 12 août 1778 :

« Reçu le même jour une lettre de mon Pere qui me permettoit d'aller à Paris, où je devois attendre, jusqu'à ce que je fus placé comme aide de camp ou volontair a l'armee imperiale ou Prussienne, ma joie en lisant cette lettre ne peut se concevoir, j'étois hors de moi, je fis tout de suite mes arrangemens pour partir et je fixai mon depart au mardi 18 aout, je comptai pour ce tems avoir fini toutes mes affaires [4]. »

Le roi de Prusse déclina l'offre des volontaires suédois, et Fersen dut renoncer à son projet. Par une lettre que lui envoya Gustave III, on peut voir, que Fersen avait de sa propre initiative proposé de servir le roi de Prusse

1. M. Klinckowström, en reproduisant ce passage, a remplacé les derniers mots par « ni l'assurance ni l'entrain ».
2. La faveur de Marie-Antoinette.
3. Comte de Saint-Priest : *Mémoires*.
4. Inédit.

et que son père et Gustave III y étaient hostiles. Cette lettre d'octobre 1779 témoigne aussi de l'intérêt et de l'amitié que le Roi de Suède avait pour Fersen :

« ... J'ai fait une course depuis que je vous ai vu, mon cher comte, et je vous ai bien regretté dans ce voyage, etant depuis plusieurs années accoutumé à vous avoir pour compagnon dans mes pélerinages. J'ai ete voir l'armée danoise.....

« Je ne sais si je vous dois dire, que je suis bien aise du refus que le R. de Prusse vient de me donner de recevoir des volontaires, si cela vous prive de l'occasion de vous signaler, cela épargnera à moi et à M. votre Pere bien des moments d'inquiétude.... [1] »

Depuis 1776 la France était en guerre avec l'Angleterre. Il s'était créé, en 1779, un mouvement pour venir en aide aux États de l'Amérique du Nord dans leur tentative de se libérer de la tutelle britannique. Ce mouvement fut accueilli avec beaucoup d'enthousiasme par la noblesse française dont de nombreux représentants se groupèrent sous les drapeaux américains. Des amis de Fersen, les deux frères Stedingk y prirent également part. L'intervention française eut une importance encore plus grande du jour où la France décida d'envoyer un corps expéditionnaire en Angleterre et une expédition de secours en Amérique.

Dès le début, Axel Fersen avait eu le désir de faire partie d'une de ces expéditions, comme un autre Suédois, le baron Evert Taube, qui y prit effectivement part. On a prétendu qu'il cherchait ainsi à fuir la médisance et on a même réussi à faire accepter cette hypothèse comme la seule vraisemblable. Ses raisons avait sûrement un caractère moins romanesque. Si d'un côté, il estimait sage de fuir le danger et de donner à Marie-Antoinette un moyen de l'oublier, il était, d'un autre côté, heureux de saisir cette occasion d'apprendre le métier qui était le sien, celui des armes. Son désir de prendre part à une des nombreuses guerres européennes de l'époque était d'autant

1. Inédit.

plus naturel, qu'elle pouvait lui procurer cette gloire militaire, tant convoitée alors. Dès son arrivée en France, il avait cherché une occasion de partir. N'ayant pas réussi à se faire accepter par le Roi de Prusse, il s'adressa à Creutz, qui lui laissa entrevoir la possibilité de prendre part à une des expéditions qui se préparaient pour l'Amérique.

Mais il craignait que sa mauvaise santé ne l'empêchât de partir. Il l'avouait lui-même : « J'avois une espece de melancolie qui tenois je crois à la faiblesse. »

Il ajouta que lorsque Creutz le vit la première fois qu'il sortit de chez lui après sa maladie, celui-ci lui dit qu'il ressemblait plus à « l'extrait d'un spectre » qu'à un homme. Avant de participer à l'expédition d'Amérique, il avait l'intention d'aller se soigner à Spa.

Il reçut bientôt l'autorisation de prendre part à l'expédition en Angleterre, en qualité d'aide de camp du maréchal de Vaux.

Il arriva le 16 septembre au Havre.

L'intérêt de la Reine pour Fersen n'était point resté longtemps secret ; Marie-Antoinette était trop franche de nature et avait un mépris trop grand du cérémonial pour cacher ses sentiments. Peut-être aussi lui était-il difficile de dissimuler une affection qui fut sinon la première du moins la plus sincère qu'elle eût ressentie depuis son arrivée en France. La suite nous montrera d'ailleurs que Fersen fut un des rares en qui la Reine eût entièrement confiance.

Les amis de Marie-Antoinette n'étaient pas non plus fort discrets. Il entrait du reste dans l'intérêt du cercle Polignac d'encourager le nouveau penchant de Marie-Antoinette dans ses débuts. « Madame de Polignac ne contraria point le goût de son amie », raconte le comte de Saint-Priest. « Vaudreuil et Besenval combinèrent sans doute pour elle qu'un étranger isolé, peu entreprenant de caractère, leur convenait beaucoup mieux qu'un Français entouré de parents qui enlèverait pour eux toutes les grâces et finirait peut-être chef d'une clique qui les éclipserait tous. La reine fut ainsi encouragée à suivre son penchant et s'y livra sans grande prudence. »

Déjà au printemps 1779, Creutz avait écrit à Gustave III cette lettre si connue qui constitue une des meilleures preuves des touchantes marques d'attention dont Fersen était l'objet de la part de Marie-Antoinette :

« 10 *avril* 1779. Je dois confier à Votre Majesté que le jeune comte de Fersen a été si bien vu de la Reine que cela a donné des ombrages à plusieurs personnes. J'avoue que je ne puis m'empêcher de croire qu'elle avait du penchant pour lui : j'en ai vu des indices trop sûrs pour en douter. Le jeune comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant il écartait tous les dangers : mais il fallait évidemment une fermeté au dessus de son âge pour surmonter cette séduction. La Reine ne pouvait le quitter des yeux les derniers jours ; en le regardant ils étaient remplis de larmes. Je supplie Votre Majesté d'en garder le secret pour elle et pour le sénateur Fersen. Lorsqu'on sut le départ du comte tous les favoris furent enchantés. La duchesse de Fitz-James lui dit : *Quoi, Monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ? — Si j'en avais fait une, je ne l'abandonnerais pas* — répondit-il, — *et malheureusement sans laisser de regrets.* Votre Majesté avouera que cette réponse était d'une sagesse et d'une prudence au dessus de son âge. Du reste la Reine se conduit avec beaucoup plus de retenue et de sagesse qu'autrefois ».

Nous connaissons aussi la légende qui s'est faite sur la difficulté de Marie-Antoinette de cacher ses sentiments pendant ces jours qui précédaient la séparation : ... « On parla de rencontres et d'entretiens prolongés, pendant les bals de l'Opéra, de regards échangés à défaut d'entretiens, pendant les soirées intimes de Trianon ; on avait vu la reine assurait-on, chanter au piano les couplets passionnés de l'opéra de *Didon* :

Ah, que je fus bien inspirée
Quand je vous reçus dans ma cour

chercher des yeux Fersen et mal dissimuler son trouble »... [1]

1. Geffroy : *Gustave III et la cour de France.*

***

A l'arrivée de Fersen au Havre, l'expédition eut à subir une longue et ennuyeuse attente : « Beaucoup de personnes croient », écrit-il d'ici à sa sœur, « que nous n'irons pas. Je ne sais que croire je crains et j'espère. On assure a présent que nous nous embarquerons le mois prochain. Dieu le veuille. Si cela n'avait pas lieu je ne m'en consolerai pas [1] ».

L'expédition ne partit jamais et Fersen, désolé de son échec, rentra à Paris.

Il fut pourtant assez vite dédommagé. Sur une recommandation de Vergennes, qui avait été ambassadeur de France à Stockholm et qui connaissait son père, il fut nommé aide de camp de Rochambeau.

Le 23 mars 1780, il quitta Paris et se rendit à Brest, où il séjourna un mois, en attendant un vent favorable. A Brest, aussi bien qu'à bord du « Jason », il s'amusait comme il pouvait : « Il y a ici beaucoup de jeunes gens de Paris et de la cour », écrit-il à sa sœur de Brest, le 4 avril « qui sont ou colonels ou aides de camp, je suis fort bien avec eux tous ils paraissent m'aimer, nous soupons ensemble 10 ou 12 jeunes gens, et nous fesons beau bruit ; c'est un de nos camarades le comte de Damas qui nous donne a souper. Il est logé chés son oncle qui est capitaine de vaisseau et il a sa maison, car l'oncle est a Paris. C'est là que nous nous delassons des fatigues de la journée. Je n'ai pas de nouvelles a vous donner. » Et le 27 avril : « Nous sommes toujours a bord et il nous est defendu d'aller a terre, a moins que ce soit pour affaires. Vous sentés que tout le monde en a ou s'en fait j'en ai assés souvent. J'aime la terre et le sejour de vaisseau est affreux. J'y suis cependant en bonne compagnie et avec des gens que je connois le capitaine est un homme fort aimable gai et complaisant. Il m'a fait donner une chambre que j'ai fait arranger et ou je me retire pour

1. Inédit.

lire, ecrire et travailler, cela m'est d'un grand agrement ; j'y suis presque toute la journée et ne me trouve nulle part mieux [1]. »

A cette époque « une charmante comtesse » en Suède semble avoir capté l'attention de Fersen. Il parle d'elle dans une lettre à sa sœur le 18 septembre :

« Je suis au desespoir de la resolution que la charmante comtesse paroit avoir prise de ne plus m'ecrire, et je ne sais à quoi l'attribuer, l'ouverture des lettres ne paraît pas une raison valable, et ce n'est d'ailleurs jamais qu'ici qu'on les ouvre, et qu'est-ce que cela fait, il n'y a point de signature, je crains que la vraie raison ne soit l'indifference que l'absence aura causée, cette idée est cruelle et me tourmente [2] — mais n'en parlons plus, je serois bien heureux de n'y jamais songer... J'envie bien à Lieven le bonheur dont il a joui de passer quelques jours à la campagne avec vous et la charmante comtesse, j'aurois été enchanté d'y passer ces huit jours et pouvoir ensuite revenir ici, et m'embarquer. Vous me demandés malicieusement comment j'ai decouvert que Mad. Homberg que j'avais jugée a la premiere inspection rousse, ne l'est point, c'est qu'alors je ne l'avois vue qu'une seule fois en passant, qu'elle est d'un blond un peu foncé, et qu'elle mettoit beaucoup de poudre rousse, depuis qu'elle n'en met plus, elle n'est plus rousse. Au reste la question ne me surprend point, je reconnois bien la les femmes, toujours un peu mechantes et surtout malicieuses. Si j'ai le temps avant le depart du courier j'ecrirai a la charmante comtesse, sinon cela sera pour l'ordinair prochain. »

Trois ans plus tard, il écrira à Sophie :

« Vous ne doutés pas, ma chere, du plaisir que vous m'avés fait en disant l'interet que la charmante comtesse avait pris a moi ni celui que j'ai eu a recevoir une lettre d'elle. »

Attendant impatiemment le vent favorable qui devait le mener loin de sa « conquête », il ne ressentait ni tristesse ni hésitation. Sa décision était prise.

1. Publié par M. de Heidenstam avec des modifications.
2. Quatre ou cinq mots effacés.

***

Le séjour de Fersen en Amérique forme dans sa vie un chapitre à part qu'on peut facilement reconstituer avec ses lettres très détaillées à son père, et quelques lettres qu'il adressa à sa sœur Sophie et qui, toutes, ont été conservées. Il semble avoir été le plus favorisé des six Aides de Camp de Rochambeau ; Fersen indique modestement comme raison de cette faveur particulière, sa connaissance de la langue anglaise. Il accompagnait le général dans ses voyages et expéditions et assistait à ses conférences avec Washington et les autres généraux américains. Creutz nous renseigne d'ailleurs sur l'excellente conduite de Fersen en Amérique dans une lettre qu'il adressa au maréchal Fersen, actuellement conservée dans les archives de Stafsund. « Je puis enfin », dit Creutz, « donner à Votre Excellence la douce satisfaction que son fils jouit de la plus grande considération, qu'il est dans l'intimité du général, qui a écrit à la cour que c'est un de ceux, sur les talens de qui il se repose le plus ; il s'est conduit avec une sagesse et une raison étonnantes pour un homme de son âge » [1].

Ces louanges ont d'autant plus de poids que Rochambeau les avait transmises officiellement au Roi de France. La bonne conduite de Fersen pendant la guerre de l'Indépendance était également certifiée par le fait que l'ordre de Cincinnatus récemment institué, lui fut décerné à la fin de la guerre, — une distinction qui selon son Journal le remplit d'aise. « Je désirerai bien être dans le cas d'en avoir une pareille », avait-il écrit, quelque temps auparavant, à son père, en apprenant que les frères Stedingk venaient d'être décorés de la Croix de Mérite.

Pendant son long séjour à Newport, Fersen fréquentait surtout la maison de Mrs Hunter, où il passait la plupart de ses soirées. Cette dame avait une fille de 18 ans, « gaie, aimable, spirituelle, qui touche au clavecin et

1. Inédit.

chante parfaitement » « Je lui apprends le français, » écrit-il dans une lettre à Sophie. En échange, Miss Hunter lui apprenait l'anglais. A sa sœur il avait aussi écrit au début de son séjour : « Je me porte à merveille ici, j'ai beaucoup à faire, les femmes sont jolies, aimables et coquettes, voilà tout ce qu'il faut... »

Nous voici loin d'un Axel Fersen mélancolique et romanesque comme la postérité a voulu le présenter.

A Newport, Fersen avait formé avec deux amis, le duc de Lauzun et un Anglais, Sheldon, ce qu'il appelait un « triumvirat ». Il écrit à Sophie, le 14 septembre 1780 :

« Je me suis faite une petitte sociétée choisie entre tous les hommes qui composent l'armée, elle n'est pas nombreuse tant mieux, elle est d'autant plus agreable. Nous ne sommes que trois, nous nous convenons fort bien : c'est le duc de Lauzun, Sheldon, un anglais qui est au service de France et colonel a la suite des hussards il a 20 ans, et moi. Nous sommes ensemble autant que mon service le permet. Nous dinons souvent ensemble et passons nos soirées depuis 8 h. jusqu'a 12 chés Mrs Hunter, celle, dont je vous ai parlée, qui a une jolie fille. Lauzun qui est l'ainé et le plus raisonnable du triumvirat, se retire le plus tot mais Sheldon et moi nous poussons plus avant dans la nuit à faire de la musique. Ces soirées sont fort agreables. »

Et le 13 novembre :

« ... Notre triumvirat vient d'etre réduit à un duumvirat. Le Duc de Lauzun a été envoyé avec les hussards à 29 lieux d'ici pour y rester en quartier tout l'hiver. Il ne reste plus que Sheldon et moi j'en suis faché, car j'aime le Duc de tout mon cœur... » [1].

N'est-ce pas assez curieux que le Duc de Lauzun qui dans ses Mémoires parle de son séjour en Amérique et de la famille Hunter n'a pas une seule fois mentionné le nom de Fersen ? Que doit-on en conclure sinon que le duc de Lauzun fut jaloux du succès de son ancien ami suédois auprès de Marie-Antoinette, succès qu'il pouvait ignorer

1. Publié par M. de Heidenstam.

encore lorsqu'il rencontra Fersen en Amérique, mais qu'il connut lors de son retour en Europe, et qu'il se vengea en évitant soigneusement de mentionner le nom de son heureux rival dans ses Mémoires ?

Nous n'avons pas voulu faire un récit détaillé du séjour de Fersen en Amérique, mais les lettres suivantes sont assez caractéristiques de son état d'esprit à cette époque pour valoir d'être citées.

Porto Cabello mars 1783.

« ... j'en desir d'en recevoir des votres c'est la seule consolation que nous ayons dans ce vilain pays. Nous y perissons d'ennui, nous maigrissons, nous desechons, nous vieillissons, nous jaunissons de chaleur et d'ennui. Dans ce vilain païs il n'y a aucune ressource ; on ne peut y satisfaire aucun de ses cinq sens. On n'y voit que du noir — pas un trait de blanc nulle part. L'homme n'est pas fait pour y vivre, tout au plus les tigres, les ours et les caïmans. On nous dis que Caracas, qui est de 36 lieus d'ici, est une belle ville, qu'il y a de la société, de jolies femmes, qui n'ont de noir que les yeux. Je compte y aller voir dans quelques jours.

« Si la guerre dure je suis decidé de ne pas quitter, si elle finit, il le faudra bien, mais je compte meme en quittant rester toujours attaché au service de France, peut etre meme pourrois-je y rester comme col. propriétaire d'un Regt, c'est à dire avoir un Regt en proprieté, cela n'exige pas ma presence et est tres agreable, ne parlés de ce que je vous dis là à personne... [1] »

De Cap, Fersen adressa le 26 avril 1783 la lettre suivante à Gustave III, où il exprimait le désir de voir la guerre bientôt finie et de rentrer en Europe :

« Ce n'est qu'a mon arrivée au Cap Sire que j'ai appris les nouvelles graces dont Votre Majesté a bien voulue m'honorer, en m'accordant le Brevet de Colonel, et la survivance d'une compagnie de ses gardes, je dois ces graces aux bontés dont Votre Majesté n'a cessé de me combler, recevés en Sire mes tres humbles remercimens, et les assurances de mon respectueux attachement, et du zele infatiguable que j'ai voué au service de Votre Majesté, tous les instants de ma vie lui seront consacrés, heureux si je puis jamais trouver des occasions de reconnoître autant de bienfaits, et si mes peines, mes soins, et mes etudes, peuvent un jour etre de quelque utilité à mon Roi, et à ma Patrie. Ajoutés Sire a tant de bontés, celle de me permettre de differer mon retour en Suede jusqu'au printems prochain, cela me donneroit le tems d'arranger mes affaires, et de ne pas perdre en France le fruit de trois années de guerre.

« Depuis longtems j'ai la perspective d'avoir un Regiment en proprietée. Permettés Sire de l'accepter au cas que je puisse l'obtenir, comme on me l'a fait esperer cette place n'exige pas ma presence, elle ne me privera pas du plaisir de remplir mes devoirs auprès de Votre Majesté et de consacrer a son service le reste de ma vie — elle est simplement honorifique, mon Pere a eu un Regiment de son nom en proprieté, je serois bien aise de jouir du meme avantage, cette possession fera d'ailleurs une augmentation dans ma fortune ; J'espere que Votre Majesté approuvera mon projet, et qu'elle voudra bien y donner son consentement.

« Notre campagne aux Isles n'a rien qui puisse meriter l'attention de Votre Majesté elle n'a ete que fatiguante et ennuyeuse, et nous avons tous reçu la nouvelle de la paix avec le plus grand plaisir.

« Nous sommes ici depuis treize jours, et la lenteur et l'inactivité de notre marine, qui n'est jamais prette pourroit bien nous y retenir encore une huitaine, on dit cependant que nous partons le 30, et que nous aurons 40 jours de traversé, mais Monsieur de Vaudreuil qui n'est pas plus heureux qu'habile pourroit bien en mettre 50 ou 60, je desire bien que nous ne soyons pas longtems [1] ».

Nous voyons donc par ces lettres qu'Axel Fersen s'était décidé à prendre du service en France. Cette idée n'était pas nouvelle et il l'avait déjà formulée à la fin de 1778 ou au début de 1779, selon la note suivante qui se trouve à la dernière page de son *Journal Intime* de 1778.

« Le Comte de C. : me dit qu'il valoit mieux lorsque j'entrerai au service de France de fair pendant un an ou deux le service

1. Publié par M. de Heidenstam, qui a complètement modifié le texte du dernier alinéa.

1. Inédit.

d'aide major meme surnumerair dans un regiment d'infanterie et acheter ensuite une comp : de cavallerie de Dragons, que de rester dans l'infanterie ou on ne peut devenir cap : sans fair tort aux autres et on auroit a se battre, et etre avec desagrement dans le regiment et qu'il se fesoit fort de me fair avoir bientot un regiment [1] ».

Cette décision était donc d'une date bien moins récente qu'on ne le croyait généralement et il et probable que ses relations avec Marie-Antoinette n'en avaient pas été la cause déterminante. Ce qui rapprochait le gentilhomme suédois et la Reine de France n'était encore à cette époque qu'un vague sentiment romanesque et n'avait guère pû motiver une décision aussi importante. Non, Fersen avait déjà avant son voyage en Amérique montré qu'il voulait être Français. Il se plaisait en France et il rêvait d'y retourner au cours de ces longues et monotones journées de la Guerre d'Indépendance. Il se considère comme Français, comme officier français, lorsque, le 17 juin 1783, la flotte française jette l'ancre dans la rade de Brest.

1. Inédit.

CHAPITRE III

L'OFFICIER SUÉDOIS AU SERVICE DE LA FRANCE

Le premier soin de Fersen, au lendemain de son retour à Paris, fut de faire les démarches nécessaires à l'achat d'un régiment français. Il écrivit à sa sœur quelques jours après son arrivée à Paris :

Paris ce 27 *juin.*

« Je suis arrivé à Brest le 17 et ici le 23, j'y ai ete reçu a merveille. Le Cte de Creutz vous dira de quoi il est question pour moi, ma chere amie. Si cela peut se faire je serai le plus heureux des hommes, mais si cela ne se fait pas le plus malheureux. Ma chere amie, engagés mon Pere a y consentir il feroit le bonheur de ma vie, je lui en ai ecrit mais pressés le fortement, il s'agit de donner de l'argent mais parlés lui pour moi. Adieu ma chere ma tendre ma vraie, ma seule amie, aimés votre frere autant qu'il vous aime [1]. »

Le même jour, Axel Fersen écrivit à Gustave III, le priant de « consentir à un arrangment d'ou dépend mon existence, avenir et le bonheur de ma vie » :

« Dans une lettre que j'eus l'honneur de Vous ecrire du Cap, Sire, je Vous demande Votre consentement pour accepter la proprietée du Regiment de Monsieur le Duc de Lauzun maintenant

1. Publié par M. de Heidenstam.

il se presente une occasion d'avoir celui du Royal-Suedois et si Votre Majesté veut en faire la demande pour moi je suis sure de l'obtenir ; je ne m'arrete pas sur les avantages qui resulteroient pour moi d'un pareil arrangement, ils sont fort grands, et Votre Majeste les sent comme moi ; malgré cela je n'y aurois jamais songé si cette place avoit due me priver du plaisir de faire mon service aupres de la personne de Votre Majesté, et si elle eut due m'empecher d'avoir l'honneur de lui faire ma cour, mais elle n'exige pas de residence, et fournit a Votre Majesté le moyen de placer de jeunes gens dans ce Regiment, qui rapporteroient ensuite pour le service de leur patrie les talens et l'experience qu'ils auroient pu acquerir dans celui de France qui va etre plus actif que jamais.

« J'ose supplier Votre Majesté en faveur des bontés qu'elle a toujours eu pour moi, de consentir à cet arrangement, et j'ose me flatter que vous voudrés bien, Sire, ajouter a tous Vos bienfaits celui d'y contribuer.

« La permission que je Vous avois demandée de ne revenir qu'au printems, est mal d'accord avec l'impatience extreme que j'ai de Vous faire ma cour, et je viens de proposer a mon Pere de passer cet hiver en Suede, et que Votre Majesté veuille me promettre de retourner en France au printems pour faire mon service d'été au Regiment ou je suis, de passer ensuite l'hiver a Paris pour faire mes arrangements, finir mes affaires, et revenir en Suede au printemps, ce nouveau projet satisferoit la grande impatience que j'ai de Vous faire ma cour, Sire. J'ose me flatter et je supplie Votre Majesté de vouloir bien consentir a celui de ces deux projets pour lequel mon Pere se decidera, et d'etre mon avocat auprès de lui » [1].

Le père ne paraissait pas particulièrement enclin à encourager l'entreprise d'Axel, bien qu'il eût lui-même longtemps servi en France. Il estimait que l'éducation de son fils avait déjà coûté trop d'argent et ne voulait pas engager de nouvelles dépenses pour faciliter sa carrière en France. Le sénateur Fersen avait sûrement eu connaissance des appréhensions que nourrissait Cretuz à l'égard de son fils — malgré que Creutz eût supplié Gustave III de n'en rien dire. Axel devait donc avoir recours

1. Inédit.

à toutes les influences dont il disposait pour briser la résistance paternelle.

C'est ainsi qu'on vit la sœur cadette, Hedda, intervenir en sa faveur auprès du père, par une lettre du 31 juillet 1783 :

« Le roi m'a parlé de laffaire de mon frere Axel, et parais l'envisager comme un avantage pour les Suedois en general, comme un temoignage autentique de la conduite de mon frere et comme un avantage enfin pour Fabian par la suitte des temps, si effectivement la chose est ainsi, vue l'ardeur que mon frere y met je vous avoue mon tres cher Pere que j'en desire autant la reussite que lui, le Roi m'ayant assuré sur tout que cela ne priverois pas du plaisir de le voir en Suede, Sa M. s. t devoit elle meme vous ecrire a ce qu'il m'a dit, sans doute il vous aura detalié ses vues » [1].

On employa également d'autres moyens. Dans l'espoir de fléchir la volonté paternelle, Axel soumit à son père, — et en même temps — deux projets de mariage. Le premier concernait toujours Mlle Leyel. L'objet de la seconde spéculation — car les raisons étaient exclusivement d'ordre matériel — n'était autre que Germaine Necker, alors âgée de 17 ans. Sa réputation d'héritière immensément riche, son intelligence et son esprit, faisaient accourir des soupirants des quatre coins du monde. Parmi ceux qui se heurtèrent à un refus, Fersen mentionne le jeune William Pitt.

Voici une lettre que Fersen adressa du Cap, le 26 avril 1783, à son père. Elle nous révèle cette double affaire de mariage, si caractéristique pour l'époque :

« Apres avoir eu soin de mon avancement et satisfait mon amour propre, il faut songer a un etablissement plus solide, je suis dans l'age ou le mariage, quelque peu de vocation que j'ai pour ce sacrement, devient une chose necessaire. Celui avec M : lle Lyell est tres avantageux. Je ne l'ai pas perdu de vue et pendant mon sejour en Amerique j'ai continue sa correspondance,

1. Inédit.

je lui ai ecrit cinq ou six lettres, mais je n'ai pas eu de reponse. Mes lettres ne sont peut-etre pas toutes parvenues, ces reponses ont peut etre ete prises, je n'en sais rien. Je viens de lui ecrire une lettre tres pressante ainsi qu'a la mere, l'occasion est tres sure et j'aurés sa reponse a Paris, je souhaitte qu'elle soit favorable. Le plaisir que je sais que cette alliance vous feroit, mon cher Pere, me fait desirer encore plus vivement sa reussite. Mais si elle manquoit, si elle persistoit dans ses refus, j'ai jetté mes yeux sur une autre. Ce projet dependra entierement de votre volonté, je n'y ai d'autre interet que celui que vous y mettrés. C'est la fille de Mr Necker. Elle est protestante. Son pere possede une fortune de... [1] elle est fille unique, elle a eté elevée dans la maison de son Pere, loin du grand monde, dont elle n'a pas encore prit le gout Je ne l'ai vu qu'une fois en passant et je ne me souviens pas de sa figure. Je me rapelle seulement qu'elle n'a rien de desagreable et qu'elle n'est pas contrefaitte, tout le monde l'a dit bien elevée et avec beaucoup de soin, la mere est une femme d'esprit et bien en etat de lui donner une bonne education. Si ce parti vous parait convenable je ferés des demarches, Stael en avait deja faittes, pour lui, avant mon depart, mais il avait ete refusé, je sais qu'il en a faittes depuis qui n'ont pas mieux reussi. S'il avoit encore quelque espoir, j'abandonnerois tout a fait ce projet, je ne voudrois pas l'empecher de faire un mariage aussi avantageux, mais s'il a perdu tout espoir, et que vous le jugiés convenable, je ferés tout ce qu'il faudroit pour reussir. Ce que je viens vous dire, mon cher Pere, est simplement une idée que je soumet a votre opinion, je n'agirés que d'aprés ce que vous me dirés et votre volonté sera la mienne. » [2]

Mais Staël avait des espérances. « J'ai appris a mon arrivé ici, » écrit-il à son père le 11 juillet, « que M : lle Leyelle était mariée, j'en suis faché, mon cher Pere, ce mariage vous auroit fait plaisir. Stael a encore des esperances et depuis qu'il est fait ministre, et sera sans doute ambassadeur elles se sont augmentées, il n'y faut donc plus songer, je n'en connois pas d'autre, qu'importe. Je ne suis pas pressé et je me trouve fort bien de

1. Omis par Fersen qui s'est certainement proposé de faire des recherches à ce sujet.
2. Publié par le comte F. U. Wrangel, dans un récent ouvrage sur le séjour de Fersen en Amérique.

PLANCHE I

Frédéric Axel de Fersen
père de Fersen

(Peinture par L. Pasch le Jeune)

Edwige Charlotte
née Comtesse
de La Gardie
mère de Fersen

(Peintre inconnu)

PLANCHE II

HANS AXEL DE FERSEN
à 14 ans

(Pastel par G. Lundberg)

MARIE-ANTOINETTE

(Miniature par un peintre inconnu)

l'état de garçon. Je sens que celui de mariage ne me rendoit aussi heureux. A moins qu'il n'augmentat considerablement ma fortune, ce n'est pas la peine de se marier pour n'avoir que des peines, des embarras et des privations de plus »[1].

Or, Fersen était à cette époque moins que jamais disposé à se marier, car ce qui pendant les longues années de guerre n'avait été qu'un vague espoir s'était changé en certitude : il savait que Marie-Antoinette l'aimait. Nous en trouvons une preuve certaine dans la lettre qu'il adressa à sa sœur Sophie, le 31 juillet 1783 :

« J'ai reçu il y a 3 jours une lettre de mon ami Creutz[2], qui m'a fait le plus grand de tous les plaisirs. Or que je suis heureux ma chere Sophie, il me mande que le Roi et mon Pere ont consentis a tout, jugés de mon bonheur. J'en ecris aujourd'hui à mon Pere pour lui en faire mes remerciemens, et lui temoigner toute ma joie. J'ai peine a le croire tant je suis heureux, j'ai plus d'une raison pour cela, que je vous dirés quand nous nous verrons.

« Je partirés d'ici vers le 13 Sept : et je serés en Suede le 15 oct : que j'aurés de plaisir à vous voire ma chere amie a pouvoir causer avec vous, a vous dire combien je vous aime. Ah ! Soyés toujours sure de l'amitié vive et tendre que je vous porte elle ne finira qu'avec ma vie.

« Malgré tout le plaisir que j'aurés à vous voire je ne puis quitter Paris, sans regret. Vous trouverés cela tres naturel quand vous en saurés le sujet, je vous le dirés car je ne veux avoir rien de caché pour vous.

« Je suis bien aise que M:lle Lyell soit mariée, on ne m'en parlera plus et j'espere qu'on n'en trouvera pas d'autre, j'ai pris mon parti je ne veux jamais former le lien conjugal, il est contre nature. Lorsque j'aurés une fois le malheur de perdre mon Pere et ma Mere, ce sera vous ma chere amie qui me tiendrés lieu de l'un et de l'autre et meme de femme. Vous serés la maitresse de ma maison, elle sera la votre, et nous ne nous quitterons pas. Si cet arrangement vous convient il fera le bonheur de ma vie. Je ne puis pas etre a la seule personne a qui je voudrois

1. Inédit.
2. Creutz venait d'être rappelé à Stockholm pour prendre le poste de ministre des Affaires Extérieures.

etre la seule qui m'aime veritablement, ainsi je ne veux etre a personne » [1].

Dans une lettre à son père du 21 juillet il avait de même fait allusion à ses relations avec Marie-Antoinette, en le suppliant de consentir à « la seule chose qui puisse me rendre heureux à jamais » et pour laquelle » dit-il « il y avait encore mille autres raisons que je n'ose confier au papier » [2].

Malgré une promesse antérieure, il semblait vraiment difficile de briser cette résistance paternelle que sa fille Sophie s'était pourtant employée de son mieux à vaincre. Voici ce qu'en dit Fersen dans une lettre à Sophie, de Versailles le 10 août 1783 :

« Rien ne pourroit vous exprimer, oh, ma chere ma meilleure ma vraie ma seule et unique amie l'excès de plaisir que ma causée votre lettre du 18 juillet que j'ai reçue ce matin, les preuves d'amitiés que vous m'y donnés sont si touchantes que je serois un monstre indigne de vivre si je ne vous aimois et cherissois comme je le fais. Ah je vous aimerés toutte ma vie comptés y ma chere amie. Votre lettre m'a etée plus utile que vous ne le croyés, car elle m'a appris ce que le Papa pense. Je viens de lui ecrire mais je lui repond a une autre de ces lettres du 12 juillet que j'ai reçue il y a 3 jours, et qui ne contient rien, j'y parle de cet arrangement, je declame contre les gens qui s'expatrient, je lui dis ce qui est vrai que mon intention est de passer deux ans en Suede, et un an en France. Je lui dis qu'il n'aura rien a debourser que les 100,000 livres, qu'il faudra payer je les trouverés, j'aurai 12,000 d'appointemens, il faudra payer 5,000 en intérêt des 100,000 il me restera donc 7.000 qui, avec ce qu'il voudra me donner et mes appointemens en Suede, fera un joli revenu, surtout lorsque je pourrés l'economiser pendant 2 ans en Suede et n'avoir de depense a faire que la 3 : e, je compte que pour etre exactement bien pour moi il faudra 20,000 l. pour l'année que je passerois en France. Voila mon projet que je lui communique. Quand au mariage de M:lle Necker, je lui ai déjà mandé qu'il n'y falloit plus songer car Stael a des esperances, je lui dis que d'ailleurs

1. Publié par M. de Heidenstam.
2. Inédit.

j'avois oui dire que ses parens ne vouloient pas s'en separer, et que par consequent cela ne pouvoit pas me convenir, je lui repete plusieurs fois, que je ne compte pas m'expatrier, et je lui parle souvent du bonheur de passer ma vie avec lui. J'espere que cette lettre fera effet, elle est de 8 pages bien détaillée, par la premiere poste je repondrés a sa lettre qui ne contient ni refus ni consentement. Il dit seulement qu'il veut me voire auparavant mais cela ne se peut pas, car je dois avoir son consentement avant de partir, et le Roi doit en faire la demande le plutot possible. Si mon Pere me donnoit 5 ou 6.000 plâtar [1] par an c'est tout ce qu'il me faut je me contenterois meme de moins. Vous voila parfaittement instruitte de tout ce que je lui mande, faittes en l'usage que vous jugerés convenable » [2].

Ce qui nous frappe dans cette lettre c'est surtout le manque absolu de respect filial — mais aussi les liens d'amitié solide qui unissaient le frère et la sœur. On y voit aussi apparaître un Axel Fersen tout autre que le fils de famille correct et bien élevé que nous avions connu jusqu'ici. Axel escamotait donc avec une grande facilité les faits qui le gênaient, anti-datait ou post-datait les lettres pour les besoins de sa cause, ne répondait jamais qu'à celles qui lui convenaient et feignait de n'avoir jamais reçu les autres. C'est d'ailleurs un trait de caractère qu'on pourra observer souvent dans sa correspondance — il agissait ainsi aussi bien avec ses parents qu'avec les femmes qu'il courtisait. Et, un tel procédé ne devait pas rencontrer d'obstacles infranchissables au temps de la diligence.

Pour faire bien comprendre à sa sœur ce qu'elle devait surtout faire ressortir dans son plaidoyer devant leur père, Axel ajouta un post-scriptum :

« Je suis bien faché que mon Pere ait cru que j'ai voulu m'expatrier, je n'en ai jamais eu l'idée et j'en serois au desespoir [3]. »

1. Monnaie Suédoise.
2. M. de Heidenstam a publié quelques lignes éparses de cette lettre.
3. Inédit.

Dans cette lettre à son père dont parle Axel, il annonce l'échec complet de ses projets de mariage :

« Vous aurés deja vu que l'idée que j'avois eue sur M : elle Necker, n'auroit pu avoir lieu quand même vous y auriés consenti, a cause de mon ami Stael a qui cela convient parfaittement et beaucoup mieux qu'a moi ; je n'y avois pensé que pour vous plaire, mon cher Pere, et je ne suis pas du tout fâché que cela ne puisse se faire. Quant a Miss Lyell elle est mariée, ainsi cela est fini. »

Ces projets n'étaient donc nullement la conséquence d'un penchant sentimental. Se souciant peu du désir de son père de le voir marié, Axel Fersen se retira avec plaisir du jeu, mais dans sa joie de ne plus être obligé d'épouser Germaine Necker, il exerça toute son influence pour faire réussir les projets de Staël : « Staël me traite avec toutes sortes d'égards, je loge chés lui », écrit-il a son père dans la lettre du 11 juillet, » on ne sauroit etre mieux dans un pais, qu'il n'est dans celui-ci, il y est aimé de tout le monde. C'est la seule personne que le Roi puisse y envoyer et qui y soit agreable, tout le monde desire le voir ambassadeur et si vous pouviés y contribuer, ce serait une nouvelle preuve de vos bontés pour moi et vous feriés du bien a un sujet, qui le merite et qui ne seroit point ingrat » [1].

La lettre qu'Axel avait écrite à son père et dont il avait tant vanté les termes diplomatiques, n'avait pourtant pas eu l'effet prévu. Le vieux Fersen, blessé de voir l'empressement de son fils de se fixer à l'étranger, après y avoir séjourné pendant de longues années, donna libre cours à ses sentiments dans une longue lettre où il tèmoignait peu de sympathie pour les projets de son fils. La date ainsi que le début de cette lettre nous manquent. En voici la suite :

« Je vois par vos dernières que vous regardez mon sentiment pour vous comme un obstacle a votre bonheur, et que la foiblesse de mon cœur resiste a vous voire etabli

1. Inédit.

loin du foyer paternel ? Que vous me connoissez mal ; quand pour votre utilité, et pour vous plaire, j'ai pu consentir a vous faire courir les hazards de la guerre, des élemens, et des intemperies du climat d'Amerique, pourquoi ne consentirai-je pas a votre etablissement au service de France, ou j'ai servi treize ans, ne croyez vous pas que je sente dans toutte leur etendue les honneurs et les agrémens qu'il peut y avoir pour vous, et quelle autre veux puis-je faire pour vous que celui de vous voire content et heureux, me croyez vous assez borné ou assez opiniatre pour pretendre qu'un fils, a votre age, doit étre plus heureux dans la maison d'un Pere, du mien, et ne me croyez vous pas l'esprit assez éclairée et l'âme assez philosophique pour savoir que vos plaisirs, vos gouts, et votre fortune, ne peuvent pas, au terme ou vous étes, s'associer aux miens. Je consentirez volontiers a votre plan si je n'y voyois une impossibilité phisique, nous navons ni vous ni moi les fonds necessaires pour cela ; Il faut 100,000 l : s pour acheter le Regiment, don je ne connois ni le nom ni la qualité, vous trouverez, dites vous, credi pour ce Regiment et supposé qu'il vous rende 12,000 l : s en apointemens, il faudra deduire 5000 l : s pour linteret annuel reste 7000 l : s, vivrez vous a Paris et en France avec 7000 l : s annuel ; non ; combien vous faut il, 30 ou 36 l : s pour le moins, les avez vous ; non ; qui doit donc les fournir ; moi sans doute, et je ne les ai pas. Pour vous convaincre, mon cher ami, de la verité de ce que je vous dis ici, je vous decouvre par lextrait y joint letat de ma maison, vous y trouverez votre depense, mon revenue annuel, et mes dettes, je vous le confie mais a vous seul, Je comptois vous faire cette confidence a votre retour que je vous ai instament demandé depuis le mois de juin mais infructueusement et que je vois encore retardé pour longtems par le voyage du Roi, vous y verez aussi que vous avez depensé pour moi depuis vos courses dans l'etranger 300 522. l : s, somme beaucoup au dela de ce que comportent mes facultés, et qui feroit la fortune dune maison. Vous reclamez ma justice dans votre lettre mon cher ami, vous etes en droit de cela, mais je le suis

aussi de demander la votre, fixés pour un moment votre attention sur letat de ma maison, sur un frére qui entre dans le monde, et qui a des droits dans la maison paternelle, sur deux sœurs qui sont dans le meme cas, seroit il juste qu'un frére ainé qui doit etre leur apui devienne leur ruine et ne devez-vous pas aussi mon cher ami épargner a un Pere ami et tendre la douleur sur le declin de ses jours, de voir acheminer la ruine de sa petitte fortune, et detre en but aux créanciers, que sans vous je n'aurois jamais connu. J'ai vecu 65 ans avec ordre et arrangement, l'on me croit riche, parceque je suis rangé, chose rare en ce tems depuis le ceptre jusqu'a la houlette, j'ai vécû de mon heritage et de celui de votre mére, ce sont les debris sauvez de la chambre ardente de Charles XI, qui ruina tant qu'il put la noblesse, et nos encétres, je me suis fait un principe de conserver mon heritage, persuadé que le service des grands, et leurs faveurs, ne me le rendront pas si je m'en defais, j'en ai lexperience, j'ai servi quarante ans quatre Rois, dont celui de France treize. J'ai occupé les plus grands emplois, et je me trouve pour recompense avec 4000 l : s de pension, je vous recommande le principe de conserver votre etat de naissance, comtés que vous n'aquererez rien, quoique la fortune vous rie en ce moment, et que si jamais votre bien est dissipé, votre consideration l'est aussi, et vous ne trouverez ni protecteurs ni amis.

« Soyez donc a votre tour assez juste pour me permettre de mourir tranquille, et en honnet homme, comme j'ai vecu et ne douttez jamais des sentimens de tendresse pour vous que j'emporterez au tombeau »[1].

On se représente aisément les sentiments amers, que cette lettre fit naître chez Axel, qui se sentait déjà si près de son but. Ils doivent l'avoir bien obsédé pour provoquer la lettre suivante, datée du 14 septembre 1783 :

« Votre lettre m'a mis au desespoir, je me reserve à vous y repondre article par article quand j'aurés le plaisir de vous voire,

1. Inédit.

je vous expliquerés alors toutte cette affaire, et j'espere que vous meme vous serés de mon avis et que vous verrés aussi bien que moi les avantages qui en resultent pour ma famille...

« Vous me croyez livré, abandonné, maitrisé, tyrannisé par les plaisirs, vous me croyés incapable de toute application, et par consequent impropre a tout, vous croyés que je veux vous abandonner que je ne veux point vivre avec vous, que je ne vous aime et ne vous respecte pas autant que je le dois, Dieu sait, vous croyés peut être que je veux me marier et m'etablir en France. Je ne serois surpris que vous eussiés cette idée elle doit venir a la suite de toutes les autres, le tems vous prouvera l'injustice de l'opinion que vous avés de moi, mieux que tout ce que je pourrés vous dire. Je ne merite pas qu'on ait une tout a fait aussi mauvaise et je ne crois pas que ma conduite y eut donné lieu, je ne croyois pas que ce fut pour mon plaisir seûl que j'ai quitté le sejour de Paris pour suivre Mr de Rochambeau en Amerique, et que j'y ai passé trois hivers entiers, tandis que plusieurs de mes camarades sont venus les passer a Paris, et qu'on m'a offert le même avantage. »

Heureusement pour Fersen il avait un protecteur puissant. Gustave III était particulièrement bien disposé à l'égard de Fersen et cherchait à lui donner entière satisfaction. Il le nomma aussi à cette époque Lieutenant-Colonel des Dragons du Roi. Dans une lettre du 11 juillet dans laquelle il remercia Gustave III de cette nouvelle faveur, Axel revint encore une fois à l'affaire du régiment qui accaparait alors toutes ses pensées. « Il est trop avantageux pour moi », écrit-il, en parlant de cet arrangement, « pour craindre que Vous y refusiés Votre consentement, Sire. Les bontés dont Votre Majesté m'a toujours honoré, me font esperer, qu'elle voudra bien faire la demarche qui sera necessaire pour faire reussir cette affaire, permettez moi Sire de vous le demander, et ajoutez a cette bonté celle de consentir que je revienne en France pour vaquer moi-même. »

Cette « démarche » dont il est question ici était une intervention personnelle du Roi de Suède auprès de Louis XVI pour obtenir la permission pour Fersen d'être propriétaire d'un régiment en France et d'entrer ainsi au service de l'armée française. Gustave III fit cette démarche après que le père d'Axel eût fini par donner

son consentement et il en avisa le fils. Celui-ci répondit par une lettre du 21 août où il exprimait son immense joie à ce maître « qui non seulement me comble de graces et d'honneurs mais qui veut aussi faire le bonheur de ma vie. »

« Recevés Sire tous mes remercimens de la nouvelle marque de bonté que Votre Majesté vient de me donner, en m'accordant la demande que je lui avois faitte. Votre consentement Sire a cette affaire a reçu un nouveau prix, par la maniere touchante et flatteuse dont Votre Majesté a bien voulue me l'annoncer. La parole que Vous exigés de moi Sire, de passer six mois en Suede, Vous etoit donné depuis longtemps, mon cœur Vous en est garant mon plus grand bonheur sera toujours d'etre auprès de Vous, et de pouvoir Vous convaincre de toutte ma reconnoissance le cours entier de ma vie ne suffiroit pas pour m'acquitter envers Vous. Je passerés six mois de l'année auprés de Vous Sire, peut etre meme davantage, recevés en ma parole d'honneur, et croyés Sire que j'ai un plaisir extreme à vous la donner. Je n'ai jamais eu l'idée de m'expatrier, quoiqu'on m'en soupçonne peut être, mais je ne le pourrois pas — l'honneur de Vous voir, de Vous faire ma cour, est trop necessaire à mon bonheur. Vous avés rendu mon existence trop agreable en m'attachant a Votre personne pour n'y pas tenir infiniment, et sans parler de liens de sang qui m'attachent à ma patrie, quel seroit mon existence en France, si je quittois Votre service, je rentrerois alors dans la classe de tous les francois, dont je n'ambitionne pas le sort ; je n'ai de consideration et d'agrement ici que par les bontés dont Votre Majesté m'honore ; mes sentimens plus encore que mon interet, Vous sont garants que je consacre mes jours à Votre service, et que j'y mettrés tout le zele dont je suis capable, puissai-je un jour etre assés heureux pour Vous servir utilement, ce sera le plus beau de ma vie.

« Je crois remplir encore mieux les vues de Votre Majesté en tachant d'avoir le Regiment Royal-Suedois de preference a tout autre, cela seroit plus decent et plus avantageux pour Votre Majesté, en y plaçant de bons sujets, on donneroit de la nation l'idée qu'on doit en avoir en France, et que la maniere distinguée dont les officiers de Votre marine sont servis, a deja si bien etablie ; j'espere que je reussirés à l'obtenir, et que je parviendrés a tirer ce Regiment des mains des Messieurs de Sparre [1]. »

1. Inédit.

Fersen dit qu'il attend « avec la plus grande impatience la lettre que Votre Majesté a bien voulu me promettre. »

C'était la lettre de recommendation pour Louis XVI qui lui parvint au début de septembre. Elle était conçue en termes très flatteurs pour Fersen :

« Monsieur, mon frère et cousin, le comte de Fersen, ayant servi dans les armées de Votre Majesté en Amérique avec une approbation générale, et s'étant rendu par là digne de votre bienveillance, je ne crois pas commettre une indiscrétion en vous demandant un régiment — propriétaire pour lui. Sa naissance, sa fortune, la place qu'il occupe auprès de ma personne, la sagesse de sa conduite, les talents et l'exemple de son père, qui a joui auparavant de la même faveur en France, tout m'autorise à croire, que ses services ne pourront qu'être agréables à Votre Majesté, et, comme il restera également attaché au mien et qu'il se partagera entre les devoirs qu'exige son service en France et en Suède, je vois avec plaisir, que la confiance que j'accorde au comte de Fersen et la grande existence dont il jouit dans sa patrie étendront encore davantage les rapports qui existent entre les deux nations et prouveront le désir constant que j'ai de cultiver de plus en plus l'amitié qui m'unit à vous, et qui me devient de jour en jour plus chère. C'est avec ces sentiments et ceux de la plus haute considération et de la plus parfaite estime que je suis, monsieur, mon frère et cousin, de Votre Majesté le bon frère, cousin, ami et allié.

Gustave » [1].

Le 12 septembre, Fersen porta cette lettre à Louis XVI. Dans le rapport qu'il adressa ensuite à Gustave III sur sa réception, on voit que Marie-Antoinette s'intéressait vivement à cette affaire :

« Le Roi a consenti tout de suite, et a témoigné la plus grande envie de faire quelque chose qui put etre agreable a Votre Majesté, la Reine a bien voulu s'en meler, des

1. Geffroy : *Gustave III et la cour de France*, I, 362.

qu'elle a sçu que Vous le desiriés, tout va bien, et je crois pouvoir assurer a Votre Majesté que j'aurés le Regiment de Royal Suedois, on a imaginé ici que c'etoit celui qui feroit le plus de plaisir a Votre Majesté, et celui qui me conviendroit le mieux, on a offert a messieurs de Sparre des avantages assés considerables pour les faire quitter, le Cte Ernst a deja renoncé a sa survivance, et le C^te^ Alexandre a depuis longtemps temoigné le desir de rendre son Regiment, il s'agit seulement de regler les pretentions exorbitantes qu'il fait. Parmi ces demandes il fait celle du Cordon des Seraphims. Le Comte de Cheffer le lui a presque assuré dans une lettre ou il l'engage a ne pas accepter le Cordon Rouge qu'on lui offrit alors ; je n'ose me flatter que les bontés et l'interet que Votre Majesté daigne prendre a moi puissent l'engager a lui accorder cette grace a laquelle il a veritablement les droits tant par sa naissance, que par la promesse du Comte de Cheffer, et s'il consent a me ceder son Regiment ce dont je ne doute pas, c'est en grande partie pour plaire a Votre Majesté »[1].

La réponse ne tarda guère, et cette décision rapide est sans doute due à l'ardeur qu'avait déployée Marie-Antoinette. L'accusé de réception de la main de la Reine porte la date du 19 septembre :

« Monsieur mon frère et cousin, je profite du départ du comte Fersen pour vous renouveler les sentiments qui m'attachent à Votre Majesté ; la recommandation qu'elle a faite au roi a été acceuillie comme elle devoit l'être, venant de vous et en faveur d'un aussi bon sujet. Son père n'est pas oublié ici : les services qu'il a rendus et sa bonne réputation ont été renouvelés par le fils, qui s'est fort distingué dans la guerre d'Amérique, et qui, par son caratère et ses bonnes qualités, a mérité l'estime et l'affection de tous ceux qui ont eu l'occasion de le connaître. J'espère, qu'il ne tardera pas à être pourvu d'un régiment. Je n'oublierai rien pour seconder les vues de Votre Majesté, et vous donner en cette occasion comme en toute autre des preuves du sincère attachement avec lequel je suis, mon-

1. Inédit.

sieur mon fère et cousin, votre bonne sœur et cousine. Marie Antoinette »[1].

Le lendemain même Fersen avertit sa sœur de l'heureuse issue.

« Mon affaire est décidée, ma chere amie, je suis Col : Propriétaire du Royal Suedois, mais je n'ai pas encore mon brevet, n'en dites rien à mon Pere, s'il ne vous en parle pas ; il y a encore l'article des 100,000 a arranger avec lui. »[2]

Fersen reçut son brevet en novembre, ainsi qu'il ressort d'une note de son livre de correspondance : « 1783. 7 nov. A la Reine, pour la remercier du régiment et demander Stedingk pour colonel commandant ». Le même jour, il écrivit à Breteuil pour le prier de recommander Stedingk.

***

Dans sa lettre du 20 septembre, Axel avait dit qu'il partait le même jour, à 2 heures, de Paris et qu'il arriverait à Mälsåker, la propriété de la famille de Fersen sur le lac Mélar, vers le 15 ou 20 octobre. Il est probable qu'il n'avait pas grand désir de rentrer en Suède et qu'il aurait préféré rester à Paris ou ailleurs en France pour veiller sur son bonheur. Mais il jugeait une entrevue avec son père absolument indispensable pour pouvoir ainsi mettre de l'ordre dans leurs relations pécuniaires. Il se réjouissait certainement aussi de revoir sa sœur qui était sa confidente et sa grande amie. Rien ne pouvait donc lui être plus désagréable que la nouvelle qui lui parvint à Wismar après une visite à son frère Fabian à Strasbourg — qui faisait alors son premier voyage à l'étranger en compagnie de M. Bolemany — du désir de Gustave III de se faire accompagner par Axel dans son voyage en Italie.

« Mon frer a passé ici pendant quelques jours » écrit Fabian à Sophie le 18 novembre 1783 de Strasbourg,

1. Publié par Geffroy.
2. Publié par M. de Heidenstam.

« et il comptois tranquillement s'en retourner aupres de mon Pere ; lorsque je recois une lettre de ma sœur qui me mande que le Roi avoit l'idée de l'emmener en Italie, je lui dit, et il ne paroissoit pas trop comtens mais que faire... ce qu'il en est je trouve tres dure pour mon Pere d'etre obligé de se priver du plaisir de voir Axel apres qu'il lui a coute tant de soucis et d'inquitudes » [1].

Fersen quitta donc Wismar après avoir expédié à son père une longue lettre sur son affaire et rencontra le roi à Erlanger le 16 octobre.

Le 29 octobre, Axel adressa a son père une lettre, où il parla de l'accueil cordial que Gustave III lui avait fait à son arrivée :

« C'est à Erlang le 16 de ce mois que j'ai joint le Roi, jamais un frere separé pendant longtemps d'un frere qu'il aime tendrement, n'a ete reçu comme je l'ai ete par ce charmant monarque, il n'y a pas de paroles qui pussent l'exprimer, il pleuroit de joie et de sensibilité, et j'etois tres touché depuis ce moment, il n'y a aucune sorte de marques d'amitie et de confiance que je n'eprouve tous les jours... » [2]

Le 8 novembre il revient à ce sujet :

« Il etoit encore au lit, quand j'arrivai, il me fit entrer sur le champ, il m'embrassa mille et mille fois, me dit les choses les plus tendres et les plus flatteuses sur le desir et l'impatience qu'il avoit eu de me revoir, et sur la maniere dont je m'etois conduit en Amerique, il étoit attendri jusqu'aux larmes, il en versoit de joie, et j'etois vivement touché, il me repeta mainte et mainte fois combien il sentoit vivement l'etendue du sacrifice que je lui faisais, en ne vous voyant, qu'il concevait la peine que cela vous faisait ; qu'il la partageait, et que s'il n'y avoit ete force n'ayant aucun autre capitaine de gardes en etat de le suivre, il ne m'auroit pas pris avec lui, quelque envie qu'il en eut, et quelque convenable que cela fut, moi etant le seul qui fut fait pour lui faire honneur... enfin il me reçut non en Roi mais en ami tendre et sensible..., Il me distingue de tous les autres en tout et partout. » [3]

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

Le maréchal Fersen avait accueilli avec le même déplaisir cette nouvelle, et fit part à Fabian de sa déception de ne pas revoir son fils. Il lui écrivit le 28 octobre 1783 :

« La mort inattendue du Senateur comte Ribbing, qui ma fait faire une course de quelques jours en ville, jointe au tracas que m'a donné votre frére tant par ses affaires en France, que par sa course avec le Roi en Italie m'ont empéchés de faire reponse a votre derniére... Je concois le plaisir que vous aurés eu a revoir votre frére aprés une si longue absence, je n'ai pas eu le bonheur, le Roi me l'a enlevé. Il est parti de Wismar et na pu m'envoiyer que ses lettres et son grand chien, qui est arrivé a Stockholm il y a quelques jours, ce sont de ces contretems auxquels la prudence humaine ne peut rien » [1].

Et le 24 novembre 1783 :

« Je crois comme vous que la course en Italie n'aura pas fait grand plaisir à votre frere, il avoit besoin de reprendre halleine, et de quelque repos dans la maison Paternelle, quelque bonté que le Roi lui marque, sa corvée sera rude Gustave trois a le talent de mettre ses courtisans et sa suite sur les dents, si bien qu'il en a expedié plusieurs pour l'autre monde ; Je viens de recevoir tout recament des nouvelles de votre frére du 29 octobre de Verone ou toutte la suitte sest rendue au jour marqué, elle est si nombreuse que la difficulté au poste pour son transport a obligé le Comte de Haga [2] de la faire marcher sur differentes collones, de voyager in cognito de cette façon est une facon toute neuve. La destinée de votre frére est de servir d'Interpréte au Roi son maitre en Italie, comme a Mr de Rochambaud en Amerique.

« Quoi qu'en dise Mr de Armfelt je doute fort que le Comte de Haga passe par Strasbourg au mois davril, je suis fort trompé ou litineraire sera dirrigé par les parties meridionales de la France et par Paris, on dit ici que non, et on se flatte de revoir le Roi au may prochain mais on se trompe sur cela, lobjet de ce voyage etant la curiosité et le plaisir

1. Inédit.
2. Le nom sous lequel le Roi de Suède voyageait en Europe.

comtés que Paris y entre pour beaucoup, le Comte de Haga est trop assujeti par ses plaisirs pour abreger sa courses » [1].

« Je suis très content du comte de Fersen », écrivit Gustave III à Creutz. « Je le retrouve avec tout le plaisir et l'intérêt qu'on éprouve en revoyant un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps, qui a été exposé à de grands dangers et qui mérite toute notre sympathie. »

Fersen était le compagnon le plus assidu du Roi pendant ce voyage. Gustave III se servit souvent de sa voiture qui eut l'honneur de lui plaire. Pendant son deuxième séjour à Pise pour l'entrevue avec Joseph II, le Roi n'eut d'autre compagnon que Fersen.

Les lettres d'Axel à son père reflètent l'ennui que lui causait ce voyage. Elles donnent également quelques éclaircissements sur ses sentiments pour le Roi. Ses jugements sur les Suédois en général et leur Roi en particulier, ressemblent beaucoup à ceux du vieux maréchal, et on croirait, en les lisant, qu'Axel Fersen n'eût jamais quitté la maison paternelle et qu'il n'eût jamais entendu d'autre sons de cloche que les perpétuelles critiques paternelles contre le Roi et ses caprices. Tout comme son père, il observe la conduite des membres de la famille royale avec un regard hautain, mais en même temps soucieux et inquiet, comme si la responsabilité des évènements lui incombait. Le fils diffère pourtant du père en ce sens qu'il se laisse influencer par sa sympathie pour la personne du Roi, tandis que son vieux père n'était guidé que par le souci de la réputation de la Suède. Nous en citerons quelques extraits :

Florence ce 30 *novembre* 1783.

« Le Roi dit, que les bains lui ont fait beaucoup de bien, et qu'il se sert mieux de son bras ; il me semble qu'il s'en servoit tout aussi bien auparavant : en tout cas c'est un remède bien cher.

1. Inédit.

Rome ce 24 *janvier* 1784.

« ... Vous voyez, mon cher Père, par la date de celle-ci, que nous sommes encore à Rome. Nous devions être à Naples le 8 ou le 10 de ce mois, mais jusqu'à présent nous sommes presque toujours restés dans chaque endroit un mois de plus que nous n'avions compté. C'étoit de même à Florence et ce sera toujours de même partout. Nous [1] avons un principe de désordre et d'irrésolution qui est rare ; nous changeons vingt fois d'idées par jour, et elles sont toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Je suis au désespoir d'[en] être ; je l'ai toujours été dès l'instant que j'en ai été informé ; premièrement cela me privoit du plaisir de vous voir, et c'eût été une bien grande consolation pour mon cœur ; cela dérangeoit tous mes projets, et cela m'a obligé d'être tous les jours témoin de nouvelles folies, de nouvelles extravagances, et de nouveaux ridicules. Nous n'avons autres choses à faire, le baron Taube et moi, que de tâcher de les empêcher et de les réparer ; mais cela ne se peut pas toujours, et il est très désagréable de s'y être trouvé. Il est bien extraordinaire, qu'avec autants de talens, de connoissances et d'esprit, on [1] puisse avoir autant de travers. J'en suis très fâché, car je lui suis, et je dois lui être attaché toute ma vie ; il a tout fait pour moi et on ne peut le connoître sans lui être attaché et sans gémir sur ses faibloisses ». [2]

Au cours de ce voyage, Fersen fit la connaissance de deux frères et de deux sœurs de Marie-Antoinette : le grand-duc de Toscane, l'Empereur Joseph II, qui voyageait sous le nom du comte de Falkenstein, Marie-Caroline de Naples, et Marie-Amélie de Parmes. De la Reine de Naples, Fersen dit :

« La Reine a de l'esprit ; elle est aimable et prévenante comme toute la maison d'Autriche et comme eux elle aime a gouverner et gouverne ; elle parle peut-être un peu trop. » Tous les membres de la maison d'Autriche trouvèrent d'ailleurs grâce devant les yeux de Fersen, qui appréciait beaucoup leurs manières simples et charmantes. Après avoir été présenté à Joseph II, il écrit le 24 janvier :

1. « Nous » et « on » désignant Gustave III.
2. Axel-Fréderic Fersen : *Historiska Skrifter*, appendices.

« La grande simplicité de ses manières de ses discours et de son habillement, contrastoit beaucoup avec l'élégance et la frivolité des nôtres ; il avoit l'air solide et nous léger. Je ne sais pas, si la comparaison a été tout à fait à notre avantage, chez les gens sensés. J'en doute, et je ne crois pas, que nos talons rouges, notre belle coëffure, nos diamants, nos chaînes de montre et nos habits de satin, l'aient emporté sur un bon uniforme de drap, bien propre, un col noir et une bonne épée de cuivre bien dorée : c'étoit ainsi qu'étoit vêtu l'Empereur. Il voyageoit sans sénateur sans premier gentilhomme de la chambre, sans capitaine des Gardes, sans écuyer etc. etc. il n'y avoit pas dans son antichambre 14 personnes, dont les unes devoient reconduire ceux qui venoient, jusqu'à la porte, d'autres au haut de l'escalier et d'autres jusqu'en bas » [1].

Fersen semble avoir été le seul à n'accompagner les visiteurs que jusque « au haut de l'escalier ». Lorsque le 10 janvier 1784, l'Enfante de Parme avec sa suite soupa chez le Roi de Suède, elle fut, selon Armfelt reçue de la manière suivante : Peyron et de la Grange dans l'escalier inférieur, Essen et Cederström dans le deuxième escalier, et, ensuite baron Taube et Armfelt ; le comte Fersen et le Roi se tenaient dans la porte.

Toutes les relations faites par des contemporains sur ce voyage ne nous apprennent que peu de choses sur Fersen. Dans les récits d'Adlerbeth et d'Armfelt, son nom n'est mentionné qu'en passant. Dans une lettre qu'un des fidèles du roi Gustave, Schröderheim, écrivit au poète Jean-Gabriel Oxenstierna, le 2 juillet 1784, nous trouvons pourtant quelques détails intéressants : « Le Roi a été très dégoûté de Fersen pendant tout le voyage et plusieurs fois de Taube. » Ce détail que son auteur ne donne qu'avec des intentions malveillantes ne concorde pas moins avec ce que Fersen a dit lui-même et montre que l'entente entre Fersen et le Roi ne fut pas toujours des plus parfaites. Des bruits disaient aussi que les opinions et la conduite de Fersen avaient souvent déplu au Roi.

1. A.-Fr. Fersen : *Historiska Skrifter*, appendices.

FABIAN DE FERSEN

(Peinture par Louis Pasch le Jeune)

SOPHIE PIPER
née DE FERSEN

(Peinture par L. Pasch 1790)

PLANCHE IV

Le clavecin de voyage d'Axel de Fersen

Le lit de voyage d'Axel de Fersen

Comme le vieux père l'avait si justement remarqué, ce voyage royal n'avait eu aucun but utilitaire. Dans ces récits contemporains auxquels nous avons fait allusion, on constate que le Roi et sa suite n'avaient guère d'autres soucis que les fêtes et les réceptions. Il est facile de comprendre que dans ces conditions les affaires amoureuses passaient au premier plan, sinon pour le comte de Haga lui-même, du moins pour sa suite. Malgré la tendre affection que Marie-Antoinette lui avait révélée, Fersen n'avait pas hésité à s'engager dans d'innombrables aventures amoureuses. Il correspondait à cette époque avec de nombreuses dames de la haute société, parmi lesquelles Mme Corral, femme du ministre d'Espagne à Stockholm après 1785, et deux femmes, Émilie et Élisabeth, dont il avait probablement fait la connaissance pendant le voyage en Italie.

Voici le genre de notes, qu'il faisait sur le contenu de ces lettres :

A Émilie, 3 fév. /1784/. Que je n'ai pas pu lui envoyer mon portrait.
27 mars. Que j'avais reçu le portrait.
3 avril. Que j'avais reçu de mon Père une lettre qui me faisait un peu desesperer.
30 avril. Que cela ne peut jamais avoir lieu et qu'il n'y faut plus penser.
Milord Cowper. 30 avril. /1784/. Que j'avais écrit à sa sœur, donne le contenu de ma lettre, prie de lui parler et de la consoler.
A Élisabeth. 25 avril. /1784/. Demandé comment mon portrait doit être hab/illé/ et demandé un autre portrait du sien que je renverrais alors le moins ressemblant.
7 déc. /1784/. Rep. à sa lettre du 19 juillet lettre datée du 7 sept. *Déclaré tout* [1].

On voit par ces notes, que les lettres avaient surtout trait à des liaisons amoureuses.

Émilie était probablement la belle-sœur du lord Cowper, un Anglais que le comte de Haga et sa suite avaient rencontré à Florence où il semblait résider et qui avait donné

1. Inédit.

des fêtes magnifiques en l'honneur du roi de Suède. Le jour même où Fersen avait écrit à Émilie « qu'il n'y faut plus penser », il écrivait à lord Cowper pour le prier de parler à sa sœur et de la consoler.

« Élisabeth » n'était autre que lady Élisabeth Foster, fille de Frédéric, earl de Bristol, mariée à John Thomas Foster. Fersen avait fait sa connaissance à Naples, dans le milieu de conspirateurs politiques et courtisans qui s'était formé autour du « Prétendant », Charles Edward Stuart, comte d'Albany. Dans une lettre à sa sœur [1], Fersen dit d'Élisabeth qu'elle était « bien malheureuse ». Comme tant d'autres jeunes gens, à travers les siècles, Fersen devait souvent consoler de jeunes femmes mariées « bien malheureuses ». Il ajouta qu'elle avait « beaucoup de confiance et d'amitié » en lui et conclut, avec un peu moins d'ardeur que « j'en ai beaucoup pour elle ».

La plus intéressante lettre, est celle à Élisabeth du 7 décembre, datée du 7 septembre, où Fersen a de sa propre main souligné la phrase : Déclaré tout. Il est évident qu'il avait fait à Élisabeth des aveux sur un sujet important. Mais quel sujet ? La suite de leur correspondance, qui sauf une interruption de plusieurs années, dura jusqu'en 1795, nous permet de supposer que ces aveux avaient trait à la liaison entre Fersen et Marie-Antoinette. Après la mort de la Reine, Fersen et lady Élisabeth revenaient constamment sur ce sujet.

Nous ne croyons pas nous tromper, en supposant que Fersen hésitait ainsi chaque fois qu'il s'apercevait qu'une liaison amoureuse cessait d'être un amusement passager : ses sentiments d'affection pour Marie-Antoinette le retenaient et l'empêchaient de donner une suite aux propositions de mariage qu'on lui faisait.

1. Inédit.

***

Malgré toutes les distractions que Fersen avait eues au cours du voyage, il n'en était pas moins heureux de tourner le dos à l'Italie et partir pour Paris.

A Vérone, la suite royale se scinda et le plus grand nombre repartirent pour la Suède, tandis que quelques rares élus accompagnèrent Gustave III à Paris. C'étaient les plus fidèles : Franc, Armfelt, Taube, Peyron, et Axel Fersen. L'arrivée eut lieu le 7 juin. Marie-Antoinette eût désiré voir Fersen quelques jours avant l'arrivée officielle, c'est du moins ce qui ressort d'une note dans son livre de correspondance :

« à Joséphine [1] 18 et 21 may : no 27. par Fontaine que je ne peux pas venir avant le Roi » [1].

Axel Fersen a donné, dans une lettre à son père, un excellent aperçu de ce que furent ces journées :

Paris ce 20 *juin* 1784.

« Nous sommes arrivés ici le 7 au soir, et depuis ce moment nous nageons dans les fêtes et les plaisirs et divertissements de tous genres. Nous sommes sans cesse occupés et toujours pressés ; nous n'avons jamais le tems de faire tout ce que nous nous proposons de faire. Ce genre d'étourdissement convient fort à Monsieur le comte de Haga ; il s'en faut bien que cela m'arrange aussi bien et j'en suis excedé. Nous avons déjà eu un grand opéra à Versailles et un bal paré, sans compter nombre de diners et soupers. Demain, nous avons une fête au grand jardin de la Reine à Trianon ; c'est la dernière, mais il nous reste encore beaucoup de soupers et de spectacles à Paris. Nous [2] ne les manquons jamais, et nous aimerions plutôt nous passer de boire, de manger et de dormir que de manquer d'être au spectacle depuis le commencement jusqu'à la fin ; c'est une rage. »

1. Sous ce nom Fersen entretenait une correspondance secrète avec Marie-Antoinette. (V. chap. VIII).
2. Gustave III.

« L'époque de notre départ n'est point fixée. Le Roi a dit que ce seroit le 10 ou le 12 juillet ; peut-être celə sera-t-il plus tôt ou peut-être plus tard.

« Il faut que je finisse, mon cher Père ; j'ai été obligé de me constituer malade dans ma chambre, afin d'avoir la liberté de vous écrire et de faire mes affaires. Je ne sortirai que ce soir, pour aller souper à Versailles »[1].

Sur la fête à Trianon, mentionnée ci-dessus par Fersen, Gustave III a donné un récit dans une lettre à son frère, le duc de Sudermanie, reproduite par M. de Nolhac :

« On a joué sur le petit théâtre *le Dormeur réveillé*, par M. de Marmontel, musique de Grétry (c'est *le Dormeur éveillé* de Piccini) avec tout l'appareil des ballets de l'Opéra réunis à la Comédie Italienne. La décoration de diamants termina le spectacle. On soupa dans les pavillons des jardins et, après souper, le jardin anglais fut illuminé. C'était un enchantement parfait. La Reine avait permis de se promener aux personnes honnêtes qui n'étaient pas du souper et on avait prévenu qu'il fallait être habillé en blanc ce qui formait vraiment le spectacle des Champs-Élysées. La Reine ne voulut pas se mettre à table, mais fit les honneurs comme aurait pu faire la maîtresse de la Maison la plus honnête. Elle parla à tous les suédois, et s'occupa d'eux avec un soin et une attention extrêmes. Toute la famille royale y était, les charges de la cour, leurs femmes, les capitaines des gardes du corps, les chefs des autres troupes de la Maison du Roi les ministres et l'ambassadeur de Suède (M. de Staël). La Princesse de Lamballe fut la seule des princesses de sang qui y était. La Reine avait exclu tous les princes, le Roi ayant été mécontent d'eux... »[2]

Cette visite à Versailles fut certainement le moment le plus féerique, le plus grandiose dans la vie de Fersen. Il avait été le personnage principal de ces fêtes magnifiques et de cette réception fastueuse — c'est à lui et à l'intérêt que la Reine de France lui portait et non au

1. *Historiska Skrifter*, V, 316.
2. Pierre de Nolhac : *Marie-Antoinette.*

Comte de Haga que les Suédois devaient les faveurs innombrables dont on les avait comblés.

Elle lui avait également valu un avantage matériel : Gustave III lui avait obtenu un revenu annuel de 20.000 livres comme chef d'un régiment français. Il pouvait retourner devant son auguste père, la tête haute.

Le départ eut lieu le 19 juillet. Le voyage de retour devait se faire le plus rapidement possible et le Roi avait décidé qu'aucun arrêt n'aurait lieu avant Brunswick. Par les lettres que Fersen adressait à « Joséphine » et dont le lieu et la date d'envoi sont inscrits dans le livre de correspondance, nous pouvons constater que ce fut, en effet, un voyage rapide.

Juillet 20 : de Chantilly par Staël.
21 : de Sedan par M : r Le Brun inspecteur des Postes.
23 : de Dysseldorf par la poste.
25 : de Osnabryck par la poste.
27 : de Lunneburg par la poste demande comment il faut apeller le chien, s'il faut en faire mystere demandé l'air, *E cosi fatto (tutto ?) il padre* etc.
29 : de Vernamynde, demandé comment il faut apeller le chien et si je dois en faire mystere. La lettre était commencé à Boizenburg[1].

Axel Fersen et le roi arrivèrent à Stockholm le 5 août 1784.

Au cours de cette visite à Versailles, les esprits en France avaient été tout à la Suède. Gustave III avait fait faire le portrait de Marie-Antoinette par le peintre suédois Wertmuller, et qui se trouve actuellement au Musée National de Stockholm. La Reine avait de son côté chargé Fersen de lui acheter un chien suédois et dès son retour en Suède, il s'occupait de trouver un chien qui convenait à Marie-Antoinette, comme nous le voyons par deux lettres qu'il adressa pendant l'automne 1784 à un certain M. de Boye :

1784. 22 oct. Mr de Boye... Que le chien n'est pas arrivé comment je dois faire pour l'avoir.

1. Inédit.

9 nov. Mr de Boye. Prie de m'envoyer un chien qui ne fut pas petit, de la taille de ceux qu'avait Monsieur Pollett, dit que c'étoit pour la Reine de France » [1].

***

Après avoir passé quelques jours chez son père, à Ljung, Axel s'était rendu le 17 septembre au château de Gripsholm où la cour passait l'hiver de 1784-85. « Vos sœurs sont en bonne santé ainsi que votre frére qui, depuis son retour, a toujours été de garde auprés du Roi », écrit le sénateur Fersen à Fabian, fin janvier 1785.

Une autre lettre à Fabian du 17 décembre 1784 nous apprend que tous ses enfants se trouvaient à cette époque à la cour et que le vieux père n'en était pas très satisfait : « Vos sœurs et votre frére y sont depuis deux mois, je jouis par consequant fort peu de leur société », écrit-il dans cette lettre.

On s'amusait beaucoup à la cour cet hiver-là et il n'y fut question que d'intrigues, bals, jeux et histoires d'amour. On s'intéressait surtout au théâtre. Gustave III était lui-même auteur dramatique et acteur de premier plan au théâtre qu'il avait fondé — ne voulait-il pas aussi toujours être le metteur en scène et la principale vedette en politique ? Le feld-maréchal Fersen fournit quelques renseignements sur le théâtre royal, dans la lettre précédemment citée :

« Nous verrons à Gripsholm quelque nouvelle production du génie théatral du Roi : on doit donner une comédie de sa production, le sujet en est la Reine Christine, les acteurs et actrices sont la Princesse Sophie-Albertine à la tête des jeunes dames et seigneurs de la cour ».

Le 2 janvier 1785, il écrivit de Gripsholm :

« Je me suis rendu ici pour faire ma cour et souhaiter la bonne année au Roi et à la famille Royalle, je me rendrez en ville en cinq ou six jours, il faut voire la nouvelle comœdie de Cristine, que le Roi a fait, et les divertissemens

1. Inédit.

qui sont de la composition du Duc Charles, on travaille a ce spectacle depuis deux mois ou plus et toute la jeunesse du Cercle de la Cour y est enrolée, Madame la Duchesse de Sudermanie n'en a pas voullu etre, et vos cousines mad : e. Höpken et de Lövenhielm ont aussi renoncé au Theatre... Sophie est encore ici et y restera tant que la Duchesse, leur liaison d'amitié est inalterable... »

Le feld-maréchal n'aimait guère que ses enfants fussent entièrement absorbés par la vie de la cour, les plaisirs, les relations d'amitié ou les escapades amoureuses. Son amertume s'accentua bien plus lorsqu'il s'aperçut qu'il ne pouvait même plus compter sur l'appui de son fils aîné, ni sur sa compagnie dans cette solitude de la vieillesse qui se faisait déjà sentir.

Le 14 janvier, la cour abandonna Gripsholm pour Stockholm. Axel, décidé à ne pas rester plus longtemps en Suède, voulait rejoindre son régiment en France. Il attendait avec impatience le jour de son départ. Déjà en décembre 1784, le maréchal Fersen avait écrit à Fabian : « Axel partira pour la France au mois de mai et vous le verrez, quand vous viendrez à Paris. » Le 10 mars 1785 le père écrivit de nouveau à Fabian :

« Votre frére va me quitter a la fin davril pour se rendre à son Regt Royal-Suedois a Landrecis, en Flandres. Il est fort incertain quand je le reverrez, si la guerre a lieu [1] comme il est probable, son absence sera de longue halleine [2] ».

On peut concevoir l'état de détresse que le départ d'Axel pour son régiment français causa à son vieux père par une lettre du sénateur Scheffer, beau-frère du mari de Sophie Piper, au baron Taube.

« Je sais combien il va coutter à Mr et Mad : de Fersen de même qu'a ma belle sœur de voir partir un fils et un frere si tendrement aimé et qui merite si bien de l'etre.

1. A cette époque il fut question d'une intervention de la France en faveur des Hollandais, dans leur lutte contre l'Angleterre et la Prusse.

2. Inédit.

Le pere me fait veritablement pitié, il avait placée toutte la consolation de sa viellesse dans la jouissance de la société de ce fils, il le regardera maintenant comme perdu pour lui pour jamais, je souhaite qu'il n'en soit pas affecté de maniere à en devenir inconsolable. Ma belle sœur ne le sera pas moins avec toute la sensibilité de son caractère..... » [1]

Le 13 juin, après le départ d'Axel, le père écrit à Fabian : « Votre frére est à Paris depuis le 10 May, fort occupé de ses arrangemens ou militaires ou frivôles [2] ». Cette phrase exprime tout son chagrin.

***

Axel Fersen avait donc quitté Stockholm le 18 avril 1785 et arriva sans incidents notables à Paris le 10 mai. Il venait faire son service : l'achat du régiment était maintenant définitivement réglé. Selon une note de son livre de correspondance il avait manifesté sa joie dans une lettre du 15 avril à Breteuil : « que mes affaires avec mon père sont bien finies ». Les 20.000 livres y avaient sûrement contribué. A la même date, on trouve une note semblable concernant une lettre à « Joséphine », avec cette petite phrase en plus : « et que je suis content. »

Il a été conservé quelques fragments de lettres d'Axel à sa sœur dont au moins un, le suivant, est sans aucun doute de mai 1785 bien qu'il ne porte aucune indication d'année :

Versailles ce 15 *may samedi à* 10 *heures du soir.*

« ... Ma chere amie, faittes moi le plaisir de prendre sur la table de marbre, ou vous dormés ordinairement, cette figure de femme descinée qui m'etoit venue de Paris, et de me la garder, je serois faché de la perdre, je veux la conserver... Je suis arrivé à Versailles ce soir à 6 h.: j'y reste jusqu'au demain soir afin de faire ma cour demain matin » [3].

1. Archives de Stafsund. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

Voici un autre fragment de lettre à Sophie qui date très probablement de la même année [1] :

« Mais il est 8 h. du soir, il faut que je vous quitte, je suis à Versailles depuis hier, ne dites pas que je vous écris d'ici, car je datte mes autres lettres de Paris. Adieu, il faut que j'aille au jeu de la Reine. Adieu.

« A 9 h. du soir le même jour.

« Je sors dans le moment du jeu de la Reine et n'ai que le temps de finir ma lettre, car je dois aller dans le moment souper chez M : me d'Ossun, dame du Palais, la Reine y sera ; au sortir du souper à 1 h. je retourne à Paris, et cette lettre part demain matin à 8 h. Adieu, je vous quitte... [2] »

Pourquoi ce voyage à Versailles devait-il rester secret ? Pour qui se cachait-il ? Et pourquoi Fersen datait-il ses lettres de Paris alors qu'il se trouvait à Versailles ? Autant de questions qui restent sans réponse. Ces lettres témoignent néanmoins dans toute leur brièveté des relations intimes qui existaient alors entre Axel et la Reine — son séjour mystérieux ne pouvait bien avoir d'autre objet qu'une visite secrète à Marie-Antoinette.

Il ne ressort pas des lettres de Fersen combien de temps il était resté à Paris, mais il y séjourna au moins tout le mois de mai. Gustave III qui semblait avoir conservé ses relations cordiales avec la famille royale de France depuis sa visite à Versailles avait de nouveau chargé Fersen de porter une lettre à Louis XVI et à Marie-Antoinette, probablement à l'occasion de la naissance du duc de Normandie. Fersen leur remit cette lettre et eut connaissance de son contenu. « J'ai remis au Roi et à la Reine écrit-il de Paris le 26 mai à Gustave III, « les lettres de Votre Majesté, et Elle doit déjà en avoir reçu les reponses par le baron de Staël ; recevés, Sire, mes très humbles remerciements des choses flatteuses que V. M. ne cesse de

1. Une preuve que ces deux lettres ont été écrites à la même époque nous est fournie par l'écriture de Fersen qui est absolument pareille dans celles-ci !
2. Inédit.

me combler. Toutte la famille s'est informée avec empressement et intérêt de la santé de V. M. et tous ceux qui ont eu l'honneur de vous connoître ici partagent ce sentiment » [1]

Après son rétablissement, Marie-Antoinette fit, le 24 mai, son entrée dans Paris. Voici la description qu'en a donnée Fersen :

« L'entrée de la Reine s'est faitte avant-hier. Votre Majesté verra par le journal de Paris l'ordre de la marche, les équipages n'étoient pas très beaux, et la Reine a été reçue tres froidement il n'y a pas eu une seule acclamation mais un silence parfait, il y avoit une foule de monde enorme, le soir la Reine a ete fort applaudie a l'opera, les applaudissements ont duré près d'un quart d'heure. Le soir il y a eu quelques illuminations très belles — celle de la place Louis XV étoit superbe, l'ambassadeur d'Espagne qui loge dans un des pavillons donna un feu d'artifice tres joli, mais trop petit, la Reine fut dans la place pour la voir. L'illumination du baron de Stael était très jolie ; la Reine et M : me Elizabeth ont couché aux Tuileries, hier elles ont été aux Italiens, la Reine y a été fort applaudie.

« J'ai annoncé ici l'arrivée du comte de Hessenstein [2] pour l'automne, il m'en avoit prie, il m'a paru que cela n'a pas fait un extreme plaisir chez la Duchesse de Polignac, c'étoit cependant la ou il m'avoit prie d'en parler, il y a meme des gens qui ont fait une petite grimace a cette nouvelle » [3].

Fersen parle ici ouvertement de l'impopularité de Marie-Antoinette. Pendant cette année que Fersen avait été absent de France, la popularité de la Reine avait en effet beaucoup baissé. Aux reproches d'autrefois — son goût pour les plaisirs et sa passion du jeu — s'ajoutaient d'autres et de plus graves : son intimité avec le cercle Polignac et l'Affaire du Collier. Pendant l'été de 1785 cette affaire fit l'objet des conversations de tout le monde. Au début du mois d'août, le cardinal de Rohan avait été arrêté et emprisonné à la Bastille. Puis suivit ce scandaleux procès

1. Inédit.
2. Fils naturel du roi Frédéric I, grand-père de Gustave III.
3. Inédit.

auquel était mêlé le nom de la Reine de France. Sa situation était alors d'autant plus difficile qu'elle entre en novembre dans sa dernière grossesse.

Il n'est pas sans intérêt d'avoir l'opinion de Fersen sur le rôle tant controversé de Marie-Antoinette dans l'Affaire du Collier. Il l'exprima dans une lettre qu'il adressa à Gustave III :

Landrecies 9 septembre 1785.

« Je n'ai point parlé à Votre Majesté de l'affaire du Cardinal. M. de Stael qui est a Paris, et par consequent plus apporté que moi d'en saisir les détails, les aura sans doute donné à Votre Majesté c'est une infamie dont on auroit encore moins soupçonné un homme qui jouit de 12 à 15 cent mille livres de rente, il est vrai que les affaires sont bien dérangées et qu'il avoit sur les bras une bien mauvaise affaire pour l'administration des quinze-vingts. ou il y avoit un deficit de 18 à 19 cent mille francs, touttes les histoires qu'on debite sur lui et surtout en province sont incroyables, on ne veut pas que ce soit le collier et la signature de la Reine contrefaitte qui soit la vraie cause de sa detention — on suppose quelque raison politique, et il n'y en a certainement pas ; a Paris meme on a dit que tout cela n'etoit qu'un jeu entre la Reine et le Cardinal, qu'il étoit fort bien avec elle, qu'elle l'avoit en effet chargé de lui acheter le collier, et qu'elle se servoit de lui pour faire savoir a l'Empereur tout ce qui se passoit dans le conseil, que c'etoit pour lui porter ces nouvelles qu'il avoit fait le voyage d'Italie, et qu'il l'avoit ete chercher a Venise, que la Reine faisoit semblant de ne pas pouvoir le souffrir afin de mieux cacher le jeu, que le Roi en avoit été informé qu'il le lui avoit reproché, qu'elle s'étoit trouvé mal et avoit fait semblant d être grosse... » [1].

Dès le 5 août, nous trouvons Axel Fersen à Landrécies où il attendait son frère Fabian qui devait arriver de Londres. Mi-septembre le frère arriva à Landrécies et Axel et Fabian se rendirent aux Bains Saint-Amand, non loin de là, pour voir le beau-frère de Sophie, le sénateur Scheffer. Axel aurait voulu pousser le voyage jusqu'à Spa, mais y

1. Inédit.

renonça par crainte d'y rencontrer une certaine miss Florence qu'il tenait absolument à éviter.

Fersen n'était pas satisfait d'être stationné à Landrécies et dès son arrivée, il s'était adressé à M. d'Avrange pour être transporté ailleurs : « qu'il me fasse avoir ou Maubeuge, Cambray ou Lequesnoy... »

Le 6 septembre, il informa sa sœur de son prochain départ pour Paris : « Mon séjour à Landrecies tire à sa fin, je partirai le 27 ou le 28 pour aller a Paris. »

Entre temps il s'était occupé de trouver un logement à Paris et avait chargé un attaché à l'Ambassade de Suède, M. d'Asp, de cette mission. Voici quelques notes de son livre de correspondance à ce sujet :

M. D'Asp 29 juillet : ... pour insister pour que mon phaeton soit prêt pour le 12, les harnois et mon fusil aussi.
19 août. J'attends mon fusil avec mon phaeton.
9 sep *ibid.* Prie de m'envoyer tout de suite un plumet blanc frisé et 6 panaches de 15-16 pouces de long.
17 sept. Prie de voir pour un logement, vis à vis de M : me de Farre, ecurie et remises.
24 sept. Que je prends le petit 3 : e de mme La Farre avec les écuries, qu'il ait la bonté d'y voir. »[1]

Axel Fersen confirmera cette location par une lettre à Mme « La Farre 24 sept. que je prendrai le petit 3 : e, qu'elle me fasse avoir des ecuries et remises a 3 ou 400 par 6 mois que j'arrive le 28. »[2]

Au moment de son départ de Landrécies il ne savait pourtant pas encore si l'arrangement était définitif, puisqu'il a mentionné une lettre à Asp :

« Que j'arrive le 30 qu'il me fasse savoir à la Barrière ou je dois loger[3]. »

Fersen arriva, enfin, à Paris le 30 septembre 1785 et s'installa dans l'appartement de Mme La Farre. Pendant la période qui va du 26 septembre 1785 au 2 juin 1786, il n'y a aucune lettre à « Joséphine », ce qui prouve qu'il

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

était resté à Paris pendant ces huit mois. On possède peu de renseignements sur ce long séjour dans la capitale. Fabian Fersen arriva à Paris au mois de novembre — « Me voilà à Paris, ma chère amie », écrit-il à Sophie le 18 novembre — et il y resta jusqu'en mars ou avril 1786, mais les lettres qu'il envoyait à son père ne nous apprennent rien sur son frère Axel. « Axel se porte bien », écrit-il laconiquement le 9 décembre 1785. C'est tout. Enfin, nous savons que le 14 janvier 1786 Axel Fersen assista au mariage de Staël avec Germaine Necker.

Le 15 juin 1786 Fersen écrit à son ami Taube qu'il irait à Londres pour regagner la Suède. Le même jour il écrivit aussi à un M. Grill, Consul de France à Gothembourg, pour savoir s'il y avait un navire à Londres en partance pour la Suède.

Il demeura à Paris jusqu'au 20 juin. Sa deuxième lettre à « Joséphine » après son départ, est datée du 26 juin, avec la mention « par Sheldon ». Il se trouvait donc à cette date déjà à Londres, puisque Sheldon était un de ses bons amis de la guerre de l'indépendance américaine.

Le 26 juillet il arriva à Helsingborg et en informa aussitôt plusieurs de ses correspondants, entre autres le duc de Dorset.

***

Pendant les années 1786-88 Fersen était constamment en voyage. Il partageait son temps entre la France et la Suède, suivait son régiment dans ses déplacements, rentrait en Suède lorsque ses affaires ou son devoir l'y appelaient, allait et venait de sa ville de garnison à Paris et à Versailles. C'était un va-et-vien incessant.

Sur son nouveau séjour en Suède, on sait fort peu de choses. Il a écrit une vingtaine de lettres à « Joséphine » de juillet 1786 à mai 1787, mais il n'a que rarement annoté leur contenu.

1787 Janvier 22 : portrait, assemblée, Sparre, Esterhazy.
février 22 : Époque de mon voyage, que je m'arrête à Valenciennes. Parlé de Noirfontaine et de la succession.

mars 15 : que je compte partir du 15 au 20.
avril 7 : garnison 600 h. : s notables, les enfants, projet de loger en haut qu'elle me réponde au régiment : que j'y serai le 15 mai.
avril 20 : ce qu'elle doit me trouver pour habiter en haut que je pars le 29 ou 30, que je compte être le 13 à Maubeuge et le 20 ou 21 à Paris.
avril 27 : que je pars le 30 [1].

Le 15 mai 1787 Axel Fersen rentra en France par Ystad et Stralsund. Il s'arrêta à Maubeuge où son régiment avait été transporté et où Stedingk vint à sa rencontre.

Il écrit à sa sœur le 17 mai :

« J'ai vu mon Regiment hier et j'ai ete content du travail de l'hiver malgré cela il y a quelques petites choses a fair et je ne pourrois pas aller a Paris avant le 23 peut-etre meme plus tard, Tout ce que j'ai vu de Maubeuge ne m'en donne pas du tout bonne idée et je prevois que j'y passerai un triste ete, il n'y a de societée que les dames du chapitre, j'y ai ete aujourd hui, il y en a de jeunes qui sont en pension chés les plus agées, mais cette sociétée ne m'a pas parue fort agreable et je doute que j'en profitte souvent » [2].

Il arriva à Paris le 23 mai. « J'ai retrouvé ma maison et touttes mes affaires en fort bon etat », écrit-il à sa sœur le 30 mai. Mais cette visite à Paris fut de courte durée et il eut fort à faire pour s'acquitter de toutes les commissions que ses parents ou ses amis lui avaient confiées. L'aristocratie suédoise semblait à cette époque acheter à Paris presque tout ce dont elle avait besoin : dentelles, bijoux, cannes, portefeuilles, cure-dents, argenterie et porcelaine.

Le lendemain de son arrivée à Paris, Fersen se rendit à Versailles pour faire sa cour et porter une lettre de Gustave III à Louis XVI. Cette visite coincida avec la séance de clôture de la première Assemblée des Notables et Fersen

1. Inédit.
2. Inédit.

exprima sa satisfaction d'y avoir assisté dans une lettre à son père du 25 mai :

« J'étois bien aise d'avoir vu cette ceremonie. Elle est tres imposante, et probablement on ne la verra plus de nos jours... Les suites de cette assemblée sont de grandes réformes dans les maisons des Princes ; mais la plupart ne porte que sur des abus ou un ancien faste d'ostentation dont on ne s'apercevait pas et qui n'étoit utile à rien qu'a absorber un argent énorme.

Jusqu'à quand Fersen était-il resté à Paris cette fois-là ? Dans une lettre à Sophie il dit lui-même qu'il rentra à Maubeuge le 13 juin.

Le 12 juillet nous retrouvons Fersen à Paris où il est venu représenter Gustave III au baptême de l'enfant du baron de Staël. « Je suis arrivé cette nuit à Paris », écrit-il ce jour à Sophie », je comptois trouver l'ambassadrice accouchée, mais cela n'est point encore fait, elle s'y attend pourtant d'un moment à l'autre, je désire qu'elle se depeche car je voudrois retourner dans 8 jours a Maubeuge » [1].

Après s'être acquitté de cette mission de confiance Axel retourne de nouveau à Maubeuge. A cette époque il était question d'une guerre entre la France et la Prusse, et Fersen espérait que son régiment allait y prendre part. Le feld-maréchal Fersen écrit à Fabian le 4 août :

« Votre frere me mande de Maubeuge, qu'il avait recu ordre dentrer en cantonnemens sur la frontiere de Flandre ce 1 : er Corps de troupes est de 24 Bat : Infant : 2 Brigades dartillerie 48 pieces dartillerie et deux Reg : s housard le cantonnement setend depuis Givet jusqua Maubeuge, le comte Esterhasy commandant de Hainaut comande le tout, le Duc de Lavall y est en second.

« Je suis bien faché de cette nouvelle, je pourrez etre privé pour longtemps du plaisir de revoir votre frére, et ce ne convient pas a mon age ni a mon etat de Pére tendre ».

1. Inédit.

Mais il y a contre-ordre. La guerre semblait ne devoir éclater qu'au printemps suivant. Il écrit à Sophie :

« Depuis ma derniere, tout a changé, nous n'avons plus d'ordres pour les cantonnemens ni pour le camp, et il paroit decidement qu'il n'y aura pas de guerre du moins cette année, j'en suis bien aise a cause devous, l'idée de la peine, que cela vous causeroit, diminuoit le plaisir que j'en ressentois, mais je vous avoue que j'en aurois eu beaucoup a la faire a la tete d'un Regiment a moi, j'espere qu'il auroit bien fait et que j'aurois ete paye par la de touttes les peines que je me donne pour le bien discipliner » [1].

Axel Fersen avait l'intention de se rendre à Paris pour le 15 septembre, mais son départ était constamment remis. Dans ses lettres, il répétait souvent que l'ordre avait été donné « de nous tenir prets » et qu'il esperait la guerre pour le printemps. Sa correspondance avec « Joséphine » prouve également qu'il n'était pas allé à Paris en septembre. De Maubeuge il avait, toujours selon son livre de correspondance écrit à « Joséphine » le 8 octobre : « Par M : r de Valois, qu'elle fasse faire une ruche au poele, que je partirai le 18 pour etre le 19 a Paris, et le soir ches elle qu'elle m'envoye une lettre ches moi a 3 ou 4 h : pour me dire ce que je dois faire » [2].

Il resta donc encore quelque temps à Maubeuge où il se déplaisait beaucoup. Il écrit le 10 octobre à sa sœur :

« ... Mais comme nous avons des ordres de nous tenir prets a marcher, que nos semestriers ne sont point partis, que tout le monde doit passer l'hiver a leurs corps et que la guerre est probable du moins pour le Printemps cela me donne de l'occupation ; je me leve de bonne heure et je me couche de meme et le reste de la journée est toujours employé. Cette idée de guerre supposé qu'il y en ait ce qui n'est pas sur, me feroit bien plus de plaisir si elle ne m'eloignoit de vous mais cela me fait de la peine d'autant plus que je sais que cela vous en fera cependant il ne faut pas trop s'en occuper car il est possible qu'il n'y en ait pas. » [3]

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

Le 18 octobre il retourna à Paris et ainsi prit définitivement fin son séjour à Maubeuge. Son régiment fut transféré à Valenciennes, mesure dont il se déclara « bien aise ».

***

Fersen ne pouvait se décider à quitter Paris. De grands événements s'étaient déroulés pendant l'année 1787. La première Assemblée de Notables s'était réunie. Calonne, chef des conservateurs, avait été congédié et remplacé par l'archevêque de Sens, Brienne. Ce changement signifiait que le pouvoir était passé des mains des princes aux celles de la Reine — Brienne était son homme. Cela signifiait aussi que les relations entre la Reine et le cercle Polignac n'étaient plus aussi cordiales, puisqu'un de leurs plus brillants représentants, Calonne, avait été renvoyé.

Fersen a écrit à la fin de l'année 1787 une lettre très intéressante à Gustave III où il expliquait la répercussion de ces événements et que la Reine avait en mains les affaires gouvernementales :

Paris ce 27 *decembre* 1787.

« M : me de Polignac se soutient toujours elle est toujours aussi bien qu'elle étoit, mais depuis le départ de M. Calonne les individus de sa société ne sont plus rien et n'ont aucun crédit. La Reine est assez generalement detestée, on lui attribue tout le mal qui se fait et on ne lui sait pas gré du bien.

« ... Le choix de M. Necker seroit fort bon et l'Archevêque se seroit fait beaucoup d'honneur s'il l'avoit appellé quand il a été fait ministre principal. On a une grande idée, et avec raison, de l'honnêteté et des talens de cet homme... Le Roi est toujours foible et mefiant, il n'a de confiance qu'en la Reine, aussi il paroit que c'est elle qui fait tout, les ministres y vont beaucoup et l'informent de touttes les affaires, on a beaucoup dit dans le public que le Roi commençoit à boire que la Reine entretenoit cette passion et profitoit de son etat pour lui faire signer tout ce qu'elle vouloit, rien n'est plus faux il n'a pas le penchant pour la boisson et dans la supposition qu'on fait ce seroit un vice trop dangereux pour les suittes qu'il pourroit avoir, car une autre pourroit surprendre au Roi une signature aussi bien que la Reine.

« Depuis que l'anglomanie [1] s'est glissée dans tous les esprits, Versailles a été plus desert qu'a l'ordinaire, pour y ramener du monde on dit, qu'il va y avoir des soupers trois fois par semaine chés la Reine, on doit s'assembler à 9 h. jusqu'à 11 h. Je crois que cela n'est pas encore décidé, il y a jeu les samedis et dimanches » [2].

Cette lettre est intéressante non seulement par ce que dit Fersen sur la part que Marie-Antoinette prenait aux affaires gouvernementales, mais aussi par ce qu'il dit sur Mme de Polignac dont l'influence diminuait. L'amitié de Marie-Antoinette pour elle n'était pas moins grande, mais plus l'étourderie du cercle Polignac augmentait, moins Marie-Antoinette se trouvait à l'aise avec ses anciens amis. L'entourage de la Reine subit en effet pendant les années 1787 et 1788 un certain changement dont parle La Marck. Nous citons ici son témoignage :

« M. et M : me Polignac ne se montrèrent jamais soigneux de réunir chez eux les personnes qu'il aurait le mieux convenu à la reine d'y rencontrer : elle en était souvent peinée. Le comte de Mercy, qui connoissait ces particularités de l'intérieur Polignac, s'y montrait rarement et seulement ce qu'il fallait pour ne pas faire trop remarquer son éloignement. Le comte de Fersen, certainement inspiré par la reine, se refusa toujours de se montrer dans cette intimité quoiqu'on lui eût fait toutes les avances pour l'y attirer. Enfin, quatre ans avant la Révolution les choses en étaient venues au point que la reine, avant de sortir de chez elle, pour aller chez madame Polignac, envoyait toujours s'informer par un de ses valets de chambre des noms des personnes qui s'y trouvaient, et s'abstenait souvent, d'après la réponse. Elle avait une aversion prononcée pour M. Calonne ; elle avait fini aussi par en concevoir pour M. de Vaudreuil, dont le caractère impérieux et exigeant lui avait extrêmement déplu.

« Elle commençait de plus en plus à aller chez la comtesse d'Ossun, nièce de Choiseul sœur du duc de Grammont,

1. On désignait par ce mot les idées nouvelles, représentées alors par l'opposition parlementaire.
2. Inédit.

sa dame d'atours, parfaitement bonne et douce et douée d'une haute vertu ; elle y venait dîner avec 4 ou 5 personnes, elle arrangeait de petits concerts dans lesquels elle chantait. Elle montrait là plus d'aisance et de gaîté qu'elle n'en avait jamais laissé apercevoir chez madame de Polignac... »

La reine aimait à danser des Écossaises avec un jeune lord Strathoven [1] aux petits bals de Mme d'Ossun.

« On a dit, que la reine avait peu de talent pour la danse », dit le comte de Saint-Priest dans ses souvenirs. « Il en était de même à peu près pour la musique. Cependant elle voulait chanter et donnait des concerts pour y briller. Elle allait ainsi chanter chez la comtesse d'Ossun, et on se doute, qu'elle était applaudie à tout rompre... »

C'est certainement à la même époque que se rapporte la description suivante des relations entre Fersen et Marie-Antoinette que donne M. de Saint-Priest :

« ... En attendant Fersen se rendait à cheval dans le parc, du côté du Trianon, trois ou quatre fois la semaine ; la reine seule en faisait autant de son côté, et ces rendez-vous causaient un scandale public, malgré la modestie et la retenue du favori, qui ne marqua jamais rien à l'extérieur et a été, de tous les amis d'une reine, le plus discret » [2].

***

Comme Fersen servait aussi bien dans l'armée suédoise que dans l'armée française, il ne savait jamais où il aurait à se fixer, d'autant plus qu'il comptait toujours sur l'éventualité d'une guerre déclarée par un des deux rois, auxquels il avait juré fidélité et obéissance. Vers la fin de 1787, il devenait de plus en plus évident que le danger menaçait, cette fois, sa patrie d'origine. La Suède était sur le point de déclarer la guerre à la Russie. Dans l'éventualité presque certaine d'une guerre prochaine, Gustave III rassem-

1. George Gordon Strathoven, marquis de Huntly.
2. Comte de Saint-Priest : *Memoires*.

blait autour de lui ses fidèles. Fersen fut à ce moment nommé capitaine-lieutenant aux gardes du corps du Roi de Suède. Gustave III tenait donc à avoir Fersen dans son entourage, en cas de guerre. L'espoir de le voir bientôt à la maison était une grande joie pour son vieux père qui voyait avec une inquiétude croissante les relations amoureuses de son fils et les dépenses énormes que lui occasionnait son séjour en France. « Axel que je désire de fixer dans sa patrie », écrit le père dans une lettre à Fabian. A l'inquiétude déjà grande qui rongeait son cœur de père, s'ajoutait encore un autre sentiment d'essence moins égoïste : la crainte des troubles qui éclataient aussi bien à l'intérieur de la France que sur la frontière où séjournait Axel.

Aussitôt qu'il fut question de la guerre, le sénateur Fersen estima que l'heure était venue de demander à son fils de tenir la promesse, qu'il lui avait faite lors de son départ, de rester deux ans en Suède. Fersen avait en effet promis à son père, au moment où il obtint son régiment français de rester un an sur trois en France et deux ans en Suède. Mais par le livre de correspondance d'Axel Fersen, on voit qu'il n'avait pas le moins du monde l'intention de tenir sa promesse. Il ne savait même pas s'il allait prendre part à la guerre de Finlande. Ces quelques notes extraites de son livre de correspondance nous édifient assez sur ses hésitations :

1788 janv, 30 Bolemanny : Que je ne peux pas me decider a passer 2 ans en Suede comme mon Pere me propose.
fevr. 27 : Sophie. Rep. a celle du 14 que je reviens au mois de may et par en oct : que je prie mon frere de me louer des chevaux et me chercher un laquai.
« Bolemanny. Que je reviens au mois de may ».
mars. 2 Sophie. Que je ne reviens peut etre pas le dire a Taube et a ma sœur Hedda.
mars. 24 Boye. Demandé un post yacht à Stralsund le 24 avril [1].

Son devoir le rappela cependant dans sa patrie. D'après

1. Inédit.

une lettre à Sophie, il partit pour Valenciennes le 15 avril et de là directement pour Stockholm par Stralsund.

***

Les deux fils du feld-maréchal Fersen prirent part à la guerre contre la Russie. Axel suivit Gustave III déjà lors de la traversée, en juin 1788. Il écrit d'Helsingfors, le 3 juillet, à sa sœur qui craignait pour sa vie :

« ... Ah, combien je serois plus heureux, si je pouvois etre avec vous, je serois si tranquille et pour moi et pour les autres, mais leur inquietude augmente ma peine, je souffre non pas tant pour moi que pour eux, mais n'ayés pas peur je les aime trop et je vous aime trop pour n'avoir pas bien soin de moi, les revoir et vous ma tendre amie, voila tout mon bonheur, voila le veritable, le reste ne sont que des chimeres... » [1].

« Eux » désigne naturellement Louis XVI et Marie-Antoinette. « Le reste ne sont que des chimères ! » C'est bien Fersen ! Il ne se souciait jamais de chimères. Il n'avait pas un tempérament romanesque. Il ne s'enivrait jamais de rêveries.

En pleine guerre, loin de Paris, ses pensées tournaient sans cesse autour de la France. On le verra par quelques lettres qu'il écrivait alors aux siens.

« Je n'ai pas encore reçu de Stael le paquet qu'il devoit m'envoyer, cela me surprend et m'impatiente. J'aurois tant de plaisir a le recevoir dans ce moment », écrit-il le 4 juillet » [2].

Dans une lettre de Lovisa, non datée, il répondit à une question de Sophie concernant le rôle qu'il avait joué à Paris. Une marquise de Duras qui venait d'arriver à Stockholm avec son mari avait entretenu Sophie du train de vie de son frère Axel en France :

1. Inédit.
2. Inédit.

« La description de la marquise est un peu exagérée, » répond Fersen, « surtout ce qui regarde mes équipages, ils sont bons et propres mais rien de magnifique ni d'extraordinaire, c'est ce que j'ai toujours evité avec soin, ma livrée est tout simplement un habit bleu avec des boutonnières en argent, et un collet de velour cramoisi, vous voyés que cela n'est pas aussi superbe. Le reste est aussi un peu augmenté, mais il y a pourtant de vrai, » ajoute-t-il [1].

Pendant la campagne de Finlande comme au cours du voyage d'Italie, Fersen resta dans l'entourage immédiat de Gustave III. Comme autrefois, il ne ressentait cette fois encore que de la pitié à laquelle se mêlait de l'étonnement, de toutes les « folies » que faisait son Roi. Il jugeait les évènements avec objectivité et justesse. Dans les lettres à son père [2], il exposait avec clarté les conditions misérables dans lesquelles fut conduite cette malheureuse guerre et il ne craignait pas de faire retomber sur Gustave III la responsabilité du mécontentement général, du mauvais état de l'armée et du mauvais commandement. Même lorsque les régiments finlandais, au complot Liikala, s'étaient rendus coupables de haute trahison, en faisant appel à l'Impératrice de Russie pour protéger la Finlande et donner la paix à la Suède, Fersen en rejetait la responsabilité sur Gustave III. Quelques extraits des lettres qu'il adressa à son père illustreront excellemment ce sentiment envers Gustave III.

Lovisa ce [?] *aout* 1788.

« Je n'ai aucune bonne nouvelle a vous donner de notre situation présente. Le mécontentement est général et le règne dans l'armée fait frémir tous les bons citoyens. Il y a des régiments qui ont voulu s'en aller. »

Lovisa ce 17 *aout.*

« Tout est fini ici. Le Roi voit, qu'il a été trompé sur tout ; il est au désespoir : il est décidé de finir tout ceci le plus tôt possible,

1. Inédit.
2. *Historiska Skrifter.*

et s'il ne le fait, tout l'armée le quittera. — Le Roi a fait prier l'Ambassadeur [1] de venir ; il compte entamer la négociation par lui. Il m'a fait venir chez lui hier ; il m'a traité avec bonté et confiance. Il fait pitié à voir. Il a débuté par me dire : *Vous me l'aviez bien dit, mon cher comte à Carlscrona, et vous aviez raison. J'ai bien vu ensuite, que vous n'étiez pas content de tout ceci. J'aurois mieux fait de vous croire, mais j'ai été cruellement trompé.*

« Le Roi est au désespoir ; si ceci pouvait le corriger de toutes ses folies, ce seroit bon à quelques choses, mais je le crois incorrigible. »

Lovisa ce 17 *aout*

« Le Roi m'a fait venir plusieurs fois chez lui ; il m'a parlé de sa position. Je ne lui ai rien caché des torts qu'il avoit ; il a paru les sentir, mais pas autant que j'aurais voulu. Comme il est toujours faux et dissimulé, je ne sais quel parti il prendra, mais je ne serais pas surpris, s'il abdiquât...

Si le Roi retourne en Suede, j'y retournerai aussi, et j'aurai le plaisir de vous voir [2].

Il est probable qu'une lettre qui se trouve dans sa correspondance avec Sophie, sans date, remonte à ce mois d'août.

Ce 10

« Je n'ai que le tems de vous dire que tout ce qui se passe me fait grand plaisir car tout ceci sera fini, vous serés tranquille. Elle aussi et je vous reverrai tous deux, ah, Dieu, que ne puis je vous voir ensemble il ne manqueroit plus rien a mon bonheur mais du moins je vous laisse heureuse et tranquille c'est l'objet de tous mes vœux » [3].

Très peu de temps après, Gustave III dut presque clandestinement quitter l'armée et la Finlande pour retourner en Suède, où les Danois ayant envahi la Norvège, s'approchèrent de Gothembourg.

Rentré en Suède, à son tour, Axel eut l'occasion de

1. Le ministre de France, marquis de Pons.
2. *Historiska Skrifter*, appendices.
3. Inédit.

passer quelques jours en famille. « J'ai enfin eu le plaisir de revoir votre frère » écrit le maréchal le 15 septembre à Fabian, resté en Finlande. Le même jour Hedda écrit à Sophie :

« Axel m'a écrit de Stockh. il partait vendredi au soir pour Löfstad, il n'etai pas sure de venir chez moi avec mes parents, devant, disoit-il aller pour un ou deux jours a Stockh. mais il viendra a Mälsåker ou il restera jusqu'au 10 qu'il part pour la France, mai d'ici la il peut ariver tel choses qui retarde son voiage on n'est sur de rien maintenant » [1].

Sa sœur Hedda eut raison. Axel ne resta pas longtemps avec les siens, ni à Löfstad ni à Mälsåker, car il fut appelé d'urgence à Gothembourg où le Roi désirait le voir.

Il écrit à Sophie — la lettre n'est pas datée — :

« J'ai reçu ce soir une lettre de Taube, il faut que j'aille à Gothembourg j'en suis faché il n'y a que de voir Taube qui puisse me consoler, il vous mande surement la nouvelle de la treve et des apparences de paix quant à moi je compte prendre le chemin le plus court meme s'il passe au travers de l'armée danoise et si on m'arrete je montrerés mon passeport françois et s'il le faut je donnerai ma parole de ne pas servir contre eux » [2].

Le 28 septembre le sénateur Fersen écrit de Mälsåker à Fabian :

« Je suis arrivé ici le 20 et je partirez d'ici demain mattin pour faire une course en ville avec votre frère... Votre frère va nous quitter le 12 octobre pour aller a son Rgt en France qui campe a Rennes en Bretagne, ou l'on est au coup de fusil pour la cause du Parlement, je suis bien faché de son depart, mais c'est le douloureux sort de ma vieillesse d'etre privé de la société de mes fils et de mes filles auxquels cependant le bonheur de mes jours est attaché. » Et le 23 octobre : « Votre frere est parti pour Gotembourg par ordre du roi, il partira de la pour rejoindre son Regiment en France » [3].

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

Le séjour à Gothembourg ne procura à Fersen aucune satisfaction. « Je n'ai pas trouvé le Roi plus raisonnable qu'à l'ordinaire », écrit-il à son père le 20 octobre. « Quoiqu'il en dise, je ne crois pas qu'il ait encore abandonné toute l'idée de faire la guerre ».

Axel Fersen vit juste, car la guerre fut reprise l'année suivante, mais Fersen n'y prit aucune part.

Le 21 octobre il se mit en route pour la France. Arrivé à Ystad, le vent qui pendant 25 jours avait été favorable, s'était retourné et, dans son impatience de partir, il en rejeta la responsabilité sur Gustave III. « Le détour que le Roi m'a fait faire », écrit-il d'Ystad à son père le 23 octobre en faisant allusion à son voyage de Gothembourg, « étoit absolument inutile » [1].

Le 1er décembre le sénateur Fersen écrit à Fabian, toujours en Finlande : « Votre frère est arrivé le 6 novembre à Paris en bonne santé ; il a fait sa course fort vite, netant arrivé à Stralsund que le 25 octobre » [2].

On comprend qu'Axel Fersen était heureux de rentrer à Paris après ce séjour aussi dangereux que peu agréable dans sa patrie ; voici la lettre enthousiaste qu'il adressa à sa sœur Sophie le jour même de son arrivée :

Paris ce 6.

« Ma chere Sophie mon voyage a ete fort heureux le tems et les chemins assés bons et jaurois pu arriver plutot sans un rhume tres fort, que j'ai gagné à Gothembourg et que j'ai voulu menager, cela a fait que je ne suis arrivé ici que ce matin a 2 h :. Je suis enchanté d'y etre et que mon voyage soit fini Dieu si je pouvais vous voir — il ne manqueroit *en ce moment* rien à mon bonheur» [3].

1. *Historiska Skrifter*, appendices.
2. Inédit.
3. Inédit.

CHAPITRE IV

L'AMI DE LA REINE

Pendant le séjour de Fersen en Suède les évènements de France s'étaient précipités. La situation politique avait en quelques semaines amené des changements profonds. L'édit du 5 mai avait aboli la censure de la presse, sinon en théorie du moins en pratique, et le pays fut inondé de pamphlets, de prospectus, de journaux et de brochures avec des conseils à l'adresse du gouvernement sur la marche à suivre. Par un rescrit du 8 août, la réunion des États-Généraux fut promise pour l'année suivante. Le 26 août Necker était revenu au gouvernement comme ministre des Finances et la deuxième Assemblée des Notables, qui s'était réunie à l'automne s'offrit de soutenir son projet sur la double représentation du Tiers Etat. Quelques semaines après le retour de Fersen à Paris, le 25 décembre, ce projet fut adopté dans le conseil du Roi et un mois plus tard le réglement pour la réunion des États Généraux fut définitivement arrêté en une soixantaine d'articles. Un délire d'enthousiasme s'empara du peuple français.

Que pensait Fersen de la Révolution à ses débuts ? Quelle était son attitude à cette Cour, où, dès le commencement se firent jour des opinions divergentes qui formeraient plus tard deux clans opposés ?

Les lettres qu'il adressa à son père dès son retour en France en 1788, révèlent assez clairement ses opinions

et son état d'esprit, même si ces lettres ont souvent un caractère objectif et surtout documentaire.

En décembre 1788, il estimait que le Régime était « une malade de bonne constitution ». Il écrit de Paris le 10 décembre :

« Les affaires de ce pays-ci ne sont pas dans une assiette plus tranquille, au contraire, les esprits y sont furieusement échauffés, mais quelle différence ! C'est une malade de bonne constitution et dans toute la vigueur de l'âge à qui il ne faut qu'un bon médecin, mais il s'agit de le trouver. »

Et le 2 janvier 1789, également de Paris :

« Ce pays est encore dans une grande fermentation, mais ici dans peu de temps la grande chaleur passe et la réflexion revient. La grave question, qui divise les esprits dans ce moment, c'est de savoir si les députés du tiers état seront aux états généraux en nombre égal à ceux de la noblesse et du clergé ; les avis sont très partagés là-dessus, même dans la noblesse, dont une grande partie consent à cette parité. Le roi vient de décider qu'il y aura contre un membre de la noblesse et un du clergé deux membres du tiers état, ce qui paraît le plus juste ».

On voit donc que Fersen n'approuvait nullement la partie intransigeante de la Noblesse et que déjà à cette époque tout comme plus tard il était en complet désaccord avec les partisans du comte d'Artois. Au début, il ne suspectait pas les bonnes intentions de l'Assemblée Nationale. Elevé dans une famille libérale et dans le respect du parlementarisme, il ne pouvait comprendre ceux qui ridiculisaient la représentation nationale. Il disait souvent que les aristocrates étaient plus dangereux pour la sécurité publique que « les enragés ».

Aussi croyait-il que les esprits seraient facilement ramenés au calme. Le 1er mars 1789 Fersen écrit à Gustave III :

« Votre Majesté est trop bien instruite par son Ambassadeur de tout ce qui se passe dans ce païs-ci pour que je puisse lui donner des details nouveaux. La fermentation est tres grande, mais je

suis bien persuadé que les suites n'en seront pas aussi funestes qu'on le croit en general, et je crois que la bonté, l'honnêteté, la franchise et la loyauté du Roi rameneront les esprits et rendront a la France le poid et l'influence qu'elle a et qu'elle aura toujours en Europe tant par sa position que par sa puissance et ses ressources inepuisables. »

Un aspect de ce mouvement libéral l'inquiétait cependant : la liberté accordée à la presse politique. L'hostilité, qu'il ressentit toute sa vie contre cette liberté, n'était pas dictée par des raisons politiques, mais par son tempérament : sa nature aristocratique et réservée ne pouvait supporter le langage souvent grossier des pamphlétaires, son loyalisme ne pouvait admettre cette manière de discuter sur la place publique des questions intéressant les affaires d'État. Il y voyait un danger pour l'ordre établi et la société.

Dans sa lettre du 10 décembre 1788 à son père, déjà citée, il écrit :

« La fermentation des esprits est générale, on ne parle que de constitution, les femmes surtout s'en mêlent et vous savez, comme moi l'influence qu'elles ont dans ce pays-ci. C'est un délire; tout le monde est administrateur et ne parle que de progrès ; dans les antichambres les laquais sont occupés à lire des brochures qui paraissent, tous les jours il y en a dix ou douze, et je ne comprends pas comment les imprimeries y suffisent ; c'est dans ce moment une affaire de mode, et vous savez comme moi, l'empire qu'elle a ».

Le 2 janvier, après avoir approuvé la double représentation du Tiers-État, il ajoute :

« En attendant le public est inondé d'écrits, de brochures et de pamphlets, il n'y a pas de jours, où il n'en paraisse quatre ou cinq et la plupart n'ont pas de sens commun, ne contiennent que des mots vides de sens ou des pensées tout à fait séditieuses. Tout le monde est auteur ou administrateur, et surtout les femmes ; vous savez comme moi combien elles donnent le ton ici, et combien elles aiment à se mêler de tout. Elles ne sont occupées maintenant que de la constitution, et les jeunes gens pour leur plaire et être de bon ton, ne parlent que d'états généraux et de

gouvernements, quoique souvent leurs gilets, leurs cabriolets et leurs jaquettes y fassent diversion. Je ne sais si le royaume gagnera à tous ces changements, mais la société y a perdu ».

Les vues assez libérales que Fersen avait tout d'abord sur la Révolution, vues qu'il partageait d'ailleurs avec la plupart de ses compatriotes, évoluaient pourtant au fur et à mesure des évènements. Il resta toujours libéral dans une certaine mesure, c'est à dire qu'il abordait les questions politiques sous un angle social et humain, bien plus que sous un angle politique proprement dit. On le voyait prendre position non pas pour un parti ou une tendance politique, mais contre la violence, quelle qu'elle fût. Ennemi du despotisme royal, il le devint aussi de la tyrannie de la masse qui se révela pendant la Révolution. Il croyait à la mission de la noblesse dans la vie de l'État, mais non pas d'une noblesse hautaine et frivole. Il voyait au contraire une noblesse patriarcale veiller en bon père de famille au salut du peuple. En cela, il était le digne fils de son père. S'il était fidèle à son Roi — « J'ai toujours considéré comme mon devoir de servir fidèlement mon Maître », — il ignorait le servilisme.

***

Peu de temps après son retour à Paris, Fersen se rendit à Valenciennes, où se trouvait son régiment. Pendant son absence, le régiment de Fersen avait, à cause des troubles politiques, été en garnison à Rennes. Mais sur sa demande, faite par une lettre du 4 juillet 1788, envoyée en pleine guerre de Finlande à Esterhazy, commandant le Hainault de 1787 à 1791 — « qu'il me fasse revenir à Valenciennes en quittant la Bretagne » — le régiment avait réintégré Valenciennes.

C'est ici que lui parvint la nouvelle de l'arrestation de son père. L'opposition de la noblesse suédoise, en premier lieu dirigée contre le pouvoir royal, et dont le principal chef etait le sénateur Fersen, venait d'être brisée par Gustave III. Le Roi de Suède avait réussi un coup

d'État qui revisa la constitution en ce sens que le Roi obtenait pleins pouvoirs de déclarer la guerre et de conclure la paix. Ce coup d'État fut facilité par l'arrestation, en plein Parlement, de quelques sénateurs, dont le sénateur Fersen, francophile et chef du parti des chapeaux. Incarcéré en dépit de ses 70 ans, à la prison de Fredrikshov, il y séjourna plus de deux mois.

« Vous avez très bien fait », écrit la sœur Hedda dans une lettre à Fabian le 13 avril 1789, « d'ecrire a ma mere mon cher ami, car Axel a fait la meme chose, il etait a Valenciennes lors qu'on lui a envoye les lettres par un courie de paris, avec ordre de revenir a Paris, apparament pour le distraire ou le consoler. Il parois vivement affecté tout paris a pris part a cet evenement et les jugement qu'on en a porté font autant d'honneur a mon pere, que de tort au Roi » [1].

« On » lui avait donc envoyé les lettres de Paris par courrier spécial, « on » lui avait donné ordre de rentrer immédiatement à Paris, « pour le consoler ou le distraire »... Qui pouvait être cet « on » sinon Marie-Antoinette, qui pouvait lui donner l'ordre d'abandonner son régiment et de rentrer à Paris sinon elle ?

Marie-Antoinette vivait elle-même au milieu de troubles et d'émeutes populaires et portait naturellement un intérêt tout particulier aux évènements de Suède. De par sa situation elle aurait dû prendre le parti de Gustave III, mais les liens très intimes qui l'attachaient à la famille Fersen lui firent prendre le parti opposé. On a retrouvé dans les papiers de Fersen une copie faite de la main de Marie-Antoinette d'une lettre de quatre feuillets que le sénateur avait adressée de la prison à son fils. Cette copie n'a pu être faite qu'au moment où elle le fit rappeler de Valenciennes à Paris, apparemment « pour le distraire ou le consoler »... Marie-Antoinette recevait-elle pendant l'absence de Fersen son courrier de Suède et a-t-elle ouvert cette lettre ou plus probablement Axel Fersen la lui a-t-il montrée ? On est réduit aux hypothèses. Si

1. Inédit.

Marie-Antoinette a copié cette lettre, c'est en tous cas parce qu'elle la trouvait noble et fière et qu'elle approuvait la conduite du maréchal.

Le 20 mars, il avait écrit de la prison à son fils Fabian, en Finlande :

« Je n'ai pas de nouvelles de votre frére, cela m'inquiête un peu. Vous pourriez me dire qu'un stoïcien doit etre au dessus de toute inquiétude, mais je n'ai jamais voullu l'etre au depens des sentiments damitie et d'amour [1].

Le 5 août il écrit de Liung :

« Votre frére est a son Rgt sa derniere etoit de Vallanciennes. Il se prepare en France des troubles qui secoueront la monarchie. Les Regimens etrangers sont ceux sur lesquels lon compte le plus et celui de votre frére est de ce nombre » [2].

Et le 29 août :

« Je viens de recevoir des nouvelles de votre frére de Vallanciennes la garnizon y est toujours sous les armes pour veiller au mouvement du peuple, jusqu'à present il n'y est rien arrivé quoique dans plusieurs grandes villes dans les provinces le peuple a commis des desordres affreux et s'est emparé des fortifications et des citadelles. La confusion en France est afreuse elle sera longtems a se relever du coup qui lui a été porté ; je suis un peu inquiet pour votre frére ainsi que pour vous. Helas ma vieillesse nest pas tranquille a aucun egard, et ma misantropie me dit souvent que la sensibilite et l'honneur sont a charge au cœur humain cependant elle ne peut me convaincre, arrive ce qui voudra les vertus sont toujours vertus et les hommes les plus vicieux sont forcés a leur rendre hommage » [3].

Le 8 août, la sœur Hedda avait exprimé les mêmes craintes dans une lettre à Fabian :

« Ce n'est pas pour vous seul, mon cher ami, que j'ai des craintes et Axel en France n'est guere plus surement

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

il y aura certainement une guerre civile dans ce malheureux païs au moins des emeutes frequentes on employera les trouppes etrangeres parce qu'on ne peut etre sure des francois, et Axel avec son regiment sera peut-etre dans le cas de se battre contre les gardes francoises et le peuple de Paris. Nous sommes bien malheureux en Suede, mais je crois cependant que nous le sommes moins que les francois »[1].

Le sénateur Fersen fut libéré en avril. Sa glorieuse carrière politique était finie. Pour ses enfants, la situation était fort délicate. Devaient-ils continuer à servir le roi qui avait emprisonné leur vieux père ? La cadette Hedda était prête à prendre la décision la plus radicale : quitter la Cour. Sophie était du même avis. Fabian, qui servait en Finlande, en pleine guerre, ne pouvait prendre une décision immédiate. Axel montrait plus de sang-froid. Le 22 mars, alors que leur père se trouvait encore en prison, il écrit à Sophie — d'après son livre de correspondance — « que nous devons être amis et faire tout de concert » et à Fabian, « qu'il se conforme aux ordres de mon père du 24 février et que nous ne faissions rien que d'accord avec mes sœurs, qu'il faut être bien unis ». Le même jour il avait donné les mêmes conseils dans une lettre à Hedda. Lorsqu'il eut appris la décision de ses sœurs d'abandonner la Cour, il écrit à Sophie, selon le livre de correspondance : « Reponse aux siennes en chiffre que j'attends de ses nouvelles pour donner ma démission en même tems que Hedda et elle, qu'elle me mande ce que dit mon père si je quitte Adelsfahnan et que je ne reviens pas servir cet été »[2]. Le père s'était pourtant énergiquement opposé à la démission de ses enfants, jugeant qu'ils n'avaient pas à modifier leurs relations avec la Cour, d'après les siennes. Axel se soumit aussitôt à la volonté paternelle et intervint auprès de ses sœurs pour leur faire revenir à la raison. Sophie qui écoutait toujours volontiers les conseils d'Axel, céda facilement,

1. Inédit.
2. Inédit.

mais Hedda résistait toujours. Elle écrit le 4 mai à Fabian, en Finlande :

« La samté de mon père est bonne, mai il a une maniere de voir en tout cela qui est different de tout le monde et qui nous rend bien malheureux, nous avons fait de vains efforts Sop. et moi pour obtenir la permission de demander notre demission, après deux jours de remonstrances de peine et de soin nous avons été force d'y renoncer apres avoir eue recours a tous les moyens imaginables je lui ai meme fait parler par ses amis Wacktmaister et dautre mais sans suces, il est ferme et cest a nous de plier, en attendant je regarde comme un deshonneur de me montrer je demeure encore dans mon appartement et j'y resteré jusqu'à ce que nous partions pour la campagne, j'ai des reparations a faire dans mon appartement au chateau qui me servent de pretexte pour n'y pas rentrer avant l'automne »[1].

Axel était très fâché de cette tentative de sa sœur Hedda de se soustraire à la volonté paternelle. Il écrit à cette époque une lettre à Sophie dont nous n'avons pu établir la date exacte :

« Votre etablissement a Drotningholm vous aura surement fort occupé et empechée de m'ecrire, vous serés la bien prés du Roi et votre conduite sera d'autant plus embarassante que votre sœur y est, mais ma chere amie, soyés raisonnable je vous en prie, n'imités point ses exagerations, gardes toujours un juste milieu. Que la conduite de mon Pere vous serve d'exemple, elle est noble, grande et genereuse, et lui fait plus d'honneur que s'il avoit cede au sentiment d'une petitte vengeance ; c'est celle d'un homme d'honneur qui fait ceder tout au bien et a l'avantage de sa patrie, qui sait tout lui sacrifier. Voyés ma chere amie l'exemple de la France »[2].

L'exemple de la France ! C'est une phrase qui revient constamment dans la correspondance d'Axel avec sa famille pendant ces années.

1. Inédit.
2. Inédit.

***

Déjà avant son emprisonnement, le sénateur Fersen avait essayé de faire revenir Axel en Suède, mais celui-ci lui avait répondu qu'il était malade. Il ne voulait à aucun prix quitter la France. Son père s'inquiétait surtout des grosses dépenses de son fils.

Nous avons trouvé à ce sujet un document trés curieux : c'est une lettre que Hedda a écrit de Löfstad à Fabian en Finlande, le 27 juin 1789, et dont nous donnons quelques fragments :

« Mon père est de très bon humeur et se porte fort bien excepté les jours de poste quand Axel ou vous lui demandez de l'argent ce qui arrive malheureusement très fréquament, j'ai alors tout l'ennui de ses moralles et tout le chagrin de ses peines, il en a veritablement a vous contenter tous deux, il se prive et retranche tant qu'il peut, cela est dur, à son age ainsi mon cher ami s'il est possible, économisez, je sais bien que ce n'est pas par un gout de dissipation que vous depanses, mais peut-etre estte vous trop bons, vous donnes vous pretes vous aides vos camarades c'est une vertu, une bonne qualité, quand on a de quoi le contanter sans se deranger ou deranger les autres, je scait que vous m'objectera que n'ayant point eu le traitement de la couronne que vous deviez avoir vous aves été nécessité d'avoir recours a mon pere, mais mon ami dans ce cas, il fallait comme les autres qui n'ont point de pere, diminuer votre depense et vous priver de quelques agrements.... Je scait bien qu'Axel depense trois fois plus que vous, mon cher ami, aussi se plaint on de lui, mais parce qu'il a tort il nest pas dit que vous deves l'avoir aussi,..... si vous voyes mon pere je suis sure que vous dires que j'ai raison, ma mere qui n'est pas aussi tendre que lui, dit qu'il avait tort, et que sa bonté de fournir toujours a Axel et vous des que vous demandies vous avait gaté, qu'il fallait vous laisser faire des dettes et vous enfermer pour quelque temps affin de vous corriger, il repondit alors, non ma chere amie tant que je

poures je veux les contanter je scais me priver de tous les agrement je retrancherai sur mes aisances et j'ai regret a n'estre assé riche pour pouvoir leur donner encore davantage. C'est pour eux que je travaille que je calculle que je m'occuppe je voulait leur laisser une fortune honnete sans dette mai je voit que cela n'est pas possible au moin celles qu'ils trouveront ne seront pas les miennes... » [1].

Par les livres des dépenses d'Axel, on peut voir que son père n'avait pas absolument tort de se plaindre. A titre d'exemple, nous allons indiquer quelques unes de ses dépenses. Le 11 mai 1789 : il paya 1.216 livres « solde de la construction d'une écurie ». Le 6 juillet il paya le voyage de Paris à Valenciennes, pour un officier et neuf chevaux. A son départ pour Valenciennes, le 13 juin, il emmena son cuisinier et paya le voyage de celui-ci. Un autre jour, il achèta un cabriolet dont il n'indique pas le prix, et le lendemain un cheval qu'il paya « comptant 1.200 livres ». En janvier 1789, il avait noté les appointements pour neuf domestiques. Ses allées et venues entre Paris et Valenciennes, ses cadeaux, ses commandes de portraits etc., tout cela coûtait fort cher, mais ce qui lui coûtait le plus cher, c'était encore les chevaux et les écuries. Aussi était-il plusieurs fois obligé d'emprunter pour se tirer d'affaires, le plus souvent peut-être à la caisse du régiment. En août, il rendit la somme de 11.746 livres qu'il avait empruntée à cette caisse [2].

***

On possède très peu de renseignements sur les relations entre Fersen et Marie-Antoinette pendant ces six premiers mois de 1789. Ses livres de dépenses qu'il tint soigneusement pendant toute sa vie, sauf quelques interruptions, et qui, jusqu'en 1791, étaient rédigés en suédois, montrent qu'il allait souvent à Versailles. Le 10 janvier,

1. Inédit.
2. Inédit.

il a noté 24 livres pour « suisse (dans) Œuil de Bœuf », 12 livres pour « la bonne à Versailles », ainsi que « dîners sur la route de Versailles » pendant le mois de janvier, et « petites dépenses à Versailles » 10, 16 livres. Après son retour de Valenciennes, le 14 mars, il a payé « plusieurs dîners sur la route de Versailles, 72 livres » et « un dîner pour Versailles, 8, 14 ». Le 29 avril « pourboire au courrier de la Reine 24 livres ». Le 6 mai « chevaux de postes pour Versailles, 20 livres », le 11 mai encore une fois « courrier de la Reine, 24 livres », le même jour « dîner à Saint-Cloud, 8,2 livres », le 31 mai « trois chevaux de postes pour Versailles 18,15 », le 6 juin « 3 chevaux de postes aller retour Versailles 39,10 » le 11 « pourboire au postillon de la Reine », le même jour, c'est à dire l'avant-veille de son départ pour Valenciennes (13 juin) « un dîner pour Versailles et un autre sur le chemin du retour 3,17 et 4,17 » [1].

Entre le 13 juin, date de son départ pour Valenciennes et le 24 septembre, où il revint à Paris, il adressa seulement deux lettres à « Joséphine ». La dernière est du 11 juillet. Le 24 août, il écrit à Sophie qu'il serait à Paris le 14 septembre, et sur son livre de correspondance il a fait la remarque suivante : « de me parler avec prudence des affaires de ce païs et d'Elle [2] ». On voit donc qu'il était très inquiet pour la Reine et il est probable que c'était par prudence qu'il n'écrivait plus à Marie-Antoinette.

Pendant cette absence de plus de trois mois, de graves évènements s'étaient de nouveau déroulés à Paris : d'abord le serment du Jeu de Paume, ensuite les Séances royales des 23 et 27 juin, la transformation de l'Assemblée des États Généraux en Assemblée Nationale, le départ de Necker, enfin les journées de la Bastille avec les troubles qui s'en suivirent, et le rappel de Necker.

1. Inédit.

2. C'est la première fois que nous voyons Fersen désigner ainsi Marie-Antoinette. Dans la correspondance entre Axel et sa sœur Sophie, « Elle » désignera dorénavant toujours la Reine. Sophie emploie tout naturellement cette expression dans les lettres à son frère.

L'antipathie d'Axel Fersen pour la Révolution s'accrut notablement avec la prise de la Bastille — et il qualifie les évènements du 14 juillet de « terribles ». « Vous verrez mon cher père » écrit-il « les tristes nouvelles de ce pays-là, il est dans une crise violente : il faudra voir ce que feront les Etats Généraux, mais dans ce moment tous les liens sont rompus, l'obéissance a disparu des armées et je doute qu'il soit aussi facile de tout rétablir qu'il a été de tout bouleverser ».

On voit qu'il ne confondait pas l'Assemblée Nationale avec les auteurs de la prise de la Bastille, et soulignait tout au contraire dans presque chacune de ses lettres, que « les États Généraux » étaient effrayés de ce qui arrivait et incertains de ce qu'il fallait faire. Même après la prise de la Bastille, il imputait la responsabilité de tous les malheurs à « l'idée répandue depuis longtemps par les philosophes par leurs écrits ». Il écrit à son père :

« Il n'y a plus dans le royaume ni lois, ni ordre, ni justice, ni discipline, ni religion, tous les liens sont rompus, et comment les rétablira-t-on ? C'est ce que j'ignore ; mais voilà les effets du progrès des lumières de l'anglomanie et de la philosophie, la France est ruinée pour lontemps. »

L'insécurité qui régnait à cette époque à Paris et son désir d'être plus près de Marie-Antoinette décidèrent Fersen à abandonner son appartement dans la capitale pour Versailles. Dans son livre de correspondance se trouvent les notes suivantes :

14 *juillet.*— Crignon, qu'il me retienne le logement de ma tante [1] a 100 l. jaimerois mieux un moindre, ou qu'il me prenne une ailleurs a meme prix pres du chateau qu'il retire mes affaires matelas etc etc.

27 *juillet.* — Me faire savoir si j'ai un logement aux Écuries d'Orléans pour pouvoir descendre.

Il semble avoir prévu et préparé ce déménagement, car depuis le mois de janvier il versait 30 à 40 livres par mois

1. Sa tante qui habitait Paris venait de mourir.

« pour la nourriture des chevaux à Versailles », ainsi que « chauffage à Versailles » et des sommes importantes pour paille, foin et avoine.

Le 28 février, il a également enregistré une dépense de 126 livres pour le « tapissier à Versailles » et le 11 juin il paya « un drapeau pour l'écurie ».

Le 27 septembre il écrit à Sophie « que je m'établis à Versailles ». Il informa Taube de ce déménagement par une lettre du 30 septembre :

30 septembre Versailles.

« Mon cher ami, je suis au desespoir des nouvelles de Suede, j'aime ma patrie et l'échec que nous venons de recevoir me fait fremir par ses suittes, elles sont allarmantes et la position de l'armée est effrayante. Dieu vous conserve, mon ami, pour mon bonheur et celui de notre ami [1] nous ne saurions être heureux sans vous. Je suis ici depuis 5 jours et m'y etablis pour l'hiver je n'aurai plus de maison a Paris je n'y aurai qu'un petit appartement, je reformerai des gens et des chevaux, car Paris ne sera pas sur cet hiver et dans les reformes qu'on fait on pourroit aussi bien toucher à ma pension, beaucoup de gens ont fait comme moi et Versailles est tres habité. Tout va encore mal dans ce Païs — et il est encore loin d'être calme, cependant beaucoup de gens reviennent et se rangent du coté du Roi. J'ai eu des nouvelles par notre amie [1]. Adieu mon ami, ne doutés jamais de ma tendre amitié [2].

Le 28 septembre, il avait noté dans son livre de dépenses « 37,10 pour un voyage de trois chevaux de poste de Versailles à Paris » et 12 livres pour « voiture à Paris » ce qui indique qu'il s'était déjà établi à Versailles.

A peine Fersen était-il venu à Versailles que les évènements des 5 et 6 octobre se déroulèrent. Ils eurent une influence décisive sur l'évolution de ses idées politiques et firent de lui un conservateur décidé, comme on le verrait plus tard lorsqu'il vint au pouvoir en Suède. Si pour les éléments avancés en France le Serment du Jeu de Paume

1. Sophie.
2. Inédit.

et la prise de la Bastille inauguraient la Révolution, ce furent les journées d'octobre qui pour les conservateurs et la famille royale constituaient le tournant décisif. La prise de la Bastille, première émeute sérieuse avait eu lieu à Paris et non à Versailles. Ce n'est que le 5 octobre que la Révolution devint pour eux une réalité tangible. Ce jour-là, tout un monde s'écroula : le Versailles légendaire avec ses fêtes et ses plaisirs.

Les souvenirs de ces journées étaient pour Fersen inoubliables — combien de fois dans sa vie n'y revenait-il pas ! « Je me rappelai vivement de ce jour, il y avoit 9 ans », note-t-il dans son *Journal intime* le 5 octobre 1798, c'est-à-dire neuf ans après », et de toutes nos angoisses à Versailles, que n'est-on parti et on auroit tout sauvé ».

Dans les Souvenirs de M^me^ d'Adhémar se trouvent quelques passages qui éclairent le rôle que joua Fersen pendant ces journées critiques :

« Lorsque j'eus achevé cette lecture [1], la reine se mit à dire avec satisfaction :

— Il y a répit.

« Je ne saurais exprimer comme ce peu de mots me fit mal. Une aussi grande princesse s'applaudir, non de sa tranquillité complète, mais d'un délai mis à l'exécution du crime. Je ne voulai pas lui enlever des minutes de repos, trop certaine qu'il serait troublé avant sa dernière heure ; néanmoins je proposai des mesures de prudence. La Reine alors, avec une sorte d'impatience qui ne lui était pas ordinaire, me répondit :

— Mais il y a répit. Faut-il que je le répète ? Laissez-moi respirer pendant quelques jours.

« Je me tus ; au même instant M. de Fersen entra. Lui aussi venait de Paris à franc étrier ; il avait suivi le premier bataillon de femmes insurgées.

— J'ai pris part, dit-il, à la révolte, afin de la bien connaître. J'ai marché sur l'Hôtel de Ville ; nous nous en sommes emparés ; MM. de Lafayette et Bailly ont perdu

1. D'une lettre envoyée par Lafayette qui était à Paris.

la tête ; la garde nationale se rassemble, elle n'a qu'un seul cri : aller à Versailles !

— Et quand, dit la Reine, pâlissant malgré sa haute énergie.

— Tout à l'heure, Madame, sans répit.

A ce mot employé par M. de Fersen, mais à sens inverse, Sa Majesté me regardait avec l'expression du désespoir.

. . . . . .

« Les grilles étaient fermées depuis longtemps. Après avoir entendu le comte de Fersen, la reine avait expédié un émissaire au roi, pour le prévenir de ce qui se passait. »

Dans la lettre que Fersen adressa le 9 octobre à son père et où il relatait ces évènements, il ne dit pas qu'il avait pris part à la marche sur l'Hôtel de Ville. Il n'est pas sûr que la version de Mme d'Adhémar soit conforme à la vérité, mais ce qui est par contre certain, c'est que cette version a donné naissance aux récits postérieurs selon lesquels Fersen aurait participé aux évènements de l'Hôtel de Ville le 5 octobre 1789 ou bien à la prise des Tuileries en 1792, — à une époque où il se trouvait depuis longtemps fort loin de Paris.

Il accompagna les souverains dans leur voyage de retour à Paris le 6 octobre. « J'ai été témoin de tout », écrit-il dans la même lettre à son père « et je suis revenu à Paris dans une des voitures de la suite du Roi ; nous avons été 6 h. 1/2 en chemin. Dieu me préserve », ajoute-t-il, « de jamais voir un spectable aussi affligeant que celui de ces deux journées. Le peuple paraît enchanté de voir le roi et sa famille. La reine est fort applaudie, et elle ne peut manquer de l'être quand on la connaîtra, et qu'on rendra justice à son désir du bien et à la bonté de son cœur. »

Au lendemain de ces évènements, Fersen abandonna sa maison à Versailles, vendit ses chevaux et revint à Paris. Sauf un bref séjour de sept jours à Valenciennes, il ne quitte plus Paris.

L'avenir de son régiment était fort incertain. « On parle beaucoup de reformes partout et encore dans l'armée », — avait-il écrit le 14 septembre à Taube. « On croit que les Rgts etrangers seront renvoyés au moins en partie j'en serois faché pour le mien auquel je suis attaché »[1].

Il était d'ailleurs fermement résolu à demeurer à Paris, malgré l'inquiétude qu'il causait ainsi à ses parents. Marie-Antoinette avait plus que jamais besoin de lui. Les amis de la Reine avaient tous quitté le pays. Les Polignac n'étaient plus là, Mercy et Breteuil étaient partis ; Fersen considérait comme son devoir de rester près d'elle.

Les lettres qu'il envoyait à Taube en novembre de l'année 1789 reflètent son désespoir de voir la situation politique empirer de jour en jour. Il ne dissimulait plus son angoisse derrière un masque d'aimable froideur. Le 20 novembre, il écrit à cet ami :

« Vous avez bien raison, mon ami, dans tout ce que vous me dites sur ce païs-ci, la nation françoise se deshonore aux yeux de toute l'Europe et cela me fait d'autant plus de peine que je suis fort attaché à ce païs-ci et je ne puis voir sans une vive douleur sa ruine totale. Les etrangers seront fort reduits, s'ils ne sont pas tout à fait reformés, et tous les gens senses voyent et disent que c'est une bien mauvaise politique mais leur voix n'est pas la plus forte, et tout se fait malgré cela. Bien obligé des inquiétudes que vous avez eu pour moi, je n'ai courru que le risque de tout le monde, je vis si retiré et me mele si peu d'affaires que je dois etre oublié.

« ... La commission dont j'avois chargé notre pauvre amie[2] était toujours pour la même affaire, pauvre femme je la plains bien et vous aussi. Ah, ou est donc le bonheur, lorsque des gens aussi faits pour en jouir ne peuvent le gouter »[3].

Et le 27 novembre :

« Les papiers publics vous diront assés touttes les nouvelles elles sont toujours de même, assés tristes, tout le monde est malheureux, et tout le monde se plaint, je suis bien malheureux aussi et je n'ai de consolation que par la certitude d'avoir des amis, il n'y a encore rien de décidé pour les Rgts allemands on

1. Inédit.
2. Sophie.
3. Inédit.

croit a present que les Et. Gen. n'entreront pas dans tous les details, qu'ils laisseront au Roi à former son armée comme il voudra et qu'ils fixeront simplement la depense cele me parait trop raisonnable pour qu'ils le fassent » [1].

Mais sa tristesse n'était pourtant pas uniquement motivée par les craintes que lui inspirait la situation politique du moment ou par les soucis que lui causait le régiment. Il y avait des raisons plus personnelles. Les relations entre Fersen et Marie-Antoinette prenaient un caractère plus cordial et plus intime au cours de cet automne et nous ne nous trompons certainement pas en affirmant que Fersen était triste et mélancolique parce qu'il ne lui était pas possible de voir Marie-Antoinette aussi souvent qu'il l'eût souhaité. Dans une lettre à Sophie, du 27 décembre 1789, il lui annonçait qu'il avait, enfin, passé une journée entière avec « Elle ».

« Ma chere amie, votre derniere etoit du 20 nov : et elle ma fait grand plaisir, il n'y a que l'amitié que je vous porte qui puisse egaler celle que vous avés pour moi, nous avons bien besoin tous deux de cette consolation, ma chere amie. Enfin le 24 j'ai passé une journée entiere avec elle, c'etoit la première jugés de ma joie, il n'y a que vous qui puissiés le sentir » [2].

Au désir de Fersen de rester près de Marie-Antoinette, s'ajouta celui de Gustave III de conserver Fersen comme observateur en France. C'est devant cette dernière raison que son vieux père dut s'incliner.

« Votre frére ne méne pas une vie fort heureuse à Paris, encore incertain du sort de son Regt et de sa personne », écrit-il le 27 juillet 1790 à Fabian qui était en Finlande : « il ne peut abandonner une ville, ou la vie triste qu'on méne, tient au caprice d'un populasse enragée » [3].

1. Inédit.
2. Inédit. La lettre n'est pas datée, mais nous avons réssui à la dater grâce au livre de correspondance de Fersen.
3. Inédit.

***

Après les journées d'octobre, la mission que le Roi de Suède avait confiée à Fersen, changea complètement de caractère. Gustave III se rendait maintenant compte du danger que constituait la Révolution non seulement pour la France, mais pour son propre trône comme pour toutes les monarchies. C'est à partir de cette date — instruit par l'expérience des troubles dans son propre pays — qu'il se décide à intervenir activement dans la politique européenne. Il trouva un auxiliaire bénévole et dévoué dans la personne de son chambellan, Taube, qui venait d'être blessé dans la campagne de Finlande et dut abandonner l'armée. Gustave III l'envoya à Aix-la-Chapelle en novembre 1789, officiellement pour prendre du repos mais avec l'arrière-pensée d'avoir un agent fidèle près des frontières françaises. Il y envoya d'autant plus volontiers Taube que celui-ci avait toujours été fanatiquement hostile à la Révolution. Il était comme Gustave III un véritable Don Quichotte de la politique européenne, passionné pour les combinaisons politiques, souvent plus imaginaires que réelles.

Ses lettres à Gustave III, à peine déchiffrables, écrites avec une main enflée et une visibilité atténuée, témoignent de cette passion pour la politique. Elles abondent, en effet, en vastes et fantastiques combinaisons qui serviraient à faire une plus grande Suède ; soit qu'il s'agit de renouveler l'alliance avec la France ou de provoquer une rupture de l'alliance franco-autrichienne, soit encore d'un plan d'attaque contre la Russie — avec la conquête de ce pays comme but essentiel de la guerre projetée — soit enfin de la conquête de la Norvège. On projeta également de venir au secours des Brabançons contre l'Autriche.

Mais tous ces plans n'étaient en somme que des caprices et tous les efforts se concentraient peu à peu autour d'une seule idée que Gustave III et Taube embrassaient avec l'enthousiasme le plus sincère et le dévouement le plus désintéressé : organiser la coalition de tous les États

européens pour une croisade contre la Révolution Française.

Aussitôt après son arrivée à Aix-la-Chapelle, Taube entra en correspondance avec Fersen. Axel avait de l'amitié pour Taube. Sa sœur Sophie était déjà à cette époque — quoique bonne épouse et mère de trois enfants — intimement liée avec Taube et l'amitié avec la sœur constituait également un lien de plus avec le frère. Ils formaient un trio d'amitié où l'un n'avait jamais de secrets pout l'autre. Ils se confiaient les uns aux autres leurs vues sur la situation politique, comme leurs affaires de cœur les plus intimes. Une lettre qu'Axel Fersen envoya à Taube, au lendemain du départ de celui-ci pour la Finlande, au mois d'août 1789, donne une excellente idée de ce que fut cette amitié :

« ... Personne ne conçoit mieux que moi tout ce qu'il vous a couté de partir, je sens tout ce que vous avez senti et j'aurois donné tout au monde pour y être et adoucir l'horreur de ce moment, j'ai reçu une lettre ou elle [1] me marque tout son desespoir mais ou elle me mande en même temps qu'elle songe bien a elle et qu'elle va bien s'occuper de ses conversations sachant combien elle est necessaire a notre bonheur, et ce qui m'a fait plaisir c'est qu'elle a l'air de ne pas s'abandonner trop à sa douleur — elle me parle même d'un avenir charmant dont nous nous sommes souvent entretenus ensemble, ou nous serons tous trois reunis, ou nous ne nous quitterons pas, ou nous ne vivrons que pour nous, ah, mon ami, que nous serons heureux alors, et tous nos malheurs passés ajouteront encore à ce bonheur, la seule idée m'en fait un plaisir, que je ne puis vous rendre et qui ne peut être que senti, cela me console de tous mes chagrins, tachés mon ami, qu'elle vous fasse le même effet, ne vous occupés que de cet avenir et conservés vous pour en jouir, ma maison, mes terres, tout ce que j'aurai contribuera à l'embellir et à la rendre plus agréable, je n'y met de prix que pour cela, et ce n'est qu'à cela que je veux l'employer. Le bonheur de mes amis sera le mien et je jouirai plus encore qu'eux. Je vous plains bien d'être dans cette maudite Finlande nous etions si contents l'année derniere d'en etre dehors, je fais les vœux les plus ardents pour que vous soyés

1. Sophie.

bientôt dehors, mon Dieu qu'elle me rendroit heureux et que j'en aurai de partager le votre.

« ... Il y a un an, mon ami, que nous étions à Lovisa, nous etions malheureux, mais heureux d'être ensemble et il y a encore des moments ou je voudrois y être avec vous... » [1].

Le 29 décembre, Fersen partit pour Valenciennes où il resta une huitaine de jours et de là il se rendit à Aix-la-Chapelle où il arriva le 5 janvier 1790. Le lendemain, il reçut de Gustave III une lettre avec l'ordre d'entrer en pourparlers avec la famille royale de France pour conférer sur les mesures à prendre. Cette lettre le flatta et le réjouit comme on le voit par sa réponse du 7 janvier :

« Rien ne pouvait me flatter davantage que les expressions et l'assurance de bonté qu'elle contient ; elles me seront toujours précieuses et j'en ai été vivement touché. Je n'ai pas été moins sensible à la marque de confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, et mon cœur a joui de voir qu'elle me rendait la justice de m'en croire digne. J'ose l'assurer, qu'elle ne s'est point trompée, et je saisirai toujours avec empressement les occasions de le lui prouver ».

« Pour remplir les intentions de V. M., je crois qu'il vaudra mieux ne pas trop avancer l'instant de mon retour à Paris ; cela pourrait donner lieu à des conjectures, surtout dans un temps où toutes les actions, même les plus simples, sont épiées et interprétées. Le baron de Taube a été de mon avis, ce ne sera d'ailleurs qu'un retard de dix jours et je serai le 17 ou 18 à Paris. »

La rencontre entre lui et Taube, au cours de laquelle la conversation roulait surtout sur les affaires françaises — ou comme les appellerait plus tard Gustave III, dans sa correspondance avec ses deux fidèles, « les affaires » tout court — jeta les bases d'une profonde sympathie qui devait durer jusqu'à la mort de Taube, en 1799. Taube trouva en Axel Fersen un royaliste convaincu et s'il eût jamais douté des intentions d'Axel à l'égard de l'ancienne monarchie, il était maintenant convaincu du contraire.

1. Inédit.

Gustave III, pourtant, ne sembla pas avoir été tout à fait sûr de Fersen à ce moment. A plusieurs reprises au cours de la campagne de Finlande, il s'était informé d'Axel. « Où est le grand Axel », écrivit le Roi le 8 août à Armfelt. « Mandez moi ce que fait le grand Axel », ordonna-t-il à Taube. Celui s'empressa de rassurer le Roi. Il lui écrivit le 7 janvier 1789, au lendemain de sa rencontre avec Fersen :

« *Le grand Axel*[1] est venu ici de Valenciennes pour me voir. Les scènes qui se sont passés sous ses yeux en France a été une bonne école pour lui et lui a fait grand bien pour l'avenir, il sent actuellement les grands malheurs d'un gouvernement populaire il m'a dit, et je l'ai entendu avec joie de sa bouche que dans quels cas nous pouvait conduire les evenements differents, de la vie, il ne pouvait pas y en avoir aucuns, ou il était permis d'oublier qu'on avait un Roi, que de tous les gouvernements possibles, l'anarchie était la plus affreuse, la plus tyrannique, et toujours destructif pour tous païs. Ce n'est pas là le sentiment qu'on a toujours voulu inculquer à Axell. »

Et quelques semaines plus tard, le 31 janvier :

« J'ai été en tout parfaitement content du *grand Axell*[1], je crois que Votre Majesté a en lui un bon et fidele serviteur, et j'ose, Sire, repondre de son attachement à son maitre, ce qui s'est passé sous ses yeux en France a été pour lui une grande leçon et une grande école pour sa conduite du reste de sa vie ».

Il raconta ensuite qu'Axel Fersen lui avait montré une lettre que « le vieux papa » lui avait écrit en réponse à celle où Axel lui avait dit qu'il attendait d'un moment à l'autre être rappelé à Paris pour combattre les révolutionnaires. Le père lui avait répondu qu'il était toujours dur de lutter contre ses compatriotes, « mais que les choses étant une fois poussées à ce point-là, qu'il ne fallut point balançer, et qu'un offiicer devait toujours suivre son devoir et remplir les ordres qu'il recevait sans s'ériger en juge ».

Taube fit aussi de son mieux pour attacher Fersen à

1. En suédois dans l'original.

Gustave III et pour lui recommander chaque fois qu'il en trouvait l'occasion son jeune ami — Taube était son aîné de 18 ans.

En avril 1790, lorsque Necker était malade et qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à son départ ou à sa mort et qu'on croyait que Staël suivrait son beau-père à Coppet, Taube recommanda chaudement Fersen pour le poste d'ambassadeur ou pour « toute autre mission diplomatique ». Il vanta les qualités d'Axel et ajouta que sa nomination réjouirait aussi beaucoup Marie-Antoinette.

« Si Votre Majesté voudroit employer dans l'un ou l'autre cas *grand Axell*[1], Votre Majesté obligerait infiniment La Personne, qui s'y interresse de ces tems-ci plus que jamais, il est égal, Sire, sous quel titre Votre Majesté voudrait l'employer actuellement, mais votre Majesté s'assurerait pour toujours de La Personne qui s'y interresse ? J'ose, Sire, assurer, qu'Axell nous servirait avec fidelité et attachement, il est dans ce moment plus amené à vous servir, Sire, que tout autre, et Votre Majesté peut compter à sa reconnaissance éternelle ».

Comme Gustave III ne répondait pas à cette demande, Taube montra son impatience en la lui rappelant quelques jours plus tard.

Taube avait raison de recommander son jeune ami, qui devenait de plus en plus conservateur. Les évènements des derniers mois, tant en France qu'en Suède et Finlande, avaient montré à Fersen avec quelle facilité la discipline militaire pouvait faillir et que des causes infimes pouvaient ébranler la société dans ses fondements.

***

De retour à Paris, Fersen inaugura son activité politique. D'après une lettre à Taube datant du 24 mars, il avait demandé et obtenu de Gustave III un congé illimité, auquel même son père avait consenti. C'est alors qu'il commença la correspondance officieuse sur les

1. En suédois dans l'original.

affaires de France avec Gustave III et Taube. Il envoyait aussi très fréquemment à son père des bulletins d'information sur les évènements. Sa vue sur la situation d'alors peut être exprimée en peu de mots : un étonnement mêlé d'effroi et une haine aveugle contre Necker, qui pour Fersen était l'origine de tout le mal. — Il écrit à son père de Valenciennes le 1er février 1790 :

« Monsieur Necker, aussi ignorant en administration qu'on le dit savant en finances et imbu des idées philosophiques, n'a jamais songé qu'il fallait gagner des voix pour le roi. Il a voulu rester honnête homme au milieu des fripons, et il en est resté dupe. Son amour propre démesuré lui a fait croire qu'il les persuaderait, mai l'argent de l'Angleterre avait des argumens plus forts et irrésistibles. M. Necker n'est pas seulement coupable d'ignorance, il l'est encore de trahison. Il a voulu être le ministre du peuple, régner par lui, et forcer le roi de ne jamais pouvoir se passer de son concours : il a sacrifié le roi et l'État à son ambition ».

Il est assez curieux de constater que Fersen gardait encore au début de 1790 une certaine objectivité dans ses jugements sur les partis de l'Assemblée Nationale :

« L'assemblée est divisée en trois partis : les aristocrates les impartiaux et les enragés. Les premiers sont à présent pour le Roi, parce que c'est leur intérêt particulier. Les impartiaux sont les plus raisonnables, mais par cela même les plus faibles et les enragés sont les plus forts, mais ils sont contre le roi. »

A une lettre où Taube avait exprimé son indignation au sujet de la visite que Louis XVI avait faite à l'Assemblée Nationale, le 4 février 1790, Fersen répondit :

« Vous aves raison, mon tres cher ami, dans tout ce que vous dites sur cette derniere demarche, mais par son effet sur le peuple, elle peut encore être de quelque utilité. Ils sont maintenant beaucoup pour lui, mais surtout pour elle et semblent mécontents des États-Généraux. Dimanche dernier, lorsqu'ils (les États Généraux) allaient à l'église pour chanter, on ne les a pas applaudis et les a au contraire gratifié d'insultes »[1].

1. Inédit.

Mais se disait-il, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle casse et l'Assemblée finirait bien par s'écrouler sur ses propres erreurs. « Il faut qu'elle finisse de tout bouleverser », écrit-il à Gustave III en septembre 1790, « il faut même la protéger ; elle périra par elle-même, et lorsque le peuple sentira encore plus la misère et tous les maux que l'Assemblée a faits, c'est alors le moment d'agir. »

Que voulait dire cet « agir » ? Quelle était la politique d'action préconisée par Fersen en sa qualité de conseiller de la famille royale de France ?

En jugeant rétrospectivement la tactique politique employée, il n'y a, à vrai dire, qu'une seule chose qui soit clairement établie : il voulait que Louis XVI et Marie-Antoinette quittâssent Paris. Pour lui c'était là le point de départ, la base de toute la politique contre-révolutionnaire sans quoi rien d'utile ne pourrait être fait, l'idée centrale autour de laquelle pivotaient dès le début toutes ses pensées et tous ses plans.

L'idée de la fuite était pour Fersen aussi vieille que la Révolution. Déjà, le 7 janvier 1790, cette question fut agitée dans une lettre de Fersen à Gustave III :

« Les détails, dans lesquelles V. M. a bien voulu entrer sur les affaires de Suède et de France sont une nouvelle preuve de ses bontés, à laquelle je suis extrêmement sensible : celles de France sont affligeantes, et V. M. les a saisies sur leur véritable point de vue. Je crois comme Elle M. Necker très coupable, et il n'y a qu'une guerre extérieure ou intérieure qui puisse rétablir la France et l'autorité royale, mais comment faire tant que le Roi est prisonnier à Paris ? C'était une fausse démarche de s'y être laissé mener ; maintenant il faut tâcher d'en sortir, et la déclaration donnée au mois d'octobre qu'il était libre et que, pour le prouver, il irait au printemps visiter les provinces, cette déclaration est un bon prétexte pour en sortir... »

L'idée de partir pour donner une solution simple à un problème complexe avait dès les journées troublées de juillet 1789 séduit Louis XVI et Marie-Antoinette — et obsédait peut-être plus Marie-Antoinette que Louis XVI qui reculait toujours devant les efforts et les décisions.

Marie-Antoinette contrairement au Roi approuva l'émigration dès le début. Lorsque, avec sa généreosité coutumière, elle préparait ou facilitait la fuite de ses amis, ce n'était pas seulement l'amitié qui en était le mobile, mais aussi la constante préoccupation du sort de sa propre famille : elle attendait impatiemment de pouvoir suivre l'exemple des émigrés.

Les témoignages contemporains et postérieurs s'accordent pour affirmer qu'il n'était nullement question de quitter la France. La famille royale se transporterait seulement dans une petite ville près de la frontière, où elle serait en sûreté. Pour plus de sécurité on entourerait la famille royale de régiments étrangers dont la fidélité était à toute épreuve. Car on avait même prévu l'éventualité d'une guerre civile. Mais à aucun moment on n'avait pris en considération la possibilité d'une trahison venant du peuple. Son amour pour le Roi et la Monarchie était au contraire la pierre angulaire de tous les projets de fuite.

Fersen avait-il été en relations avec d'autres personnes qui avaient essayé de sauver la famille royale ? Il nous a lui-même fourni une indication précieuse, sur ses relations avec le malheureux comte de Favras dans une lettre à Taube du 15 mars 1790.

« Le comte m'a parlé de tous ces projets, mais je l'ai toujours évité et lui ai dit que ce serait de la folie. Informez-en notre homme » [1].

On ne sait si Fersen prenait personnellement part aux négociations entre la Reine et Mirabeau, mais c'est d'autant moins probable que Fersen ne devait pas connaître Mirabeau. Il avait sans doute étudié les détails de la fuite avec Marie-Antoinette tout-à-fait en dehors des négociations qu'elle menait avec Mirabeau et il est certain qu'il n'avait pas du tout la même confiance en ce tribun populaire que Louis XVI et Marie-Antoinette. Il approuvait

1. « Notre homme » désigne Gustave III. Inédit. L'original est en suédois.

par contre ces négociations et estimait que l'appui de Mirabeau était très utile pour la famille royale, ce qu'il n'aurait jamais fait s'il eût été question de « l'Americain » comme il appelait souvent Lafayette. « La grande affaire touchant le droit pour le roi de faire la guerre et la paix fut décidée samedi dernier », écrit-il le 24 mai à Taube, « le roi perdit quoique le comte uaebarim [1] parla pour lui, mais les autres avaient employé tant d'intrigues et de déloyauté pour gagner. C'est la nation la plus vile que j'ai jamais connue. Je serais heureux le jour où l'on introduira pour eux le despotisme illimité. » « Lui, uaebarim », écrit-il à Taube le 9 juin, « est complètement gagné par la Cour, et cela sans que al atteyaf [2] le sache ou y consente. Je crois qu'il pourra leur être très utile et il a des idées assez despotiques, mais c'est un grand coquin et il faudra le surveiller et se méfier de lui. Il a besoin de beaucoup d'argent pour le distribuer, ils sont très malheureux, car ils ne savent à peine où le trouver » [3].

Que Fersen jouissait de l'entière confiance de la famille royale dès le début de l'année 1791 nous est amplement prouvé par le fait que le Roi et la Reine élaboraient et discutaient avec lui tous les plans et tous les projets, ce qui ressort des lettres de Fersen à différentes personnes, les réponses qu'il reçut et du mémorandum qu'il rédigea pour le compte de la famille royale.

Dans une lettre qu'il écrit à son père le 1er février 1790, nous trouvons un curieux indice de cette confiance :

« M. de Saint-Priest joint à l'esprit du caractère et de la fermeté, et si l'occasion s'en présentait, c'est le seul sur lequel le Roi puisse s'appuyer. Je suis fort bien avec lui, sa maison est la mienne, il me comble de bontés, de politesses et de confiances. Je sais par lui ce qui se passe, et souvent même il me consulte. Malgré tout cela, je ne lui dis que ce que je veux, et je suis prudent ; la réserve est plus que jamais nécessaire ».

1. Mirabeau. Fersen écrivait les noms en anagrammes en guise de chiffre.
2. La Fayette.
3. L'original est en suédois. Inédit.

Axel Fersen était « fort bien » avec M. de Saint-Priest qui le « comblait de confiances » et qui jouissait de la confiance du Roi. N'était-il pas le « seul sur lequel le Roi puisse s'appuyer » ? Que conclure de la méfiance étonnante d'Axel Fersen envers M. de Saint-Priest sinon qu'il détenait des secrets qu'il ne pût confier à personne, fût-ce au plus fidèle ami de Louis XVI ?

Nous avons d'ailleurs un autre témoignage fort intéressant sur la situation privilégiée qu'occupait Axel Fersen auprès de la famille royale. Au commencement de février de 1790, il écrit dans une lettre à son père :

« Ma position est différente de celle de tout le monde. J'ai toujours été traité avec bonté et distinction dans ce pays-ci par les ministres et par le roi et la reine. Votre réputation et vos services ont été mon passeport et ma recommandation ; peut-être une conduite sage, mesurée et discrète m'a-t-elle valu l'approbation et l'estime de quelques-uns et quelques succès. Je suis attaché au roi et à la Reine et je le dois par la manière pleine de bonté dont ils m'ont toujours traité, lorsqu'ils le pouvaient, et je serais vil et ingrat, si je les abandonnais quand ils ne peuvent plus rien faire pour moi, et que j'ai l'espoir de leur être utile. A toutes les bontés, dont ils m'ont toujours comblé, ils viennent d'ajouter encore une distinction flatteuse : C'est celle de leur confiance ; elle l'est d'autant plus, qu'elle est extrêmement bornée et concentrée entre trois ou quatre personnes, dont je suis le plus jeune, Si nous pouvons les servir, quel plaisir n'aurai-je pas à m'acquitter envers eux d'une partie des obligations, que je leur ai : quelle douce jouissance pour mon cœur d'avoir pu contribuer à leur bonheur ! Le vôtre le sent, mon cher père, et ne peut que m'approuver. Cette conduite est la seule qui soit digne de votre fils, et quoi qu'il puisse vous en coûter, vous serez le premier à me l'ordonner, si j'étais capable d'en avoir une autre. Dans le courant de cet été tous ces événements doivent se développer et se décider, s'ils étaient malheureux et que tout espoir fût perdu, rien ne m'empêcherait de vous aller voir ».

Cette lettre est une des plus caractéristiques que Fersen ait jamais écrites. Il parle ici du *devoir* et la lettre respire pourtant l'enthousiasme le plus ardent ! Comment aurait-il pû agir autrement alors qu'il s'agissait de sauver la

femme aimée ? Sa conduite n'est pas uniquement inspirée par le devoir. Il est si heureux et si satisfait de la mission de confiance qu'on lui a confiée qu'il ne peut même dissimuler ses sentiments à son père. Tout cet enthousiasme ne l'empêchait cependant point de voir les choses sous un angle purement objectif, de calculer froidement et de comprendre que l'entreprise comportait de sérieux risques, et qu'elle pouvait échouer.

Fersen était pendant ces mois surchargé de travail. Mais son travail s'accroitrait encore, car Gustave III lui exprima par l'entremise de Taube le désir d'avoir plus souvent des nouvelles de France. Ce fut pour Fersen une nouvelle charge, à laquelle il ne pouvait se dérober. Dans la lettre qu'il écrivait à Taube le 11 avril, il manifesta son impatience :

« Le désir du roi sera rempli, il aura des nouvelles une fois par semaine ; mais représentez-vous qu'étant tout seul, ne pouvant pas même employer un secrétaire, et étant obligé de me montrer dans le monde pour éviter tout soupçon, je suis surchargé d'occupations. Mais la satisfaction de le servir et celle d'être utile au Roi et à la Reine de France me feront trouver tout possible, et si j'y puis réussir, je serai trop recompensé ».

Il se sentait certainement encouragé dans son travail par la confiance illimitée qu'on lui accordait, récompensé aussi de ses efforts par la collaboration intime avec celle qu'il aimait, heureux de lui être utile et de se savoir son seul soutien dans le malheur, le seul dont les conseils fussent écoutés.

Les relations de Marie-Antoinette et de Fersen revêtaient aussi pendant cette période un caractère plus intime qu'autrefois. Il la voyait plus souvent et la gravité des évènements les rapprocha sans doute encore plus. Aux sentiments d'affection de Marie-Antoinette pour Fersen s'ajoutait encore une vive reconnaissance à l'homme qui restait seul à ses côtés, alors que tous ses amis et admirateurs s'étaient dispersés aux quatre coins du monde.

Lui de son côté jugeait sûrement Louis XVI et Marie-Antoinette d'une manière tout à fait impartiale. Sa grande

affection ne l'empêchait aucunement de rester objectif. Jamais il ne s'émerveillait de l'intelligence de la Reine ou qualifiait ses avis de particulièrement sages. Il ne regrettait jamais de voir Louis XVI décider en dernier ressort et il écoutait même volontiers l'avis du Roi. Il parlait toujours avec respect de Louis XVI, il lui était attaché et appréciait beaucoup son amitié. Mais il accusait et plaignait le Roi de sa faiblesse. Pendant toute sa vie, il considérait Louis XVI comme l'incarnation même de la faiblesse royale, et chaque fois qu'il avait plus tard l'occasion d'approcher des princes régnants, il les comparait à son ami, le Roi de France, le donnant comme un exemple à ne pas suivre, pour montrer les conséquences qu'entraîne fatalement la faiblesse d'un pouvoir royal. Mais malgré ces jugements sévères sur Louis XVI, Fersen lui accordait une confiance aussi grande qu'à Marie-Antoinette pour tout ce qui concernait la politique.

Le comte de Saint-Priest dit dans ses Souvenirs :

« ... elle (Marie-Antoinette) avait trouvé le moyen de lui (au Roi) faire agréer sa liaison avec le comte Fersen ; en répétant à son époux tous les propos qu'elle apprenait qu'on tenait dans le public sur cette intrigue, elle offrait de cesser de le voir, ce que le roi refusa. Sans doute qu'elle lui insinua que dans le déchaînement de la malignité contre elle, cet étranger était le seul sur lequel on pût compter ; on verra plus bas que ce monarque entra tout-à-fait dans ce sentiment ».

Ne paraît-il pas plus plausible que Fersen, par ses sentiments d'affection et de respect à l'égard de Louis XVI, avait gagné l'amitié et la confiance du Roi ? Les relations cordiales qui existaient entre Fersen et Louis XVI en portent foi. Ceux qui restaient fidèles au Roi de France, au temps de l'adversité comme aux beaux jours ne furent point nombreux.

Il apprit également à respecter et à admirer profondément le courage, l'énergie, la fierté et la force que déployait la Reine pendant ces années dures et pénibles. Il s'empressait de dire du bien d'elle, de vanter ses bonnes actions et recueillir tous les propos flatteurs tenus sur

elle. « La manière dont la reine s'est conduite dans cette occasion lui fait honneur et elle est généralement admirée », écrit-il le 4 février 1790 à Taube après la visite de Louis XVI à l'Assemblée Nationale. « Le courage de la Reine ne se dément pas », écrit-il à Taube le 7 février 1790 « et on ne saurait assez l'admirer. Les démocrates en sont outrés, mais ne peuvent se refuser à lui rendre justice et quoique puisse vous dire M. Boisgelin, le roi sent vivement sa position, mais il n'a pas le don de l'exprimer, ni de dire des choses aimables ; peut-être cela est-il un bonheur dans un moment où il faut savoir dissimuler et avoir le courage de tout supporter. » Et à Gustave III : « La constance et le courage du roi et surtout de la reine, sont au dessus de tous les éloges : plus on voit cette princesse et plus on est forcé de l'admirer ». Et le 10 avril à son père : « La situation du roi et surtout de la reine fait pitié : sa conduite et son courage lui ont ramené tous les esprits ».

Mais ces jugements sont formulés dans des rapports plus ou moins officiels et ce n'est que dans sa correspondance avec sa sœur qu'il osait donner libre cours à ses vrais sentiments pour la Reine. La plupart de ces lettres ne sont pas datées mais par les faits et les évènements auxquels il y est fréquemment fait allusion il est assez facile de les classer. C'est tout d'abord le séjour de Taube à Aix-la-Chapelle qui nous sert de point de départ. Au moyen des dates d'envoi et de réception, consignées dans son livre de correspondance, nous avons pu reconstituer les dates.

4 *avril* 1790.

« Ma chere amie, j'ai recu la votre du 5 et je vous en remercie bien ainsi que tout ce que vous me dites sur le compte de mon amie. Croyés, ma chere Sophie, qu'elle merite tous les sentimens que vous pouvés avoir pour elle, c'est la creature la plus parfaite que je connoisse et sa conduite qui l'est aussi, lui a gagné tout le monde et j'entend partout son eloge, jugés combien je jouis » [1].

1. M. de Heidenstam dans son livre reproduit la première partie en la travestissant légèrement. Il la date à tort du 12 avril.

« ... Rien n'est changé ici, ma chere amie, tout est assés tranquille, il n'y a rien à craindre et je me porte bien ».

10 *avril* 1790.

« ... Tout ce que vous me mandés de l'Etat de notre païs me fait fremir, helas celui-ci n'est pas mieux, du moins dans le notre est on sure de sa vie et on n'a rien a craindre des emeutes populaires, il n'y a point de chateaux brulés point de pillés, personne de pendus ou massacrés, au lieu qu'ici tous ces exces ont ete commis et se commettent encore dans les Provinces et on peut toujours craindre les emeutes, tous les fleaux a la fois desolent ce païs on y vit sous le despotisme de la multitude, c'est le pire de tous. Dans ce moment tout est tranquille dans Paris il n'y a rien eu et il y a apparence qu'il n'y aura rien, d'ailleurs comme je ne me suis jamais mele de rien je n'ai dans aucun cas rien a craindre. Je commence a etre un peu plus heureux car je vois de tems en tems mon amie iibrement ches elle et cela nous console un peu de tous les maux qu'elle eprouve pauvre femme, c'est un ange pour la conduitte, le courage et la sensibilité, jamais on n'a su aimer comme cela. Elle est infiniment sensible à tout ce que vous m'avés dit pour elle et elle en a bien pleurée et elle me charge de vous dire combien elle en a ete touchée, elle seroit si heureuse de vous voire quelquefois. Elle s'imagine que si notre projet reussissoit, vous pourrés alors venir ici et cette idée la rend bien heureuse, en effet cela seroit peut etre possible alors...

« J'envoye a mon Pere un journal imprimé à Paris et fort bien fait c'est meme ce qu'il y a de mieux sur les evenements passés, si vous ne lisés le tout, lisés au moins les n : os 16, 17, 18, 19, 20, 21, qui parlent de l'evenement de Vers : le 5 oct, 6 Oct : Les n : os 20 et 21 vous feront grand plaisir » [1].

Ce 7 *may* [1790].

« Votre derniere ma chere amie etoit du 13 avril. Je l'ai reçue il y a trois jours, et elle m'a fait le meme plaisir que me font toujours celles que je reçois de vous, j'en eprouve un bien grand et toujours nouveau a voir et a lire que vous m'aimés et vous ne doutés combien je partage vivement ce sentiment. Nous ne cessons de faire des vœux pour votre bonheur, ma chere amie, et

1. Bien que cette lettre, que M. de Heidenstam a publiée en changeant le texte, parle des événements à Versailles les 5 et 6 octobre 1789, il la situe en 1787.

elle pense bien a vous, elle a ete touchée jusqu'aux larmes de tout ce que vous me dites pour elle : quand on est malheureux on est plus aisément affecté surtout quand on a une aussi belle ame. Pauvre femme elle meritoit autre chose, peut etre un jour elle sera dedommagée. Ne vous inquiettés pas pour moi ma chere Sophie, je ne cours aucun danger eloigné des affaires par ma qualité d'etranger je n'y prend aucune part et par consequent je ne suis exposé en rien. Je recois souvent des nouvelles de notre ami, il souffre encor de son epaule et du bras... Tout est encore ici dans le meme etat. Paris est assés tranquille et les individus y sont en sureté, mais les Provinces sont fort agitées et il s'y commet des choses horribles, il faut esperer cependant que cela finira mais le jour me parait encore fort eloigné et impossible a prévoir... » [1]

Ce 31 *may* [1790].

« ... Tout va de meme ici, ma chere amie, c'est à dire mal et vous verrés dans les gazettes les horreurs et les cruautés qui se comettent dans les Provinces et dans Paris, malgré cela les particuliers qui ne se melent de rien comme moi y sont fort en sureté et n'ont rien à craindre. Elle est extremement malheureuse, mais tres courageuse, c'est un ange je lui ai dit de votre part tout ce dont vous m'avés chargé et cela lui a fait plaisir, je tache de la consoler le plus que je puis, je le lui dois elle est si parfaitte, pour moi. Je ne sais pas encore quand j'irai à mon Regt, je voudrois retarder le plus possible mon depart et attendre qu'il y ait quelque chose de reglé pour nos Regts, on dit qu'ils ne seront pas reformés.. T[aube] me mande qu'il part pour Plombières le 12 ou le 13, je voudrois qu'il aille plutot a St Amand, je vais consulter ici des chirurgiens habiles pour lui et je lui en enverrai le resultat. Son amitié est bien precieuse et fait ma consolation, ah, ma tendre amie, combien nous serions heureux si nous pouvions une fois dans notre vie etre reunis ici, je n'en desespere pas encore. Adieu vous savés si je vous aime » [2].

Ce 28 *juin* [1790].

« Ma chere amie, j'ai reçu les deux votres du 25 may et 11 juin et je vous remercie bien des details que vous me donnés ils sont affligeants mais ceux de ce païs-ci le sont bien encore davantage,

1. Inédit.
2. Inédit.

cela augmente tous les jours et Dieu sait ou cela finira. Le Roi et la Reine sont bien malheureux, et ils ne le meritent pas, la noblesse et le clergé sont détruits enfin on ne rencontre partout que des gens ruinés et qui perdent leur état. Elle est aussi bien malheureuse pauvre femme son courage est au dessus de tout et la rend encore plus interessante, elle est bien sensible a tout ce que vous dites pour elle, jamais on ne l'a mieux merité et jamais on n'a ete plus parfaitte. Mon seul chagrin est de ne pouvoir la consoler entierement de tous ses malheurs et de ne pas la rendre aussi heureuse quelle merite de l'etre. C'est de ches elle a la campagne que je vous ecris. Je ne sais pas encore quand j'irai a mon Rgt : ce ne sera surement qu'apres la ceremonie du 14 juil : mais outre que ce sejour est plus cher que celui de Paris, le militair va si mal ici qu'il n'y a pas de plaisir a servir, mon Rgt s'est cependant fort bien conduit jusqu'apresent, j'espere que cela continuera. Le Roi et la famille Royale sont a St Cloud, ils y sont bien mieux qu'a Paris et plus librement car ils peuvent se promener tant qu'ils veulent personne n'y va que le service et je n'y ai pas eté... Adieu ma chere amie T.[aube] me mande qu'il est a Plombieres je vais lui ecrire que je voudrois bien qu'il vint se faire guerir ici à Paris. Adieu, vous savés si je vous aime » [1].

Pendant l'été où la famille royale séjournait tant à Saint-Cloud qu'à Fontainebleau, avec des séjours intermittents à Paris, Fersen était souvent chez des amis aux environs de Paris. Le 31 juillet il écrit à Sophie qu'il irait le lendemain chez Mme Fitz-James, à 5 lieues de Paris.

Ce 31 juillet [1790].

« Depuis quelque tems, je suis beaucoup a la campagne comme je vous l'ai mandé, chez le comte Esterhazy et demain je vais passer quelques jours chez la duchesse de Fitz-James, c'est à 5 de nos lieux d'ici, c'est un charmant endroit » [2].

De retour à Paris le 6 août, il écrit à Sophie que Marie-Antoinette avait manqué à son bonheur pendant ce séjour à la campagne.

1. M. de Heidenstam qui place cette lettre à la date du 9 octobre 1789 en a donné quelques fragments inexactement reproduits.
2. Inédit.

Ce 8 aout [1790].

« Ma chere amie, il y a deux jours que je suis de retour de la campagne, ou j'en ai passé cinq, c'étoit chés la duchesse de Fitz-James à Fitz-James, c'est la meilleure femme du monde, bien malheuseuse de tout ce qui se passe, tant à cause d'elle-meme, qui se trouve ruinée, que par son attachement à la Reine, dont elle est Dame de Palais, je l'aime beaucoup. Nous n'etions que 7 personnes mais nous nous convenions fort et j'y ai ete bien heureux, elle manquoit cependant à mon bonheur et sans cela il n'y en a pas de parfait pour moi... Adieu, ma chere amie, s'il m'est possible d'aller voir Taube avant son retour j'irai un moment à Aix la Chapelle » [1].

Il n'eut pourtant jamais le temps d'aller à Aix-la-Chapelle.

Fin août, Fersen s'installa à Auteuil, dans une maison de la campagne, appartenant à Esterhazy. Il écrit dans une lettre à Taube du 5 septembre :

« Depuis 10 jours je suis etabli à Auteuil dans une maison que le C : te Esterhazy a loué il est allé mener sa femme et ses enfants en Angleterre, car on craint toujours que le C : te d'Artois ne fasse une folie et n'entre en France malgré tout ce qu'on peut fair pour l'en empecher, il y est poussé par le P : ce de Condé et les aristocrates ce seroit une grande folie et qui gateroit tout. Comme Auteuil n'est qu'à 1 /2 lieu de Paris sur le chemin de Versailles je vas souvent à Paris, il y a d'ailleurs beaucoup de gens de ma connoissance qui y ont des maisons et la societé y est bien agreable » [2].

Dans une lettre du 17 septembre, il donnait à Taube de nouveaux détails sur cette société d'anciens fidèles de Versailles qui se réunissait maintenant à Auteuil :

« ... Je suis toujours etabli a Auteuil, mon cher ami, dans la maison, que le C : te Esterhazy y a, j'y suis fort heureux et plus tranquille qu'a Paris, et comme c'est a la porte du Bois de Boulogne les promenades y sont charmantes, mesdames de Vauban,

1. Inédit.
2. Inédit.

de la Reniere et de Balbi y sont etablies et tiennent maison, il y a toujours du monde, et la promiscuité de Paris fait qu'on peut y aller diner et souper et profiter des spectacles. »

Cet été de 1790, Fersen pour une fois semblait pleinement heureux. La situation politique s'était d'ailleurs éclaircie. Les mois qui suivirent la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, furent les plus tranquilles et les plus heureux depuis le début de la Révolution et la popularité de la famille royale semblait même s'accroître. Fersen a donné un aperçu des conditions politiques à ce moment dans sa lettre à Taube du 5 septembre 1790 :

« Les affaires vont toujours plus mal ici, mais le mal est un bien pour eux et les mecontents augmentent toujours. Lafayette tremble les Jacobins sont contre lui et travaillent a le perdre car il est comme vous savés du club de 89 qui est un detachement des moins enragés des Jacobins, Mirabeau, qui est son ennemi mortel, s'est rapproché de la cour avec de l'argent on en fait ce qu'on veut, encore un sujet de crainte pour la F... et un incident pour eux il faut savoir s'en servir habilement et tenir l'un par l'autre, il y a des provinces fort mecontentes plusieurs veulent supplier le Roi de fixer le moment de son voyage, ce sera un bon moyen de sortir de Paris, plusieurs villes veulent même redemander les parlements, la misere se fait sentir partout, elle hate le mecontentement et je ne regarde plus la position du Roi comme si mauvaise, mais il faut de la patience et il faut encore leur donner un hiver apres cela il faut peut etre agir. La Reine gagne toujours dans le public, on ne s'adresse plus qu'a elle, et Mirabeau ecrivoit [1] en parlant d'elle *Le Roi n'a qu'un homme c'est sa femme.* Enfin Necker quitte, sa demission est donnée et acceptée à la satisfaction de tout le monde, il part dans trois jours et n'emporte les regrets de personne, je ne sais pas si Stael part je suppose qu'il accompagnera sa femme qui part dans un mois. Il m'a beaucoup parlé l'autre jour de la maniere froide dont la R[eine] le traitoit, qu'il ne savoit pourquoi, il m'a fait l'apologie de sa conduite et a eu l'air de vouloir a present se rapprocher de la cour cela m'a revolté.

« Le depart de Necker est une bonne chose pour notre plan, mon ami, ou pour mieux dire le mien, mais que votre amitié

1. Dans son journal.

pour moi vous a fait adopter. Stael accompagnera probablement sa femme, il faut dans cet intervalle quelqu'un pour fair les affaires le nouveau secretair sera trop peu au fait pour cela on pourroit alors m'en charger soit publiquement en me donnant des lettres soit secrettement, ou meme en m'envoyant des lettres dont je ne ferois usage que dans le cas ou cela seroit necessaire comme celui ou l'on me soupçonneroit de tramer une contre revolution, et ou on pourroit vouloir m'inquietter la dessus ce qui peut arriver dans un tems de troubles ou d'infamie comme celui-ci. Si le Roi etoit content de moi il pourroit ensuite me nommer Ambassadeur, mais je crois qu'il feroit bien de differer encore cette nomination, car les cours de Turin et Naples ont éloignés leurs abmassadeurs et celle de Vienne fait partir le sien sous pretexte d'aller a la Haye pour les affaires des païs bas... je crois meme que si l'amb. ne prenoit pas le parti d'accompagner sa femme, il ne seroit pas mal fait de le lui ordonner. Si le Roi me charge de ses affaires je crois qu'il seroit necessaire qu'il envoye des lettres de creance mais je n'en ferois usage que dans le cas que je viens de vous dire... » [1]

Il trouvait aussi le temps de s'occuper d'autre chose que de politique. Dans une lettre du 10 septembre 1790, il chargea sa sœur Sophie de la commission de commander des gants de Scanie qu'on a le droit de croire être destinés à Marie-Antoinette :

Ce 30 *septembre* [1790].

« Ma chere amie j'ai reçue hier la votre du 7 de ce mois et je vous remercie bien de tous les details que vous m'y donnés... J'attend avec bien de l'impatience des nouvelles de notre ami T[aube] je serai bien tranquille quand je le saurai heureusement arrivé et qu'il n'a pas trop souffert de son voyage. Parlés lui quelques fois de moi quand vous serez ensemble et donnés moi de ses nouvelles je lui ecris aujourd'hui. Je suis toujours etabli à Auteuil et j'y suis plus content qu'a Paris. J'y resterai je crois jusqu'au commencement de novembre a moins que je n'aille voir mon frere, j'attend de ses nouvelles, pour savoir ou le trouver. La difficulté de voyager dans ces tems ci pourroit cependant me retenir. J'approuve fort, ma chere amie, le parti que vous prenés et la conduite que vous voulés tenir surtout gardés vous bien d'être exagerée ma chere amie. Voici une commission qu'il

1. Inédit.

faudra que vous tachiés de faire le plutot possible, il s'agit de trois douzaines de gants de Scanie, mais il faut qu'ils soient bien fins beaucoup plus qu'on ne les fait ordinairement, il faudra faire preparer les peaux exprés afin qu'ils soyent le plus fins possibles, Voici le modele des gants il faut qu'ils soyent exactement de mêmes et qu'on ne perde pas un instant pour les faire, des qu'il y en aura une douzaine de faitte vous me l'enverrés par la poste il faudra l'adresser a Mr Bregardt à Hambourg ou simplement à moi. Ces gants sont pour la Reine d'Espagne. Surtout ma chere amie faittes les faire tres fins. Il est indifferent qu'ils soyent plus chers qu'ordinairement on pourroit même le leur proposer pour qu'ils soyent bien beaux.

« Voici donc ma commission :

« 3 douzaines de gants de Scanie extrememeut fins [1] il faudroit fair preparer les peaux exprés.

« Le prix ne fait rien.

« Il faut qu'ils soient exacts au modele.

« Il faut qu'ils soyent pret le plutot possible des qu'une douzaine sera faitte il faut me l'envoyer par la poste.

« Adieu, ma chere amie, vous connoissés toute ma tendre amitié pour vous [2] »

En octobre, il écrit d'Auteuil à Sophie pour la féliciter du retour de Taube :

15 *octobre* [1790].

« Ma chere amie j'ai reçue hier la votre du 21 et je vous remercie bien des nouvelles que vous me donnés de notre ami, je concois et je jouis bien du plaisir que vous avés eu de le revoir c'est une grande consolation pour moi de le savoir revenu...

« Ce que Taube vous a dit d'elle m'a fait grand plaisir, elle le merite, c'est un ange de conduitte, elle m'etonne et je voudrois que tout le monde l'aimat autant qu'elle le merite et lui rendit justice. Je suis toujours etabli a Auteuil et j'y suis tres content et tres heureux. Je ne vous dis rien des affaires, les papiers publics en parlent assés elles vont mal, mais a force d'aller ainsi elles iront bien... » [3]

1. Il a d'abord mis « très fins ».
2. Inédit.
3. M. de Heidenstam a publié un fragment de cette lettre, mais en a changé complètement le texte.

Le 28 octobre prit fin son paisible séjour à Auteuil :

30 *octobre* [1790].

« ... J'ai quitte Auteuil depuis deux jours il commence a faire trop mauvais pour y rester, mais je regrette ce sejour j'y etais tranquille du moins et loin de Paris, c'est beaucoup au lieu que me voila confiné dans ce vilain cloaque. La cour est encore à St Cloud et y restera, dit on jusqu'au 15 Nov » [1].

Ces lettres ne nous permettent pas d'établir avec certitude la fréquence des visites de Fersen à Marie-Antoinette pendant cet été. Dans une lettre à Taube, où il lui racontait qu'il avait rencontré Stael, Fersen écrit :

« Notre stupide Azor [2] m'a prié de demander à la Reine pourquoi elle le traitait si mal et qu'il n'en savait pas la raison ; je lui répondis que je ne pouvais lui faire cette commission, car je ne la voyais jamais ou fort rarement, et qu'elle ne m'avait jamais parlé de lui... Je lui dis aussi que depuis le retour de la cour à la ville, moi et tous ceux qui étaient attachés à la Cour, avions décidé de ne pas nous y montrer souvent, et surtout pas chez la Reine » [3].

Nous avons cependant des raisons de croire que ses visites n'étaient pas si rares. Nous citons le témoignage de Saint-Priest :

« La cour obtint de passer l'été à Saint-Cloud, mais Leurs Majestés n'étaient jamais sans surveillants de leurs démarches. Des aides de camp de Lafayette les suivaient partout et l'un d'eux couchait dans l'anti-chambre de la reine, sous prétexte d'être en mesure de recevoir des ordres à porter à Lafayette. « Quand je regarde dans le parterre, disait la reine à Saint-Cloud, j'aperçois cet homme dans les hauteurs qui dominent ; si je vais où je l'ai vu, je l'aperçois à la hauteur voisine ». A la promenade, soit à pied, soit à cheval, il la suivait constamment. Cela

1. Inédit.
2. Staël.
3. Inédit. L'original est en suédois.

m'empêchait pas, que les visites de Fersen étaient toujours admises. Il s'était établi au Village d'Auteuil chez un de ses amis, d'où il se rendait à Saint-Cloud sur la brune. Je fus averti, qu'un soldat des gardes françaises, appelées alors gardes soldés, rencontrant Fersen à trois heures du matin, sortant du château, était sur le point de l'arrêter. Je crus devoir en parler à la reine, et lui observer, que la présence du comte de Fersen et ses visites au château pouvaient être de quelque danger. « Dites-le lui », répondit-elle, « si vous le croyez à propos. Quant à moi je n'en tiens pas compte. » Et, en effet, les visites continuèrent comme de coutume. »

Voici encore quatre fragments significatifs de lettres de Fersen à Sophie :

Ce 19 [*decembre* 1790].

« Ma chere amie j'ai reçu la votre du 26 il y a deux jours, et je ferois votre commission pour les cheveux, cette idée me charme et ce seroit pour elle une grande jouissance de le savoir. Fabian est toujours a Strasbourg, il m'a mandé que son projet etoit de ne retourner qu'au printems mais mon Pere m'a ecrit a ce sujet une lettre de fort mauvaise humeur contre lui »... [1]

Ce 3 *janvier* [1791].

« Adieu ma tendre amie je suis si occupé de lui [2] et de vous que je ne puis vous parler d'autre chose. Voici les cheveux que vous m'avés demandé s'il n'y en avoit pas assés je vous en enverrai encore, c'est elle qui vous les donne et elle a ete vivement touchée de ce desir de votre par. Elle est si bonne et si parfaitte et il me semble que je l'aime encore plus depuis qu'elle vous aime. Elle me charge de vous dire combien elle sent vos peines et combien elle les partage. Ah, je ne mourrois content que lorsque vous l'aurés vue. Adieu » [3].

1. Inédit.
2. Taube.
3. M. de Heidenstam reproduit le passage : « voici les cheveux » jusqu'à la fin, mais situe la lettre faussement à la date du 3 janvier 1785.

Ce 17 [*janvier* 1791].

« Ma chere et tendre Sophie je recois a l'instant la votre du 28. Ah, comme je sens et je partage vivement vos peines elles augmentent toutes les miennes, elles etoient adoucies autrefois par la certitude de votre bonheur, de votre tranquilité j'etois heureux de vous savoir heureuse apresent je n'ai même plus cette consolation et vos chagrins me penetrent l'ame. Ma chere amie parlés m'en souvent parlés m'en toujours dites moi tout ce que vous eprouvés tout ce que vous sentés c'est un besoin, c'est une consolation d'épancher son cœur dans le sein d'un ami et vous savés que vous n'en avés pas de plus vrai et de plus tendre, dites moi que vous etes au desespoir que vous etes bien malheureuse vous ne sauries jamais me le dire autant que je le crois et que je le sens, mais cela vous consolera un moment, et c'est tout pour moi, que ne puis-je voler auprés de vous et adoucir par ma presence vos chagrins nous en parlerions dumoins... Ah, ma tendre Sophie vivons l'un pour l'autre et si le sort veut nous accabler de ses coups les plus cruels, vivons pour nous les rapeller et nous consoler si cela se peut en ne cessant de nous entretenir de nos pertes... Adieu adieu.

« ... Adieu adieu elle vous dit mille choses et partage bien tendrement vos peines, elle en pleure souvent avec moi, jugés si je dois l'aimer.

« Si vous avés un moyen pour qu'il soit simple que la bague que vous voulés avoir soit faitte ici, mandés le moi et comment vous le voulés faire faire, c'est elle qui le veut et qui veut vous la donner. Repondés moi au plutot » [1].

6 *fevrier* [1791].

« Votre santé m'a donnée de l'inquietude ma chere amie elle l'a vivement partagé cela l'a un peu adouci. Dieu merci notre ami me mande que cela va mieux, il ma aussi donné des détails de la sienne et j'en avois besoin, elle m'occupe fort, sa conservation est necessaire a notre bonheur et je ne cesse de faire des vœux pour lui, ah, ma chere amie je conçois et je partage bien touttes vos inquietudes la dessus... Ma santé est bonne la sienne l'est assés malgré tous les chagrins qu'elle a nous n'avons pas du tout hiver ici il n'a encore gelé que deux fois. Adieu. J'ecrirai un de ces jours a Nortun de payer les gantz » [2].

1. Inédit.
2. L'homme d'affaires de la famille Fersen en Suède.

Il semble que le trio d'amitié de Fersen, Taube et Sophie s'était élargi et qu'il comprenait maintenant un quatrième membre : Marie-Antoinette.

***

Mais la famille royale était rentrée à Paris et les conspirateurs se remirent à l'œuvre. Le général Bouillé envoya fin décembre son fils à Paris pour étudier les possibilités d'une fuite. Celui-ci raconte dans ses Mémoires les préparatifs qu'il faisait avec Fersen :

« J'avais concerté avec M. de Fersen des moyens surs pour notre correspondance.

« Les lettres m'étaient adressées par M. de Fersen pour le baron de Hamilton, Suédois et colonel du régiment de Nassau en garnison à Metz ; j'adressai les miennes pour M. de Fersen à la baronne de Korff, femme de cinquante ans, intime amie de celui-ci et entièrement dévouée au roi et à la reine, d'autres fois à M. de Silversparre, secrétaire de l'ambassade de Suède.

« Il (l'evêque de Pamiers) me dit, que le roi et la reine étaient instruits de mon arrivée, et que, comme il serait trop dangereux pour moi, aussi bien que pour eux, que je les visse en particulier, le comte de Fersen était chargé de me voir de leur part, et de me mettre au fait de toutes les relations intérieures et extérieures, afin que je pusse en rendre compte exact à mon retour à Metz. Leurs Majestés désiraient que je traitasse dorénavant avec M. de Fersen qui avait toutes les instructions. Ce fut donc chez celui-ci qu'il me promit d'arranger le premier rendez-vous.

« Au bout de quelques jours mon entrevue avec le comte de Fersen fut arrangée par l'évêque de Pamiers, ainsi que nous en étions convenus. Je pris les plus grandes précautions pour qu'on ne put me voir entrer chez une personne qui, par son assiduité au château, devait être suspecte au parti opposé mais soit négligeance, ou excès de confiance, il est certain, qu'on observait peu ses démarches.

« J'arrivai donc la nuit dans une maison très retirée au coin de la rue de Matignon, faubourg Saint-Honoré, et après nous être assurés que nous ne pouvions être entendus, nous entrâmes en matière...

« Après cet aperçu sur l'asile que le roi pouvait et devait choisir, nous traitâmes des moyens d'y arriver, et la sortie du château des Tuileries, dont toutes les issues étaient gardées avec une vigilance extrême, me parut le point le plus difficile. Cependant le comte de Fersen se chargeait et répondait de cette opération délicate. Il me donna assez de détails sur l'intérieur du château pour me faire voir la possibilité d'en tirer secrètement la famille royale... »[1]

Tout d'abord on avait choisi Metz comme but de voyage et lieu de résidence du Roi, mais on se ravisa et se décida pour Montmédy. La mort de Mirabeau, politique génial et habile organisateur, qui, vers la fin, avait soutenu la Cour par conviction, fut une grande perte pour Marie-Antoinette et changea complètement la face des choses. Fersen écrit à Taube, le 4 avril :

« Mon cher ami, Mirabeau est mort avant-hier, c'est une grande perte, car il travaillait pour eux et commençait à leur être utile et leur aurait été d'un grand secours pour l'exécution de leur projet »[2].

« Le Reine pleura, c'est tout dire », lit-on dans les mémoires de Mme d'Adhémar, « elle s'écria : notre dernière ressource nous est enlevée. »

En parlant de sa « dernière ressource » Marie-Antoinette fit allusion à son unique soutien dans l'Assemblée Nationale, car hors de l'Assemblée, elle avait quatre personnes qui jouissaient de sa confiance : Breteuil (« papa » Breteuil, comme elle l'appelait aux beaux jours, selon les lettres de Fersen à son père), Fersen, Mercy et Bouillé. Seul Fersen se trouvait à Paris. Mercy et Breteuil étaient à Bruxelles, Bouillé à Metz. C'était donc uniquement avec Fersen qu'elle pouvait échanger des pensées, sans crainte d'être compromise.

1. Bouillé : *Mémoire sur l'affaire de Varennes.*
2. Inédit. L'original est en suédois.

Louis XVI était un homme de devoir, fermement convaincu que la protection royale était la condition primordiale de la prospérité du pays et du bonheur du peuple, conception de la mission du Roi qui avait été transmise de père en fils, de génération en génération. Ce n'est que lorsque les attaques contre son cher clergé redoublèrent et que les critiques contre ses relations personnelles avec lui se multiplièrent qu'il approuva le projet de fuite. Au lendemain de l'incident de Saint-Cloud du 18 avril, il se sentit pour la première fois moins sûr au milieu de « ses enfants ». Cet événement pénible accentua son amertume.

Dans les mémoires de Mme d'Adhémar se trouve un récit de l'incident que nous reproduisons ici parce qu'il a trait à Fersen :

« Parmi ceux qui accoururent les premiers au bruit de cette grossière insulte, faite à la majesté royale, le comte Fersen fut celui que la Reine vit arriver avec le plus de contentement. Ce seigneur, dont l'affection égalait le respect, s'empressa de répéter à Sa Majesté ce qu'il lui avait dit tant de fois sur la nécessité de reconquérir son indépendance ; déjà même, et sans en avoir eu l'ordre exprès, il s'occupait d'une partie des préparatifs : il le dit à Marie-Antoinette.

— Le Roi vous donne carte blanche, répondit-elle ; il compte sur votre zèle et votre amitié.

« M. Fersen, ivre de joie, s'inclina, et avec une présence d'esprit parfaite, changea de conversation, parce qu'un seigneur de la cour demi-suspect s'avançait en ce moment. Il resta peu au château, tant il était impatient de réfléchir à ce qu'il devait faire, il se mit à tracer des plans dont aucuns ne le satisfirent d'abord ».

« M. Fersen fit des prodiges », ajoute-t-elle plus loin, « il aplanit les difficultés, détourna les soupçons, et en dernière marque d'extrême attachement conduisit lui-même la voiture à la sortie de Paris ».

Fersen avait une tâche écrasante : il devrait se renseigner par des agents secrets sur les sentiments des grandes et petites puissances vis-à-vis de l'entreprise. Il devait tenir tous les conspirateurs au courant de la tournure des

événements, les informer des complications qui se produisaient. Gustave III n'était pas seul à exiger des rapports, car dans une lettre à Breteuil Fersen s'exclame :

« M. de Mercy a tort de se plaindre de ne pas être instruit, on lui écrit autant que la difficulté d'une correspondance qui doit être aussi secrète et la rareté des occasions de lui faire parvenir des lettres le permettent. »

Il devait en outre recruter des agents absolument sûrs, écarter ceux qui inspiraient méfiance, motiver les raisons de sa confiance ou de sa suspicion dans de volumineux rapports. Lorsque les grandes puissances ne montraient pas assez d'enthousiasme ou hésitaient dans la crainte de complications politiques et diplomatiques de soutenir cette entreprise risquée, il lui fallait chercher les raisons de leur attitude et les expliquer par des arguments psychologiques. « Cette différence de langage », écrivit-il à Breteuil dans cette même lettre du 2 avril, en faisant allusion à la crainte que nourrissait l'Empereur de complications éventuelles avec l'Angleterre et à la froideur vis-à-vis de l'entreprise que ce sentiment lui inspira, « ne peut, selon moi, être attribuée qu'au penchant naturel de l'Empereur pour la paix, à la crainte qu'il a de compromettre la durée par la démarche un peu prononcée en faveur du Roi, à l'indécision de son caractère et à l'embarras qu'il éprouve de donner une réponse positive de ce genre... »

C'est encore à lui de déchiffrer toutes les lettres qui arrivent et quelquefois même de les copier pour le compte du Roi, tâche d'autant plus difficile qu'elles étaient souvent écrites à l'encre sympathique et si peu lisibles qu'il était parfois impossible d'en tirer une seule phrase cohérente !

« J'ai reçu..., votre dépêche des 11 et 16 mars », — c'est toujours la lettre du 2 avril à Breteuil, — « mais à force d'être mystérieux vous avez presque été inintelligible et j'ai manqué ne jamais vous pouvoir lire. L'encre que vous avez employée était tellement faible qu'on ne pouvait rien déchiffrer, qu'en la tenant contre le jour, et pour que

le Roi pût la lire, il m'a fallu copier le tout ; comme je n'ose me fier à personne, cela a été fort long. »

C'est lui aussi qui doit procurer l'argent nécessaire. Il écrit à Taube le 1 : er avril :

« La difficulté de trouver de l'argent etant très grande pour le Roi de France, ne serait-il pas possible, mon ami que sous pretexte d'acquerir des Biens nationaux vous pussies trouver par des Banques en Suede un emprunt en Holl : /ande / de 2 ou 3 millions en votre nom, en mien et en celui de quelques autres je me ferais garant de cette somme je vous enverais deux Blancs Seings de moi pour les remplir si cela est nécessaire. » Dans la même lettre il raconta, qu'il avait écrit à son homme d'affaires en Suède Northun, de lui envoyer 12,000 livres, « soit par emprunt ou du restant de mes appointements ou de la pension de mon père. Cet argent me sera extremement nécessaire [1]. »

« Dites-moi surtout si vous avez l'argent nécessaire », écrivit Bouillé le 18 avril. « Occupez-vous surtout beaucoup d'avoir de l'argent », rappelle-t-il le 9 mai. « Je vous envoie par la diligence de demain ou mardi, dans du taffetas blanc et à l'adresse de M. de Coutades un million en assignats », répondit Fersen à Bouillé le 26 mai. Mais il ne suffisait pas de parer aux besoins immédiats, il lui fallait encore penser à l'avenir : « Nous avons 4 millions pour les premiers besoins », l'informa Fersen le 16 mai. « Il serait, je crois, intéressant de prendre sur le champ un parti sur la banqueroute à faire ou non, et sur les assignats. Les biens du clergé, en les leur rendant, pourraient en répondre. Cela ferait des ennemis de moins et intéresserait tous ceux qui en sont porteurs et tous banquiers au succès du roi, qu'en pensez-vous ? »

Il devait surveiller l'exécution des preparatifs : « J'ai peine à trouver vos chevaux ; j'espère les envoyer demain », écrivit-il à Bouillé. Mais peu de temps après, il réussit à en trouver. « Le cheval gris est pour vous ; le petit entier pour votre frère, à moins qu'il n'aime mieux le bai ; les

1. Lettre inédite, dont la première partie, en français, est déchiffrée de la main de Taube.

deux autres pour Goguélat », dit-il le 4 juin. Ainsi, il trouvait encore le moyen de faire un cadeau au milieu de ses soucis et de ses occupations !

S'il lui était difficile de satisfaire tout le monde, il était encore plus difficile de garder le secret. Chaque ligne de ses lettres ou de ses rapports exprimait sa crainte des indiscrétions. Gustave III était connu pour être bavard, Condé et Artois sacrifiaient volontiers le salut du Roi et de la Reine à la satisfaction de leur propre vanité, les émigrés ne formaient dans toute l'Europe qu'une grande famille dans laquelle on n'avait aucun secret l'un pour l'autre.

Lui-même faisait preuve d'une extrême prudence. Dans une lettre à Taube, du 7 mars, après avoir résumé le contenu d'une missive qu'il avait adressée le jour même à Gustave III, il ajouta en langage chiffré :

« Tout ce que j'ai mandé au Roi, comme des idées de moi, sur le départ du Roi et de la Reine de France, sur la manière d'opérer un changement ici, et sur la nécessité des secours étrangers, est un plan qui existe et auquel on travaille ; tout le monde l'ignore et il n'y a que quatre français dans la confidence, dont trois sont hors du pays. Celui qui y est sûr, n'est pas à Paris. Je n'ai rien mandé là dessus au Roi [1] ; j'ai craint un peu son indiscrétion, et cela demande le plus grand secret. Vous sentez combien cela est important, et vous n'en ferez usage qu'autant que cela serait nécessaire pour qu'il vous semble, parce que je vous ai écris qu'il y a quelque plan et qu'on y travaille. Méfiez vous surtout de tous les français, même de ceux qui sont le mieux intentionnés, ils sont d'une telle indiscrétion qu'ils gâteraient tout, s'ils savaient quelque chose, ils ne manqueraient pas d'en écrire sur-le-champ... M. le comte d'Artois et le prince de Condé ne sont pour rien dans ce plan ».

« Suppliez le Roi », écrit-il en chiffre à Taube le 18 avril, « de bien prendre garde à soi, s'il vient à Aix-la-Chapelle ; même avec les personnes les mieux intentionnées ; ils interpréteront les moindres mots qui lui échapperont, et leurs indiscrétions peuvent être aussi nuisibles dans ce moment,

1. Le Roi de Suède.

que l'espionnage des plus enragés, pour connaître les sentiments du roi. »

Et dans la lettre à Breteuil :

« Recommandez à M. de Bombelles [1] la plus grande prudence et une grande circonspection vis-à-vis du comte d'Artois. Le roi craint, et avec raison, qu'il ne revienne quelque chose de ses projets à M. le prince de Condé, et que ce prince, poussé par son ambition et le désir de jouer un rôle principal, ne hâte l'exécution de son entreprise chimérique ; et vous sentez assez qu'elles en seraient les conséquences et les inconvénients pour celle que le roi veut exécuter. »

Il fallait encore ménager les susceptibilités de chacun, faire ou répondre à des politesses, négocier des ententes, gagner des appuis, faire miroiter aux yeux des conspirateurs les avantages matériels à retirer de l'entreprise pour tenir chaud leur enthousiasme : « La reine me charge de lui [2] dire, que sa Majesté est extrêmement touchée de la marque de confiance du roi », écrit Fersen à Taube le 11 avril 1791, « qu'elle est flattée de voir, par ce qu'il dit au ministre de Prusse, qu'il ait aussi bien jugé sa manière de penser dans une si grande affaire ; que certainement elle saura toujours mettre tout intérêt de famille à part dans tout ce qui pourra regarder son époux et ses enfants : sans rien préjuger cependant sur les liens qui attachent la France à ses alliés, personne ne sauroit y avoir confiance, si on les abandonnait ainsi. Elle me charge encore de témoigner au roi combien elle sera personnellement flattée de devoir à son amitié et à ses bons offices le rétablissement d'une puissance qui lui est et lui a de tous les temps été attachée. Ce sont là les propres expressions de la Reine. » [3] Il écrit à Taube le 18 avril :

« Le marquis de Bouillé a proposé au Roi de France de céder

1. Bombelles avait été mis dans la confidence en raison de l'amitié de Mme Élizabeth pour sa femme.
2. Gustave III.
3. Dans la marge de ce passage Fersen a indiqué : « *Ecrit sous sa propre dictée* ». Klinckowström a omis cette notation.

à l'Angleterre quelques possessions dans l'Inde, ou même la totalité en se réservant d'y commercer. Le roi répugne fort à un si grand sacrifice, et attend là-dessus l'avis du Baron de Breteuil »

A mesure qu'approchait la date de la mise à exécution du plan d'évasion, les préparatifs se faisaient plus fébriles. Fersen maîtrisait à peine ses inquiétudes. Les continuels retards lui inspiraient beaucoup d'inquiétude. Il avait tout d'abord été décidé que la fuite aurait lieu fin mai ; on l'avait ensuite reculée pour que le Roi pût toucher; le 1er juin, les deux millions trimestriels de la liste civile, puis nouveau retard jusqu'au 12, parce que le Dauphin avait une femme de chambre qui était « enragée » et qui ne devait quitter son service que le 11 ; enfin, d'autres retards parce que la femme de chambre du Dauphin reculait son départ. Mais ces retards ne l'inquiétaient pas outre mesure. Il craignait surtout que Bouillé ne commît une faute. Les événements se chargeaient, hélas, de lui donner raison ! Tout échoua par suite de l'incapacité de Bouillé, dirait-il plusieurs années plus tard. Mais cette réflexion n'est nullement une constatation faite après coup, il s'en était rendu compte dès le début. Les instructions qu'il transmettait à Bouillé respirent une crainte perpétuelle de voir le général mettre en mouvement un appareil trop considérable qui éveillerait des soupçons et attirerait l'attention générale. A une lettre sans date de Bouillé à Fersen où il lui énumérait tous les détachements qu'il allait placer le long de la route et dont il confiait l'inspection pour la première partie du chemin à Fersen — « occupez-vous bien de la sûreté de la route jusqu'à Châlons » — celui-ci répondait le 26 mai :

« Il n'y a pas de précautions à prendre d'ici à Châlons, la meilleure de toutes est de n'en pas prendre ; tout doit dépendre de la célérité et du secret, et si vous n'êtes pas bien sûr de vos détachements, il vaudrait mieux de n'en placer que depuis Varennes, pour ne pas exciter quelque attention dans le pays. Le roi passerait alors tout simplement. C'est de ne pas faire du mouvement à Châlons qu'on ne peut pas rassembler de gardes du corps ».

Ce n'est pas une, mais plusieurs fois, qu'il écrivait à Bouillé que les détachements auraient un effet contraire à celui qu'on escomptait et qu'ils pourraient même compromettre la réussite de l'entreprise : « Assurez-vous bien des détachements ou n'en placez que depuis Varennes. » « Il faudrait pour éviter tout soupçon et tout mouvement à Châlons, que le détachement du pont de Somervesle n'y arrive que le mardi à midi, car le Roi pourra y être à 2 1/2 ».

Il ne voyait pas moins clair dans le choix des personnes à employer et se refusa, par exemple, à donner au jeune duc de Choiseul un rôle trop visible dans l'entreprise : « Tâchez, s'il est possible de ne pas envoyer le duc de Choiseul ici », écrit-il à Bouillé, « personne n'est sans doute plus attaché, mais c'est un jeune homme, un brouillon, je crains quelques indiscrétions ; il a trop d'amis, des parents et peut-être une maîtresse à sauver ? Renvoyez plutôt Goguélat sous quelque prétexte... »

Plus tard, il se résigna quand même à approuver le choix de Choiseul, puisque Bouillé l'avait déjà envoyé au reçu de la lettre de Fersen.

Aucun sacrifice ne lui paraissait trop considérable lorsqu'il s'agissait de faciliter l'entreprise ; il donna tout l'argent qu'il possédait ou put emprunter en Suède. Il emprunta 300.000 aux dames Stegleman et von Korff, 300.000 à son amie Mme Sullivan, et même 3.000 à son concierge, Louvet. Selon son livre de dépenses, il payait au cours des années qui suivirent les intérêts de tous ces emprunts. Mais en dehors de ces grosses dépenses, il en avait bien d'autres. Son livre de dépenses pour ces quelques mois indique en janvier « pourboires à deux suisses du palais 48 livres », le 18 mars « pourboire au palefrenier du roi 24 livres », en mai « 50 livres au cocher d'Éléonore [1], 600 livres à Frantz chez Éléonore », ainsi que « le restant du loyer rue de Miromesnil 4.575 livres ». Et puis en juin : « dessin pour voiture 12 livres », « chevaux de poste pour Bondy et Bourget », « à John pour le voyage 720 livres »,

1. Madame Sullivan.

« Louis, la moitié de la voiture, 2.600 livres », « cocher d'Éléonore, 60 livres », « concierge d'Éléonore 60 livres », « Frantz 600 ».

Craignant les indiscrétions, Fersen n'avait parlé à personne des préparatifs de la fuite et n'en avait même pas informé son père. Dans une lettre à Taube, il écrit le 13 mai 1791 :

« Je n'ai rien dit a notre vieux sur nos affaires et lui ai seulement annoncé que je ne rentrerai pas cet été, croyant que je leur serai de quelque utilité » [1].

Mais le bruit de la fuite circulait partout. M. Bimbenet a très soigneusement expliqué comment il était sorti par l'escalier de service, colporté par tous les serviteurs de la famille royale qui étaient au courant [2]. Mais le bruit avait également été répandu par les amis de Mirabeau. D'après une lettre de Fersen à Taube du 23 mai 1791 Mirabeau avait eu avec ses amis Talon et Sémonville ainsi qu'avec Staël des « conversations » préliminaires sur la fuite de la famille royale.

Les lettres, saisies au domicile de Fersen, au lendemain de la fuite de Varennes, publiées par M. Bimbenet et qu'on a attribué à une « anonyme », mais dont nous avons réussi à identifier l'auteur qui n'est autre que Mme de Saint-Priest, prouvent que toute l'Europe était au courant des projets de fuite de la famille royale et qu'on parlait beaucoup du rôle de Fersen. Dans les milieux de la Cour de Londres, on lui reprochait d'être resté près de Marie-Antoinette alors que tous les fidèles étaient partis, et on estimait qu'il nuisait ainsi à la réputation de la Reine.

Mme de Saint-Priest, qui poursuivait Fersen de ses déclarations d'amour, était la femme de l'ancien ministre de Louis XVI. Au lendemain de la chute du deuxième ministère Necker, M. de Saint-Priest prit la décision de partir

1. Inédit.
2. Eugène Bimbenet : *Fuite de Louis XVI à Varennes*. Paris, 1854.

pour l'étranger, et accompagné de sa femme, il se rendit en Suède, où la sœur de Mme de Saint-Priest, le baron Ludolf, était ministre d'Autriche. Ils passèrent par l'Angleterre d'où ils prirent un bateau pour Gothembourg. C'est pendant ce voyage qu'elle adressait ses fameuses lettres à Fersen dont nous donnons ici quelques extraits :

Londres ce mardi 14 *juin* 1791.

« Le lord Dorcet est venu me voir. Il m'a parlé de la personne à qui vous êtes attaché [1] avec attachement et respect me disant que la seule chose qu'il luy reprochoit et dont il ne luy avoit pas caché à elle-même étoit son entier devouement à l'abbé de V [2] dont il ne m'a pas fait l'éloge. Il m'a assuré que lui seul avoit du crédit sur son esprit et la gouvernoit en tout despotiquement, même que vous n'avez aucun pouvoir sur elle, mais que vous ne vous occupiés que de vos intérêts et de votre régiment. Il m'a aussi ajouté qu'il étoit bien en peine pour elle du moment présent, et que c'est ce qu'il avoit le plus redouté depuis le commencement de toutes les affaires. J'ai été bien contente de luy pour ce qui regarde la personne qui vous intéresse, et pour ce qui vous concerne. Je me suis fait une loix de vous tout dire, mais autant je prends plaisir à vous apprendre le bien que j'apprends, autant je souffre de vous repetter le mal qui est toujours si injuste. Mais quel qu'il puisse être, il ne peut atteindre votre opinion qui doit être inebranlable à plus d'un titre.

« J'ai scu par Mad. d'Albanie ce que le prince de Galles luy a dit pour la personne à qui nous sommes attachés, qu'elle étoit cause de tout ; qu'il ne la plaignoit pas, puisqu'il savoit très bien qu'elle ne s'occupât qu'à s'amuser, et qu'il avoit sur tout cela des détails les plus précis. Je dois diner avec luy demain, et s'il m'en parle je lui repondrois bien comme je le dois en ce sens. C'est bien indigne et surtout dans sa bouche, et bien bas envers ceux qui ne

1. Marie-Antoinette.
2. Vermon.

sont que malheureux, mais il a aparement hérité de la haine que luy porte son ami intime...

« ... Je désire tant votre bonheur personnel, vous êtes si heureux comme vous êtes, que je serois bien fâché que rien puisse l'alterer. Je compte que nous partirons au retour de Portsmouth. Il y a un bâtiment qui part à cette époque pour Gottembourg... Il y a bien du tems que je n'ai aucune nouvelle de vous. Cette privation et cette éloignement me sont bien sensible, mais tant que vous serés heureux et content, je le serois aussi, mon très cher comte, de votre bonheur, je n'en desirerois plus d'autres. Je vous dois ce sacrifice, et j'aurois dû le faire depuis longtemps... Je suis d'une impatience extrême de quitter Londres. Je n'y laisse rien qui puisse me donner des regrets. Je suis bien peu tranquille sur ce qui vous concerne ; tout ce qu'on dit m'effraie pour vous. Mon mari m'a dit, qu'on vous blamoit beaucoup de la conduite que vous tenés, et que vous avez fait et faites le plus grand tort à certaine personne que vous sacrifiés au mépris général ; que tous ceux qui luy en ont parlé ont témoigné l'étonnement qu'ils éprouvoient du peu de ménagement que vous mettiés à sa réputation et que vous la perdiés entierement dans l'esprit de ceux qui pourroient prendre quelque intérêt à Elle, sans compter que vous exposiés sa vie même. Je me suis disputé sur cela avec mon mari, car j'envisage la chose bien differament, et je trouve que dans le moment, vous ne sauriés trop lui prouver votre attachement, en ne la quittant pas, et en lui donnant toutes les preuves qui dépendent de vous. Et ce qu'on blâme et trouve malhonnête de votre part, je le trouve sublime, et je ne peux que vous en estimer davantage. Je vous suis trop attachée ainsi qu'à Elle pour pouvoir penser differament ? Adieu, mon cher comte, ménagés votre santé et votre vie, je ne puis assés vous en supplier ; vous le devés même aux personnes à qui vous devés être attachés. »

Ce 17 *au soir.*

« Je ne veux pas laisser partir ce courrier sans vous parler du prince de Galle, mon cher comte. Je viens de diner avec luy ches Milord Randon. Il n'y avoit que nous, Mad. d'Albanie, et deux autres Anglois. Avant le diner, il me demanda, si j'avois foy en tout ce qu'on *disoit* ; que la chose paroissoit serieuse ; que leur flotte auroit apparement cette destination ; que la personne à qui vous êtes attaché avoit un courage si grand que malgré cela elle aurait surement bien peur ; et se retournant du côté de Mad. d'Albanie il luy dit, toujours avec cet air de persiflage : Vous savés quelle est ma façon de penser sur Elle. A table j'étois auprès de luy ; il me demanda, si je ne trouvois pas que lord Randon vous ressembloit, qu'il vous avoit beaucoup connu à Londre ; que vous portiés le même uniforme que lui bleu et jaune ; que vous étiés assez bien de figure ; toutes ces dames repondirent que vous étiés bien changé et que vous étiés très-laid. On ne dit plus rien sur vous après ce beau préambule. Il me parla du duc d'Orléans, me disant qu'il l'aimoit de tout son cœur ; qu'il avoit été parfait pendant son séjour en Angleterre.

« Après toute cette belle conversation il se mit à contrefaire plusieurs Anglois de notre connoissance, et il peut passer maître de ce talent ; il finit par nous chanter une chanson françoise, contrefaisant la voix et les gestes de l'ambassadeur de l'Espagne qui a la marotte en vérité de chanter en jouant de la guitarre avec la voix la plus rauque et la plus cassée. Il nous dit qu'il l'avoit vu aussi danser une danse espagnole avec les castagniettes avec Mad. Sulivan chez M. de Crafford, et que cela étoit si ridicule qu'il en avoit pensé mourir de rire. Au surplus il ne nous fit pas l'éloge de Mad. Sulivan qu'il traita de marchande de pommes et dont il fit des détails peu agréables. J'en suis faché pour vous de n'avoir pour rival que M. de Reignière. C'est un peu triste quand on est jeune, aimable et beau comme vous l'êtes. Je ne sais pourquoi je crains, que la confidence que veut me faire le vicomte ne regarde mad. Sulivan, mais je ne songeai plus que je n'ai que de

l'amitié pour vous. Mais badinage à part, vous êtes voués à ce seul sentiment de ma part, et c'est irrevocablement. Si j'ai le bonheur de vous revoir à Stockolm comme je l'espère, il vous sera impossible d'en douter. Adieu, mon cher comte.

« Tout ce qu'on débite ici me donne une vive inquiétude, et celle que vous me faites éprouver surpasse toutes les autres.

(*Lettre non datée*).

« Pardon de vous écrire à baton rompue... Le prince de Galles m'a encore ajouté sur tout ce qu'on annonce icy, qu'un proverbe anglois dit qu'il ne faut pas montrer les dents avant de pouvoir mordre. Qu'il ne sauroit blamer du reste la personne à qui vous êtes attaché de se servir des La... (fayette) et des autres pour se tirer d'où elle est ; qu'à sa place il en feroit autant. »

Londre, ce 18 *juin* 1791, *ce samedi.*

« Je vous ai écrit hier, mon cher comte, que nous partions le 22. Mais le capitaine ayant changé d'avis, nous allons nous embarquer dans l'instant même pour Cristiania. Mon mari se porte fort bien, moi je suis toujours bien souffrante. Je vous prie, mon cher comte, de ménager votre santé, votre vie, de ne pas l'exposer inutilement. Mad. de Korff m'écrit du 9 que vous partés dans une dissaine de jours, je le desire vivement pour vous et pour moi ; tout ce qu'on m'assure icy m'effraye pour vous à l'exces. Je vous souhaite, mon cher comte, tous les bonheurs que vous mérités. Je vous les souhaite du fond de mon âme. Je désire vous revoir bientôt à Stockolm, comme un frere que je chéris. Je n'ai plus d'autre sentiment pour vous. J'ai fait ce penible effort pour vous obeir. Je vous le devois même, vous devés être enfin content de moi ; et si le hazard veut que nous ne nous revoyons plus, je vous prie de vous souvenir quelques fois d'une femme qui vous a toujours bien tendrement aimé. Adieu, mon bien cher comte, je

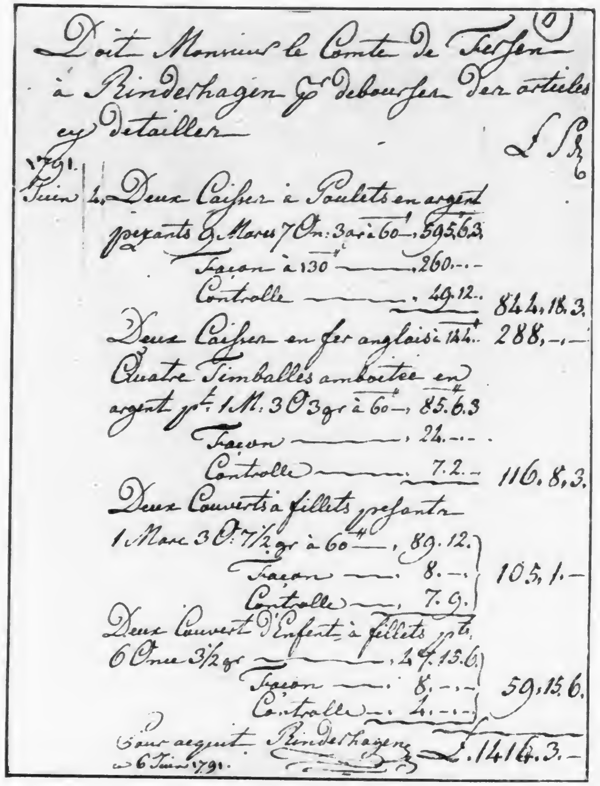
vous embrasse mille fois en vous faisant mes adieux. Pendant qu'on attelle les chevaux à la chaise de poste qui doit nous conduire a Grevesonde pour nous embarquer, je veux encore vous dire un petit mot, mon cher comte... J'ai fait au sujet de ce voiage a Stockolm tout ce que je devois faire vis à vis de luy, et je n'ai rien à me reprocher... Mon beau frère qui y est absolument contraire luy a redit sur cela des choses, qu'il auroit pu se dispenser de luy dire relativement à moy, luy disant, que le désir que j'avois de revoir mon frere me faisoit tout sacrifier, que je lui faisois faire mille étourderies et manquer sa fortune. Des François que j'ai vu hier m'ont soutenu, que c'étoit vous, qui conduisés votre Roy, et d'autres personnes aussi ; que vous avés une correspondance suivie avec luy ; je leur ai assuré, que vous ne vous melliez de rien, par caractère et par principes, et qu'il se trompoient fort sur tout ce qu'ils croyoient de vous. Ils m'ont ajoutés d'autres choses, que je ne puis vous mander. Je vous serois bien obligée de me recommander à vos parents. Ce sera une grande douceur pour moi de vivre avec eux et de leur parler de vous. Je me flatte toujours que j'aurois le bonheur de vous revoir bientôt à Stockolm. Mais vous êtes toujours si parfaitement honnete que vous sacrifiés toujours votre plaisir à votre devoir ? Madame de Korff me mande, que vous êtes parfait pour elle et que vous avés une âme brûlante sous une écorce de glace ; je le pense comme elle, et je trouve qu'on est plus qu'heureux quand on a le bonheur de jouir de votre intérêt et de votre amitié. Je serois bien longtems sans vous écrire, ce qui me fait bien de la peine. Quelle joie j'aurois si je vous trouvois arrivé à Stockolm ! elle est plus facile de sentir qu'à exprimer. Mais j'ai bien peur d'y être longtems sans vous, et ce qui vous arrette en France n'est fait que pour me donner de l'inquiétude ; vous ne quittés jamais ma pensée ; tout s'y rapporte et je n'existe que par elle... »

Hans Axel de Fersen à 28 ans

(Miniature de Hall)

Le Baron Evert Taube

(Buste de Sergel)

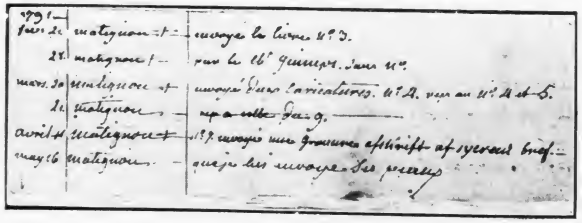


Doit Monsieur le Comte de Fersen
à Rinderhagen pour debourser des articles
cy detailler — L S D

1791. Juin 4.	Deux Caisses à Poulets en argent pesants 6 Marcs 7 On: 3 gr à 60	595.6.3	
	Façon à 130	260.-.-	
	Controlle	49.12.-	844.18.3
	Deux Caisses en fer anglais à 144		288.-.-
	Quatre Timballes amboetées en argent p. 1 M. 3 O 3 gr à 60	85.6.3	
	Façon	24.-.-	
	Controlle	7.2.-	116.8.3
	Deux Couverts à fillets pesants 1 Marc 3 O. 7½ gr à 60	89.12.-	
	Façon	8.-.-	105.1.-
	Controlle	7.9.-	
	Deux Couverts d'Enfants à fillets p. 6 Once 3/2 gr	47.15.6	
	Façon	8.-.-	59.15.6
	Controlle	4.-.-	

Pour acquit Rinderhagen L. 1416.3.-
ce 6 Juin 1791.

Facture d'accessoires de voyage
livrés pour la fuite de Varennes



1791 fevr. 22	Matignon	envoyé le livre n° 3.
28.	Matignon	par le Cte Quimper. Jans n°.
mars. 30	Matignon	envoyé deux caricatures. n° 2. vers au n° 4 et 5.
31.	Matignon	rep a cette du 9.
avril 4	Matignon	n° 7. envoyé une gravure afskrift af syerans bref.
may 16	Matignon	que je les envoye. Ses pierres

Extrait du livre de correspondance
de FERSEN (à Madame DE MATIGNON)

(*Lettre non datée*).

« Je vous envoie, mon cher comte, un fragment d'une lettre de mon beau-frère ; vous verrez, qu'il veut parler de vous. Je ne puis comprendre ce qu'il veut en dire. Mais je le saurois, le luy ayant demandé, et je vous le manderai. Il n'y a plus que luy seul qui peut me donner de vos nouvelles, et je n'ai pas manqué l'occasion de me mettre en correspondance avec luy. Adieu, mon cher comte. J'ai vu ces jours derniers Mad. de Cannillac. Je ne sais pourquoi je crois, qu'elle a été aussi votre maîtresse. Vous m'avés dit une fois, qu'elle avoit eu une fois un amant pendant un an sans que personne se'n douta, qu'il étoit Anglois, et moi je suppose, qu'il étoit un aimable Suédois. Je ne saurois assés vous témoigner toute mon inquiétude sur tout ce qu'on me dit. Vous connoissés mon intérêt pour vous, il ne peut finir qu'avec ma vie. Je vous conjure de ne pas sacrifier la vôtre. Croyés que le sentiment tendre de mon amitié pour vous est indépendant de tout autre. Je veux que vous soyés heureux comme vous l'êtes ; c'est en cela que je fais consister mon bonheur actuel. J'ai renoncé de bonne foi à tout autre, mes lettres vous en font preuve, et vous en jugerés vous-même quand nous nous reverrons. Mais Dieu seul sçait quand nous nous reverrons, et si nous nous reverrons jamais, si tout ce qu'on assure est vray et si vous perdez la vie comme je le crains. Je vous connois, vous vous exposerés surement. »

Fersen avait insisté jusqu'au dernier moment d'accompagner la famille royale à Montmédy. Il connaissait probablement assez bien le manque de perspicacité et d'énergie de Louis XVI et l'imprudence de Marie-Antoinette, pour ne pas avoir des craintes. Mais des questions de personnes l'empêchèrent de les accompagner. Le passage d'une lettre que Fersen avait écrite à Taube le 4 avril démontre que Fersen avait dès le début compté accompagner la famille royale jusqu'à Montmédy :

« Pour accompagner le Roi de France il sera decent que je sois

quelquefois en uniforme suedois, demandés au Roi si indépendamment de l'uniforme des gardes du corps il veut permêtre que je porte quelquefois celui des dragons, comme il est fort joli cela donneroit une belle idée de nos troupes et de leur habillement. »

« Je n'accompagnerai pas le roi, il n'a pas voulu », écrit Fersen à Bouillé le 29 mai. « Je passerai par Le Quesnoy et sortirai par Baveau à Mons » [1].

Les contemporains semblent avoir regretté l'absence de Fersen. Selon Bouillé, Fersen aurait encore une fois insisté à Bondy de ne pas abandonner la famille royale. Voici ce qu'en dit Bouillé dans son *Mémoire* :

« Ce fut là qu'il les abandonna à leur sort, malgré les instances qu'il fit au roi pour obtenir de les suivre. Mais la fatalité la plus marquée voulut que ce prince s'y refusât constamment [2]. M. de Fersen, par son sang froid et son courage, eût pu lui être très utile... »

Ici n'est pas la place de donner un récit détaillé de la fuite de Varennes. Nous nous permettrons toutefois de récapituler certains détails moins connus, qui ont trait à Fersen. Voici d'abord le témoignage de Craufurd [3] :

« A dix h. et demie, M. de Fersen, déguisé en cocher, amena une voiture, qui ressembloit à une carrosse de louage, dans la cour des Princes. Madame de Tourzel sortit bientôt après avec le Dauphin et Madame Royale. M. de Fersen, qui était descendu du siège pour les aider à entrer dans la voiture, m'a dit que Mme Royale versoit

1. Inédit.

2. « Je tiens de M. de Fersen lui-même ces détails. » (Note de Choiseul).

3. Craufurd, *Notices sur Marie Stuart, reine d'Ecosse, et sur Marie Antoinette, reine de France, Paris*, 1819. Tourneux dit (*Bibliographie*, IV., 74) : « Au début de cette note Craufurd fait allusion à une première édition qu'il ne spécifie pas expressément et qui se retrouve dans le *Supplément* de ses *Mélanges d'histoire, etc.*, (Paris, 1809, in-4°), supplément de 118 p. indiqué par Brunet et dont Quérard a mis en doute l'existence ; la Bibliothèque Nationale ne le possède pas. » Au British Museum de Londres se trouvent les deux éditions de la *Notice* et c'est à celle de 1809 que nous avons emprunté tous les extraits publiés ici.

un torrent de larmes, comme si elle eût pressenti les malheurs qui les menaçoient. Lorsqu'ils furent montés, M. de Fersen les conduisit au petit carrouzel et s'arrêta devant l'hôtel précédamment occupé par la duchesse de la Vallière ; cette maison fut choisie de préference, parce que n'ayant qu'une très petite cour, on voyait ordinairement des carrosses arrêtées devant la porte. Madame Elisabeth arriva la première, et fut suivi peu après du Roi ; il avait une redingotte, une perruque et un châpeau rond. Après avoir attendu quelque tems la reine, il s'impatienta, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident ; il vouloit retourner pour la chercher, et on eut beaucoup de peine à le retenir. Dans cette intervalle M. de Lafayette passa, suivi de 2 cavaliers. » « La reine arriva enfin. En ouvrant la porte de son appartement, elle avait aperçu une sentinelle qu'elle ne s'attendait pas à trouver là. Elle s'arrêta un instant pour l'observer. Le soldat se promenait ; et profitant du moment où il tournait le dos, elle descendit l'escalier sans être aperçue. Toute la famille royale étant montée dans la carrosse, M. de Fersen la mena jusqu'à la berline de voyage et, à quelque distance de celle-ci la première voiture fut abandonnée. Les chevaux de poste étaient commandés à Bondy. On sait le reste ».

Particulièrement intéressants sont également quelques détails que rapporte Mme Royale sur le voyage et les retards qu'il subit. Sa relation très peu connue, n'est même pas mentionnée par Lenôtre.

Voici son récit :

« Nous nous mîmes en voiture, M:me de Tourzel, mon frère et moi. M. de Fersen était cocher. Pour dérouter, on nous fit faire plusieurs tours dans Paris. Enfin nous revinmes attendre au petit Carrousel, qui est très près des Tuileries. Mon frère était couché dans le fond de la voiture, sous les robes de M:me de Tourzel. Nous vimes passer M. de Lafayette, qui était au coucher de mon père et nous restâmes là à attendre au moins une grande heure sans savoir ce qui se passait ; jamais le temps ne m'a paru plus long.

« M:me de Tourzel voyageait sous le nom *de Korff*, ma mère était la gouvernante de ses enfants et s'appellait M:e *Rochet* ; mon père le valet de chambre *Durand* ; ma tante une demoiselle de compagnie ; mon frère et moi les deux filles de m:me de Korff sous les noms d'*Amélie* et d'*Aglaé*.

« Nous nous mîmes en chemin et il ne nous arriva rien jusqu'à la barrière. Là il y avait une voiture de poste, qui devait nous conduire ; mais M. de Fersen ne savait pas où il était. Il fallut attendre longtemps et mon père même descendit, ce qui nous donna beaucoup d'inquiétude. Enfin M. de Fersen revint après avoir trouvé l'autre carrosse. Nous changeâmes de voiture : M. de Fersen souhaita le bonsoir à mon père et s'enfuit [1]. »

On se rend mieux compte de l'affolement de ces derniers jours en lisant les notes que Fersen dit avoir retrouvées plusieurs années plus tard et copiées dans son *Journal Intime*. Elles sont très expressives dans leur extrême brièveté :

D. 12 ; Variable rentre à 11 1/2 h : chez elle [2] à 2 h : diné Sullivan chez moi chez Sullivan *le voyage remis jusqu'au* 20 *à cause de la femme de chambre* [3] proces de La Fayette renvoye à une cour martiale

L. 13. Variable frais chez Albert [4] dîné ches moi ches elle a 6 h : jusqu'à 8 bouffons et Sullivan serment pour les officiers. On dit qu'on va doubler la garde et visiter touttes les voitures.

M. 14. Variable frais fait ma cour, diné Sullivan, au jeu ches Sullivan.

M. 15. Variable pluye ches Albert diné ches moi, aux bouffons ches Sullivan « *resté là* » [3].

J. 16. variable pluye rentré à 11 1/2 h : diné Sullivan chez elle [1] à 6 h 1/2 : « *emporté des effets, personne, même dans la ville n'a de soupçons* » [3].

1. Bourgeois a emprunté ce récit aux « *Mémoires concernant Marie-Antoinette, archiduchesse, Reine de France* », publié à Londres en 1806. Déjà à cette époque les exemplaires de cet ouvrage étaient très rares en France.
2. Marie-Antoinette.
3. En suédois dans le texte.
4. Le coiffeur de Fersen.

V. 17. Variable pluye. a Bondi et Bourget, diné chez moi. Stegleman parti chez Sullivan « *resté là* » [1].

S. 18. asses beau rentré a 11 h ches elle a 2 1/2 h : jusqu'a 6 h aux bouffons « *bonne lettre de l'Empereur* » [1], on dit la flotte angloise partie

D. 19 tems gris ches le Roi emporté 800 L : et les sceaux diné Sullivan resté toutte la Soirée, « *resté là* » au chateau à 11 1/2 h : jusqu'a minuit.

L. 20... [2] remarque et demanda ce qu'il vouloit faire les deux me dirent qu'il n'y avoit pas a hesiter et qu'il falloit toujours aller nous convimnes de l'heure etc. etc. que s'ils etoient arretes il falloit aller a Brux : et faire agir pour eux etc. etc. en me quittant le Roi me dit mr de F. quoi qu'il puisse m'arriver je n'oublierai tout ce que vous faittes pour moi. La Reine pleura beaucoup a 6 h : je la quittai elle alla avec les enfants a la prom. ; pour precautions extraord : je rentrai ches moi finir mes affaires à 7 h. ches Sullivan voir si on y avoit mené la voit]ure[rentré ches moi a 8 h. j'ecrivis a la Reine pour changer le rendez vous des femmes de chambre et les bien instruire pour me faire dire l'heure exacte par les gardes du C... porté la lettre point de mouvement a 8 3/4 les gardes me joignirent ils me donnerent la lettre pr Mercy les intruisa rentré faire partir ma chaise leur [3] donner mon cocher et mes chev : pour partir allé prendre la voiture, cru avoir perdu la lettre pour Mercy, a 10 1/4 h : dans la Cour des princes a 11 1/4 les enfants sortis emmenés sans difficulté. La Fayette passé deux fois, a 11 1/4 Me Elisabeth, puis le Roi puis la Reine a 12 h partis joint la voiture Barriere St Martin a 1 1/2 h : a Bondi pris la poste, moi la traverse a 3 h au Bourget et parti. Le 21. beau tout alloit bien [illegible]rdé dans la traverse entre Maretz et Cateau, le commandant de milice demanda mon nom j'eus peur au Cateau installation d'Ev : passé le Quesnoy par St Vast. »

***

Dans toute l'Europe on attendait avec angoisse l'issue de l'entreprise ; comme on n'avait pas du tout tenu compte des perpétuelles recommandations de Fersen de garder le secret la fuite royale était connue partout. Fersen par

1. Ces mots sont en suédois dans le *Journal*.
2. Le commencement manque.
3. M. Craufurd et Mme Sullivan qui partirent le 20.

contre, s'était même gardé d'informer son père de ce qui se tramait.

Nous voyons par le *Journal Intime* que tous les fidèles avaient quitté Paris à peu près simultanément : Monsieur et Madame, les dames Stegleman et de Korff, Craufurd et m:me Sullivan. On préparait de l'autre côté de la frontière un accueil enthousiaste et solennel. L'Empereur lui-même s'était laissé attendrir devant la certitude que le Roi et la Reine avaient quitté Paris.

Le monde entier hors de France était prêt à accueillir le Roi et la Reine les bras ouverts. On dit que Gustave III se tenait la montre à la main à l'attente du courrier qui lui apporterait la nouvelle que les fugitifs avaient franchi la frontière. La seule note que Fersen ait faite sur son arrivée à Mons donne une idée de ce qu'aurait pu être la réception qu'on leur réservait :

« Le 22. beau fait tres froid la nuit arrivé à Mons a 6 h : Sullivan, Balbi, Monsieur, beaucoup de francois fort contents un moine dans la Rue me demande si le Roi etoit sauvé parti a 11 h : plaine jusqu'a Namur, puis montagnes les Ardennes les forêts depuis March : tout le monde content que le Roi fut sauvé. »

Dans quelques courtes lettres à ses proches, Fersen exprima sa joie : « Mon cher ami », écrit-il de Mons à Taube, « le Roi, la Reine, Mime Elisabeth, le Dauphin et Madame sont sortis de Paris à minuit ; je les ai accompagnés jusqu'à Bondy sans aucun accident ; je pars dans ce moment pour aller les rejoindre. » De Mons il écrit aussi à son père : « Le Roi et toute sa famille sont sortis de Paris heureusement le 20 à minuit. Je les ai conduits jusqu'à la première poste. Dieu veuille que le reste de leur voyage soit aussi heureux. J'attends ici Monsieur, à tout moment. Je continuerai ensuite ma route le long de la frontière, pour rejoindre le Roi à Montmédy, s'il est assez heureux pour y arriver ».

On voit que Fersen n'osait encore croire à la réussite de la périlleuse entreprise. Il était comme toujours sceptique. Et, pourtant, le doute n'était rien à côté de l'horrible certitude. Le lendemain, en arrivant à Arlon,

à 11 heures du soir, il rencontra Bouillé qui lui apprit l'arrestation du Roi et de la Reine. Il écrit dans son *Journal Intime* :

« Le 23. beau fait froid arrivé à Arlon a 11 h : du soir trouvé Bouillé scu que le Roi etoit pris on ne savoit pas trop bien les details les detachements pas fait leur devoir le Roi manqué de fermeté et de tete, reposé la. »

Malgré la brièveté de ses notes, on se représente aisément le tragique de la rencontre entre ces deux hommes qui avaient été les organisateurs de l'entreprise. Quelle horrible nuit ils ont dû passer ensemble !

Les lettres par lesquelles Fersen informa Gustave III et Taube de l'arrestation sont brèves et ne contiennent pas beaucoup de détails. Elles sont écrites « à minuit ».

« Tout est perdu, mon cher père, et je suis au désespoir... jugez de ma douleur et plaignez-moi... je n'ai que le temps de vous assurer de mon respect et de mon amour... »

On comprend combien ce fut humiliant pour le fils du feld-maréchal Fersen d'avouer à son père qui avait toujours regardé ses succès mondains avec méfiance, qu'il avait échoué. Ces pensées doivent l'assaillir lorsqu'il poursuit sa route vers Bruxelles et Aix-la-Chapelle pour apporter la triste nouvelle à son Roi et à ses amis.

Nous pouvons le suivre pas à pas dans son *Journal Intime* :

« 24. parti à 4 1 /2 h : du matin, beau tout le monde faché que le Roi fut pris, les Francois ont voulu bruler 2 villages prés de Longvy.

« 24 juin d'une tristesse affreuse, tout le pays de Luxemb : au desespoir que le Roi fut pris quelle difference arrivé a Namur à minuit trouvé là Monsieur.

« 25 beau et chaud parti a 1 h : du mat : arrivé à Brux : a 2 h : apres midi beaucoup de Franc : logé a l'hotel de Bellevue, ches le comte de Mercy pas trouvé, Sullivan a l'hotel de Bellevue, ches Mercy remis la lettre du Roi diné Sullivan reste toutte l'apres diner beaucoup de gens vinrent me questionner causé par Mercy

le soir resolu de fair une tentative pr ecrire il voit noir, de ne rien dire aux princes que Monsieur doit se charger de tout, qu'il faut tout recommencer, point d'ordres ici malgré les deux lettres de l'Emp a la Reine. c'est un italien tout a fait que ce Leopold.

« 26 beau et chaud dejeuné ches Sullivan a 1 h : ches l'archiduchesse tres bien pr moi et fort touchée diné ches Mercy thé chez Sullivan passé la soirée beaucoup de Francois tres ridicules mauvaise conduitte Mercy parlé a Mon:r il est au dessous de cette besogne, grand ordre qui regne à Paris commissaires pr aller a la rencontre du Roi Mon:r vouloit qu'on fit marcher sur le champ des trouppes, quantité d'officiers et de soldats qui desertent. Le c:te d'Artois arrivé avec Calonne.

27. beau et chaud dejeuné Sullivan diné aussi et passé toutte la soirée fait ma Cour au C d'Art. rien dit parlé à monsieur lui tres reservé et embarassé tout cela me donne mauvaise opinion de la chose, le soir les P:ces reçu tous les off:rs françois dans les app: de l'archiduchesse il parla de sa reconnoissance pr d'Aavet Mr : de la Queuille fort affairé tous comme des fous, mille nouvelles fausses, l'assemblee tres radoucie et calme. Reutersverd arrivé, on me parloit du depart on savoit que c'étoit moi et on me regarda fort à la Cour. nouv : de la paix faitte. Crawford dit que non.

28. beau et chaud déjeuné diné et thé chés Sullivan nouvelles de Paris de l'entrée du Roi, Barnave et Pethion dans la voiture c'est une horreur point d'applaudissemens. Lettre de Bouillé mauvaise. Crawford offert d'aller en ang : l'archid: me fit proposer d'aller a Vienne accepté l'assemblee conservé le pouv : executif, le Roi en etat d'arrestation grande faute, causé avec le C:te d'Artois beaucoup gagné cependant leger et trop precipité me parla des torts qu'on a eu avec lui à l'egard de B:on de Bret: etc. etc. dit qu'il etoit sur de l'ang et de la Prusse mecontent de Mercy parce qu'il ne veut pas fair marcher ni se compromettre, vanté Calonne il vint mais il nentra que quand je sortis moi rien dit de l'argent ni des autres choses, fait ecrire par Mercy à Septeuil ecrit a Bouillé de même. visite de Jeaucourt pr le rapel des Amb:rs.

« 29. beau et chaud parti a 5 1 /2 h : des trouppes partout Liege tranquile grace aux trouppes aut:es qui y sont.

« 30. beau et chaud a Aix a 3 1 /2 h : ches Taube a 8 1 /2 : vu le Roi fort bien disposé ; paix pas faitte congres rompu c'est une intrigue de la Russie pr ne pas etre seule la Prusse la dupe a été amusee jusqu'a present qu'il est trop tard d'agir. Le Roi vouloit que j'aille en Ang : proposé pr cela Crawford et moi a Vienne accepté sensibilité de tous les François pr moi j'en fus touché, ennui et eloignement que j'eprouvai pr la Suede en voyant tous

ces visages, diné avec La D : de Vyrtemberg et ses deux fils. le P:ce Ferdinand sa femme et deux P:es de Hesse a Aix pas vus le soir chez M:e de Barbantoue ».

Ce n'est que huit jours plus tard que Fersen a assez de loisir pour écrire à Sophie :

« Ma chere ma bonne ma sensible et bien tendre amie, voici le premier moment de tranquilité que j'ai pu vous donner et mon cœur en a bien besoin ; le votre doit sentir tout ce que le mien eprouve de dechirement et je sens en ce moment plus que jamais le besoin d'avoir des amis. Cependant je ne perdrai pas courage et je suis decidé a me sacrifier pour eux et a les servir tant quil y aura encore quelque espoir, c'est cette idee seule qui me soutient, et qui me fait supporter patiemment tous mes chagrins. Je resterai ici encore sept a 8 jours j'irai ensuite a Aix la Chapelle et de la a Vienne mais ne parlés pas encore de ce dernier voyage, car je n'en dis rien a mon Pere. Adieu ma bien bonne et chere amie aimés moi toujours et croyés que jamais je ne cesserai de vous aimer » [1].

En Suède, où le départ de Gustave III avait déjà fait comprendre qu'un évènement important se préparait, la nouvelle fit sensation. L'intérêt devint encore plus vif lorsqu'on apprit que Fersen avait été l'âme de l'entreprise — on ne paraît pas l'avoir su auparavant, grâce surtout aux précautions qu'avait prises Fersen pour garder le secret. Le feld-maréchal Fersen n'avait pas encore reçu la lettre où Axel l'informa de l'arrestation. C'est par Fabian, mis au courant par un de ses parents, le baron d'Armfelt, qu'il fut informé.

Voici la lettre de Fabian :

Stockholm le 8 *Juillet* 1791.

« Mon tres cher pere.

« Hier, l'appres-diné, appres une petite course que je fis a Engsöö qui ne dura qu'un jour et demi ; j'eus le

1. M. de Heidenstam a publié quelques lignes de cette lettre.

plaisir mon tres cher pere, de recevoire votre lettre du 2 de ce moi, je vous en fais mes tres reconnaissants remerciements.

« Soyez sur, mon tres cher pere que je suis trés faché d'être dans le cas de ne pas pouvoire vous voire cette été, mais j'espere que vous serai dedomage de mon absence, et plus bas j'aurai l'honneur de vous dire comment...

« Voici des grandes nouvelles, mon cher pere pere et dont je vais vous transcrire une relation d'appres les differentes que Armfelt me lut le mattin et d'ont il me pria, en vous presentant ses respects de vous faire part, le 20 Juin dans la nuite, *le Roi, la Reine, le Dauphin et Madame,* sœure du Dauphin se sauverent de Paris, Monsieur, frere du Roi et Madame prirent le même parti , le Roi passa par la route qui mêne *a Liége* Monsieur prit celle qui passe *a Mons.* Le Roi a son depart laissa sur la table une lettre dans laquelle il declare avoir été forcé a tout ce qu'il a fais depuis la Revolution, annulle tous les decrets qu'il a sanctioné et ordonne a son garde de sceau et a ses ministres de ne rien conclure ni traiter en son absence. (le Roi de Suede dit dans sa lettre a Armfelt) le C:te de Fersen etoit le seul homme de condition qui a accompagné le Roi a son depart de Paris ; au Bourguet S. M. a envoyé mon frere avec quelques ordres ou avis a son frere Monsieur ; et mon frere a suivi le prince, ce qui l'a sauvé. Le Roi et sa famille sont heureusement arrive a Charleville derniere poste pour passer la frontiere, la le Maitre de Poste a reconnu le Roi a envoyé au maire qui a fait arreter la famillie Royale par la garde nationale et a fait venir le Rgt de Monsieur et un autre Rgt d'enfanterie pour les garder. Monsieur de Bouillé aparramant dans le complot de cette fuitte a fait a la tête de Rgt Royall Allemand 12 Lieu sans la moindre halte, pour proteger le depart du Roi, mais ayant bataille avec les deux Rgts qui tenoit le Roi en prison, il fut obligé appres avoir du monde de tué de se retirer ; Monsieur frere du Roi est heureusement arrivé a Brusselle, ou mon frer se trouve, aussi le c:te d'Artoi a passé par Aix la Chapelle pour aller

le voire, on ne sai rien du sort de la famillie Royalle, encor touttes les relations gardent un profond sillence la dessu, la faute dit-on que le Roi a faitte est, que la suitte a été trop nombreuse, et cela qui l'a fait reconnoitre. Son depart n'a pas fais grande sensation a Paris, l'Assemblée c'est le matin assemblé et a pris la resolution de ne pas se separer avant qu'ils avoit pris les arrangemens necessaires pour le gouvernement ils donne ordres a toutes les municipalités de veiller au bon ordre. La dessu ils ont lancé un decret comme quoi la sanction du Roi au decrets etoit nullement necessaire, et que le Roi par la fuitte avoit perdu les droits a la couronne, ils ont ordonné a M:r de Montmorin, d'expedier les affaires au nom de l'assemblée. Voila mon cher pere le detaille de cette fuitte tres remarquable aussi circonstancie que j'ai pu la trouver. Je joins ici un morceau d'une carte de Poste de France qui vous aidera a trouver les routes. On a lieu de croire que le C : de Haga sera bien tôt de retour dans le comté, du moins de juger des ordres qu'il donne ». [1]

Le père fut touché de l'attention de Armfelt et de la lettre de Fabian. Il écrivit à son fils le 12 juillet :

« Jamais lettre n'est arrivée plus apropo que votre derniére du 5 Juilet, j'avois des trances mortelles pour votre frére, ayant lu dans les gazettes etrangéres le detail de levasion de Louis XVI, et son nouvel emprisonnement, Votre frére etait trop lié au personnes Royalles pour ne pas etre du complot et les consequences seront affreuses sil est pris, jugés de ma joye de le savoir avec Monsieur a Bruxelles. Je vous charge expressement mon cher Fabian de porter mes remercymans au Baron d'Armfelt de l'attention qu'il a bien voullu avoir pour moi en cette occurence ; peut étre ma vie auroit été alterée sans cette éclaircissement, qui a tranquilisé mon sang et mon esprit, autant que possible pour un cœur afecté de tendresse paternelle ; faites moi le plaisir de vous informer exactement, chez le Baron Armfelt de tout ce qui a rapport a la guerre civile de France et a mon fils, vous ne mourrez pas de

1. Inédit.

travail, dy employer quelque jours de poste de suite ; linquietude me tient encore, jusqu'a ce que je puisse avoir une lettre de la main de votre frére, s'il est en liberté, il est cruel a lui de me tenir en ignorance sur ce qui le concerne, jusque la je ne puis gouter du repos, et reprendre une assiette tranquille, la Philosophie est dun faible secours quand le cœur est attaqué » [1].

Encore le 20 juillet il était sans nouvelles directes d'Axel. Il écrivait à cette date à Fabian :

« Je suis encore sans lettre de votre frére, dont je suis fort en peine. Vous me demandez de ses nouvelles par la votre du 18, et je suis aussi ignorant que vous sur son sujet, le B:on de Taub est le seul qui m'a donné des éclaircissemens sur sa personne, ayant recu une lettre de votre frere de Lyxembourg, je mimagine qu'il reviendra avec le Roi » [2].

Trois jours plus tard, il écrit :

« Recevez mes remercymens mon cher Fabian des nouvelles que vous mavez donné le 19 de votre frére, que vous teniez de la lettre du Baron Hamilton a M : me la Duchesse » [3].

Les lettres qu'Armfelt envoyait pendant ces jours à Gustave III montrent l'intérêt que cet évènement suscita à Stockholm où l'on attendait avec angoisse le courrier de France. On prenait passionnément parti pour ou contre les fugitifs, car en Suède aussi, même à la cour, il y avait un parti « d'enragés » et les milieux diplomatiques étaient consternés. Avec quels sentiments les amis et parents de Fersen accueillirent la nouvelle de la fuite et de l'arrestation du Roi et de la Reine, nous l'apprenons par les lettres intimes de la duchesse Charlotte à Sophie Piper. « Tout Paris lui en veut », écrit-elle le 11 juillet. « Nos enragés ici trouvent que c'est bien fait d'avoir rattrappé la famille de France, et sont surpris que Axel à voulu ce chargé de la commission, la Wrede m'a fachée à un grand point et hier qu'elle a diné chez Coral elle a

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

eu des propos si abominables à ce sujet tirant sur notre Roi à propos de ce qui se trouvoit dans le *Chronique de Paris* [1] que cela à due être indécent, aussi Armfelt l'a tamée d'une maniere incroyable. Fabian et moi nous nous sommes disputés avec elle et Hierta et quelques uns de nos messieurs, à un point incroyable.... Fabian quand la nouvelle est arrivée m'a communiqué des craintes au sujet de son frere, c'est le seul auquel j'en ai parlée, mais aujourd'hui tout le monde en parle ».

Dans une lettre ultérieure elle raconte en détail les diverses phases de la fuite et le 21 juillet elle écrit qu'il y avait longtemps qu'un évènement avait produit en Suède autant de sensation que celui-ci. « Jamais », écrit-elle « rien n'a plus vivement afecté mon cœur, que toutes les calamités de la France et vous avez bien raison de dire que si le despotisme est affreux, l'anarchie l'est bien plus encore et l'oubli entier des devoirs qu'on doit à son Roi. Ici nos enragé, parmis lesquels je compte un peu la Wrede, trouvent qu'on à raison de faire comparaître la maison de France et les punir d'avoir voulu échaper à leurs bourreaux ; j'entens quelquefois des raisonnemens, qui n'ont pas de sang commun, qui me fache et auxquelles je ne daigne même pas repondre, puisque l'on dit que je suis partialle, puisque sans doute vous y prenez part à cause de votre frere, et que par conséquend je fais de même... la princesse [2] et moi quand nous nous rencontrons sont du même avis, et le seul homme de toute la société qui le soit c'est Fabian, car il pense de même... Axel est dans toutes les gazettes, c'est cependant facheux, s'il avoit reussi, cela aurait été glorieux. »

Il est facile de lire entre les lignes de ces lettres et de constater que le vif intérêt de la duchesse n'est pas uni-

1. La duchesse Charlotte fait ici probablement allusion à un passage qui se trouve dans la *Chronique de Paris*, n° 174 : « Le colonel Fersen, Suédois, dont les liaisons ont fait tant de bruit, a conduit tout le plan. Il avait loué une chaise, à laquelle il avait donné ordre de venir chez lui à 10 h. du soir. Il l'envoya à l'écurie de la rue du Bacq... »
2. Sa belle-sœur, Sophie-Albertine, sœur de Gustave III.

quement motivé par l'amitié qu'elle a pour la sœur de Fersen, Sophie Piper. L'angoisse qu'elle éprouvait pour le sort de Fersen était sincère et réelle car elle l'avait une fois aimé. Elle avoue même franchement à son amie Sophie qu'elle est jalouse de Marie-Antoinette et que cela lui fait de la peine de penser qu'Axel a donné son cœur à la Reine.

Nous donnons ici quelques extraits de sa correspondance avec Sophie. Cette correspondance témoigne assez de l'émotion que provoqua la nouvelle de la fuite et de la part qu'y avait prise Axel Fersen. Nous y voyons quelle intimité régnait entre la duchesse et Sophie et d'ailleurs avec toute la famille Fersen, et apparaître cet Axel Fersen — don Juan dont l'histoire a tant parlé. Ces extraits sont pourtant bien plus intéressants à un autre point de vue : ils révèlent que le secret de la liaison entre Fersen et Marie-Antoinette n'était pas un secret.

Au dimanche matin 10 *juillet* 91.

« Axel est sauvé ma chere Sophie c'est ce que j'ai de plus pressé à vous annoncer dans les conjonctures presentes car sans doute vous êtes peut-être inquiette pour lui,... Votre frere a suivie le Roi et la Reine presque seul mais par un grand bonheur le Roi l'a envoyée a Monsieur ce qui l'a sauvée..... *Lundi matin*..... si votre frere n'a pas réussi dans l'entreprise vous avez la satisfaction qu'il à agit en honnet homme et tellement qu'il aurais dus le faire en pareil cas, un sentimens plus vif y a contribuée aussi sans doute, et je souhaite que ce sentimens ne le perde, et qu'il veuille retourner en France ce qui serait une imprudence afreuse, j'ai vu une lettre particuliére de Paris ou étoit dit par apostille : on *dit que le C: Fersen à commandez la Voiture qui étoit une remise de la Rue St : Honorée tout Paris lui en veut*..... »

18 *juillet* 1791.

« ....Ha, vous savez bien aimer, mon dieu qu'il est naturel de craindre pour ce qu'on aime, s'il est vrai qu'Axel ait

été a Aix peut-être reviendras-t-il cet hyver, helas ! Sa situation est bien afreuse vous avez d'ailleur raison qu'il peut être egal s'il a l'aprobation des folles et des esprits exalte d'anglisisme, il à fait ce que tout honet homme aurais du faire, mais il à mal agi vis à vis de votre Pere qui jusqu'ici n'a pas reçue un mot de lui ; il avoit lue dans les gazettes la nouvelle en question et c'étoit bien heureux que Fabian eut eut l'attention de lui écrire d'abord pour le rassurer puisqu'il s'inquiettoit et s'inquiette encore et que même il ne croit point que votre Frere sois libre, puisqu'il ne lui a point écrit. »

21 *juillet* 1791.

« .... Jamais rien n'a plus vivement afecté mon cœur que toutes les calamités de la France....

« Pour ce qui est des reflexions que je vous ai communiquée sur l'oubli et la negligeance ce n'est pas de ce moment que je m'en suis appercue depuis 2 ans deja j'ai taché de pouvoir m'y accoutumer, quelque chose que mon cœur ait soufert je n'y pu y reussir que faiblement le moment present m'en persuade de plus en plus, ne croyez pas cepandant que je sois injuste ce qu'il a fait dans ce moment il à du le faire ces raisons etoient dignes d'un cœur honette et de son cœur, même si dans ce moment il peut encore travailler pour cette cause, il le doit, des devoirs sacrée même l'y engage, des devoirs douce vous et moi nous pouvons nous [en] douter et qui augmentent les soins qu'il doit avoir pour les sauver, ne croyez point que je sois injuste jusqu'à ce point, mais il est cruel de savoir que l'amitie que j'ai eut n'était que l'ouvrage du moment, j'ai du m'y preparer d'apres tout ce que je savoit mais cependant mon cœur en soufre, et le tems seul pourra guerir cette blessure, Dieu veuille qu'il soit heureux, c'est mon seul et unique souhait, et que de moins les craintes que vous témoignée n'ait pas un fâcheux pronostic, le silence me parait incroyable ; et même j'espere qu'il ne dure pas lontems. J'ai vu hier M:me de Saint-Priest qui a été presenté, jamais je n'ai vu quelqu'un plus embarrassée... »

1er *août* 1791.

« J'ai reçu par la même poste une seconde lettre d'elle, (Camille) elle m'y marque en blanc qu'elle me prie au nom de Dieu d'empecher que Ax... retourne jamais a Paris. Comme il n'y à qu'a vous que je puisse le mender je m'empresse de le faire, tachée par T[aube] de le faire si vous pouvez, s'il est vrai qu'il soit a Vienne il ne risque rien mais dieu veuille que la fantaisie ne lui prenne de retourner de nouveaux à Paris ce seroit à coups sur l'exposer furieusement partout, comme j'ai lu dans le *Moniteur* qu'il est accusé d'avoir eu pard au depard de la famille Royale, et qu'on a decretté qu'on serais contre ceux qui etoit melée dans cette affaire, je sais que je vous aflige, ma chere Sophie par les craintes que je vous donne, mais c'est une chose necessaire..... elle m'exhorte plusieurs fois à faire toutte au monde pour qu'Axel ne retourne pas a Paris, dans la gazette d'aujourd'hui il est accusé et son proces sera fait comme a Mons : de Bouillé il joue un role glorieux mais bien dangereux pour lui.....

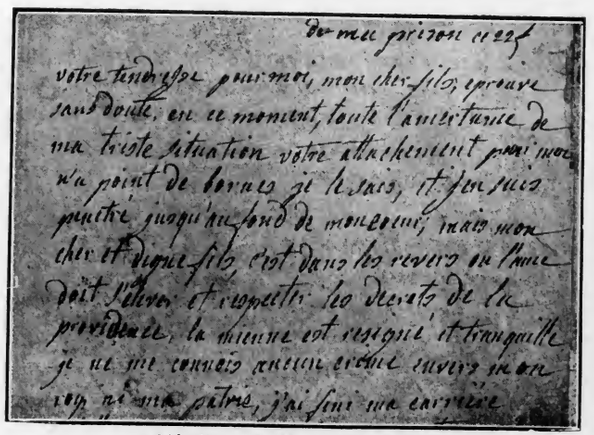
« Dieu veuille qu'il ne soit arrivé de malheur a cette pauvre famille de Bourbon.

« Je vous felicite d'avoir eu des nouvelles directes d'Axel, je souhaite qu'il soit heureux et que les fatigues les tracas et les chagrins ne nuise à sa santé, les vœux que je fais sont tre desinteresse je ne pense qu'à lui dans ce moment, et son amie ne sauroit en faire d'autre..... » [1].

Peut-être Fersen ne se rendait-il pas lui-même compte des inquiétudes que son entreprise avait inspirées à ses parents et amis en Suède, car en rencontrant ses compatriotes de la suite royale à Aix-la-Chapelle, il nota dans son *Journal Intime* qu'il ne ressentit que « ennui et éloignement ». Il répétait à plusieurs reprises que la Suède lui paraissait si lointaine. Etant tout à sa peine, il n'avait pas le temps d'accorder une pensée à ses proches.

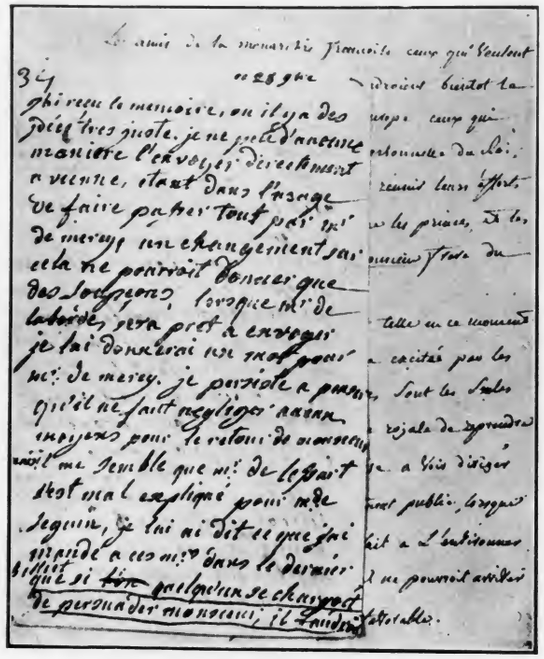
1. Ces lettres qui se trouvent dans les papiers de Fersen à Stafsund sont inédites.

Hans Axel de Fersen
(Peintre inconnu)

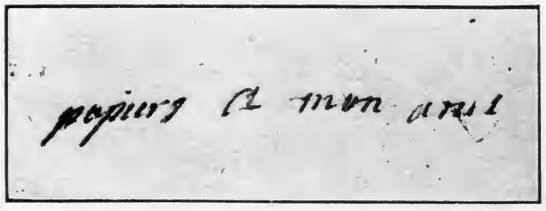


L'écriture de Marie-Antoinette
Lettre du Sénateur de Fersen, rédigée à la prison de Fredrikshof, à son fils Axel, *copie de la main de Marie-Antoinette*

PLANCHE VIII



Une page de la correspondance de MARIE-ANTOINETTE avec les Constitutionnels



Inscription de la main de MARIE-ANTOINETTE sur le paquet de documents remis à FERSEN en Février 1792

CHAPITRE V

LE CONSEILLER DE LA FAMILLE ROYALE

La fuite de Varennes clôt une période dans la vie de Fersen. Au lendemain de l'arrestation de Louis XVI et Marie-Antoinette, commence pour lui une nouvelle existence que personne et encore moins lui-même n'aurait pû prévoir. L'échec de la fuite brisa sa vie. Il suivra fidèlement son destin, sans même essayer de reculer, mais il ne sait où il va, il marche comme un somnambule. Il ne vivra dorénavant que pour essayer de sauver la famille royale, pour rallier l'Europe à une action commune dans ce but.

Quel serait le genre de cette action commune ? Les projets furent nombreux et variés. Il semble pourtant que l'idée maîtresse de Fersen fut de réunir un congrès pour discuter la question. Il déconseillait une intervention armée, encore si tard qu'au printemps 1792 où la guerre était imminente, tant qu'on n'aurait pas la certitude de pouvoir la mener à une fin heureuse.

Dans tous ces projets, la vieille idée de la fuite revient comme un leit-motiv. On passait son temps à échafauder des plans, qui, le plus souvent, étaient basés sur des possibilités plutôt que sur des réalités. Tandis que Gustave III continuait à élaborer les projets politiques les plus grandioses, Fersen étudiait les détails d'une nouvelle fuite. Mais leurs projets étaient intimement liés et nous verrons par la suite que c'est encore Axel Fersen qui devrait faire

fonctionner tout ce mécanisme compliqué. Car c'est lui qui faisait toute la Correspondance avec Marie-Antoinette, non seulement la sienne propre mais aussi celle des autres. Presque toutes les lettres qu'envoyaient Louis XVI et la Reine étaient transmises à leurs destinataires par l'intermédiaire de Fersen, tous les actes envoyés aux Cours étrangères avec demande de secours et d'appui, tous les projets et mémoriaux ainsi que les réponses, étaient rédigés ou revus par lui. Il était le secrétaire de la famille royale, leur serviteur, leur facteur, celui qui était chargé de faire respecter leur volonté dans la mesure du possible. Il assuma ses fonctions absorbantes pendant un an et quatre mois.

Les conspirateurs, Fersen et ses amis, avaient leur centre à Bruxelles. Aucun endroit ne pouvait leur convenir mieux. La Régente des Pays-Bas, Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette, habitait Bruxelles et elle était prête à secourir sa sœur autant que le lui permettait sa situation vis-à-vis de l'Autriche. A Bruxelles se trouvaient également le comte de Metternich, représentant de l'Autriche, et l'ancien ministre de ce pays à Paris, Mercy d'Argenteau, pourvu de pouvoirs presque illimités, ainsi que le baron de Breteuil, ancien ministre de Louis XVI, qui depuis 1789 où il quitta la France était l'agent secret de Louis XVI à l'étranger. Le comte de la Marck était à Bruxelles comme chez lui. Tous étaient maintenant en exil, incapables de secourir la famille royale à l'intérieur de la France, mais tous fermement décidés à lui apporter du secours de l'extérieur, quelques uns par devoir, d'autres par conviction, d'autres encore par affection ou dévouement. Bruxelles était également le lieu de rendez-vous des amis étrangers de Fersen qui l'avaient secondé lors de la fuite et dont les noms, intimement mêlés à cet évènement, ont été transmis à la postérité : l'Anglais Craufurd et sa compagne italienne, Eleonore Sullivan, qui devint Mme Craufurd en 1802.

C'est donc ici que se poursuivirent les préparatifs contre-révolutionnaires dont les initiatives venaient des Tuileries. Leur but essentiel était de sauver le Roi de France

et la famille royale. « Je suis d'ailleurs parfaitement de votre avis, M. le comte, que la sûreté individuelle des Augustes et infortunés personnages doit être le but essentiel de toutes les mesures à prendre, », écrit Mercy à Fersen le 12 août 1791. C'était même là tout le programme des conspirateurs. Leurs projets purement désintéressés ne présentaient que rarement une ressemblance avec ceux qui étaient élaborés à Coblence et ne s'accordaient jamais avec eux. On peut, tout au contraire, distinguer très nettement deux lignes de conduite après l'affaire de Varennes : l'une qui fut celle de la famille royale, l'autre celle des Princes ; la première inspirée par Breteuil et la seconde par Calonne. Ce désaccord entre Bruxelles et Coblence, le manque d'énergie et le peu d'enthousiasme des Grandes Puissances pour une intervention effective et leur crainte de complications pour leur propre compte, paraissaient dès le début vouer cette activité contre-révolutionnaire à une mort certaine. Elle disposait toutefois d'hommes de bonne volonté, mûs par de nobles idéals. Ce fut peut-être là son seul trait de grandeur.

Toute conspiration nécessite un foyer où les acteurs peuvent se réunir pour tenir leurs conciliabules et qui doit ouvrir ses portes aux fidèles à toute heure du jour ou de la nuit. Dès le début, on se réunissait dans la maison de Craufurd où Mme Sullivan jouait le rôle de maîtresse de maison. Elle était aussi au courant des conspirations politiques, et le *Journal Intime* de Fersen nous apprend qu'elle était même un des membres les plus actifs du cercle : tous les projets, si secrets fussent-ils, lui étaient toujours soumis pour être discutés en sa présence. Craufurd et Fersen étaient descendus à l'Hôtel Bellevue, qui semble avoir été le plus élégant de l'endroit, où se trouvaient déjà plusieurs émigrés, ainsi que Metternich. Plus tard Craufurd s'installa avec Mme Sullivan dans un hôtel particulier.

Comme Fersen était l'âme même de l'entreprise, il avait choisi la maison de Craufurd pour centre de toute cette activité : le riche Craufurd était passionné pour la politique et Mme Sullivan était la maîtresse de Fersen.

Nous touchons ici au côté donjuanesque de la vie d'Axel. Mme Sullivan était devenue sa maîtresse au début de la Révolution, et jusqu'en 1799, où cette amitié prit brusquement fin, elle partagea son amour entre Craufurd et Axel Fersen d'une manière assez équivoque. Cet étrange ménage-à-trois consacrait son temps et son argent au service de la contre-révolution ; tous trois travaillaient à sauver la famille royale, et seraient plus tard unis dans une même ardeur dans la délicate entreprise de rassembler l'Europe pour abattre la Révolution française.

Mme Sullivan était fille d'un mécanicien du Théâtre de Milan. A l'âge de 12 ans, la petite Eléonore dut s'engager dans une troupe italienne qui faisait des tournées à travers le pays. Pendant quelques années, sa vie fut celle d'une comédienne ambulante. Nous savons qu'elle se maria très jeune, probablement avec un camarade du théâtre. Un jour que la troupe jouait à Venise, pendant le carnaval, le Duc Karl-Ernst de Wurtemberg, venu là pour se distraire et qui avait une réputation de libertin, tomba aussitôt amoureux de la jeune comédienne. La beauté d'Eléonore était telle que même ses pires ennemis, tel plus tard le neveu de Craufurd, lui rendaient hommage. Elle n'hésita pas à abandonner son mari et le Duc ramena Eléonore à sa cour à Ludwigslust, près de Stuttgart. Elle vécut ici dans le luxe et dans les fêtes pendant quelques années et donna au duc de Wurtemberg trois enfants, un fils et deux filles [1]. Celui-ci, dont la constance fut la moindre vertu, se lassa pourtant vite d'Eléonore et lui donna congé, mais les enfants restèrent à Stuttgart. Eléonore reprit sa vie de comédienne et visita avec sa compagnie différents pays. Au cours de ses pérégrinations, elle vint aussi à Vienne. Ce fut alors au tour de Joseph II, encore très jeune, de tomber victime de sa beauté et de son charme. Il fit d'elle sa maîtresse, mais Marie-Thérèse qui n'admettait pas les liaisons de ce genre, ordonna à Eléonore, après un bref séjour à la cour, de

1. Une fille de Mme Sullivan épousa le comte Grimaud d'Orsay et une petite fille le duc de Guiche.

quitter Vienne. Léopold II se souvenait très bien d'elle plus tard. « Mais oui, je connais très bien Craufurd », dit-il à Fersen lorsque celui-ci lui rendit visite à Vienne, au cours de l'été 1791, « et la prétendue Mme Craufurd ! » [1]. Elle connut, dans sa vie, des hauts et des bas. A un certain moment elle était réduite à gagner son pain « sur le pavé de Paris ». Un des hommes qu'elle connut à cette époque, M. Sullivan, l'épousa, et emmena sa femme avec lui, lorsqu'il partit pour les Indes pour faire fortune. Le couple y lia connaissance avec Quentin Craufurd, Écossais de vieille famille qui, s'étant expatrié très jeune, avait réussi à se créer une fortune considérable. Il occupait les fonctions de résident du Roi d'Angleterre à Manille — un de ses contemporains le surnomme « le Nabab de Manille ». Il était un peu vaniteux et passait pour être un original. Quentin Craufurd devint follement amoureux de Mme Sullivan et se lia d'amitié avec elle. Au moment de retourner à Paris, en 1780, il la pria de l'accompagner. Mme Sullivan choisit cette fois encore ce qu'elle considérait être la meilleure part et suivit Craufurd en Europe. Il s'établit à Paris, et elle devint maîtresse de sa maison. [2] « On doit faire fortune ailleurs, mais en jouir à Paris » disait Craufurd. Il devint un de ces étrangers, « très parisien » comme il y en a eu tant à toutes les époques, recherché partout autant pour sa fortune énorme que pour son hospitalité. Grand collectionneur d'objets d'art, il possédait une des plus importantes collections privées de Paris. Il publia aussi quelques ouvrages de valeur sur les Indes et qui eurent du succès à une époque où l'on s'intéressait aux voyages et aux pays exotiques. Craufurd avait des relations aussi bien dans les milieux mondains que littéraires. Il fréquentait Grimm, était l'ami de Sénac de Meilhan et fut très intime avec M. Simolin, ministre de Russie. Un de ses compatriotes, le jeune lord Strathoven,

1. D'après le *Journal Intime*.
2. Nous avons trouvé ces détails dans les extraits de jugement d'un procès que le neveu de Craufurd intenta à son oncle devant le tribunal correctionnel de Police de Paris, en 1819.

présenta Craufurd à la Reine et, depuis lors, il était bien vu à la cour.

On ne sait quand et comment Fersen fit la connaissance d'Eléonore Sullivan, « mon Eléonore », comme il l'appelle pendant les dernières années de leur amitié. Dans les lettres à sa sœur, Fersen affirme qu'il la connaissait avant d'avoir rencontré M. Craufurd et que ce ne fut qu'à contre-cœur et sur la demande expresse de celui-ci qu'il consentit à faire sa connaissance. Dans une liste des membres du Club de Valois, une société mondaine qui se réunissait au Palais Royal, on trouve les noms de Fersen et de Staël, ainsi que ceux de Simolin et de Craufurd. D'après le livre de Correspondance de Fersen, sa correspondance avec Mme Sullivan commença en avril 1789, Fersen a lui-même avoué qu'il fit sa connaissance « dans le moment le plus intéressant de ma vie ». Les lettres de Mme Sullivan à Fersen furent nombreuses. Elles se sont longtemps trouvées en mains suédoises, mais ont été brulées par respect pour la mémoire de Fersen. Par son *Journal Intime* qui a été conservé intact à partir du 11 juin 1791, on peut voir qu'il visitait régulièrement Mme Sullivan, qu'il était un hôte assidu de la maison de Craufurd et qu'il couchait avec la maîtresse de céans chaque fois qu'il en avait l'occasion. Il ne s'en cachait d'ailleurs nullement et le disait dans son Journal en des termes qui ne laissent subsister aucun doute.

***

Aussitôt après l'échec de la fuite de la famille royale, Fersen se mit à travailler à de nouveaux projets. Il eut l'idée, à son avis heureuse, d'envoyer Craufurd — qui brûlait de désir de se lancer dans la politique — à Londres pour obtenir l'aide du Roi d'Angleterre. Il écrivait donc à Taube pour intéresser Gustave III à son idée.

9 *juillet.*

« J'ai parlé avec cet Anglais dont je vous avais entretenu, mon ami, il est prêt à tout et accepte d'aller à Londres pour parler avec le ministre et le Roi, si « notre homme » [1] l'autorise à parler en son nom, car il n'a pas beaucoup de confiance dans les Princes. J'estime qu'il est très important de connaître les vues de l'Angleterre et je crois que seul un Anglais pourra être utile. Celui-ci a du bon sens et connaît le ministre et le Roi... Dites tout ceci, mon ami, à « notre homme » et surtout combien il serait utile qu'il eût lui-même un entretien avec cet Anglais et qu'il fût envoyé là-bas en son nom. S'il consent, je vais le conduire à Aix-la-Chapelle, et il pourrait partir de là en même temps que je partirai pour Vienne » [2].

Gustave III approuva l'idée de Fersen, Craufurd fut envoyé en Angleterre, où, par l'entremise du lord Dorset, l'ami de Fersen, il devait essayer d'influencer la famille royale anglaise. Mais ce qu'on cherchait à Londres, ce n'était pas seulement une approbation, on demandait aussi de l'argent pour une nouvelle fuite. « J'écris à C... en Ang. » écrit Fersen à Taube le 26 juillet, « pour qu'il tache d'obtenir un emprunt, soit au nom du Roi de France, soit au nom du notre et je crois pouvoir assurer que cette dette seroit des premieres que le Roi de France acquitteroit en remontant sur le trône ».

« En 1791, je passai par Aix-la-Chapelle », raconte Craufurd dans sa *Notice*, « où se trouvaient alors le Roi de Suède avec le comte de Taub, son ministre des affaires étrangères, le comte de Fersen et le marquis de Bouillé. Le Roi me fit part du projet concerté entre l'impératrice de Russie et lui, d'une descente en Normandie pour soutenir le parti royaliste. L'expédition devait être composée de vaisseaux et de troupes russes et suédois, et commandé par Gustave en personne, ayant M. de Bouillé sous ses ordres. Étant sur mon départ pour l'Angleterre, il me dit, qu'il désirait que je me chargeasse d'une lettre pour le Roi, où il l'instruisait du projet, en l'engageant d'y coopérer ».

Après avoir reçu des instructions de Gustave III, Craufurd et Fersen partirent, le premier pour Londres,

1. Gustave III.
2. Inédit. L'original est en suédois.

le second pour Vienne. Mais tous les deux s'apercurent assez vite qu'il n'était pas facile de mener à bien la mission dont on les avait chargés. Craufurd dans sa *Notice* a raconté ses démarches à Londres :

« Dès que je fus arrivé à Londres, je me rendis chez M. Pitt. Il me demanda, si j'avais une copie de la lettre, je lui répondis que non, mais que le roi de Suède me l'ayant lue, je croyais pouvoir lui en rendre assez exactement le contenu. Après quelques observations, il exprima des doutes sur le succès de l'entreprise ; il me dit que l'intervention des puissances étrangères, à main armée, servirait plus vraisemblablement à réunir les Français et à les animer encore davantage contre la famille royale ; que le Roi rentrât dans ses justes pouvoirs, ce qui lui paraissait indispensable, non seulement pour arrêter les désordres qui se commettaient en France, mais pour la tranquillité de l'Europe entière ; qu'il désirait que l'Angleterre y contribuât autant qu'elle le pourrait, tout en évitant des actes d'hostilité ; que, sortie seulement depuis peu d'années d'une guerre malheureuse, qui avait augmenté considérablement sa dette, la prudence exigeait qu'elle conservât son état de paix aussi longtemps que les circonstances le permettraient. Il finit par me dire de remettre la lettre au ministre des affaires étrangères, Milord Grenville, ce que je fis.

« ... Dans la conversation que j'eus avec M. Pitt au sujet de la lettre du roi de Suède, j'admirai et je fus flatté de la manière simple, franche et sans ambiguité dont il me parla. »

Fersen, au cours de son voyage à Vienne, fit un détour par Coblence, mais seulement pour constater que les Princes étaient superficiels et insouciants. Il reconnut néanmoins qu'ils étaient devenus un peu plus sages, que le comte de Provence valait mieux que le comte d'Artois et que même celui-ci, s'il eût été seul, aurait pû jouer un rôle dans la grande entreprise.

La nouvelle fuite projetée aurait Ostende pour but. Comme cette ville appartenait à l'Empereur d'Autriche, il aurait été facile pour la famille royale d'y trouver avec l'aide des Puissances un navire, qui les emmènerait loin

de France. Mais ce projet se heurta à l'indifférence la plus absolue de la part de Léopold. Lui qui, avant Varennes, avait écrit une lettre généreuse à sa sœur où il disait que tout ce qui était à lui serait mis à sa disposition, « argent, troupes, enfin tout », n'avait maintenant rien à offrir. « C'est un vrai Florentin que ce Léopold », nota Fersen dans son *Journal Intime*.

A son arrivée à Vienne, début août, une alliance préliminaire venait d'être signée entre l'Autriche et la Prusse, le 25 juillet. L'Empereur avait fait la paix avec la Turquie et une alliance véritable semblait être sur le point de s'établir avec la Prusse. Le premier pas se fit quelques semaines plus tard au cours de l'entrevue royale au Château de Pillnitz, où Frédéric Guillaume, sur une invitation de l'Electeur Palatin de Saxe, se rencontra avec Léopold. Ils élaborèrent la « Déclaration de Pillnitz » le 27 août 1791 qui n'était en réalité qu'une formule de politesse par laquelle aucune des parties contractantes ne se sentait liée.

De Vienne, Fersen écrivait à Taube le 13 août 1791 : [1].

« Tout ici se fait lentement et sans enthousiasme, c'est à en devenir fou. Avant que les réponses des autres Cours leur soient parvenues, je ne crois pas qu'ils prendront une décision. Je ferai pourtant demain une nouvelle tentative auprès de l'Empereur et je crains que mon séjour ici ne se prolonge plus que je ne croyais et que je sois obligé d'aller au couronnement en Bohème, ce que je n'avais pas prévu et ne désire en aucune façon » [1].

Ce Suédois francisé méprisait la vie mondaine de Vienne, dépourvue d'élégance, de raffinement et de gracieuseté, ne possédant pas ce tact qu'il avait eu l'occassion d'apprécier à Versailles et que la Cour de France, même dans les pénibles circonstances d'alors, s'efforçait de maintenir. Il n'aimait ni la société, ni la langue, ni l'âme allemandes.

Il désirait ardemment rentrer à Bruxelles, où il avait ses amis et ses relations politiques. Aussi était-ce avec une immense satisfaction, qu'après d'innombrables mésa-

1. L'original est en suédois. Inédit.

ventures de toutes sortes, il quitta Vienne, et arriva à Bruxelles le 8 octobre.

***

Aussitôt après le retour de la famille royale à Paris, au lendemain de la fuite de Varennes, Fersen était entré en correspondance avec Marie-Antoinette. Voici la première lettre qu'il lui envoya. Il y demande des instructions.

Bruxelles ce 27 juin.

« Le malheur affreux qui vient d'arriver doit changer entièrement la marche des affaires et si l'on persiste dans la résolution où on était de faire agir pour soi ; ne le pouvant plus par soi-même, il est nécessaire de recommencer les négociations et de donner à cet effet un plein pouvoir. Il faut que la masse de puissances qui agira soit assez forte pour en imposer et préserver ainsi des jours précieux. Voici les questions auxquelles on doit répondre :

1° Veut-on qu'on agisse malgré toutes les défenses qu'on serait dans le cas de recevoir ?

2° Veut-on donner les pleins pouvoirs à Monsieur ou au comte d'Artois?

3° Veut-on qu'il emploie sous lui le baron de Breteuil ou consent-on à M. de Calonne ou veut-on lui en laisser le choix ?

Voici la forme des pleins pouvoirs :

« Étant détenu prisonnier dans Paris et ne pouvant plus donner des ordres nécessaires pour rétablir l'ordre dans mon royaume, pour rendre à mes sujets le bonheur et la tranquillité, et récouvrer mon autorité légitime, je charge Monsieur, et à défaut le comte d'Artois, de veiller pour moi à des intérêts et à ceux de ma couronne, donnant à cet effet des pouvoirs illimités, j'engage ma parole royale de tenir religieusement et sans restrictions tous les engagements qui seront stipulés avec lesdites puissances, et je m'engage à ratifier dès que je serai en liberté tous les traités, conventions ou autres pactes qu'il pourrait contracter avec les différentes puissances qui voudront bien prendre ma défense : de même toutes les commissions, brevets ou emplois que Monsieur aurait cru nécessaire de donner ce à quoi je m'engage foi de roi. Fait à Paris ce ving juin mil sept cent quatre-vingt-onze ».

« Ce plein pouvoir sera écrit en encre blanche et remis le

plus tôt possible à la personne qui remettra cette lettre. Comme on a conservé le numéro des questions on pourra répondre très brièvement.

« Je suis fort bien traité ici votre sœur est bien pour vous et pour moi. »

Aix-la-Chapelle, 30 juin.

« Le roi [1] est fort bien pour vous ; voici un mot de lui [2]. Je pars demain pour Bruxelles et de là à Vienne pour négocier et tâcher de réunir toutes les puissances ; de là je reviens à Bruxelles. L'évêque d'Arras ne serait-il pas bon au lieu de Breteuil ou Calonne ? Je me porte bien et ne vis que pour vous servir. Dites-moi si vous voulez qu'on agisse pour vous. »

« Je me porte bien et ne vis que pour vous servir ». Ce n'est pas beaucoup pour un cœur de femme, surtout que Marie-Antoinette lui écrivait les lettres les plus tendres !

La première lettre de Marie-Antoinette date du 28 juin.

« Rassurez-vous sur nous ; nous vivons. Les chefs de l'Assemblée ont l'air de vouloir mettre de la douceur dans leur conduite. Parlez à mes parents de démarches du dehors possibles, s'ils ont peur il faut composer avec eux. »

Le lendemain elle écrit :

« J'existe..... que j'ai été inquiète de vous et que je vous plains de tout ce que vous souffrez de n'avoir point de nos nouvelles ! Le ciel permettra-t-il que celle-ci vous arrive? Ne m'écrivez pas, car ce serait nous exposer et surtout ne revenez pas ici sous aucun prétexte. On sait que c'est vous qui nous avez sortis d'ici, tout serait perdu

1. Le Roi de Suède.

2. Voici ce billet de Gustave III : « Je prie V. M. de ne pas douter de la part sensible que nous prenons tous à votre malheur. Vos amis ne vous abandonneront pas. Soutenez avec fermeté votre état présent, comme vous avez soutenu les dangers qui vous environnaient ; ne souffrez surtout pas qu'on avilisse en votre personne la dignité royale, et les rois viendront à votre secours. C'est le conseil de votre plus ancien allié et de votre plus fidèle ami. »

si vous paraissiez. Nous sommes gardés à vue jour et nuit, cela m'est égal..... [1]. Soyez tranquille, il ne m'arrivera rien. L'assemblée veut nous traîter avec douceur. Adieu...[1] je ne pourrai plus vous écrire... » [1].

Le 4 juillet Fersen reçut encore la lettre suivante :

« ..... je peux vous dire que je vous aime et n'ai même le temps que de cela. Je me porte bien. Ne soyez pas inquiet de moi. Je voudrais bien vous savoir de même. Écrivez moi par un chiffre par la poste : l'adresse à M. de Browne... une double enveloppe à M. de Gougens. Faites mettre les adresses par votre valet de chambre. Mandez-moi à qui je dois adresser celles que je pourrois vous écrire car je ne peux plus vivre sans cela. Adieu le plus aimé et le plus aimant des hommes. Je vous embrasse de tout cœur » [2].

Quatre jours plus tard le 8 juillet la Reine répondit à la première lettre de Fersen qui était du 27 juin :

Le 8 *juillet* 1791.

« Le roi pense que la prison resserrée où il est retenu et l'état de dégradation totale où l'Assemblée Nationale a porté la Royauté en ne lui laissant plus exercer aucun acte quelconque est assez connu des puissances étrangères pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer ici.

« Le roi pense que c'est par la voie des négociations seule que leurs secours pourrait être utile à lui et à son royaume ; que la démonstration des forces ne doit être que secondaire et si l'on se refusait ici à toute voie de négociation.

« Le roi pense que la force ouverte, même après une première déclaration, serait d'un danger incalculable,

1. Les passages désignés par des points ont été effacés dans le texte. Cf. ch. VIII.

2. Ni Klinckowström ni M. de Heidenstam n'ont publié cette lettre, bien qu'elle se trouve dans les archives de Stafsund. M. Lucien Maury la publia pour la première fois dans la *Revue Bleue*. Klinckowström l'a probablement prise pour une lettre de Fersen puisqu'elle n'est pas écrite de la main de Marie-Antoinette, mais seulement avec ses chiffres. M. de Heidenstam n'en a pas eu connaissance.

non seulement pour lui et sa famille, mais pour tous les Français qui, dans l'intérieur du royaume, ne pensent pas dans le sens de la révolution. Il n'y a pas de doute, qu'une force étrangère ne parvienne à entrer en France, mais le peuple armé comme il est, en fuyant les frontières et les troupes du dehors, se servirait dans l'instant de leurs armes contre ceux de leurs concitoyens que depuis deux ans on ne cesse de leur faire regarder comme leurs ennemis, dans notre voyage et surtout....

« Le roi pense, qu'un plein pouvoir illimité tel qu'il est composé, même en le datant du 20 juin, serait dangereux pour lui dans l'état où il se trouve. Il est impossible qu'il ne fût pas communiqué, et tous les cabinets ne sont pas également secrets.

« On annonce, que d'ici quinze jours les articles regardés comme constitutionnels seront présentés au roi ; qu'alors on le remettra en liberté, le laissant maître d'aller où il voudra, pour qu'il se décide à les accepter, oui ou non ; mais en gardant son fils, ce qui rendrait la liberté illusoire. On doit regarder tout ce qui s'est fait depuis deux ans comme nul, quant à la volonté du roi, mais impossible à changer, tant que la grande majorité de la nation sera pour les nouveautés, c'est à faire changer cet esprit qu'il faut tourner toute notre application.

« Résumé : Il désire que la captivité du roi soit bien connue et bien constatée des puissances étrangères ; il désire que la bonne volonté de ses parents, amis et alliés et des autres souverains, qui voudraient y concourir, se manifestât par la manière d'un congrès où on employât la voie des négociations, bien entendu qu'il y eût une force imposante pour les soutenir, mais toujours assez en arrière pour ne pas provoquer au crime et au massacre.

« Il serait important que le B : de Bret. se réunisse avec les frères du roi et ceux qu'ils choisiront pour cette importante négociation.

« Le roi ne croit pas devoir ni pouvoir donner un plein pouvoir illimité ; mais il envoie ce papier écrit en blanc, pour être remis à ses frères.

« Nous n'osons pas répondre au roi de Suède. Soyez près

de lui l'interprète de notre reconnaissance et de notre attachement ».

Cette lettre ne ressemble pas du tout aux précédentes que Fersen avait reçues de Marie-Antoinette.

Il faut surtout voir là une suite de l'orientation politique de la famille royale au lendemain de Varennes. La Reine venait en effet d'entrer en relations avec les constitutionnels.

Barnave était un des commissaires qui avait été envoyé de Paris pour ramener la famille royale et il a été beaucoup écrit sur sa passion soudaine pour Marie-Antinette. On sait qu'une conversation s'établit entre Barnave et la Reine en cours de route. Marie-Antoinette y fit allusion lorsqu'elle lui écrit pour la première fois, quelques jours après son retour à Paris, par l'intermédiaire de Jarjayes, colonel aux gardes de corps du Roi et dont la femme était attachée à la personne de la Reine. Ce premier pas inaugura de longues négociations qui furent intimément liées à toute la politique constitutionnelle du moment. C'est la première fois qu'on vit la Reine faire de la politique pour son propre compte.

Fersen ne savait pas que Marie-Antoinette se servait d'autres conseillers en même temps qu'elle avait recours à lui. Cette lettre du 8 juillet le surprit. Mais une surprise encore plus grande lui était réservée et qui aurait une répercussion considérable dans l'Europe entière. Le but des constitutionnels, dans leurs négociations, avait été de faire accepter la Constitution par Louis XVI et d'employer Marie-Antoinette pour la faire reconnaître par l'Europe. Dans le premier point ils réussirent à imposer leur volonté le 14 septembre 1791. Marie-Antoinette en informa Fersen par une lettre du 26 septembre :

« Votre lettre du 28 m'est parvenue. Depuis deux mois je n'avais pas eu de vos nouvelles, personne ne pouvait me dire ou vous étiez. J'ai été au moment, si j'avais su son adresse, d'écrire à Sophie ; elle m'aurait dit, où vous étiez..... [1] nous voici dans une nouvelle position depuis

1. Lignes effacées.

l'acceptation du roi ; la refuser aurait été plus noble, mais cela était impossible dans les circonstances où nous sommes. J'aurais voulu que l'acceptation fut simple et plus courte, mais c'est le malheur de n'être entouré que de scélérats ; encore je vous dis, que c'est le moins mauvais projet qui a passé. Vous le jugerez un jour, car je vous garde tout ce qu'a ex..... [1] y être, j'ai du bonheur à la retrouver puisqu'il y a des papiers à vous.

« Les folies des princes et des émigrants nous ont aussi forcés dans nos démarches il était essentiel, en acceptant, d'ôter tout doute que ce n'était pas de bonne foi. Je crois que la meilleure manière de dégoûter de tout ceci est d'avoir l'air d'y être en entier ; cela fera bientôt voir que rien ne peut aller. Au reste, malgré la lettre que mes frères ont écrite au roi, et qui par parenthèse ne fait point du tout ici l'effet qu'ils espéraient, je ne vois point surtout par la déclaration de Pillnitz, que les secours étrangers soient si prompts. C'est peut-être un bonheur, car plus nous avancerons et plus ces gueux-ci sentiront leurs malheurs ; peut-être en viendront-ils à désirer eux-mêmes les étrangers. Je crains que les mauvaises têtes n'entraînent votre roi à faire quelque chose qui le compromette, et nous par conséquent. Il faut beaucoup de sagesse. Je vais écrire à M. de Mercy.

« D'abord que vous serez à Bruxelles, mandez-le moi ; je vous écrirai tout simplement, car j'ai une voie sûre toujours à mes ordres. Vous ne sauriez croire combien tout ce que je fais dans ce moment me coûte, et encore cette vilaine râce d'hommes, qui se disent attachés, et qui ne nous ont jamais fait que du mal, sont-ils enragés en ce moment ; il semble qu'on a l'âme assez basse pour faire avec plaisir tout ce qu'on est obligé ; encore est-ce leur .... [2] et leur conduite qui nous a entraînés dans la position où nous sommes. Je n'ai eu qu'un bonheur, c'est de revoir tous ces messieurs qui étaient enfermés à cause de nous [3]

1. Lignes effacées.
2. Mots effacés.
3. A la suite de l'aventure de Varennes.

surtout Goguelat, il est parfaitement raisonnable et sa tête s'est posée pendant la prison. Adieu. »

Cette nouvelle orientation de la politique royale constituait une véritable volte-face et surprit Fersen autant qu'elle déconcerta les Puissances. Les Princes déclarèrent de leur côté que les instructions de la famille royale n'étaient point sincères et que le Roi ne les avait données que sous la contrainte ; ils augmentèrent en même temps leurs armements et trouvèrent dans ces instructions un excellent prétexte de travailler pour leur propre compte. Ceux enfin qui n'étaient pas très empressés de venir au secours de la monarchie française, de quelque manière que cela fût, acceptèrent avec enthousiasme ce principe de non-intervention qui leur permettait de ne rien faire.

La reconnaissance de la Constitution française divisa l'Europe en trois camps, dont le moins important mais aussi le plus enthousiaste comprenait le Roi de Suède, et ses fidèles. C'est uniquement sur lui que pouvait compter la famille royale, mais il ne jouissait hélas, d'aucun prestige ni d'aucune influence aux yeux de l'Europe. Son action était surtout paralysée par la pénurie d'argent. Aucune des puissances ne lui venait en aide, à l'exception de l'Espagne. Catherine II grisait son « frère et cousin » de Suède avec de belles promesses, mais lui disait en même temps de la manière la plus brutale que « chacun a sa révolution à mater et que la sienne est en Pologne ». L'Angleterre se décida, après d'interminables discussions parlementaires, à observer une stricte neutralité, et ce malgré de fortes pressions venues de l'extérieur. Et Léopold ne bougeait pas.

Les Princes à Coblence devenaient en attendant plus arrogants de jour en jour, ils tenaient une Cour, se réunissaient en Conseil, recevaient et envoyaient officiellement des ministres plénipotentiaires aux Cours étrangères dont les dispositions à leur égard étaient bienveillantes. L'âge d'or de la Cour de Coblence dura tout l'été et jusqu'à l'automne 1791.

De retour de Vienne le 8 octobre, Fersen écrit à Marie-Antoinette :

« Me voilà enfin de retour... [1].

« Je vous plains d'avoir été forcés de sanctionner, mais je sens votre position, elle est affreuse, et il n'y avait pas d'autre parti. J'ai du moins la consolation que quelques gens raisonnables sont du même avis ; mais qu'allez-vous faire, tout espoir est-il perdu ? S'il en reste, ne vous laissez pas abattre, et, si vous voulez être aidés, j'espère que vous pourrez l'être, mais il faudrait savoir pour cela vos désirs et vos projets, afin de modérer ou exciter la bonne volonté du roi de Suède et des autres puissances, car dans tous les cas les princes ne doivent être qu'auxiliaires ».

Après avoir exposé la situation en Europe — « l'Empereur est le moins voulant ; il est facile et indiscret » — et rendu compte du projet de fuite qu'il avait soumis à l'Empereur, il poursuit :

« Voici quelques questions auxquelles il serait nécessaire de répondre ; pour que cela soit moins long, j'en garde les num. et vous pourrez les indiquer par un, deux, trois :

1° Comptez-vous vous mettre sincèrement dans la révolution et croyez-vous qu'il n'y a aucun autre moyen ?

2° Voulez-vous être aidés, ou voulez-vous qu'on cesse toute négociation avec les cours ?

3° Avez-vous un plan, et quel est-il ?

« Pardonnez toutes ces questions ; je me flatte que vous n'y verrez que le désir de vous servir et une preuve d'attachement et de dévoûement sans bornes. »

Le 12, à la suite de conversations qu'il avait eues et de nouvelles lettres qu'il venait de recevoir, il ajouta encore quelques détails. A la fin de cette lettre, nous trouvons deux lignes effacées et, à la suite de ces lignes, cette phrase : « Je n'ai pas encore eu le temps de déchiffrer la vôtre du 25. »

Or, Fersen a noté sur la lettre de la Reine qu'il l'avait reçue le 8. Il avait donc été si occupé pendant quatre jours qu'il n'avait même pas trouvé le temps de la déchiffrer et de la lire ! Qu'est-ce qui l'occupait tant ces jours-là ? Son *Journal Intime* ne nous apprend rien à ce sujet :

1. Lignes effacées.

« S. 8. Temps gris. pluye. Diné chez Bret : Soirée chez Craufurd.

D. 9. Temps gris. pluye. Diné chez Craufurd à 6 h. chez leurs altesses tres bien recu.

L. 10. Temps gris, pluye. Diné chez l : s altesses. Pris la cacia le soir.

M. 11 .Temps gris, pluye un peu diné Bret : pris de la cacia le soir purgé assez fort estomac derangé.

M. 12. Temps gris, pluye un peu dîné chez Craufurd. Le baron me lut ses lettres au Roi et la Reine fort bien. Duc de Fitz-James arrivé...

J. 13. Temps gris, pluye, dîné à la cour, diarré, estomac derangé fait mettre des sangsues le soir. Chev. de Coigny parti pour Paris, tres resonnable ecrit la veille et par lui, le b : on ecrit dans le même sens. »

La lettre qu'il envoyait par le chevalier de Coigny, lui aussi un des intimes du cercle de Trianon, était brève et ne faisait que reprendre ce qu'il avait écrit le 12. « Je n'ai encore eu le temps que de déchiffrer le commencement de Votre lettre », conclut-il.

La correspondance entre Fersen et Marie-Antoinette continuait et prenait des deux côtés des proportions énormes, surtout en ce qui concerne Fersen : la plupart de ses lettres étaient des mémoriaux politiques. Il reprenait ici le rôle de conseiller intime qu'il avait joué avant Varennes. Fersen s'appliquait à montrer à la Reine le chemin à suivre, il critiquait amicalement ses actes et ses paroles. Il conseillait à Marie-Antoinette d'écrire à tel ou tel prince régnant, et il lui expliquait en détail ce que devaient contenir ses lettres pour avoir le plus d'effet possible, il lui enseignait comment on pouvait convaincre sans blesser l'amour-propre ou la vanité des gens. « Pressez toujours l'Empereur pour ce congrès ; sans cette démarche prononcée et prompte, je crains tout de la folie des Princes et des émigrants », écrit-il le 25 octobre, « ils sont fort échauffés, et s'ils se croient abandonnés, je ne réponds plus de rien de leur part. »

Et le 11 novembre :

« Je ne puis assez vous dire, combien il est important pour vous d'écrire au plus tôt en Suède et en Russie confidentiellement, pour

les empêcher de se livrer aux princes dans la persuation que vous ne voudrez jamais rien faire. Cette première lettre ne serait que pour lui dire que vous espérez de son amitié et de l'intérêt qu'il vous a déjà témoigné, qu'il ne refusera pas de vous en donner de nouveaux témoignages ; que votre position exige de grands ménagements, mais que dans peu vous lui ferez part avec confiance de vos projets, et que. connaissant sa façon de penser noble et généreuse, vous ne doutez pas qu'il ne les seconde de tout pouvoir, et qu'il emploie son influence sur l'impératrice pour la décider en votre faveur et celle qu'il a sur les princes pour les empêcher de faire quelque folie qui dérangerez tous vos projets. Celle à l'impératrice serait de même, en la flattant un peu. De cette manière ils pourront vous être fort utiles. »

A cette époque, Fersen rédigeait pour le compte de Marie-Antoinette un mémoire sur la situation politique de la Reine. « Je suis fort occupée depuis plusieurs jours de faire un mémoire détaillé à la Reine sur sa position, et sur ce qu'elle a à faire », écrit-il le 23 novembre 1791 à Taube. Fersen ne cherchait donc nullement à dissimuler que ses négociations n'étaient pas conduites avec le Roi et la Reine de France en commun ou qu'il ne collaborait qu'avec Marie-Antoinette.

Le 26 novembre, il envoya ce long mémoire à Marie-Antoinette. Nous en citerons les passages essentiels :

« Si vous adoptez ce nouveau plan, il serait nécessaire d'en instruire vous-même les cours bien intentionnées et dont vous vous déciderez à réclamer les secours, telles que l'Espagne, la Russie et la Suède. Peut-être même une lettre au roi de Prusse serait-elle utile, d'après ce qu'il a fait dire au roi de Suède. Il faudrait, après avoir remercié le Roi d'Espagne de tout ce qu'il a fait pour vous, de la manière dont il a reçu en 1789 votre protestation, et de la fermeté qu'il a montré en ce moment, lui faire un tableau en raccourci de votre position et de l'impossibilité de rester dans celle où vous êtes ; lui communiquer le plan que vous avez adopté ; lui demander, par une suite de l'amitié et de l'intérêt qu'il vous a déjà témoigné et de celle que vous êtes en droit d'espérer de lui, par les liens du sang, qu'il se charge de vos intérêts auprès des puissances étrangères et d'appuyer les demandes que vous serez dans le cas de leur faire ; que personne n'est plus en droit d'être chef de la Ligue qui doit rétablir votre autorité et réparer les

insultes et les outrages faits depuis deux ans à la maison de Bourbon, et que vous aimerez à lui en avoir toute l'obligation ; l'informer, que vous avez demandé à l'empereur le rassemblement d'un congrès ; lui demander de proposer le congrès armé et lui indiquer le prétexte. Que vous ferez la même communication à la Suède et à la Russie, dont les dispositions vous sont connues ; le prier de ce concerter avec ces deux puissances sur les démarches à faire ; que vous voulez vous servir de l'influence que ces deux cours ont sur les princes pour diriger leur conduite. Le prier d'exciter le zèle de la Prusse, qui vous a fait donner des assurances positives d'intérêt par M. de Moutier, et si vous vous décidez à lui écrire, lui en faire part. Il faudrait finir par lui représenter combien il est nécessaire de ne pas perdre de temps et d'adopter des mesures promptes. Vous lui demanderez d'user de son influence sur la Portugal, la Sardaigne et Naples, pour les engager à des démarches pareilles ; ou bien charger le baron de Breteuil d'en parler à l'ambassadeur de Naples, qui est ici ; et après quelques compliments, ajoutez que vous ne doutez pas qu'elle ne consente à vous donner des preuves de l'amitié sur laquelle vous avez toujours compté de sa part. Il serait bon d'ajouter que c'est le baron de Breteuil, qui restera chargé de votre correspondance.

« Il serait utile que le roi écrivît un mot au roi d'Espagne en même temps, il s'en rapporterait à ce que vous avez déjà mandé. Ces deux lettres pourraient être envoyées en original — par l'évêque [1] dans un livre et le baron les ferait passer à M. de Vaugyon chiffées ou bien vous pourriez les remettre cachetées au chargé d'affaires d'Espagne, à qui vous pourriez demander d'envoyer un courrier pour les porter. Cette voie serait préférable, étant plus prompte. Il faudrait dans ce cas en faire parvenir la copie au baron.

« Si la lettre à l'impératrice de Russie que j'ai eu l'honneur de vous proposer était déjà écrite, il faudrait seulement lui mander que vous espérez qu'elle a reçu votre lettre, et que, ne pouvant douter, d'après les témoignages d'intérêt si dignes de sa grande âme qu'elle vous a déjà donnés, qu'elle ne consente à vous en donner de nouveaux, vous n'hésitez pas à lui faire part avec confiance de vos projets. Vous lui direz, en peu de mots, les raisons qui ont décidé le roi à sanctionner, qui sont : l'ignorance totale où il était des dispositions des puissances étrangères à son égard et de l'étendue des secours qu'il pouvait en attendre ; que, ne

1. D'Agoult, évêque de Pamiers, qui devait se rendre à Paris.

voyant aucune démarche de leur part, vous avez cru qu'il ne vous restait d'autre parti à prendre que celui de ramener les esprits par les vices mêmes de la constitution ; qu'ayant pris le parti de l'accepter, il fallait vous soumettre à toutes les démarches qu'on exigerait pour convaincre de la bonne foi que vous y apportiez, pour gagner la confiance publique, rétablir un peu de calme et vous procurer ainsi les moyens d'agir plus sûrement, sans exposer les gens fidèles qui sont encore auprès de vous et dans le royaume, car vous comptez vos dangers personnels pour rien ; que ce sont là les raisons qui vous ont engagés à des démarches conciliantes et qui doivent paraître aux yeux des puissances de l'Europe moins instruites des détails de votre position, autant d'actes de faiblesse ; qu'il vous importe de détruire auprès d'elle l'impression qu'elle en aurait pu concevoir ; — que vous ne doutez pas de l'attachement de Monsieur et de M. le comte d'Artois pour vous, mais que vous n'avez pas la même raison d'être assurés de celui de leurs entours qui sont plus occupés de leurs intérêts personnels que des vôtres ; — que, malgré cette certitude, vous n'hésiteriez pas à vous en servir, à vous entendre avec eux et à leur communiquer vos projets, si l'indiscrétion qui règne parmi les gens qu'ils ont choisis pour les conseiller ne défendait de leur rien confier ; qu'ils ont accoutumé la noblesse, rassemblée à Coblence, à être instruite de tout ; que rien n'y est secret ; qu'un projet qui leur serait communiqué par vous, deviendrait bientôt public et serait aussitôt connu à Paris, par les espions dont Coblence abonde ; mais que vous lui demandez de faire usage de l'influence que la générosité de sa conduite envers les princes lui a acquise sur eux pour, de concert avec le roi de Suède, leur transmettre vos désirs, sans qu'ils puissent s'en douter, et diriger leur conduites et leur démarches vers un but commun. Vous lui direz les demandes que vous avez faites à l'empereur ; vous lui ferez part de votre plan et des avantages que vous y trouvez ; vous lui ferez les mêmes demandes qu'au roi d'Espagne, en ajoutant celle du départ de son ministre par congé, comme une démarche qui ferait un grand effet ; vous proposerez le roi d'Espagne, comme chef de la maison de Bourbon pour être l'organe des propositions à faire, et lui demanderez de diriger ses démarches, de le pousser et de se concerter avec lui, ainsi qu'avec l'empereur et le roi de Prusse à qui vous en avez écrit, mais sans entrer dans les mêmes détails. Vous lui manderez que vous faites part de vos projets au roi de Suède, dont vous savez que les dispositions sont en tout semblables aux siennes ; vous lui demanderez de décider le Danemark en votre faveur, et vous lui indiquerez le baron de Breteuil

comme la personne en qui vous avez confiance et qui sera chargé de votre correspondance.

« Pour éviter de répéter au roi de Suède les mêmes choses, vous pourriez lui envoyer la copie de votre lettre à l'impératrice, en y ajoutant des témoignages de sensibilité sur celle qu'il vous a toujours témoignée et sur les marques d'amitié et d'intérêt qu'il n'a cessé de vous donner, sur le zèle et la chaleur qu'il met à vous servir ; — l'assurer de toute votre reconnaissance lorsque des temps plus heureux vous permettront de lui en donner des preuves ; — vous référer à votre lettre à l'impératrice pour les différentes demandes à lui faire et pour le plan que vous adopterez ; — lui mander que vous espérez qu'il les adoptera et les secondera ; — lui demander de se concerter avec l'impératrice et d'employer son influence pour régler la conduite des princes et les empêcher de faire quelque tentative folle qui contrarierait tous vos projets ; mais de ne pas leur laisser entrevoir que cela vienne de votre part, par les raisons déjà alléguées à l'impératrice. Le roi de Suède écrit au baron de Breteuil en lui parlant de la nécessité que vous instruisiez le roi de Prusse de vos projets et que vous demandiez sa coopération : *Si le roi de France craint de se compromettre, je m'offre de faire porter ou de porter ses paroles avec tout le secret possible au roi de Prusse*, etc. etc. Cette proposition du roi de Suède, quoique fort avantageuse, ne peut être acceptée. *L'esprit actif et inquiet de ce prince inspire de la défiance*, et cette défiance pourrait nuire en ce moment à vos intérêts ; mais il faut, sans lui alléguer cette raison, le remercier de ses offres et lui dire que vous préférez d'en écrire vous-même au roi de Prusse, comme un moyen de plus pour exciter son zèle et sa bonne volonté. Vous lui demanderez de maintenir l'impératrice dans les bons sentiments qu'elle vous a déjà témoignés et dont vous savez que vous lui avez l'obligation ; vous lui demanderez de décider le Danemark, et, après avoir dit un mot pour le baron de Breteuil, vous finirez par ces choses aimables que vous savez mieux dire qu'un autre. Si vous me faites passer votre lettre, j'enverrai le tout chiffré. L'évêque pourrait me l'envoyer collée dans un livre.

« Votre lettre au roi de Prusse sera courte. Vous le remercierez de ce qu'il vous fait dire par M. de Moutier ; vous lui diriez que la nécessité vous a forcés de sanctionner, mais que vous êtes décidés à faire changer la position où vous êtes ; que le seul moyen d'y parvenir est un congrès armé ; que vous en avez fait la demande à l'empereur et aux autres puissances et que vous espérez, d'après les bonnes dispositions qu'il vous a témoignées, qu'il se concertera avec elles, qu'il adoptera cette mesure, et qu'à l'exemple des autres puissances il fera partir son ministre de Paris par un congé.

« Vous pourrez mander à l'empereur que, d'après les doutes qu'il paraît avoir sur les véritables intentions des différentes puissances et sur la vérité de leurs bonnes dispositions, vous vous êtes décidée à en écrire vous-même en Espagne, en Prusse, en Russie et en Suède afin de vous en convaincre et pouvoir régler votre conduite sur le degré d'intérêt qu'elle vous témoigneront et sur la réalité du secours qu'elles vous promettront ; que vous leur demandez le rappel de leurs ministres et ambassadeurs par congé, et le rassemblement immédiat d'un congrès, qui serait appuyé ensuite d'une force armée, pour rendre les délibérations plus imposantes. »

Fersen essayait courageusement d'informer la Reine de sa position équivoque et de la fausse opinion qu'on se faisait généralement sur sa personne, et tâchait de lui expliquer que la médisance s'occupait d'elle, en faisant interpréter faussement ses intentions et ses lettres.

Dans cet important mémoire du 26 novembre, il écrit encore :

« L'indiscrétion avec laquelle l'empereur annonçait à tout le monde qu'il recevait de vos lettres et le peu d'effet qu'il donnait à sa bonne volonté ont fait conclure que vous ne lui écriviez que pour l'empêcher d'agir. Vos ennemis se sont servis de ce moyen pour répandre que vous étiez contraire à toute entreprise ; que le désir de dominer et la crainte de l'être vous faisait préférer de marcher par la constitution et de vous servir des factieux plutôt que d'avoir aux princes et aux émigrés l'obligation du rétablissement de votre autorité ; que vous aimiez mieux perdre le royaume qu'une partie de cette autorité, et mille contes de ce genre, plus absurdes les uns que les autres. Ces idées se sont répandues parmi la noblesse et s'y sont accréditées ; des gens très sensés, et qui vous étaient attachés, sont mêmes tentés de les adopter. O regarde ici le baron de Breteuil comme votre agent dans ce sens, et lors de son arrivée ici la grande majorité des Français ne voulaient point l'aller voir. Je sens comme vous le peu de cas qu'il faut faire d'une pareille injustice, et vous y êtes malheureusement accoutumée plus qu'une autre ; mais dans la position où vous êtes, dans l'incertitude des événements qui peuvent naître, il faudrait

tâcher de détruire ces bruits, et que l'issue de ce que vous aurez fait pour eux leur prouve un jour, ainsi qu'à toutes l'Europe, sa fausseté. »

Il poursuit :

« Votre position devient tous les jours plus critique, la France marche à grands pas vers sa ruine. Les factieux travaillent sans cesse à vous faire perdre le peu de popularité que vous commenciez à gagner, et le *veto* dont le roi vient de faire usage, est un moyen, dont ils ne manqueront pas de se servir. Vous avez déjà vu les bruits qu'on ne cesse pas de répandre sur vous au dehors, pour vous aliéner l'affection de la noblesse : on cherche de même à vous avilir dans les cours, en représentant toutes vos démarches comme autant d'actes de faiblesse, et si vous ne pouvez sortir promptement de l'état où vous êtes, vous serez abandonnée de tous les partis et livrée entièrement à la merci des factieux et des républicains, qui ne trouveront plus d'obstacles à l'exécution de leurs coupables projets ».

On voit que « vous » ne s'adresse plus ici au Roi et à la Reine collectivement, mais seulement à la Reine.

Entre les conseils politiques, se glissaient des conseils personnels : il tenait à ce que Marie-Antoinette fût aimable pour tout le monde, surtout comme Fersen savait qu'avec un peu de bonne volonté, cela lui était facile. « Monsieur Craufurd a été cet été en Angleterre pour s'assurer des dispositions de cette cour, et quoiqu'en dise M. de Mercy, elle est pour une neutralité exacte. Comme M. Craufurd s'est chargé avec beaucoup de grâce de cette commission, ne voudriez-vous pas me dire pour lui de ces choses obligeantes, que vous savez dire mieux que personne ? Il le mérite par son attachement pour vous, répondez-moi au plus tôt... [1] »

Il ajouta le 11 novembre :

« N'oubliez pas de me dire quelque chose d'aimable de Votre part et de celle du Roi pour M. Craufurd, il le mérite tant ! »

1. Lignes effacées.

Il écrit le 22 décembre :

« M. de Toulongeon, celui qui est venu de Franche-Comté, a été peiné du froid avec lequel ses bonnes intentions ont été accueillies. Ne croyez-vous pas, que sans les trop distinguer, il faudrait donner aux gens de bonne volonté raisonnables des marques de bonté ? Personne ne sait mieux que vous faire usage de cette monnaie ».

Qu'écrit Marie-Antoinette pendant ces pénibles mois ? Elle était avant toute une élève docile qui suivait fidèlement les conseils de Fersen. Elle fait sortir des feuillets blancs son écriture à l'encre sympathique ou au jus de citron concentré. Mais ce n'était pas toujours tâche si aisée. « Il nous est impossible de faire sortir l'écriture du baron de Breteuil sur le papier, avec l'eau que le comte de Coigny nous a apportée », écrit-elle le 19 octobre. « Mandez-moi tout de suite, par la poste, la manière de se servir de cette eau, et de quoi elle est composée, pour que si celle-ci est mauvaise, nous puissions en faire faire d'autre ». « J'ai reçu hier vos papiers par M. de Bridge, » écrit-elle le 31 octobre, « l'écriture est parfaitement sortie avec l'eau que j'ai fait chercher chez l'apothicaire, il faut que celle qu'on nous a envoyée de là-bas fut évaporée mais cela est égal à présent ». Parfois, elle est lasse de tous ces travaux d'écriture. « Adieu, je suis fatiguée à force d'écritures ; jamais je n'ai fait tel métier et je crains toujours d'oublier, ou de mettre quelques bêtises... » [1], s'exclame-t-elle le 2 novembre.

Elle s'appliquait à suivre ses conseils et recevoir aimablement les personnes qu'il lui envoyait ou qui collaboraient d'une manière ou d'une autre avec lui. « Je ne puis vous dire combien je suis touchée de ce qu'a fait ce bon M. Craufurd pour nous, le roi aussi. Je vous écrirai dans quelques jours ce qu'il faudra lui dire de notre part », écrit-elle dans la lettre du 19 octobre. « Nous serons bien heureux de pouvoir faire quelque chose pour lui. Il y a si peu de gens qui nous témoignent un vrai attache-

1. Lignes effacées.

ment ! On sait ici qu'il a été mêlé dans nos affaires, et j'ai eu bien peur de sa maison » [1]. Le 31 octobre elle s'excusa d'avoir tardé à transmettre ses remerciements à Craufurd. « J'ai été si pressée la dernière fois que je vous ai écrit, que je n'ai pu vous parler de M. Craufurd. Dites-lui bien, que nous savons la manière parfaite dont il est pour nous, que je me suis toujours plu à croire à son attachement, mais que dans l'affreuse position où nous sommes, chaque nouvelle preuve d'intérêt est un titre de plus bien doux à notre reconnaissance ».

Marie-Antoinette s'inquiétait aussi pour la santé de Fersen et craignait qu'elle ne pût supporter le surmenage. Elle désirait le voir rentrer en Suède et le mit en garde contre la société des gens suspects comme le baron de Breteuil.

« Je vois, que tous les partis aristocratiques et démocrates, s'acharnent contre le baron de Breteuil : je suis inquiète de vous savoir avec lui », écrit-elle dans sa lettre du 2 novembre ; « c'est encore à Coblence et aux émigrés, que nous devons cette cruelle persécution ; ils ont tant dit, que nous n'agissions que par les conseils du baron, qu'il avait tous nos secrets, que les ministères et tous les enragés commencent à en parler ».

Elle tâchait de le rassurer et d'exposer sa conduite d'une manière aussi peu compromettante que possible, craignant qu'il ne la désapprouvât.

Dans sa lettre du 19 octobre elle écrit :

« Rassurez-vous, je ne me laisse pas aller aux enragés,

1. Craufurd écrit dans sa *Notice* .

« Quand on les ramena à Paris, deux cochers à mon service, que j'avais laissés dans ma maison étaient accourus avec la foule pour voir ce triste spectacle. L'un d'eux apercevant la voiture, s'écria étourdiment que c'était celle qui avait été déposée chez moi. Aussitôt la multitude cria qu'il fallait démolir ou brûler ma maison ; et déjà la populace s'y disposait, lorsque l'autre cocher, brave homme nommé Joungman, nia le fait, en ajoutant que la maison n'était pas à moi, mais à M. Rouillé d'Orfeuil, citoyen français. Elle fut ainsi préservée du pillage ; mais ce ne fut que pour être ensuite pillée plus méthodiquement par ordre et pour le compte du gouvernement révolutionnaire. »

et, si j'en vois et si j'ai des relations avec quelques uns d'eux, ce n'est que pour m'en servir, et ils me font tous trop horreur pour jamais me laisser aller à eux. »

Et le 2 novembre :

« Soyez bien tranquille, jamais je ne me laisserai aller aux enragés ; il faut s'en servir pour empêcher de plus grandes maux ; mais pour le bien, je sais bien qu'ils ne sont capables de le faire. »

Fersen de son côté rassurait Marie-Antoinette pour son propre compte. Dans son mémoire du 26 novembre il écrit :

« Quant à moi, n'ayez aucune inquiétude ; je ne suis plus rien aux Français ; je sers le roi de Suède et n'ai rien à déméler avec eux et la seule manière, dont je puis être agréablement et sûrement chez eux est d'y être toujours comme étranger. Il me traitent tous en merveille et avec distinction parce qu'ils savent, que je n'en ai pas besoin, et qu'ils me craignent ; je ne cours aucun risque.

« Quant à mon départ de Bruxelles, quelque désir que j'aie de vous satisfaire là-dessus et de vous tranquilliser, cela m'est impossible ; j'y suis par ordre du roi, et ne puis m'absenter ; j'y suis chargé de ses affaires ; il doit m'y envoyer un secrétaire que j'attend ; il a fait ordonner à tous ses ministres et ambassadeurs de correspondre avec moi ici et de s'en rapporter à ce que je leur manderai. Vous voyez donc, que je ne puis changer de place. D'ailleurs vous pouvez être tranquille, je ne cours aucun risque ».

Fersen attirait l'attention de la Reine sur le danger qu'il y aurait à faire des concessions à la Révolution. Il écrit le 4 décembre :

« Je sens parfaitement toute l'horreur de votre position, mais jamais elle ne changera sans un secours étranger et par l'excès du mal seul. Le mal actuel fera place à un autre, mais vous serez toujours malheureux, et le royaume tombera en dissolution. Jamais vous ne gagnerez les factieux, ils ont trop à craindre de vous et de votre caractère. Ils sentent trop tous leurs torts pour ne pas craindre la vengeance et pour ne pas vous tenir toujours dans l'état de captivité où vous êtes, en vous empêchant même de faire usage de l'autorité qui vous est confiée par la constitu-

tion. Ils accoutument le peuple à ne plus vous respecter et à ne plus vous aimer. La noblesse, se croyant abandonnée par vous, ne croira vous rien devoir ; elle agira pour elle-même, par elle-même avec les princes ; elle vous reprochera sa ruine et vous perdrez encore son attachement, ainsi que celui de tous les partis, dont les uns vous accuseront de les avoir trahis, les autres de les avoir abandonnés. Vous serez avilis aux yeux [des Puissances] de l'Europe, qui vous accuseront de lâcheté, et la faiblesse dont elles vous accuseront les empêchera de s'allier avec un pays ruiné et qui ne pourra plus leur être d'aucune utilité ».

« Pardonnez au zèle et à l'attachement que je vous ai voués », conclut-il son mémoire, « et qui ne cessera de m'animer pour vous, si j'ai exposé des vérités dures ; mais je sais que vous êtes capable de les entendre, et rien ne pourra m'arrêter quand il sera nécessaire de vous servir. D'ailleurs j'ai cru de mon devoir de ne vous rien taire. »

Fersen parle rarement de lui-même dans ses lettres. Celle du 25 octobre constitue une exception et est intéressante à ce point de vue :

« Stael dit des horreurs de moi ; il a même débauché mon cocher et l'a pris dans son service, ce qui m'a fait de la peine. Il a séduit beaucoup de monde contre moi qui blâment ma conduite et disent que je ne me suis conduit que par ambition et que je vous ai perdue et le roi. L'ambassadeur de l'Espagne et d'autres sont de cet avis ; il est à Louvain et n'a vu personne ici. Ils ont raison : j'avais l'ambition de vous servir, et j'aurai toute ma vie le regret de ne pas avoir réussi : je voulais m'acquitter envers vous d'une partie des obligations qu'il m'est si doux de vous avoir, et je voulais leur montrer qu'on peut-être attaché à des gens comme vous sans aucun autre intérêt. Le reste de ma conduite leur aurait prouvé que c'était là ma seule ambition, et que la gloire de vous avoir servis était ma plus chère récompense.

« Mes chevaux sont arrivés [1]. Je sais que vous avez vu la femme de mon valet de chambre. Quelle bonté ! Mais je devrais y être accoutumé. »

Dans le *Journal Intime* de Fersen nous retrouvons presque les même phrases :

1. Les chevaux que Fersen avait prêtés à la famille royale pour la fuite de Varennes.

« 1791 octob. Mardi 18. lettre de Stael mon cocher entre chez lui cela me peina et me facha Simolin mande à M^me^ Sullivan qu'il dit des horreurs de moi, qu'il dit que je ne fais qu'intriguer p[our] lui oter sa place il a meme montré des lettres dit il du Roi de Suede etc. etc. tous ces Messrs Esp[agne] :, Simolin, etc., sont contre moi disent que j'ai tout fait par ambition que j'ai perdu le Roi et la Reine pour cette raison et pour etre tout Esp :, a dit que le Roi et la R(eine) avoient dit qu'ils voyoient que nous les avions trompés et qu'ils sont fort mecontents etc. etc. voila ce que c'est quand une chose manque. La Marck arrivé j'y fus il me dit l'apologie de sa conduitte en disant qu'il n'avoit rien fait que p^r^ servir le Roi que c'etoit la raison de sa liaison avec Mirabeau que des le mois d'oct 1789 il lui avoit fait faire le plan de la contre rev.: qu'il avoit vu Monsieur clandestinement et lui avoit lu et donné que ce plan portoit p^r^ base le depart du Roi p^r^ Beauvais il dit des horreurs de la nation francoise etc. etc. il a acheté une maison ici il ne sera pas bien vu, mais s'il donne bien a manger tout le monde ira ».

La tâche de Fersen était plus lourde et plus difficile qu'avant la fuite de Varennes. Il n'avait plus Marie-Antoinette auprès de lui, le danger était moins palpable qu'auparavant, il devait lutter à distance.

Ce n'était pas seulement le manque d'entente ou de volonté d'agir de la part des puissances qui inspirait des inquiétudes à Fersen. Des complications nouvelles s'ajoutaient aux précédentes : le désaccord régnait au camp des plus fidèles et des plus enthousiastes. Ceux en qui il avait le plus confiance et dont l'appui lui semblait certain, s'intéressaient plus aux Princes et aux émigrés, qu'au Roi et la Reine de France. Parmi les anciens fidèles de Versailles, deux seulement occupaient une situation assez puissante pour pouvoir se rendre vraiment utiles : c'étaient Stedingk et Esterhazy. Mais tous deux étaient accrédités à la Cour de Catherine, le premier comme ambassadeur de Gustave III, le second comme représentant des Princes. Stedingk, homme honnête, franc et bon, ne brillait pas par l'intelligence. Il était plus habile militaire que diplomate. Esterhazy, l'ancien cavalier de Marie-Antoinette, s'était donné corps et âme au comte d'Artois. Tous deux se laissaient d'ailleurs éblouir par les grands gestes

de Catherine, par son charme personnel et par ses promesses faciles, mais illusoires.

La principale cause d'inquiétude de Fersen était fournie par les divergences d'opinion entre lui et Gustave III. Fersen n'était pas toujours du même avis que Gustave III et Taube sur les mesures à prendre. D'accord sur les points essentiels, reconnaissant tous trois que l'évasion de la famille royale était la première condition à réaliser — ils ne l'étaient plus lorsqu'il s'agissait des méthodes et moyens à employer. Gustave III s'obstinait à interpréter l'hésitation et le manque d'enthousiasme de l'Empereur comme une jalousie à son égard : « J'ai toujours craint la jalousie de la Cour de Vienne, jalousie dont la cause nous est bien honorable puisque Gustave-Adolphe en est l'origine, et vous savez que dès Aix-la-Chapelle j'ai prévu cet obstacle », écrit-il. Un peu plus loin dans la même lettre, il exprimait la conviction que la mission de Fersen ne réussirait pas à « lever l'obstacle de la jalousie Autrichienne contre les Wasa ». Cette conception pour le moins naïve était également partagée par Taube : « Je ne doute point », écrit Taube dés son retour en Suède, « que ce Prince (l'Empereur) ne jalouse les succès du Roi et la réputation qu'il a gagnée ; il le fera bien d'avantage, quand il apprendra que l'Impératrice se refère à lui et à sa décision relativement aux affaires de la France et qu'elle se repose sur lui de l'exécution de leurs opérations communes. »

Fersen était autrement clairvoyant ! « Je ne crois pas », écrit-il de Prague, à Taube, le 21 septembre, « que ce soit uniquement par aversion ou par jalousie que l'Empereur retarde et traine en longueur les opérations, je le crois personnellement bien disposé pour agir, mais son ministère le retient et il n'a pas la force de lui résister. »

Fersen comprenait ce que ni le Roi ni Taube n'avaient compris, c'est-à-dire que toute tentative de sauver la famille royale sans l'appui de l'Empereur serait vouée à un échec et il soulignait souvent dans ses lettres à Gustave III ce qu'une action isolée, entreprise par lui ou les Princes, comporterait de risques et de dangers, et qu'elle nuirait à la bonne entente entre les Puissances.

Tout le monde était donc contre la famille royale et on désapprouvait partout leur conduite, d'autant plus qu'on savait maintenant que la Constitution avait été adoptée à la suite d'un compromis entre la famille royale et les constitutionnels. « Tout ce qui c'est fait autour des Tuileries depuis deux mois a dérouté tout le monde », écrit Stedingk à Fersen le 25 octobre. « Les cours mal intentionnées ou indécises en prennent occasion pour excuser leur inaction. Les ennemis de la monarchie applaudissent et les bons sujets du roi sont consternés. J'imagine quelquefois, que l'intention de la Reine est de s'attacher le peuple pour relever l'autorité royale par les mêmes mains qui l'ont détruite ; mais outre que je ne vois l'homme qu'il faudrait à la tête d'une telle entreprise, il serait encore de la bonne politique de faire tout ce qu'on peut pour augmenter les embarras du gouvernement actuel, et une levée de boucliers de la part des princes et des puissances voisines en est le moyen le plus sûr ».

Et Esterhazy écrit à Fersen le 26 octobre :

« Expliquez-nous le peut-être du roi, s'il est de bonne foi, il se voue à l'avilissement aux yeux de son siècle et de la postérité, et, s'il trompe, il en fait trop pour pouvoir être justifié par la nécessité ou le danger. Je voudrais du moins, qu'il prouvât, par une apparence de résistance, qu'il est forcé à toutes les démarches humiliantes, que l'on exige de lui. Cela donnerait des armes à ceux qui veulent le servir, même malgré lui, et n'autoriserait pas l'inaction des faibles, qui ne demandent qu'un prétexte.

« Vous, mon ami, dont ainsi que moi, le seul objet est le bien de la famille royale, employez tous vos moyens pour prouver que sans accord on ne peut rien faire que du mal. Avant de savoir qui gouvernera la France, mettons la France en état d'être gouvernée, et attendons, pour disputer à qui sera le ministère, qu'il y ait un roi. Tout retardement à cet égard est un mal, si grand, que, pour peu que s'il se prolonge, il sera sans remède... »

Taube parle sur le même ton dans une lettre à Fersen le 15 novembre :

« Je n'approuve point la crainte que vous me dites qu'a le roi de France de se trouver dans la dépendance de ses frères, au cas que ceux-ci contribuassent seuls à mettre le roi sur le trône ; mon ami, pour savoir gouverner, il faut être maître chez soi ; reconnaître des services rendus, mais ne jamais permettre que qui que ce soit ose entreprendre de leur imposer ; car s'ils veulent se laisser mener et aller aux cabales, aux intrigues et aux ménagements puérils, faibles et particuliers, comme ils le furent avant la révolution, ils retomberont encore une fois dans l'état malheureux où ils se trouvent à présent, et tout ce qu'on entreprendra pour les sauver sera inutile. Tâchez, au nom de Dieu, mon ami, que les haines et les contestations du baron de Breteuil et de M. de Calonne n'empêchent pas tout rétablissement du roi et de la reine ; faites tout votre possible pour que cette dernière écrive quelques mots au roi de Suède... ».

On voit avec quelle ardeur tous ces conseillers poursuivaient Fersen pour lui imposer leurs opinions, leurs volontés, leurs intentions. Si on ne le savait déjà, ces lettres prouveraient abondamment qu'au moment où l'on discutait encore pour savoir lesquels du Roi d'Espagne ou de Gustave III prendrait le commandement de la ligue contre-révolutionnaire, si Breteuil ou Calonne serait chargé des négociations avec les Princes ou encore si l'Empereur se verrait confier la mission de rétablir la Monarchie, c'était en vérité Axel Fersen la figure centrale de l'entreprise : tout dépendait de lui.

N'est-ce pas significatif, quand Fersen avait écrit dans sa lettre du 26 novembre :

« Dimanche on avait répandu ici la nouvelle que vous étiez partis et arrivés à Raismes chez la Marck ; tous les français étaient fous, plusieurs étaient même déjà partis, et ceux qui en doutaient étaient regardés comme des mauvais citoyens. Le baron de Viomesnil vous avait donné le bras avec le Dauphin, et le duc de Choiseul au Roi, déguisé en femme. Personne n'a osé me donner cette nouvelle, ni m'en parler, ni me demander, s'il était vraie. »

Les complications se multipliaient de jour en jour et Fersen se rendait compte qu'il n'y avait qu'un seul moyen de les éviter : aller en personne voir Marie-Antoinette, négocier avec elle, discuter les mesures à prendre et lui soumettre le projet de Gustave III pour une nouvelle évasion. Par sa correspondance on voit qu'il y avait déjà pensé lors de son séjour à Vienne et il est même probable qu'il a eu ce projet dans l'esprit depuis Varennes. Il écrit à Taube le 30 octobre ;

« Il serait nécessaire que je pusse voir le roi de France et la reine et, si cela est possible j'irai ; mais je ne veux pas être vu : à cet effet il faudrait que le roi m'envoyât deux passe-ports de courrier pour l'Espagne, datés de Stockholm, en laissant la date en blanc. Un serait en mon nom et un en celui de Reuterswerd comme si nous venions d'Espagne. Si le roi voulait leur écrire, il faudrait mettre l'adresse au Roi d'Espagne ; ce paquet pourrait m'être envoyée par extra-poste à Hambourg et de là par estafette. De cette manière je pourrais au moins leur représenter leur véritable position, leur instruire de tout et concerter quelque chose avec eux ».

Le 26 novembre, il écrit à Marie-Antoinette :

« Répondez-moi sur la possibilité de vous aller voir, tout à fait et sans domestique, au cas que j'en reçoive l'ordre du roi ; il m'en a déjà lâché quelque chose, sur le désir qu'il en avait. »

Dans l'attente de pouvoir se rendre en personne à Paris, il envoyait à Marie-Antoinette les amis en qui il avait confiance et qui sans danger de mort pouvaient séjourner à Paris. Ce fut tout d'abord M. d'Agoult, ancien évêque de Pamiers et qui semblait jouir de l'entière confiance de la famille royale, qui servit d'intermédiaire entre Fersen et Marie-Antoinette. La lettre que la Reine adressa à Fersen après son entrevue avec M. d'Agoult exprime la joie qu'elle avait ressentie en revoyant un des fidèles de Versailles :

Ce 7 décembre 1791.

« Voici nos deux dernières lettres je ne sais si vous en serez content. J'ai tâché d'y mettre tout ce que vous nous avez indiqué, mais cela est bien difficile pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude des affaires. En relisant vos papiers, je me suis aperçu que dans nos deux grandes lettres nous avions oublié tout plein de choses ; heureusement que ce ne sont pas les plus essentielles. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai eu à voir l'évêque [1] je ne pouvais pas le quitter ; j'aurais bien désiré vous écrire par lui ne fût ce qu'un mot... [2] mais je n'ai pas pu en trouver le moment. Il vous dira bien des choses de ma part et surtout sur mes nouvelles connaissances et liaisons. Je l'ai trouvé bien sévère ; j'avais cru déjà avoir fait beaucoup et qu'il m'admirerait : point du tout. Mais plaisanterie à part. Je vous garde, pour le temps heureux, et où nous nous reverrons, un volume de correspondance très curieuse, et d'autant plus curieuse qu'il faut rendre justice à ceux qui y ont part ; personne au monde ne s'en doute, et,si on en a parlé, c'est si vaguement que cela est rentré dans les mille et une bêtises qu'on dit chaque jour.

« M. de Mercy a l'air de vouloir venir ici ; je crois qu'il y est poussé par mes amis les enragés d'ici ; mais il aurait grand tort dans ce moment, il ne pourrait y faire aucun bien et au contraire cela ferait tenir cent mille propos de plus sur moi. Au reste cette démarche animerait encore plus la rage des émigrés contre l'em. et moi.

« Notre position depuis le départ de l'évêque est un peu meilleure ; il semble que tout ce qui s'appelle constitutionnels se rallie pour faire une grande force contre les républicains et les jacobins ; ils ont rangé une grande partie de la garde pour eux surtout la garde soldée qui sera organisée et enregimentée sous peu de jours. Ils sont dans les meilleures dispositions et brûlent de faire un exemple des jacobins. Ceux-ci font toutes les atrocités

1. De Pamiers.
2. Mots effacés.

dont ils sont capables, mais ils n'ont dans ce moment que les brigands et les scélérats pour eux ; je dis dans ce moment, car d'un jour à l'autre tout change dans ce pays-ci et on ne s'y reconnaît plus. Le département doit porter aujourd'hui ou demain son adresse au roi, contre le décret des prêtres ; j'en suis charmée, parce que, si cela ne fait pas de bien, au moins cela déclare la guerre entre les partis et force celui-là par la démarche même, à soutenir et se rallier au roi. L'adresse est faite par un M. Garnier, et rédigée par Du Port et Barnave, mais cela est un secret. Le comte Louis de Narbonne est enfin ministre de la guerre, d'hier ; quelle gloire pour M:me de Staël et quel plaisir pour elle d'avoir toute l'armée [1].... à elle ! Il pourra être utile, s'il veut, ayant assez d'esprit pour rallier les constitutionnels et bien le ton qu'il faut pour parler à l'armée actuelle. Au reste, il me paraît vouloir s'attacher à M. Bertrand [2] au conseil, et il a raison, car c'est le seul qui vaille quelque chose. Mais, comprenez-vous..... ma position et le rôle que je suis obligée de jouer toute la journée ; quelques fois je ne m'entends pas moi-même et je suis obligée de réfléchir pour voir si c'est bien moi qui parle ; mais que voulez-vous ? tout cela est nécessaire, et croyez que nous serions plus bas encore que nous sommes, si je n'avais pris ce parti tout de suite, au moins gagnerons-nous du temps par là, et c'est tout ce qu'il faut. Quel bonheur si je puis un jour redevenir assez pour prouver à tous ces gueux que je n'étais pas leur dupe !

« L'adresse du département est arrivée ; elle est parfaitement bien pour la discussion sur le décret des prêtres, mais les gueux ont eu peur, et ont mis, du reste un tas d'impertinences. M. de Narbonne a fait à son entrée à l'Ass. un discours d'une platitude peu croyable pour un homme d'esprit. J'attends M. Craufurd avec impatience, mais je suis fâchée pour vous qu'il vous quitte ; j'espère qu'ils ne seront pas l'hiver ici, et qu'il retournera à Brux.;

1. Ligne effacée.
2. Bertrand de Moleville, ministre de la Marine.

car vous avez besoin de distraction. Il me tarde de savoir votre secrétaire arrivé ; comment va votre santé ? je parie que vous ne vous soignez pas, et vous avez tort..... [1]. Pour moi, je me soutiens mieux que je ne devrais, par la prodigieuse fatigue d'esprit que j'ai sans cesse en sortant peu de chez moi, entre les personnes qu'il faut voir, les écritures, et le temps que je suis avec mes enfants. Cette dernière occupation, qui n'est pas la moindre fait mon seul bonheur..... [2] et quand je suis bien triste, je prends mon petit garçon dans mes bras, je l'embrasse de tout mon cœur, et cela me console dans ce moment. Adieu. L'idée du chocolat est excellente ; elle vous est utile doublement, et j'userai avec prudence, mais quelquesfois cet hiver. Adieu, encore une fois... » [3]

Ce vendredi 9.

« Je reçois à l'instant votre lettre, qui enveloppait une image. Je suis charmée que vous ayez reçu les miennes. J'espère que nos lettres aux puissances les calmeront, et leur montreront nos vrais caractères.....

« L'évêque doit vous avoir déjà dit l'inconvénient qu'il y a en m'écrivant. Aujourd'hui encore M. de Laporte, qui porte tout au roi, lui avait donné votre paquet..... [4]. Pour le journal de Brabant je vais m'en occuper, et il m'arrivera sûrement à moi ; ainsi vous pourrez y dire ce que vous voudrez. Adieu.... [5].

22 *décembre.*

« J'ai bien envie de vous envoyer M. Gog, ne fût-ce que pour trois jours, pour qu'il puisse causer à fond avec vous. Je ne lui ai pas encore parlé de cette idée. Mandez-moi ce que vous en pensez ; il ne sait rien de ma correspondance avec les personnes que l'évêque vous a dit ; il ne faut pas lui en parler.

1. Lignes effacées.
2. Mots effacés.
3. La fin de la lettre est effacée.
4. Ligne effacée.
5. La fin de la lettre est effacée.

« J'attends vos réponses à toutes mes lettres pour vous écrire et à la Reine d'Espagne. Mandez-moi quand le secrétaire qu'on vous..... [1] son retard me tourmente pour vous. Adieu. »

Il ressort clairement de cette lettre que Marie-Antoinette avait informé l'évêque de Pamiers de ses relations avec les constitutionnels et que celui-ci avait nettement désapprouvé sa conduite. On voit d'autre part que ces relations restaient secrètes et que Gougélat, qui avait été son secrétaire privé et était l'ami de Fersen, les ignorait. Elle ne pouvait pourtant les dissimuler à M. d'Agoult, puisqu'il devait rendre compte de sa position et de ses désirs à Fersen. C'est par lui que Fersen fut pour la première fois complètement mis au courant de la nouvelle politique de Marie-Antoinette. Il apprit également que l'adresse du Département à laquelle lui et ses amis accordaient une grande importance, avait été inspirée par Marie-Antoinette et rédigée par les constitutionnels.

Quelle était l'opinion de Fersen sur la politique qu'on faisait aux Tuileries et sur les relations de Marie-Antoinette avec les Constitutionnels ? Avait-il crû — n'eût-ce été qu'un instant — que des mobiles plus personnels que politiques avaient poussé la Reine ? Ce n'est guère probable. Lorsque des bruits malveillants lui parvinrent à Vienne à ce sujet, il fit, le 25 septembre 1791, la remarque suivante dans son Journal :

« Il y a ici des intrigues terribles à la cour comme partout. Les Archid:esses Thérèse et Marianne sont fort p:r la France et l'Imp: tous les sous ordres contre et l'Emp. est foible et indiscret. La Vyrm est dévouée à Noailles et lui dit tout, c'est un espion il y en a beaucoup et on fait toutte sorte d'histoire sur les françois l'achiduchesse de Bruxelle ecrit contre eux tout cela se sait car l'Emp: dit tout on dit que la R-e couche et se laisse mener par Barnave qu'elle retient l'Emp: qu'elle est contre les Prin-

1. Ligne effacée.

ces et ne veut pas qu'ils fassent etc. etc. etc. tout cela va mal... »

Fersen enregistrait sans commentaires le bruit selon lequel la Reine eut couché avec Barnave! Y ajoutait-il foi ? Personne ne le sait. Nous ne savons même, s'il mit Marie-Antoinette au courant des bruits qu'on répandait sur son compte, puisque toutes les lettres considérées comme « équivoques » ont été détruites.

Croyait-il seulement à la bonne foi de Marie-Antoinette dans les négociations avec les constitutionnels ? Il n'y a au moins rien qui laisse supposer le contraire, car il lui aurait été facile d'exprimer sa désapprobation de l'attitude de la Reine dans sa correspondance avec elle, s'il l'avait voulu. Il est probable qu'il ne considérait ces négociations que comme un fait contre lequel on ne pouvait rien et il ne leur conférait d'autre valeur que la Reine elle-même ne leur donnait. Ce qui est certain, c'est que Marie-Antoinette le déconcertait quelquefois par son attitude changeante, en parlant une fois de Barnave et ses amis comme « enragés » et « gueux », d'autres fois comme de ses « nouvelles connaissances et liaisons ». Elle disait souvent qu'elle les duperait un beau jour, mais continuait à les appeler ses amis.

Dans cette affaire avec les constitutionnels il a été beaucoup question de la bonne foi. La ruse était étrangère à sa nature et de par sa situation même la Reine avait été habituée à agir comme elle voulait, à ne suivre que son bon plaisir. Elle avait d'ailleurs posé comme la condition *sine qua non* de ces négociations d'avoir toujours le droit de dire franchement sa pensée. « Ayant bien réfléchi depuis mon retour », écrit-elle, dans sa première lettre à Barnave, « sur la force, les moyens et l'esprit de celui avec lequel j'avais beaucoup causé, j'ai senti qu'il n'y avait qu'à gagner à établir une sorte de correspondance avec lui, en me réservant pourtant comme première condition que je dirai toujours franchement ma manière de penser ; que je louerai ce que je trouverai bien et blâmerai de même ce que je trouverai mal. »

Elle était probablement d'aussi bonne foi en s'étonnant

un jour de la bonne volonté des constitutionnels que le lendemain où elle s'indignait de leur tentative de tourner toute chose en faveur de la Révolution ou à l'avantage de leur parti. Ses remarques prouvent d'ailleurs qu'elle ne dissimulait aucunement ses sentiments ou opinions. Elle poursuivait évidemment un but intéressé, puisqu'elle travaillait pour la monarchie, mais les constitutionnels n'étaient pas plus désintéressés, en voulant se servir de la monarchie dans leur lutte contre les républicains. Il serait ridicule de croire que c'était uniquement pour les beaux yeux de Marie-Antoinette que les chefs du parti populaire collaborèrent avec elle pendant plus de six mois.

Si Fersen s'abstenait de critiquer la politique personnelle de Marie-Antoinette, c'est parce qu'il se rendait compte qu'elle n'avait accepté la collaboration avec les constitutionnels que comme un pis-aller. Il est certain qu'il considérait son activité comme extrêmement dangereuse et il craignait que cette nouvelle orientation ne fût le talon d'Achille par où il serait possible de blesser mortellement la monarchie.

La visite de M. d'Agoult à Paris avait été tout à fait occasionnelle et comme Fersen estimait nécessaire d'avoir un homme sûr dans l'entourage immédiat de la Reine, il y dépêcha Craufurd. Celui-ci partit le 24 décembre, accompagné de M^me^ Sullivan. « M. Craufurd est parti ce matin, il sera mardi à Paris », écrit Fersen à Marie-Antoinette. « Il faudrait y envoyer Goguelat mercredi matin à 10 heures. Il demanderait à lui parler sans se nommer, et en lui présentant le papier chiffré ci-joint ; il lui remettra ce qu'il a pour vous. Il serait bon que vous parliez à M. Craufurd le plus tôt possible. »

Dans sa *Notice* Craufurd a donné le récit suivant de sa première visite aux Tuileries :

« En décembre 1791, après une absence de plusieurs mois, je revins à Paris, où je restai au milieu d'avril 1792. Le lendemain de mon arrivée, la reine recevant les étrangers, j'allai lui faire ma cour aux Tuileries. Le jour suivant M. de Goguelat, officier de l'État major, et secrétaire privé de la reine vint me dire que sa majesté désirait me

voir à six heures du soir, nous mîmes pied a terre au Carrouzel, traversâmes la cour des Tuileries, et entrâmes par une porte du château qui conduisait aux appartements de la reine. M:me Thibaut, l'une de ses femmes, fidèle et fort attachée à sa majesté me mena chez elle

« Je l'ai vue souvent et de la même manière », ajoute Craufurd à ce récit. La joie de Marie-Antoinette de pouvoir voir pendant plusieurs mois un ami de Fersen était certainement très grande, d'autant plus que Craufurd était très au courant de la politique européenne. Mais elle se rappelait en même temps qu'elle privait Fersen de sa compagnie. « Je suis fâchée pour vous qu'il vous quitte », écrivait-elle dans sa lettre du 22 décembre, « j'espère qu'ils ne seront pas l'hiver ici et qu'il retournera à Bruxelles, car vous avez besoin de distraction ».

Marie-Antoinette avait-elle eu connaissance des relations qui existaient entre Fersen et m : me Sullivan ? Il semble que sa liaison avec cette dame était déjà assez connue, au moins dans leur entourage. Des bruits en étaient probablement venus jusqu'aux oreilles de la Reine.

En Suède on parlait déjà de cette liaison. Sophie écrit à son frère à la date du 15 décembre :

« C : Strömfelt qui scait tout comme vs savez m'est venu dire ces jours passé, *à propos vs saves bien que Axel est fort amoureux à bruxelles d'une Englaise qui se nomme Krabens* (peutaitre as-til dit un autre nom mais c'est a peu prés dans ce gout la) *j'ai reçue une lettre* (ajouta-til) *ou l'on en parle, et dit que Axel est partout a sa suitte aux spectacles dans sa loge qu'elle est jolie* — cela se peut ai je repris, mais je doute qu'il ait une passion pour elle et l'on fait souvent de supposition des verités en grossissant les objets — je n'ai plus parlé de cela et vous en avertis, mon cher Axel pour l'amour de *Elle* qui si ces nouvelles sont mendé a lui pourront lui causer une peine mortelle, tout le monde vous observe, et parle de vs, soyez à la malheureuse *Elle*, épargnez de toutes les douleurs la plus mortelle... [1]. »

1. Inédit.

Sophie était femme dans toute l'acceptation du terme et il était pour elle inconcevable qu'un homme aussi distingué que Fersen pût un seul instant oublier l'aimée de son cœur pour une distraction passagère.

Par quelle voie ce bruit était-il parvenu en Suède ? Fersen ne cachait jamais ses liaisons amoureuses. Si au début, il avait tenu à garder secrète sa liaison avec Eléonore, c'était uniquement à cause de Craufurd — moins par tact que par crainte des ennuis que pourrait lui créer celui-ci. Plus tard, tout le monde, sauf Craufurd, connaissait les amours de Fersen et M^me^ Sullivan. Les Suédois, de passage à Bruxelles, étaient par Fersen introduits dans le salon d'Eléonore qu'il considérait un peu comme le sien et dans les lettres de remerciements qu'ils adressaient ensuite à Fersen, ils lui faisaient des compliments sur la beauté, la bonté et les charmes de la maîtresse de céans. Mais si on doit indiquer une source certaine de ces bruits, il faudra désigner m:me de Saint-Priest que nous avons vu arriver à Stockholm au moment de la fuite de Varennes. D'après des lettres de la duchesse Charlotte à Sophie Piper, celle-ci aurait édifié les princesses suédoises et la Cour de Stockholm avec des histoires sur ses propres relations amoureuses avec le beau Fersen et la jalousie qu'en avait ressentie Marie-Antoinette.

***

Fersen vivait dans une triste solitude à Bruxelles. Les jours et les semaines s'écoulaient, on ne faisait rien, on ne prenait aucune décision. Il occupait ses soirées à écrire des lettres et à déchiffrer ou copier celles des autres, qu'il faisait suivre ensuite à leurs destinataires. Derrière les brèves remarques de son Journal, on sent son impatience, son angoisse, son amertume.

Il faisait des visites à la Cour de Laeken, il était souvent invité à la table royale et fréquentait les bals de la Cour. Il voyait les émigrés de passage à Bruxelles, les intimes de Versailles : Coigny, Alphonse et Etienne Durfort, Edouard Dillon « le beau » ou d'autres en qui il n'avait

aucune confiance, comme Viomesnil. Il constatait avec amertume l'insouciance des émigrés, leur activité bruyante l'irritait et il éprouva une profonde déception en apprenant que Gustave III avait décidé d'accréditer le comte Oxenstierna à Coblence comme son ministre auprès des Princes.

Une nouvelle plus révoltante encore lui parvint peu de jours avant les fêtes de Noël. Il apprit que Louis XVI avait accepté d'envoyer à l'électeur de Trêves une sommation d'avoir à expulser de son territoire tous les émigrés français. Ce fut un coup terrible pour la noblesse française dont une grande partie avait vécu aux dépens et sous la protection de l'électeur.

Fersen ne pouvait pas comprendre les raisons de cette mesure qui l'affligea d'autant plus qu'il ne s'y attendait nullement et qu'il ne l'apprit que par les journaux. Dans une lettre à Marie-Antoinette du 22 décembre, après avoir dit que la nouvelle venait de lui parvenir, il formulait quelques réserves qui exprimaient sa peine et son indignation :

Ce lundi.

« Nous avons appris hier la démarche du roi ; comme j'en ignore les raisons et le but, je vous avoue qu'elle m'a aterré et vivement affligé. Je crains qu'on ne vous ait donné un conseil perfide. Je crains que vous n'ayez fait trop tôt une démarche, bonne en elle-même, et qui vous aurait été utile dans un autre moment, lorsqu'elle aurait été concertée avec les autres puissances et qu'elles auraient été prêtes à agir pour vous, en ayant l'air de soutenir les princes allemands. Je crois qu'il aurait fallu se laisser forcer par l'Assemblée et, cédant à leur vœu, leur représenter combien une telle démarche avait d'inconvénients dans un moment où on aurait besoin de la paix pour l'établissement de la constitution, pour le rétablissement des finances, pour assurer la dette publique et pour éviter aux peuples un accroissement d'impôts.

« Maintenant, je n'y vois qu'une source d'embarras pour vous, de dangers, et le mauvais effet qu'elle fera en Europe ; on l'attribuera encore à la faiblesse qu'on vous suppose, et le découragement gagnera les puissances amies : en effet, quelle idée doivent

avoir celles à qui vous vous êtes adressés et en qui vous voulez avoir confiance, lorsqu'elles n'apprendront que par les papiers publics une démarche aussi importante, sans en savoir les motifs et sans en avoir été prévenues par le baron de Breteuil ? Elles seront tentées de croire que vous n'avez en lui qu'une demi-confiance, et cette croyance doit rendre ses négociations plus difficiles ; elles soupçonneront même et avec quelque fondement vos intentions, et la confiance que vous aurez l'air de leur marquer leur paraîtra douteuse ; ayant adopté le plan proposé, il ne faudrait faire aucune démarche importante que de concert avec elles ou du moins sans avoir consulté le baron de Breteuil, qui, étant au fait des dispositions de ces puissances, pourrait vous informer de l'effet que ferait votre démarche et serait alors dans le cas de les instruire des raisons qui peuvent vous engager à la faire et de prévenir la mauvaise impression qu'elle pourrait donner. Je sens qu'il est des circonstances où vous pouvez être obligés de vous décider et d'agir promptement ; mais comme vous en prévoyez toujours d'avance la possibilité, il faudrait nous en faire part, et la retarder assez pour que nos lettres eussent le temps d'arriver avant les papiers publics et diriger la première impression du côté le plus favorable pour vous. Je sais que la confiance ne se donne pas, et je suis loin d'en demander plus que vous ne voulez m'en accorder ; votre intérêt seul me guide et me guidera toujours, et, si vous pouvez suspecter les vues et les projets du baron de Breteuil, j'ai la vanité de croire que ma conduite passée doit vous en ôter la possibilité à mon égard et doit vous convaincre de la pureté des miens, et du zèle, de l'attachement et du dévouement que je vous ai consacrés, mon unique désir est de vous servir, et ma plus douce récompense, la seule que j'ambitionne, est la gloire d'y réussir : je n'en veux jamais d'autre. Je serais trop récompensé si je vous savais heureux et si je puis penser que je l'ai été assez pour y avoir contribué. C'est ce que j'aurai à écrire au roi de Suède, et donner la possibilité de justifier et de défendre à ses yeux et à ceux de l'impératrice la démarche qui vient d'être faite.

« Tout ce que je viens d'écrire devient inutile, car la lettre pour le baron et M. de Mercy viennent d'arriver. Cependant, je dois vous observer qu'il eût été intéressant de les recevoir plus tôt, afin que les puissances eussent pu être prévenues par vous-mêmes, avant d'apprendre votre démarche par les gazettes ».

***

Marie-Antoinette avait formellement déconseillé Fersen de venir à Paris. Mais cette idée le hantait. Son désir de la voir s'accrut encore, lorsqu'il reçut de Paris des lettres où Craufurd lui mandait qu'il avait vu la Reine. Il note dans son *Journal Intime*, mercredi, 11 janvier :

« Lettre de Sullivan, ecrite par Simolin, des nouvelles, une d'elles apporté par Hodges, une de Craufurd, il a vu la R. et causé avec [elle]. »

Le 15 janvier Fersen développe à Taube le plan et le but du voyage qu'il se propose d'entreprendre. Cette lettre est intéressante parce qu'elle montre que même au sujet de ce nouveau projet de la fuite de la famille royale, Fersen était en désaccord avec Gustave III :

« Tout est arrangé pour mon voyage, mais j'attends pourpartir le moment que le Roi et le Reine m'indiqueront — mettés aux pieds du Roi toute ma reconnaissance pour vanter les precautions qu'il a bien voulus prendre et pour les choses flatteuses qu'il veut bien dire de moi dans sa lettre a la Reine. J'ai cru plus prudent de ne pas parler de ce voyage dans ma depeche pour que Brelin l'ignore. Le projet de depart indiqué par le Roi, me parait le plus sure mais il doit etre combiné avec leur situation, je ne puis rien en dire la dessus, avant d'en avoir causé avec eux, le point le plus difficile sera de les separer, l'idée du Roi de faire rester la Reine et le Dauphin me parait fort dangereux, non pas qu'Elle court aucun risque, mais parce qu'ils les garderont en otages et qu'en menaçant leurs jours ils auraient un moyen d'agir sur l'esprit faible et irresolu du Roi de France : et d'arrêter toutes ses opérations, d'ailleurs il serait seul et dans cette position il serait difficile de dire a qui il se livrerais, il aurait toujours devant les gens la crainte pour la Reine et pour son fils, d'ailleurs les factieux déclareraient sur le champ le Dauphin Roi, avec une régence, le Roi de France serait forcé de lui faire la guerre, et avec la legereté d'exaltation et l'exageration des têtes françaises, il aurait beaucoup de partissans, on aimerait un enfant Roi parce qu'il serait nouveau et on oublierait le Roi.

« ... J'ai reçu une lettre de la Reine, qui me prie de différer de quelques jours mon voyage a cause du mouvement, qu'on a excité a Paris sous pretexte d'une nouvelle fuite du Roi, je vous informerés d'avance de mon départ.

« ... Soyés tranquil mon ami je ne courirai aucun risque, fiés vous a ma prudence et ma discretion... » [1].

« Je ferai tous mes arrangements pour arriver le 3, à 6 heures du soir », écrit Fersen à Marie-Antoinette le 27 janvier 1792. Il était maintenant d'autant plus convaincu de la nécessité de son voyage à Paris, que Marie-Antoinette s'était laissé entraîner par les constitutionnels à commettre un acte que Fersen considérait comme absolument contraire aux intérêts de la famille royale. Elle venait en effet d'adresser à l'Empereur un appel qui n'interprêtait ni ses opinions à elle ni celles du Roi. Dans une lettre à Fersen, elle avoua que cet appel avait été redigé par Duport, Lameth et Barnave. Mais bien qu'elle reniât l'appel aussitôt après l'avoir envoyé, l'hostilité des Puissances européennes redoubla. Tout le monde allait se désintéresser du sort de la famille royale et de la monarchie, dorénavant. Pour Fersen qui voyait la gravité de la situation, il s'agissait donc de prendre immédiatement les mesures qui s'imposaient, sans quoi il serait bientôt trop tard. Il se décida à partir. « La reine a consenti que j'aille à Paris », dit-il dans une note du 21 janvier, « mon voyage à Paris est fixé au 3 février. » A Taube, il écrit quelques jours plus tard, le 29 janvier : « Mon arrivée à Paris est fixée au 3 fév. à 6 h : du soir, je partirai d'ici le 1:er car ma santé n'est pas assez bonne pour courir beaucoup la nuit et il faut que je puisse arriver a l'heure je ne serai de retour ici que le 15 ou 16 selon la tournée que je serais obligé de faire en France. »

Mais à peine avait-il envoyé cette lettre, qu'il reçut une lettre de Marie-Antoinette, le priant de différer son voyage. Il écrit dans son *Journal Intime* :

D[*imanche*] 29. Lettre d'Elle, qui me prie de differer mon

1. Inédit.

voyage jusqu'a ce que le decret sur les passeports soit rendu et la tranquilitee un peu retab[lie] a Paris. On y parloit beau coup du depart du Roi, les papiers indiquoit par Calais. Voila le fruit de l'indiscretion françoise, ceux qui en ont imaginé le projet l'ont dit a tout le monde et les espions l'ont mandé. Ce contretems me facha. »

Quelques jours plus tard, il y eut contre-ordre. Il écrit dans le *Journal* :

« *M[ardi]* 31. Recu lettres que je peux venir, mais faut attendre l'arrivé de Simolin. »

M. Simolin, l'ami de Fersen et de Craufurd, ministre de Russie à Paris, qui comme Staël, avait été rappelé de son poste, depuis que Catherine et Gustave III avaient refusé de reconnaître la Constitution, avait, par l'entremise de Craufurd, obtenu une entrevue avec Louis XVI. « A la suite d'une conversation que j'eus avec la Reine, elle me dit que le roi désirait envoyer quelqu'un auprès de l'empereur », raconte Craufurd dans sa notice, et ajoute, qu'on ne pouvait faire un meilleur choix que Simolin. « J'ai connu peu d'hommes dans la carrière diplomatique, qui tinssent une marche plus régulière, plus sûre, ou qui eussent un tact plus juste que lui ».

En attendant l'arrivée de Simolin son espoir fut de nouveau déçu. Il note dans son *Journal* le 3 février :

V[endredi] 3.

« Lettre d'Elle [1], qu'il est impossible a cause des passeports individuels de venir et qu'il faut y renoncer, cela est mal pour moi et les affaires. On a feint de soupconner le depart du Roi, on a excité du bruit dans Paris, le tout pour empecher la nouvelle garde du Roi de prendre ses fonctions, ce qui est fixé au 10 et on a fait les passeports pr empecher le depart, s'il devoit avoir lieu. Le moyen n'est pas mauvais. »

Le 5 février il écrit à Taube :

1. Klinckowström a remplacé ce mot par « la Reine ».

« Mon voyage a Paris ne peut plus avoir lieu. Le decret qui vient d'etre fait sur les passeports le rend impossible, il faut pour en avoir se presenter en personne aux Municipalités, même les domestiques, malgre tout cela j'avois persisté dans mon projet et en me defigurant un peu j'aurois peut etre pu passer comme domestique de Mr de Reuterswerd mais la Reine m'a mandé que cetoit trop risquer et que cela pourroit les compromettre, que d'ailleurs la fermentation qui augmente tous les jours a Paris en rend le sejour tres dangereux qu'on va faire des perquisitions dans les maisons et que le bruit qu'on ne cesse de repandre sur le depart du Roi a augmenté beaucoup la surveillance au chateau qu'ainsi il faut abandonner ce projet, je prendrai donc le parti d'envoyer au Roi et a la Reine le mémoire du Roi et ses lettres et j'appuirai de toutes mes forces leur contenu, mais ces passeports rendens aumoins pour le moment la fuite du Roi impossible.

« Si le Roi se decide a envoyer Mr Craufurd en Ang. il faudroit qu'il lui ecrivit une lettre de sa main remplie de ces choses flatteuses qu'il scait dire mieux qu'un autre et qui sont toujours un effet assuré, il vaudroit mieux m'envoyer une lettre chiffrée et je la lui donnerois il est a Paris depuis un moi mais il revient dans quelques jours. la Reine la traitée avec beaucoup de bonté et lui a parlé de tous ses projets avec la plus grande confiance je me chargerais de sa correspondance car il craint de ne pas écrire assés bien le françois c'est ce qui l'a empeché de donner des nouvelles au mois de Juillet et il n'a jamais osé envoyer la lettre qu il écrivait alors et que je vous envoye a present de peur qu'elle ne fut pas bien » [1].

Trois jours plus tard, de nouvelles instructions lui firent changer d'avis :

« Pris mon parti d'aller à Paris sur une lettre de la R[eine] qui me mande que le decret sur les passeports ne sera pas sanctionné, et des françois qui ont tres bien passé, écrit pour en prévenir ».

Simolin arriva le 9 février. Fersen note pour ce jour :

« *J[eudi]* 9. Asses beau doux. Simolin arrivé a 11 h : sans aucun obstacle dine avec lui chez Bret : il est fort bien. Il va a

1. Inédit.

Vienne de la part de la R : pr instruire l'Emp : de leur position de l'Etat de la France et de leur desir positif detre secouru. Il les a vu secrettement la R : lui a dit dites a l'Emp : que la nation a trop besoin du Roi et de son fils pr qu'ils ayent rien a craindre c'est eux qu'il est interressant de sauver quant a moi je ne crains rien et j'aime mieux courir tous les dangers possibles que de vivre plus longtemps dans l'Etat d'avilissement et de malheur ou je suis. Sim : a ete touche aux larmes de sa conversation il m'a porte des lettres charmantes de la R : a l'Imp : et a l'Emp : et au prince Kaunitz. »

Le départ de Fersen eut lieu le 11 février. C'était une entreprise risquée, car depuis Varennes il était très mal vu en France où on le considérait généralement comme un émigré. Aussi le voyage fut-il très mouvementé. Accompagné seulement de son ordonnance, Reuterswärd, il se mit en route. Les deux voyageurs, déguisés en courriers diplomatiques, étaient porteurs de missives de Gustave III, Roi de Suède, pour la Cour de Portugal, missives fictives que Fersen s'était donné beaucoup de mal à fabriquer, mais qui toutes portaient le sceau royal. Ils arrivèrent pourtant heureusement à Paris, après de multiples incidents. Mais ce n'est qu'à l'arrivée que commencèrent les véritables difficultés.

Le plus difficile fut peut-être de se soustraire à la jalousie de Craufurd, car m:me Sullivan tint Fersen caché dans une chambre à l'étage supérieure de la maison de Craufurd, à l'insu de celui-ci. On fit croire au valet de chambre qui lui servait les repas au lit, que Fersen était le fils de m:me Sullivan qui s'était enfui de la cour de Wurtemberg et devait se cacher. Ce n'est que lorsque les soupçons de Craufurd s'éveillèrent, que Fersen se décida à sortir de sa cachette. Au moyen d'une lettre fictive à m:me Sullivan, il fit croire à Craufurd qu'il venait d'arriver à Paris et qu'il repartirait aussitôt. Pour plus de sûreté, Fersen s'éloigna en effet pour quelques jours de Paris.

Mais il y avait d'autres difficultés que celles dont nous venons de parler. En se rendant aux Tuileries, par exemple, il s'exposait à de multiples risques.Le premier soir de son séjour à Paris il eut une entrevue avec Marie-Antoinette et le lendemain il vit le Roi. Les notes de son *Journal Intime* pendant ces jours sont très personnelles. Comme elles se rapportent à son dernier séjour à Paris et relatent sa dernière entrevue avec Marie-Antoinette, nous les publions ici intégralement. Elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles nous donnent une idée de ce que fut la double vie que menait Fersen au cours de ces années.

« *S.* 11. tems gris doux. Envoye par le courrier de Sim : une lettre a Steding. Simolin parti a 11 h : moi a 9 1/2 h : en chaise de courier avec Reutersverd sans domestique nous avions un passep : de courier pour le Portugal sous des noms supposes les lettres et le memoire du Roi au Roi de Fr : adressés a la Reine de Port : que j'avois mis sous l'enveloppe de l'amb : de Suede a Paris avec un faux chiffre en contrefaisant la signature du Roi et une de même contrefaitte a Bergstedt le charge d'affaires signée Franc : le tout cacheté des armes de Suede faittes ici. J'avois aussi pr ma suretée une lettre de creance comme ministre pres de la R : de Portugal. A 8 h : nous etions a Tournay couché la.

« *D.* 12. Beau et doux parti a 3 1/2 h : du mat : Reutersverd fut voir le soir M d'Avoncourt commandant pour avoir les portes il le prit pour un courier suedois et lui dit qu'il n'arriveroit de 15 jours a Paris et seroit arrete partout. A Orchies on ne nous dit rien nous déjeunames a Bouchain dinames a Bon Avis et couchames a Tournai notre chariot cassa a Peronne nous y fumes 4 h :. Arrivé a Tournai a 1 1/2 h : du mat : je me tenois tres cache j'avois une perruque partout on fut tres poli et surtout a Peronne meme les gard : nat :

« *L.* 13. Tres beau et doux. Parti a 9 1/2 h : arreté deux h : a Louvres pr diner, arrivé sans accident a Paris a 5 1/2 h du soir sans qu'on nous dise rien. Laisse descendre mon officier a l'hotel des Princes Rue de Richelieu pris un fiacre pour aller ches Gog : rue Pelletier le fiacre ne savoit pas la rue crainte de ne pas la trouver un autre fiacre nous l'indiqua Gog : n'y etoit pas, attendu dans la rue jusqu'a 6 1/2 h : pas venu cela m'inquieta voulu aller prendre Reuters : il navoit pas trouvé place a l'hotel des Princes on ne savoit ou il etoit allé retourné chez Gog : pas rentré pris le parti d'attendre dans la rue enfin a 7 h : arrivé. Ma lettre netoit arrivée que le meme jour a midi et on n'avoit pu le joindre avant. Alle ches *elle*. passe par mon

chemin ordinaire peur des gard : nat : son logement a merveille [resté la].

« *M.* 14. Très beau et doux, vu le Roi a 6 h : du soir il ne veut pas partir et il ne peut pas a cause de l'extreme surveillance, mais dans le vrai il sen fait un scrupule ayant si souvent promis de rester car c'est un honnête homme. Il a cependant consenti lorsque les armées seroient arrivées à aller avec des contrebandiers toujours par les bois et se faire rencontrer par un detachement de trouppes legeres. Il veut que le congrès ne soccupe dabord que de ses reclamations et si on les accordoit, insister alors qu'il sorte de Paris dans un lieu fixé pour la ratification si on refuse il consent que les Puis : agissent et se soumet a tous les dangers, il croit ne rien risquer, car les rebelles en ont besoin pour obtenir une capitulation. Il portoit le Cordon Rouge il voit qu'il n'y a de ressource que la force mais par une suite de sa foiblesse il croit impossible de reprendre toutte son authorité. Je lui prouvois le contraire des que c'etoit par la force et que les Puis : le desirent ainsi, il en convint, cependant a moins detre toujours encourage je ne suis pas sure qu'il ne soit tente de negocier avec les rebelles. Ensuite il me dit : *Ah, ça, nous sommes entre nous et nous pouvons parler, je sais quon me taxe de foiblesse et dirresolution, mais personne ne sest jamais trouve dans ma position, je sais que jai manque le moment, je lai manque, cetoit le 14 Juil : il falloit alors s'en aller et je le voulois mais comment faire quand Monsieur lui meme me prioit de ne pas partir, et que le M : al de Broglie qui commendoit me repondoit : oui, nous pouvons aller a Metz mais que ferons nous quand nous y serons, j'ai manque le moment et depuis je ne lai pas retrouvé. J'ai ete abandonne de tout le monde.* Il me pria de prevenir les puis : quelles ne devoient etre etonnées de tout ce qu'il seroit obligé de faire quil y etoit obligé et que c'étoit leffet de la contrainte *il faut dit-il quon me mette tout a fait de cote et quon me laisse faire.* Il desira aussi qu'on expliquat aux puis : quil navoit sanctionné le decret sur les sequestres des biens des emigrés que pr les conserver, sans cela ils auroient ete pillés et brules, mais quil ne consentiroit pas a ce quon les vende comme biens Nat :s. Il a aussi voulu par la fair passer son veto sur les passeports. La R : me dit quelle voyoit Alex : Lameth et Duport, qu'ils lui disoient sans cesse quil n'y avoit de remede que des troup : Etrang : sans cela tout etoit perdu, que ceci ne pouv : durer, qu'eux avoit ete plus loin quils ne vouloient et que c'etoit les sottises des arist : qui avoit fait leurs succes et la conduite de la cour qui les auroit arretés si elle

setoit joint a eux, ils parlent en arist : mais elle croit que c'est leffet de la haine contre l'ass : actuelle ou ils ne sont rien et n'ont aucune inf : et la peur voyant que tout ceci doit changer et voulant se faire davance un merite. Malgré cela elle les croit mauvais, ne s'y fie pas mais s'en sert cela est utile. Tous les min : sont des traitres qui trahissent le Roi Mr Cahier de Gerville surtout est le plus mauvais et menace sans cesse de quitter le conseil et de denoncer les confreres. Bertrand est bon mais seul il ne peut rien, Narbonne et Lessart feront tout pr se conserver et rien pr le Roi. Cahier de Gerv : etoit un petit avocat a 700 l. par an. M : e Rocherette etoit maitresse de Gouvion et lui disoit tout, elle navoit que des soupçons. Interrogée le lend : du depart elle a dit des horreurs sur la R : — Ajant etee demandée si elle na pas entendue passer par cette porte et si elle na pas eue peur en ne venant pas avertir elle dit quelle y entendoit passer si souvent quand le Roi etoit couché que cela ne lui paroissoit pas nouveau. Depuis quelque tems la garde etoit souvent triplée, ce jour du 20 Juin elle l'etoit de l'ap : din : mr de Valori a qui on avoit dit le mat : quil seroit envoyé en courier avec les 2 camarades lavoit dit a M : lle sa maitresse qui l'étoit aussi de Mr.....[1] un enragé. En passant le grand Carousel la R : - envoya Mr A... qui l'accompagna et qui ne savoit pas ou étoit le petit Carousel le demander a la sentinelle de la garde à cheval. A Chalons ils furent reconnus, un homme avertit le maire qui prit le parti de lui dire que sil en etoit sure il n'avoit qua le publier mais qu'il seroit responsable des suites. Les gardes du corps bons a rien. Mr de Dampierre qui etoit venu les voir donnoit le bras a une des femmes du Dauphin pr monter en voiture elle l'avertit de sen aller qu'on lui en vouloit, il lui dit que non, il monta a cheval et a 50 pas on le tira dans la plaine comme un lapin, quand il fut tombé du cheval on le massacra et ils revinrent a la voiture les mains ensanglantées et portant la tete. La R : donna un morceau de Bœuf a la mode, que j'avois mis dans la voiture, a un homme, une voix cria n'en mange pas ne vois tu pas qu'on peut t'empoisonner, elle en mangea sur le champ et en fit manger a Mr le Dauphin. Latour Maubourg et Barnave fort bien, Pethion indécent. Le premier ne voulut jamais monter en voiture du Roi, il dit qu'il devoit etre assuré de lui mais qu'il seroit interessant de gagner les 2 autres. Pethion dit quils savoient tout, quils avoient pris une voiture de remise pres du

1. Omis par Fersen.

chateau menée par un suedois ; il feignit de ne pas savoir mon nom et sadressa a la Re pr le savoir. Elle rep : je ne suis pas dans l'usage de connoitre le nom des cochers de remise. Me Rocherette se presentat toute parée, elle comptoit etre femme de chambre ; elle avoit plusieurs fois avant le dep : cherche le portefeuille de la R : Ils furent depuis 6 h. du matin jusqua 7 h du soir depuis Meaux aux thuillerries sans oser baisser ni stors ni jalousies. Pendant les 6 heur : toujours des offs dans la chambre attenuante ; ils vouloient coucher dans la chambre de la R :, tout ce quelle put obtenir fut quils resteroient entre les deux portes deux ou trois fois ils sont venus dans la nuit voir si elle etoit dans son lit une nuit quelle ne pouvoit dormir et quelle alluma sa lanterne l'officier entra et setablit en conversation, un camp devant les fenetres qui faisoit un tabac infernal toutte la nuit les officiers dans la chambre se relevoient toutes les 2 h :

« Je dis que pr la vraisemblance je devois faire une pointe vers l'Esp jusqua Orleans ou Tours et que je serois de retour lundi ou mardi. A 9 1/2 h : je la quittai je trouvai Reut : au Pont R : al nous allames en fiacre ches El : je fis la meme route qu'avec le Roi [1] cela me le rappella vivement. A 10 h : Franz me fit entrer je logeai avec Jos[éphine] qui avoit deux chambres [2]. lui [3] etoit sorti nous primes le the ensemble a 12 1/2 ,e me couchai.

« *Mer.* 15. Beau froid je me levai a 10 1/2 h : je faisai ma toilette tout seul Franz m'apportoit a dejeuner quand lui sortoit a midi et 1/2 elle me venoit voir un moment on m'apportoit un peu a diner quon deroboit de la table sous pretexte de donner a Joseph : quand ils etoient seuls javois peu de chose quand il y avoit du monde javois plus. Je faisois bon feu et je lisois apres diner il fallcit rester bien tranquile car le sallon etoit au dessous, ils alloient au spectacle et je restai seul jusquau 9 1/2 h quelle rentroit alors je descendois dans le sallon, on avoit soin de renvoyer les gens, et de fermer les portes je prenois le the a 11 h : son valet de chambre a lui rentroit et de peur qu'il ne rentre je remontois ches moi elle venoit un moment et sous pretexte quelle vouloit manger je mangeai du poulet et de la souppe et de la compotte. A 11 1/2 h : elle me quittoit car vers le minuit il rentroit alors il falloit me coucher

1. La nuit de la fuite 20-21 juin 1791.
2. Voir chap. VIII.
3. Craufurd.

bien doucement pour ne pas faire de bruit, on avoit fait accroire a la 2 : e femme de chamb : sœur de Joseph : que c'étoit son fils a elle qui setoit enfui de ches le Duc de Wirt : et quelle ne vouloit pas que *lui* le scut elle avoit de moi une grande pitie et comme il y avoit 2 chambres, elle m'apportoit sans me voir jamais du bois et autres choses. Je lus 4 ou 5 romans pendant le tems que j'y restai et le journal de Mr... [1] offr anglois que son equipage revolté avoit mis en pleine mer dans un petit canot avec 17 hom : et qui sest heureusement sauvé.

« *J.* 16. Froid neigé un peu.

V : 17. Froid neigé Reutersverd m'ecrivit quil avoit ete obligé de donner son nom pr la police qu'il avoit pris le parti de donner le veritable et de dire quil venoit de Eccaissine pour des emplettes et un remboursement pr le comte C : l Vanderburck effectivement il en avoit un a recouvrer.

« *S* : Tres froid neigé on avoit arreté 21 personnes a Senlis cela m'inquieta, mais je pouvois passer ailleurs.

« *D* : 19. Tres froid neigé pendant quils etoient au spectacle fait venir Reutersverd dit d'aller ches Bergstädt [2] le charge d'affaires avec une lettre ou je lui disois tout et lui demandai un passeport de courier. Reut : me dit, qu'on ne soupçonnoit rien qu'il netoit pas suivi.

« *D* : 20. Tres froid neigé il y avoit un pied de neige partout. Les fiacres a 3 et 4 chev : Reutersv : mecrivit que Bergstedt demanderoit le passeport mais quil vouloit me voir javois prevu le cas et lui avois donné rendés vous dans la rue devant la maison a 6 h : du soir et quand elle fut sortie je m'y rendis par la porte de derriere avec Frantz, Bergstedt etoit effraye tout fut arrange ce seroit un passeport de courier pr Reutersv : et moi comme son laquai nous convinmes de tout au cas ou je serois arreté. Bergstedt me parut plutot demoerate et Reutersv : me confirma quil etoit grand admirateur de l'ancienne assemblee des Lameth etc. etc. J'avois fait venir m : e Louvet [3] je lui parlai en rentrant de mes affaires. A 9 1/2 h : elle vint et a 11 1/2 h : nous nous quittames alors je lisai jusqua 12 1/2 h : et me couchai, souvent *lui* mangeait mes restes croyant que c'étoit elle qui avoit mangé. Elle mavertit le matin que Gog avoit ecrit a lui pr le voir j'imaginois que ayant dit que je vien-

1. Omis par Fersen.
2. Bergstedt, secrétaire à l'Ambassade de Suède.
3. La femme du concierge de Fersen.

drois lundi ou mardi elle vouloit lavertir pour quil fut ches lui precaution inutile et qui me fascha Gog : vint a 6 h : El : alla au spectacle mais lui resta a la maison avec Gog : a mattendre ils sortirent a 8 1/2 h : La Reine fut aux Italiens deux Jacobins qui voulurent sopposer aux applaudissements furent très mal traités.

« *Mar* : 21. Beau tres froid un pied de neige... A 6 h : je sortis je trouvai Reut : avec qui je fis tous les arrengem : pour le depart a minuit fit acheter pelisse chaussons etc. etc. Il porta a El : un billet ou javois lair de lui annoncer mon arrivée et dem : a le voir *lui* on me fit entrer en cachette nous jouames bien notre role il le crut. Jecrivis un billet a elle a que jetois arrivé Gog : vint elle [1] me mandoit que la rep : a ce mauvais memoire quelle avoit envoyee a l'Emp : fait par Barn : Du Port et Lameth venoit d'arriver et etoit detestable. Je pris le the et soupai avec eux je *lui* fis le meme conte qua elle sur mon pretendu voyage. A minuit je les quittai Frantz me fit sortir par la grand porte nous ne trouv : pas Reut : ce qui m'inquieta au bout dun 1/4 dh il vint nous nous rendimes a son auberge P : ce R : al Rue Croix des Petits Champs ou son hote quoique democrate et protestant lavait comble damitiés comme tout le monde excepte le Portier etoit couché je montai a sa chambre j'y trouvai mon petit chien Odin quil avoit ete chercher et que j'emmenai je mis toutes mes pelisses et a 1 h : nous montames en voiture je navois rien dans mes poches qui put me trahir ni lui cependant je n'etois pas tres rassure et comme cetoit mardi gras il avoit beaucoup de gard nat ivres cetoit aussi a cause de ce jour la que je netois pas parti la veille comme je le voulois. Reut : me conta milles choses de Paris...

« *J[eudi]* 23 ... a Orchies qui est un gros endroit on ne nous dit rien le postillon nous avertit que nous pouvions jetter nos cocardes a 1 L[ieu] d'Orchies nous etions hors de France on ne nous visita pas et nous etions trop heureux d'en etre dehors, a 4 h nous etions a Tournay nous y dinames bien et dans la meme chambre ou nous avions couche en allant quelle difference, jecrivis un mot à Paris et a 5 1/2 h : nous partimes, presque tous les Francois en sont partis et nous vimes quon travaille aux fortifications. Le soir et la nuit fut excessivement froide les roues crioient comme en Suede je voulois coucher a Hall mais faute de place nous allames a Bruxelles ou nous arrivames a 3 h du mat ayant extremement froid et surtout

1. Marie-Antoinette.

pour aller se coucher sans feu ma joie fut grande davoir si bien reussi et de me trouver chés moi. »

La partie la plus intéressante de ces notes est celle qui a trait à sa visite chez Marie-Antoinette. Ce qui nous intrigue, c'est que Fersen — ou quelqu'un autre — a effacé deux mots dans son *Journal*. Malgré la rature, on peut deviner que les mots effacés sont : *resté là*. Il ressort d'ailleurs de son *Journal* qu'il était resté chez la Reine de 6 heures de l'après-midi du lundi jusqu'à 10 heures mardi soir. Les risques étaient trop gros, pour qu'il ait pu entrer et sortir aux Tuileries plus d'une fois.

Une explication du « chemin ordinaire », dont parle Fersen et qu'il avait pris, pour entrer aux Tuileries, nous est fourni par le passage suivant des souvenirs du comte de Saint-Priest :

« La reine voyait presque tous les jours le comte de Fersen chez elle. « Je lui en ai laissé le moyen », disait Lafayette, « en ne faisant pas garder telle issue de l'appartement par où il peut s'introduire sans être vu et dont en effet il profitait ». Qui sait, si ce ne fut pas une malice de plus pour qu'elle se donnât ce tort ? Au reste, elle avait mis le roi sur le pied d'une grande discrétion vis-à-vis d'elle. Quand il voyait quelqu'un, il se retirait, et elle n'avait à craindre de sa part aucune surprise. »

Mais pourquoi y était-il resté 24 heures sans voir Louis XVI ?

Pourquoi ne le vit-il pas tout de suite ? Par prudence ? Certainement non, car Marie-Antoinette était plus mal vue que le Roi, et courait des risques plus grands en acceptant une telle entrevue. Il est probable que Fersen avait d'autres raisons pour voir la Reine seule. Mais lesquelles ? *Nous le devinons.*

De retour à Bruxelles il écrivit à Taube :

« Je suis parti d'ici le 11 et je suis arrivé à Paris sans aucune difficulté, le 13 à six heures du soir. aucune J'ai vu LL. MM. le soir, et encore le lendemain au soir, à minuit. Je suis reparti et j'ai été obligé, pour éviter les soupçons, d'aller jusqu'à Tours, et revenir par Fontainebleau. J'étais de retour à Paris le 19,

à six heures du soir ; je n'ai point osé aller au château. J'ai écrit pour savoir si on avait des ordres à me donner, et je suis parti le 21 à minuit ».

On voit encore ici que Fersen dissimulait à son ami Taube le vrai caractère de sa visite aux Tuileries, puisqu'il dit avoir rencontré le premier soir le Roi et la Reine, alors qu'il avouait dans son *Journal* qu'il s'était rendu chez la Reine par l'entrée « habituelle » et qu'il n'avait pas vu le Roi. Il dissimulait la vérité, parce que cette lettre à Taube était quasi officielle, presque un rapport, qui devait être lue par Gustave III et peut-être par d'autres. S'il pouvait parler franchement à un ami, il lui était impossible de dire publiquement la vérité. Enfin, la seule explication qu'on puisse donner de la jalousie avec laquelle Fersen tenait secrète cette première rencontre est que cette partie de sa visite avait eu un caractère exclusivement privé.

Après son retour, Fersen donna à Gustave III un résumé fidèle et détaillé de ses entretiens politiques avec le Roi et la Reine.

***

Ce ne fut pas sans appréhension que la famille de Fersen apprit le voyage d'Axel à Paris. A peu près au moment de son départ pour Paris, le 20 février, le feld-maréchal de Fersen écrivit à son fils Fabian :

« J'ai des frequentes nouvelles de votre frére à Bruxelles, nous ne nous entretenons guère sur l'objet de sa mission, je sais cependant que la querelle entre l'Empereur, les princes et l'Assemblée nationale s'embrouille et s'aigrit, toute annonce une levée de bouclier et dans ce cas notre malheureuse Suede y sera entraînée et recevra peut-être son coup de grâce [1]. »

Taube désapprouva fortement ce voyage de Fersen et dans une lettre à Axel, dont quelques parties sont en

1. Inédit.

suédois d'autres en chiffre, en français, il le lui dit sans ambages, ce qui n'était guère son habitude :

13 *mars* 1792.

« Votre lettre mon meilleur ami, du 11 février, que je reçus hier seulement, m'a causée la plus grande inquiétude, car j'avais espérer que votre projet était abandonné comme vous me l'aviez écrit le 8 février. Notre homme [1] en fut fort content, mais maintenant notre inquiétude à tous deux est indescriptible. Je ne puis vous depeindre mes sentimens et celle du Roi depuis hier au matin que Silfversparre vint lire au Roi la lettre de Bergstedt vous venes de faire mon ami plus d'une imprudence en vous exposant a aller a paris depuis le decret sur les passeports si le bon Dieu vous ramene ce qui meme ne peut arriver que par un miracle vous aves mis la mort dans le cœur de votre ami et du Roi par la crainte et l'inquietude affreuse dans la quelle nous a mis la lettre de Paris du 19 je suis dailleurs assuré que si quelque malheur vous arrivoit l'on le mettra sur le compte de notre homme [2] et sur le mien et S : me reprocheroit eternellement...

« Si meme le bon Dieu vous ramene et saut (ve) je desaprouve fort ce que vous venes de faire vous aves expose leur M : tes et votre maitre et tout ce que vous aves de cher au monde.

« Que Dieu tout puissant vous protège, mon meilleur ami et qu'il fasse que cette lettre vous trouve en bonne santé et satisfait, Dieu sait que je ne le suis pas du tout en ce qui me concerne. Silfversparre, notre homme et moi sommes seuls à tout savoir, personne d'autre n'en sait rien » [3].

Sophie par contre était heureuse et semble avoir ajouté foi aux dénégations d'Axel concernant ses relations avec Madame Sullivan. « Vous n'avez pas besoin de vous jus-

1. Gustave III.
2. Gustave III.
3. Inédit.

tifier avec moi au sujet de la Craufurd », écrit-elle le 3 avril à Axel : « Le voyage que vous avez fait et les soins auxquels vous avez voué votre vie, si digne de vous et de l'honneur m'en disent plus que toutes vos assurances mon Dieu à quels dangers vous vous êtes exposée je n'ose y penser [1]. »

M : me Sullivan et Craufurd restèrent encore quelques mois à Paris et celui-ci eut l'occasion de faire plusieurs visites à Marie-Antoinette. Dans sa *Notice* Craufurd a donné un portrait de Marie-Antoinette, probablement basé sur l'impression qu'il avait eue lors de ses fréquentes visites chez elle pendant ce séjour :

« Marie-Antoinette avait plus d'éclat que de beauté, ses traits, pris séparément, n'offraient rien de remarquable, mais leur réunion avait le plus grand agrément ; et cette expression si souvent prodiguée, *pleine de charmes*, est celle qui lui convenait dans toute son exactitude, et qui peignait le mieux l'ensemble de sa personne. Tous ses mouvements avaient de la grâce. Son esprit avait peu de brillant, aussi ne montrait-elle aucune prétention dans ce genre ; mais elle savait trouver dans l'occasion ce qu'il y avait à dire de plus convenable selon les personnes et les circonstances. »

Il ne dit pas grand'chose sur ses visites à Marie-Antoinette, qu'il avait trouvée triste et mélancolique, mais calme, lorsqu'il y avait eu d'autres personnes présentes.

« Quelquesfois, et peu après m'avoir parlé des choses qui ne pouvaient que l'intéresser vivement, je la retrouvais chez madame la princesse de Lamballe, qui demeurait au château au pavillon de la Flore : sa physiognomie, son ton, son maintien, tout était calme ; rien ne se ressentait des sombres pensées dont elle venait de m'entretenir. »

Un jour, au début de janvier 1792, la Reine le fit appeler. Craufurd raconte, que Marie-Antoinette avait beaucoup pleuré au cours de cette visite, ce qui n'était pas son habi-

1. Inédit.

tude, dit-il. Elle lui donna un paquet qu'il devrait remettre à Fersen [1] mais que Craufurd se dit avoir rendu à Marie-Antoinette plus tard. Ce paquet renfermait entre autre la correspondance de la Reine avec les constitutionnels, que Marie-Antoinette remit ensuite à Fersen en mains propres. L'inscription « papiers à mon amie » a été conservée. Craufurd prétend, que la Reine lui aurait dit à cette occasion :

« Vous savez que le parti jacobin désire de me voir séparé du roi : ils ont résolu de me faire arrêter ». « La reine ne croyait pas qu'ils osassent jamais attenter aux jours du roi », ajoute Craufurd, « elle disait souvent que le gros de la nation ne souffriroit jamais qu'on fît violence à sa personne, mais elle paraissait intimement persuadée qu'elle même serait victime de la haine de ce parti. »

Une autre fois elle lui demanda une bague :

« Peu de jours avant mon départ, la reine, remarquant une pierre gravée que j'avais sur le doigt, me demanda si j'y étais bien attaché. Je lui répondis que non ; que je l'avais achetée à Rome. Je vous la demande, me dit-elle, j'aurais peut-être besoin de vous écrire : et s'il arrivait que je ne crusse pas devoir le faire de ma main le cachet vous servira d'indication. *Cette pierre représentait un aigle, portant dans son bec une couronne d'olivier.* Sur quelques mots que ce symbole me suggéra, elle secoua la tête, en disant : *Je ne me fais pas d'illusion, il n'y a plus de bonheur pour moi.* Puis, après un moment de silence : *Le seul espoir qui me reste, c'est que mon fils pourra du moins être heureux* » [2].

1. Craufurd ne le nomme pas, la *Notice* ayant été publiée après la brouille définitive entre Craufurd et Fersen. Dans son récit Craufurd désigne Fersen par des expressions comme « une personne » et « on ».

2. Il dit encore sur la bague : « Trois jours avant la trop fameuse journée du 10 août, M. de Goguelat dont j'ai parlé, se trouvant auprès de sa majesté, elle lui donna cette bague en disant : « Si vous voiyez jamais M. Craufurd, vous la lui remettez de ma part. » Son intention a été remplie, M. Goguelat me l'ayant remise à Vienne. » *Note :* « J'ai perdu cette bague avec d'autres effets qui furent volés chez moi. »

Voici ce qu'il dit sur sa dernière visite chez elle :

« Le 14 avril 1792 j'allai le soir prendre congé de la reine. Elle me reçut dans son cabinet à l'entresol. Vers 9 heures je la quittai. Elle me fit sortir par une pièce étroite, où il y avait des livres, et qui conduisait à un corridor fort peu éclairé. Elle m'ouvrit elle-même la porte, et s'arrêta encore pour me parler ; mais entendant quelqu'un marcher dans le corridor, elle rentra. Il était tout simple qu'en de pareilles circonstances je fusse frappé de l'idée que je la voyais pour la dernière fois. »

***

Fersen n'était guère heureux, à son retour à Bruxelles. Il n'éprouvait que satisfaction, mêlée de tristesse, d'avoir réussi dans son expédition si risquée.

Il note le premier jour dans son *Journal* :

« *V.* 29. Beau, moins froid. Visites le matin, le B : on, Me Mat[tignon] l'Eveque. Diné Bre : Beaucoup de gens ignoroient mon absence, personne ne se doutoit ou j'avois été ».

Il était fatigué et sa santé ébranlée — il note dans son *Journal* qu'il est malade, qu'il a les ongles rétrecies comme un vieillard et que pour se rétablir il doit « fortifier son estomac et manger plus abondamment. » Les nouvelles de Paris ne furent pas encourageantes : c'est la lutte contre le ministère des Feuillants et de Lessart, accusé de faire partie de ce « Comité Autrichien » qui n'existait que dans les esprits surchauffés des révolutionnaires. Cette accusation, indirectement dirigée contre Marie-Antoinette, n'était qu'une nouvelle tentative d'accroître la haine populaire contre elle.

D'autres malheurs s'ajoutaient encore aux précédents. De retour à Paris, les fidèles de l'Empereur désignaient Fersen comme l'instigateur de la nouvelle politique de Marie-Antoinette.

Il note le 27 février :

« Beau, degel. Diné Bret : l. Il me prevint que Mercy s'est plaint du mecontentement que la Re : temoigne de l'Emp : et qu'il m'en croit la cause, a donné à entendre qu'il l'avoit decouvert. Ce ne pourroit etre que par mes lettres et je ne le crois pas, qu'ils ayent pu les déchiffrer ; le chiffre de Suède est trop difficile et mes lettres pour Paris ecrittes en blanc ne seroient pas parvenues, si elles avoient ete lues, mais c'est un soupçon à cause du parti pris par le Roi de Fr : de s'adresser lui-meme aux puis :. M. de Mercy a fait sentir que j'étois très suspect et très incommode : il l'a souvent prie de ne pas me redire ce qu'il lui confioit. Cela ne me fait pas de peine, et me prouve qu'ils ne m'ont pas cru aussi clairvoyant. Je fus ches le Cte de Mercy, il me parla des affaires, de l'incommodité dont etoient les P[rinces], qu'il falloit les ecarter, qu'ils seroient mieux dans le midi. Je fus de son avis, excepte pour les ecarter tout a fait, mais qu'ils pourroient etre utiles en seconde ligne et en dirigeant leur conduite. »

Le 7 mars, il écrivit à Marie-Antoinette pour lui confier son chagrin de se voir suspecté par tout le monde, par ceux-là même qu'il côtoyait tous les jours, Mercy surtout.

« M. de Mercy s'est plaint au baron sur le mécontentement que vous avez témoigné de la conduite de l'empereur [1] il m'en soupçonne la cause et a donné à entendre qu'il l'avait découverte. Je crois, que ce n'est qu'un soupçon car toutes mes lettres vous sont parvenues, et s'il avait fait paraître l'écriture il n'aurait pu les envoyer. Il est aussi impossible qu'il eût pu déchiffrer mes lettres au roi, mais le baron m'a prévenu que je leur étais très suspect et incommode, et que souvent M. de Mercy lui recommandait de ne pas me dire ce qu'il lui confiait. D'après cela je ne doute pas qu'ils ne cherchent tous les moyens possibles pour me nuire auprès de vous, en inventant même des histoires, quoique je doive espérer que mon zèle et mon dévouement vous soient trop connus pour craindre que vous y ajoutiez foi. J'ose cependant vous demander de ne pas me les laisser ignorer, pour que je puisse les repousser et continuer à mériter la confiance si flatteuse dont vous avez bien voulu m'honorer. »

Tout en essayant de parer ainsi aux bruits malveillants

1. Les avis étaient très partagés sur la réponse de Léopold II à l'Assemblée Nationale concernant la Constitution qu'il venait d'approuver.

qu'on répandait sur son propre compte, il continuait toujours à prendre la défense de Marie-Antoinette et à la mettre à l'abri des soupçons. Il écrit à Taube le 21 mars 1792 :

« J'envoie aujourd'hui au roi un détail de la position du roi et de la reine de France, par où il verra que la reine, malgré tout ce qu'elle a pu faire pour l'éviter, n'a pu se défendre d'envoyer à l'empereur le mémoire dont vous me parlez. Je pense comme vous qu'il aurait été préférable que cela ne fût pas, mais cela ne se pouvait autrement. Il est important pour le roi et la reine de France, et pour faciliter les opérations, que les deux partis restent divisés ; cette division empêche l'établissement de la constitution, et de cet empêchement naissent tous les désordres et le discrédit des assignats, et c'est par ce discrédit que la contre-révolution sera facilitée, car ce mal et celui de l'anarchie se font sentir aujourd'hui sur toutes les classes ; mais si le roi de France ne s'était lui-même donné à aucun parti, et qu'il ne lui eût pas opposé l'autre, ce parti, étant sans appui et n'ayant plus d'espoir, se réunirait à l'autre, et on parviendrait peut-être par cette réunion à établir une espèce de gouvernement, et c'est ce qu'il importe d'empêcher. La reine n'est point dupe des coquins avec lesquells elle est forcée de traiter ; elle les connaît pour ce qu'ils valent, et ils en ont eux-mêmes tant de peur qu'il faut une grande attention pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas, et jusqu'à présent cela a fort bien réussi : ils ne se doutent pas des projets du roi de France, ni des liaisons extérieures ; ils croient qu'il n'a d'autres ressources qu'eux, que son arrestation l'a tellement effrayé qu'il croit ne pouvoir rien que par eux, que c'est la nécessité qui l'a rapproché d'eux, et que c'est cette même nécessité qui fait qu'il y est de bonne foi. Ils n'ont pas appris, par l'envoi du mémoire, que la reine avait des moyens de le faire passer ; elle est trop fine pour se laisser prendre ainsi ; ils ont dû croire, au contraire, par tout ce qu'on leur a laissé voir, par la frayeur de la reine sur cet envoi, qu'elle n'en avait aucun ; elle le leur a même déclaré, et ce sont ces messieurs qui l'ont fourni. D'ailleurs soyez tranquille, mon ami, la reine a trop vécu en France et a trop d'expérience pour ne pas sentir comme vous la nécessité de ne pas se confier à aucun Français. Le rôle que vous voulez lui faire jouer, celui de faire croire à tout le monde qu'elle approuve la constitution, est précisément celui qu'elle a adopté ;

mais lorsque cette même constitution est attaquée dans tous ses points, et que les républicains font tous leurs efforts pour la renverser et enlever encore au roi le peu d'autorité qu'elle lui laisse, il est naturel et conséquent à ce plan de conduite que la reine, ayant l'air d'aimer cette constitution, doit faire tout ce qu'elle peut pour la maintenir, et que le parti constitutionnel, connaissant l'ascendant qu'elle a sur le roi, doit s'adresser à elle pour qu'elle emploie tous les moyens pour parvenir à ce but ; et la reine, pour ne pas se trahir, ne peut éviter de traiter avec eux, quelque pénible qu'il soit pour elle de se prêter à cette conduite. Si vous pouviez connaître comme moi, mon ami, tous les détails de ses relations, loin de la blâmer, vous seriez forcé d'admirer son courage, et d'avoir pitié de l'excès de ses malheurs et des efforts continuels qu'elle est obligée de faire sur elle-même pour supporter leur insolence et l'avilissement auquel elle est sans cesse exposée ; ce courage est au-dessus de celui des plus grands dangers, et la reine le sent vivement. »

***

Craufurd et Mme Sullivan rentrèrent à Bruxelles le 30 mars, au soir. Fersen passa toute la journée du lendemain en leur compagnie. Les nouvelles qu'ils lui apportèrent n'étaient pas bonnes. « Cela va mal à Paris », note-t-il laconiquement.

Le surlendemain, 1er avril, nouveau malheur : la nouvelle que Gustave III venait d'être assassiné. On trouve l'expression de sa douleur et de sa consternation dans sa lettre du 1er avril à Taube, où il avait d'abord parlé des affaires françaises, s'interrompant au moment où la triste nouvelle lui parvint :

(En chiffre).

« J'ai reçu mon cher ami vos deux lettres du 28 février et 6 mars je sens toute lutilite dune fuite elle est plus necessaire que jamais j'y travaille sans cesse mais je crains quelle ne soit pas possible avant l'arrivee des trouppes c'est l'essentiel et dont il faut s'occuper vivement Mr Craufurd est deja trop suspect pour pouvoir servir a cette fuite il n'y ose plus rester a Paris et revient ici. Personne n'est plus convaincu que le B : on de Breteuil de tout ce que vous me dites dans votre lettre du 6 ;

il a toujours pensé que les puissances du Nord étoient le salut de la France... »

Arrivé à ce point important de sa lettre, Fersen reçut la nouvelle. Il poursuit :
(En clair).

« Mon ami je suis aneanti je suis consterné et je n'ai pas la force de vous exprimer tout ce que mon ame eprouve. Votre ancien valet de chambre Jean arrive il va en Espagne de la part de M. de Corral, il m'a tout dit, l'etat ou je suis ne peut etre senti que par celui ou vous devez être et cette certitude augmente encore mes peines, mon Dieu combien je les partage vivement, ma douleur est profonde et l'incertitude ou je suis est affreuse jugez de tout ce que je souffre par l'attachement vrai que je lui porte et que je lui porterai et que je lui dois a tant de titres, ces sentiments ne s'effaceront jamais de mon cœur et mes seuls vœux ceux que je forme du meilleur de mon cœur c'est que Dieu me fasse la grace de me laisser la possibilité de le lui prouver. Mon ami quelle horreur, quelle excecration, quelle bassesse, non il n'y a pas de supplice pour un tel crime, je n'ai encore des details que par votre valet de chambre et je suis dans une incertitude et un desespoir dechirant et si ma lettre navoit deja ete finie jamais je n'en aurois eu la force. Leandro la partage vivement je suis incapable de m'occuper de rien. »[1]

La fin de cette lettre est très intéressante, parce que c'est le seul témoignage que nous ayons que Fersen, aussitôt que la nouvelle lui parvint soupçonna son père d'avoir trempé dans la conspiration qu'il devinait derrière la balle d'Anckarström.

« J'espere que la conduite de notre vieux a ete bien. Je crois le connaitre asses pour estre sure qu'elle sera digne de lui, et telle que je la desire je serois trop malheureux d'apprendre le contraire ce seroit pour moi la mort mais cependant mon ami ne me cachés rien. »

Quinze jours plus tard, il eut la nouvelle de la mort de Gustave III.

1. Inédit.

Pour un instant les pensées de Fersen se tournent vers la patrie. Son chagrin immense le rapproche des siens. « Le pauvre Taube est inconsolable », lui écrit Sophie le 3 avril, « il gémit avec moi sur lui et sur nous... Je n'oublierai jamais la perte que T., vous et moi avons fait en lui. » Mais elle a aussi une pensée pour Marie-Antoinette qui ressent cruellement la mort du Roi de Suède. « Combien en France cette nouvelle fera de différentes sensations », écrit-elle dans la même lettre », « comme Elle en souffrira. Ah, Ciel, comme tous les malheurs s'apésantissent sur Elle et que mon cœur en gémit — oh ; mon ami, je ne cesse de penser à Elle — et regretter notre Roi. » « Vous aurez déjà reçu l'accablante nouvelle de la mort du Roi », écrit-il à Marie-Antoinette le 17 avril, « vous perdez en lui un ferme appui, un bon allié, et moi un protecteur et un ami. Cette perte est cruelle. »

A Taube, qui ne peut s'empêcher de donner libre cours à son chagrin, il exprime son regret, dans une lettre du 18 avril :

« Je ne puis me consoler de la perte affreuse, que nous venons de faire. Tous les jours ma douleur se renouvelle ; le souvenir de ses bontés, ce souvenir ne me quittera jamais, et ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie. Mon Dieu ! Pourquoi ne puis-je encore lui en offrir l'hommage ! »

Et dans une autre lettre :

« Oui, mon ami, notre perte est grande, et jamais je ne cesserai de le regretter toute ma vie. »

Mais on ne trouve dans ses lettres rien qui indique que Fersen considère la mort de Gustave III comme une grande perte pour la cause de la contre-révolution. Il avait, certes, été le premier à reconnaître les bonnes intentions et la bonne volonté du roi de Suède. mais il n'avait jamais approuvé aveuglément sa politique française comme l'avait fait Taube.

Ce qu'il s'agissait maintenant de savoir, c'était si le duc Charles, tuteur du jeune Roi Gustave IV Adolphe,

garderait la même attitude envers la France que son prédécesseur. De cela dépendait la situation personnelle de Fersen, car si le duc Charles abandonnait la politique contre-révolutionnaire de son frère, il n'aurait plus besoin d'envoyé spécial à Bruxelles pour le représenter auprès des conspirateurs. Dans ce cas, Fersen serait immédiatement rappelé. Son père pensait beaucoup au retour de son fils à ce moment. Il croyait que le duc allait changer de politique et que Taube prendrait en main le département des Affaires Étrangères. Il serait donc facile pour Axel de trouver une situation en Suède. Mais Axel Fersen estimait qu'un rappel était une mesure très inopportune, et il était décidé à rester à Bruxelles, coûte que coûte. Il écrit à Marie-Antoinette le 24 avril :

« Je n'ai pas encore des nouvelles et je ne sais pas, si je serai continué ou non. Mon père me presse de revenir et de tout abandonner ; c'est ce que je ne ferai jamais, dussé-je être réduit à la misère. J'ai assez d'effets pour subsister encore quelque temps en les vendant. Mais s'il obtient du duc d'avoir la même volonté, je me trouverai embarrassé par la privation de mon petit revenu. Comme je suis dépendant d'eux par là, ils espéreront me tenir de cette manière, et, si le duc ne s'y prête pas, je crains que mon père ne veuille essayer de cette manière ; mais j'y suis décidé, rien au monde ne pourrait m'engager à tout abandonner en ce moment. »

Fersen n'eut pas à s'opposer à la volonté de son père, car le duc semblait enclin à continuer la politique de son frère. Bientôt après, Fersen obtint le renouvellement de son mandat, daté du 17 avril.

***

Si Fersen ne tenait pas du tout à quitter Bruxelles à ce moment, ce n'était pas seulement pour des raisons d'ordre personnel, mais surtout parce que la situation paraissait plus favorable que jamais : c'est à ce moment que les Puissances envisagent sérieusement une guerre contre la France. Fersen, comme tout le monde, comme les partis

d'opposition en France, comme les émigrés et comme tous ceux qui désiraient le rétablissement de la monarchie française, considéraient la guerre comme la seule solution. On le voit bien par l'allégresse dont les milieux des émigrés saluèrent la mort de Léopold II. Fersen apprit aussi cet événement avec satisfaction, mais il jugea indécente la joie bruyante des émigrés.

« Cette nouvelle fait plaisir aux uns et peine à d'autres par le retard qu'ils craignent que cet événement n'apporte dans les affaires », écrit-il à Marie-Antoinette après la mort de l'Empereur. « Moi, je le crois plutôt un avantage pour vous », ajoute-t-il.

Le 24 avril, en apprenant la déclaration de guerre il écrit : « J'ai reçu hier la nouvelle de la déclaration de la guerre, et j'en suis bien aise, c'est le meilleur et le seul parti à prendre pour décider enfin les puissances. »

Fersen était convaincu que la guerre aurait une issue heureuse. Il connaissait la situation en France, était informé sur l'esprit qui y dominait et savait aussi que le Français n'était pas préparé pour une guerre. A l'étranger tout le monde accueillit avec joie les premières victoires des Alliés. On croyait que la guerre touchait déjà à sa fin.

« Tâchez de continuer la guerre et ne sortez pas de Paris, » écrit-il à Marie-Antoinette le 2 juin. Et le 11 juin : « Mon Dieu ! que votre situation me peine ; mon âme en est vivement et douloureusement affectée. Tâchez seulement de rester à Paris, et on viendra à votre secours. Le roi de Prusse y est décidé et vous pouvez y compter. »

Les lettres de Marie-Antoinette et de Fersen se suivaient à des intervalles de plus en plus rapprochés. Mais il était de plus en plus difficile de les faire parvenir au destinataire. Déjà fin mars, Marie-Antoinette informait Fersen qu'il n'était plus possible d'employer la vieille méthode de coller les lettres dans des journaux. Il fallait avoir recours à d'autres moyens : acheter des chapeaux et recoudre les lettres dans la calotte ou encore les cacher dans des boîtes à biscuits. Quelquefois il était même nécessaire de faire tout un envoi de costumes, cols et cravates pour réussir à expédier une seule lettre. M^me^ Sul-

livan était au courant des difficultés que soulevait cette correspondance, mais Craufurd n'en savait rien, bien que sa propre gouvernante, une Italienne, M^me^ Toscani qui était restée à Paris, servît d'intermédiaire entre Fersen et la Reine. La question de savoir s'il était possible de continuer la correspondance se posait à tout instant. Habituellement, on ne se fiait même pas aux chiffres, mais faisait des lettres chiffrées fictives et écrivait entre les lignes à l'encre sympathique. Ce n'était pas sûr non plus, puisque Fersen informa la Reine qu'il lui était déjà arrivé deux fois qu'on avait développé l'écriture avant qu'il n'eût eu la lettre en mains. Aussi les lettres devenaient-elles plus brèves et il y était question de tant de sujets secondaires qu'on ne peut savoir ce qui est réel ou ce qui est fictif.

Les lettres écrites au cours de l'été 1792, ne sont pas de la main de Marie-Antoinette et il est probable que Goguelat lui a servi de secrétaire. La Reine informe régulièrement Fersen des efforts faits pour sauver des actions de sociétés en liquidation ou lui donne des conseils sur la meilleure façon de placer son argent, en achetant des biens d'Église par exemple. Comme il est probable que Fersen n'avait aucun argent placé à Paris, il ne peut s'agir ici que d'un langage convenu, ou alors de place ments d'argent de Marie-Antoinette ou de quelqu'un d'autre.

Le 13 juin, Fersen envoya un rapport au Duc-Régent à Stockholm où il dépeignit sous un jour très sombre le malheur et le désespoir de la famille royale de France et exprima le regret que les Alliés n'eussent rien fait : « Et les lenteurs de l'Empereur ont tellement retardé le rassemblement de ses forces », écrit-il, « qu'elles ne seront réunies que le 4 août et je crains qu'alors il ne soit trop tard... »

Fersen n'avait pas tort d'être pessimiste. Les Prussiens n'avaient pas profité de l'occasion qui leur fut offerte, maintenant c'était trop tard.

La prise des Tuileries eut lieu le 20 juin. Fersen en trouva un compte-rendu dans *Le Cosmopolite*. « Un récit de la prise des Tuileries, le 21 inouï », remarque-t-il dans son *Journal*

le 23 juin. Et le 25 : « J'envoie le récit de l'évènement du 21 dans toutes les directions. »

Quelques jours après, il reçut plusieurs billets de Marie-Antoinette. Le premier est sans date :

« ..... [1] ne vous tourmentez pas trop sur mon compte. Croyez que le courage en impose toujours. Le parti que nous venons de prendre nous laissera, j'espère, le temps d'attendre, mais six semaines sont encore bien longues. Je n'ose pas vous écrire davantage. Adieu. Hâtez, si vous pouvez, les secours qu'on nous promet pour notre délivrance. »

« J'existe encore, mais c'est un miracle. La journée du 20 a été affreuse. Ce n'est plus à moi qu'on en veut le plus c'est à la vie même de mon mari, ils ne s'en cachent plus. Il a montré une fermeté et une force qui en ont imposé pour le moment, mais les dangers peuvent se reproduire à tout moment. J'espère que vous recevez de nos nouvelles. Adieu. Ménagez-vous pour nous, et ne vous inquiétez pas sur nous. »

Même dans ces circonstances tragiques elle eut la force de lui dire de se ménager et de ne pas trop s'inquiéter !

Les événements du 20 juin provoquèrent le désespoir du sénateur Fersen : « Je ne connais pas », écrit-il le 14 juillet 1792, « d'être plus malheureux que le Roi de France, ni d'état plus accablé que le sien ; cette dernière scène du Bonnet et de la signature est affreuse. »

Sophie, de son côté, écrit à Axel le 22 juin :

« Que je plains *Elle* et à combien de dangers je la vois exposée — je redoutte tout — mon Dieu le Ciel ne prendra-t-il pas bientôt pitié des opprimés. — adieu mon ami je ne vous dis rien. »

Comme nous l'avons dit, la plupart des lettres de Marie-Antoinette de cette époque sont de la main de Goguelat Dans quelques-unes Fersen est appelé « mon cher Rignon ». Elles sont toutes des appels au secours, de véritables cris de détresse :

1. Lignes effacées.

23 *juin.*

« Votre ami est dans le plus grand danger. Sa maladie fait des progrès effrayants. Les médecins n'y connaissent plus rien. Si vous voulez le voir, depêchez-vous. Faites part de sa malheureuse situation à ses parents. »

26 *juin.*

« Je suis fâchée de ne pouvoir vous rassurer sur la situation de votre ami. Depuis trois jours cependant la maladie n'a pas fait de progrès ; mais elle n'en a pas moins des symptômes alarmants ; les plus habiles médecins en désespèrent. Il faut une crise prompte pour le tirer d'affaire, et elle ne s'annonce point encore ; cela nous désespère. Faites part de sa situation aux personnes, qui ont des affaires avec lui, afin qu'elles prennent leurs précautions ; le temps presse... »

3 *juillet.*

« J'ai reçu votre lettre du 25..... N : o onze ; j'en ai été bien touchée. Notre position est affreuse ; mais ne vous inquiétez pas trop ; je sens du courage, et j'ai en moi quelque chose qui me dit que nous serons bientôt heureux et sauvés. Cette seule idée me soutient. L'homme que j'envoie est pour M. de Mercy ; je lui écris très-fortement pour décider qu'enfin on parle. Agissez de manière à en imposer ici ; le moment presse et il n'y a plus moyen d'attendre. J'envoie les blancs seings comme vous les avez demandés. Adieu. Quand nous reverrons-nous tranquillement ? »

24 *juillet.*

« Dans le courant de cette semaine l'Assemblée doit décréter sa translation à Blois et la suspension du Roi. Chaque jour produit une scène nouvelle, mais tendant toujours à la destruction du roi et de sa famille ; des petitionnaires ont dit, à la barre de l'Assemblée, que si on le

destituait, ils le massacreraient. Ils ont eu les honneurs de la séance. Dites donc à M. de Mercy, que les jours du roi et de la reine sont dans le plus grand danger ; qu'un délai d'un jour peut produire des malheurs incalculables, qu'il faut envoyer le manifeste sur-le-champ, qu'on l'attend avec une extrême impatience, que nécessairement il ralliera beaucoup de monde autour du roi et le mettra en sûreté ; qu'autrement personne ne peut en répondre pendant vingt-quatre heures ; la troupe des assassins grossit sans cesse. »

Ne sent-on pas déjà dans ces lettres l'angoisse devant la mort ?

Que pensait Fersen ? Que répondait-il ?

On est très étonné à la lecture de ses réponses — elles ressemblent si peu aux lettres de Marie-Antoinette ! Il est vrai qu'elles sont pleines d'admiration pour le courage et la résistance de Marie-Antoinette et Louis XVI, « votre mari », et on voit bien que Fersen se rendait parfaitement compte du grand danger qu'ils couraient. Mais il ne se lassait pas de leur répéter de rester à tout prix à Paris. C'est là que le secours viendrait. Il ne croyait pas non plus à l'imminence du danger. Lui, comme les autres conspirateurs qui se trouvaient hors de France, étaient habitués aux lenteurs de l'Ancien Régime. Ils ne connaissaient pas la nouvelle France qui était sur le point de naître, ils ne savaient rien du sentiment national qui s'éveillait, ni de la xénophobie ou de l'état d'esprit surchauffé du peuple. Ils ignoraient aussi tout de l'évolution de la situation intérieure de la France dont la rapidité fut telle que, selon Marie-Antoinette, il aurait fallu écrire au moins deux fois par jour pour donner un récit, tant soit peu exact, des événements. Depuis la déclaration de guerre, les royalistes croyaient que l'entrée à Paris n'était plus qu'une question de jours. Fersen maudissait lui-même les lenteurs des Alliés, mais, en annonçant à Marie-Antoinette, que le duc de Brunswick franchirait la frontière dans six semaines, il montre bien qu'il ne se rendait aucunement compte des dangers, qui s'accumulaient à l'intérieur des frontières, ni avec quelle rapidité les évènements se succé-

daient. Au lieu d'agir, les Alliés lancèrent un manifeste [1] et se querellèrent sur la manière de le rédiger. On fit encore l'imprudence de publier ce manifeste, avant de savoir, si on pouvait faire suivre les paroles par des actes, et ainsi l'ironie des choses voulut que ce même manifeste, « libellé », comme il dit lui-même, par le fidèle Fersen, devînt la principale cause de la chute rapide de la Monarchie. Si Fersen était assez intelligent pour comprendre que le moment où les armées étrangères franchiraient la frontière française serait gros de dangers pour la famille royale, il ne se doutait pas quand même un seul instant combien grave serait la situation. Ainsi il écrit :

Bruxelles ce 28 *juillet* 1792.

« Je reçois dans ce moment la déclaration de Brunswick, elle est fort bien ; c'est celle de M. Limon, et c'est lui qui me l'envoie : pour éviter tous les soupçons, je ne vous l'envoie pas, mais M. Cr[aufurd] l'envoie à l'ambassade d'Angleterre à Milord Kery, il la donnera sûrement à M. Lamb /esc /. Voici le moment critique, et mon âme en frémit. Dieu vous conserve tous, c'est mon unique vœu. S'il était utile que vous vous cachiez jamais, n'hésitez pas, je vous prie, de prendre ce parti ; cela pourrait être nécessaire, pour donner le temps d'arriver à vous. Dans ce cas il y a un caveau dans le Louvre, attenant à l'appartement de M. de Laporte ; je le crois peu connu et sûr. Vous pourriez vous en servir.

« C'est aujourd'hui que le duc de Brunswick se met en mouvement ; il lui faut huit à dix jours pour être à la frontière. On croit généralement à une tentative sur Maubeuge. »

Huit à dix jours ! Les distances étaient moins rapprochées alors qu'aujourd'hui ! En entendant Fersen parler de ce caveau du Louvre, ne dirait-on point qu'il croyait tout simplement à une répétition des journées d'octobre 1789 ?

En attendant, les émigrés de tous les camps travaillaient à la formation d'un ministère et d'une Cour. Fersen s'em-

1. Le manifeste de Brunswick.

ployait à fond dans cette question. Mais ce n'était pas pour lui-même qu'il travaillait, car il ne recherchait aucun honneur et se serait estimé suffisamment récompensé s'il eût réussi à mener à bien l'entreprise. Il était entièrement désintéressé, mais malheureusement très attaché au baron de Breteuil — nous avons déjà dit que cette amitié lui avait procuré de nombreux ennemis et qu'elle l'avait même exposé à des dangers, au moins dans l'imagination de Marie-Antoinette. Toute l'activité de Fersen pendant ces années ne semblait avoir qu'un seul but : faire investir « le baron » de toutes les missions de confiance. Et maintenant qu'il s'agissait de former un ministère dont la tâche serait de prendre en mains les rênes du gouvernement, aussitôt après la libération de Louis XVI par le duc de Brunswick, il voulait qu'il fût composé d'amis ou de fidèles de Breteuil. Pour mieux comprendre sa manière d'agir, il est nécessaire de se rappeler les intrigues de Calonne et de la Cour de Coblence. Ne perdons pas de vue, non plus, que dans l'impossibilité d'exercer une influence quelconque sur les événements importants, il ne lui restait guère que de s'occuper des détails. Enfin, la formation de ce ministère n'était pas un détail si insignifiant puisqu'il faudrait à Louis XVI un appui solide. Mais ces circonstances atténuantes ne nous empêcheront pas de nous étonner de la conduite de Fersen : il demandait à Marie-Antoinette de lui envoyer des procurations en blanc et il énumérait les noms de futurs ministres, qui tous portaient des noms d'une époque révolue. « Voici le projet du baron pour le ministère : il veut qu'il soit tout dans sa main pour éviter les contradictions ; il donne la guerre à La Gallissionnière, qui, dit-il, lui a fourni de très bonnes idées, la Marine à du Moutier, les sceaux à Barentin, les affaires étrangères à l'évêque de Pamiers, pour éviter les systèmes et y avoir un homme d'ordre et ferme, avec un conseil de finances composé de six personnes : La Tour, Damecourt, un négociant, probablement Fouache du Havre ; je ne me rappelle pas les autres. Mandez-moi au plutôt ce que vous pensez ? »

La patience de Marie-Antoinette avait été longanime

et sans défaillance. Ses lettres étaient toujours empreintes d'un amour constant et reflêtaient un parfait équilibre d'esprit. Mais maintenant, elle n'en pouvait plus. Goguelat répondit sur un ton de reproche à ces gens qui ne comprenaient pas qu'il ne s'agissait plus ni de semaines, ni de jours, mais de quelques heures. Il écrit le 1er août :

« Au milieu de tant de dangers, il est difficile de s'occuper du choix des ministres. Si on obtient un moment de tranquillité, je vous manderai ce qu'on pense de ceux que vous proposez. Pour le moment il faut songer à éviter les poignards et à déjouer les conspirateurs qui fourmillent autour du trône, prêt à disparaître. Depuis longtemps les factieux ne prennent plus la peine de cacher le projet d'anéantir la famille royale. Dans les deux dernières assemblées nocturnes, on ne différait que sur les moyens à employer. Vous avez pu juger par une précédente lettre combien il est intéressant de gagner vingt-quatre heures ; je ne ferai que vous le répéter aujourd'hui, en ajoutant, que si on n'arrive pas, il n'y a que la providence qui puisse sauver le roi et sa famille. »

Le style de cette lettre prouve qu'elle n'est pas de Marie-Antoinette. Mais elle a été inspirée par la Reine et reflête son angoisse. On y voit percer un doute que ni les Puissances étrangères ni ses fidèles, ni même l'homme qu'elle aimait et dont elle était aimée ne pouvaient lui venir en aide, qu'ils ne se rendaient même pas compte des dangers qui la menaçaient. Ce sont certainement ces phrases qui reviendront à la mémoire de Fersen lorsque bien plus tard, après la mort de la Reine, ils se tourmenterait à la pensée qu'elle eût pu un instant douter de lui et de sa bonne volonté.

Mais avec l'entêtement d'un monomane, il se cramponnait à l'idée que le secours était proche, que l'issue heureuse était à la portée de la main et dût-on se heurter à quelques difficultés, on l'atteindrait quand même. En réponse à la précédente lettre de Marie-Antoinette, « combien il est intéressant de gagner 24 heures », il écrit :

Bruxelles, ce 3 août 1792.

« J'ai reçu le n : o 5. Vous avez déjà le manifeste, et vous devez en être content. M. de Limon, qui l'a fait, a du mérite ; il a été traité à merveille par le roi de Prusse, l'empereur et leurs ministres, même par les princes. Le comte d'Artois lui a parlé à merveille sur l'intention, où il était d'obéir aveuglement au roi et aux ministres qu'il choisirait. Il lui a dit que Calonne le quittait, qu'il lui a fait sentir qu'il était impossible de l'employer à rien, puisque le roi de Prusse et l'empereur l'avait déclaré ne pas vouloir traiter avec lui, et que leurs ministres n'avaient pas même voulu le voir. Calonne va en Italie. Le duc de Brunswick vient de donner une déclaration additionnelle très-forte, où il somme toutes les villes et villages de s'opposer au passage du roi, de la reine et de la famille, si les factieux tentaient de les amener, et les rend responsables du manque d'obéissance. — Il vous faudra de l'argent dans le premier moment. Combien en avez-vous à Londres ? Arrangez-vous pour qu'il soit disponible d'un moment à l'autre, lorsqu'il sera certain que vous êtes libre. Consentez-vous qu'on mette en gages vos diamants ? Croyez, que si cela n'est pas nécessaire, cela ne sera pas, et je l'empêcherai. Il faudrait emporter les diamants de la couronne. Le baron me dit que la Balue est un honnête homme qui lui est entièrement dévoué, et qu'en le flattant un peu, et puis parlant du baron, il donnerait un ou deux millions.

« Voyez, si vous pouvez ou osez lui faire parler. Je m'occupe à vous en trouver en Angleterre, et peut-être de la poche du roi. Répondez-moi au plus tôt. Quand les armées seront en France j'irai voir pour un jour le roi de Prusse et le duc de Brunswick ; le baron aussi. Parmi toutes mes peines j'ai encore eu celle de perdre mes deux chiens ; ils ont été empoisonnés le même matin, et sont morts à la fois. Cette perte m'a été très sensible, ils m'étaient précieux.

« Si le duc de Brunswick arrive à Paris, il faudra le loger au Château, cela vaudra mieux que partout ailleurs. Si vous pouviez trouver un moyen sûr de sortir de Paris, prenez ce parti ; mandez-moi si vous le voulez et nous en trouverons peut être, cela serait essentiel. »

Mais qu'importe un ministère au moment où Marie-Antoinette est à deux doigts de la mort ? On s'étonnera aussi de voir Fersen parler de la peine que lui a causée la mort de ses deux chiens, mais on le comprendra mieux si

on rapproche cette phrase d'une note qu'il a faite le même jour dans son *Journal* :

« Mes deux chiens sont morts empoisonnés ce matin. J'étais inquiet, car je croyais que le même sort pût être réservé à la Reine. »

Fersen écrivit encore deux lettres à la Reine, dont l'une est datée du 7 et l'autre du 10 août. Il n'avait pas encore reçu la septième lettre de la Reine. « Mon inquiétude est extrême, » écrit-il le 7, « le peu de fond qu'il y a à ce faire sur la garde nationale, même la partie bien intentionnée me désespère. »

Il est évident que Fersen était très inquiet, plus inquiet que jamais, mais il trouva pourtant encore l'occasion de parler de certaines personnes « qu'il fallait écarter. »

« L'armée prussienne est arrivée le 5 à Trèves ; elle s'y arrête quelques jours pour avoir du pain et des fourrages. Cela retarde un peu sa marche, mais le 15 ou le 16 le duc de Brunswick entre en France, avec toutes ses forces. Je tremble pour ce moment, et je ne cesse de faire des vœux ; que ne puis-je faire davantage ! »

Dans ce moment de détresse, M^me^ Sullivan semble avoir été la plus agissante. Elle proposa de faire envoyer M. d'Agoult en Angleterre et après de longs pourparlers, Breteuil et Mercy avaient fini par y consentir.

Dans sa lettre du 10 août Fersen expose ce projet. Il dit qu'aussi bien lui-même que Craufurd s'étaient offerts à partir, mais que celui-ci avait contre lui sa nationalité anglaise et qu'on disait que Fersen se rendrait plus utile à Bruxelles qu'en Angleterre. Il avait donc « abandonné ce projet qui satisfaisait bien mon cœur », pour employer ses propres paroles. « Mon inquiétude pour vous est extrême, » ajoute-t-il, « je n'ai pas un moment de tranquillité, et je n'ai de consolation que de voir les inquiétudes vivement partagées par C. qui n'est occupé que de vous et des moyens de vous servir. » A la fin de sa lettre qui est brève et ne contient rien de nouveau, il dit » : « Je regrette bien que vous ne soyez partie de Paris. »

Cette lettre ne parvint jamais à destination. Fersen ne reçut en tout cas aucune réponse. Le 10 août, Marie-Antoinette entre dans le silence de la solitude. La prédiction de Fersen se réalisa : le duc de Brunswick franchit bien la frontière, mais c'était déjà trop tard. Et au lieu de marcher sur Paris, le duc battit en retraite après les premières victoires.

***

Fersen exprima son désespoir dans ses lettres à Sophie et à Taube.

Le 12 août il écrit à Sophie :

« Paris va toujours bien mal et la crainte pour la vie du Roi et de la Reine m'occupent sans cesse, les factieux ne cachent plus leurs projets la-dessus, et a tout moment le chateau est menacé. Leurs Majestés ne peuvent plus sortir, ni meme dormir en meme tems, ils se reposent alternativement et il y en a toujours un des deux qui veille dans l'attente de voir leurs appartements forcés par ces cannibales, cela fait horreur et leur position est dechirante pour ceux qui en connaissent comme moi les details. C'est le 15 que les Prussiens entrent en France, ce moment sera critique, Dieu conserve le Roi et la Reine » [1].

Et à Taube le 15 août :

« Mon cher ami, Silversparre vous enverra des details sur l'exécrable journée du 10, ils vous feront horreur, la famille Royale existe, mais comment ; quant à moi l'état ou je suis est affreux ce n'est pas vivre que d'avoir des inquietudes continuelles, quelle execrable et lache nation mon dieu que ne puis-je au prix de mon sang sauver les jours de cette malheureuse famille adieu mon ami faittes des vœux pour elle et aimés moi toujours [2].

Quelle haine ne respirent point les lignes qu'il envoya à Taube le 9 avril 1793 :

1. Inédit.
2. Inédit.

« J'espere que Barnave et Ch. Lameth qui sont arrêtés seront exécutés on cherche partout M. Duport jusqu'apresent en vain, il n'y a pas de mauvaises nouvelles de la famille Royale [1]. »

Ces lignes expriment sa véritable opinion sur les relations de Marie-Antoinette avec les Constitutionnels, ses « amis » qu'il avait fait de son mieux pour comprendre et qu'il accusait d'être responsables de l'emprisonnement de la Reine.

1 Inédit.

CHAPITRE VI

LA CATASTROPHE

« Pauvre famille que deviendra-t-elle pendant ce temps, il parait que le général Clairfait est arrivé à 6 h : trop tard le 20 quand le Duc de Brunswig a joint les rebelles et que c'est ce qui a empechés de les attaquer et de les detruire il semble qu'il y a une fatalité à tout, j'aurois été avec le Duc de Brunswig à son arrivée paris et j'aurois fait tout au monde pour la destruction de tte ville impie, c'est le seul remede qu'il y ait et j'insisterois toujours là-dessus ».

Cette reflexion qu'Axel Fersen fit le 14 octobre dans une lettre à son ami Taube, exprime assez bien ce qu'il pensait a cette époque, assistant les bras croisés et le cœur angoissé à la folle politique des Alliés.

L'heure de la grande pénitence avait sonné. Les malheurs succédaient aux malheurs. Le 4 novembre, Fersen écrit à Taube :

« On a proposé à l'Assemblée de faire le procès du Roi et de faire juger la Reine par un tribunal criminel ordinaire, mais cela a ete envoyé jusqu'a la fin de cette semaine, car le rapport du comité de legislation qui est chargé du depouillement des pieces du proces ne peut etre pret qu'a cette époque, on croit etre sure qu'ils seront jugés mais que le peuple leur fera grace et qu'on leur donnera une pension pour vivre, mais je ne sais ou, mon Dieu quelle horreur et quelle triste extremité pour eux, quel avilissement... » [1]

1. Inédit.

La guerre se rapprochait tous les jours de Bruxelles où s'étaient réfugiés Fersen et ses amis. Le 4 novembre Fersen entendit pour la première fois la canonnade, mais Mercy qui refusait toujours de croire le pire, expliqua qu'on tirait le canon parce que c'était le jour de Saint-Charles. Le 6 novembre Fersen revint dans son *Journal* sur le même sujet :

« *M[ardi]* 6 Tres beau. Diné Craufurd. En allant promener au bois de Cambre avec Sulivan et Simolin, nous entendimes une canonade vive de gros canon du coté de Mons, elle dura jusqu'a 6 h : du soir. Il arriva deux couriers dans la journée dont l'un a 8 h du soir mais on ne disoit rien on debitoit dans la ville qu'ils avoient apportés que les francois avoient ete battus. Mr de Mercy fut demandé à 8 h : du soir ches Me Sulivan ou il etoit par l'archiduchesse, tout cela paroissoit inquietant, mais il est impossible que les aut]richiens[ayant des revers, Mr de Mercy, a qui le B:on le fit demander dit qu'il n'y avoit pas de nouvelles. Le gouv[ernement] donna un bulletin pr dire qu'il y avoit eu une affaire d'avant postes et que les leurs s'etoient replies etant trop foibles. »

Le lendemain on ne pouvait plus dissimuler la défaite écrasante subie par les Autrichiens et la marche sur Bruxelles des Français.

Fersen note dans son Journal :

« A 9 h : la nouvelle fut publique, et la consternation et la peur generale, on auroit cru que les francois étoient aux portes de la ville on ne voyoit que des gens courant pour chercher des moyens de s'en aller, tous ces malheureux emigrés sans argent sans ressources etoient au desespoir. On ne trouvoit pas un seul fiacre tous etoient retenus pr aller à Anvers ou ailleurs, et toute la journée on ne voyoit que des partants et des equipages arriver de l'armée, depuis deux jours il y avoit ordre de ne pas donner de chev]aux] de poste sans permission, tout cela allarmoit. Je fus dire la nouvelle à Craufurd et les engager à faire leurs paquet et je fis faire les miens et nous nous arrangeames pour aller ensemble et Simolin par Anvers a Breda... Je fus chez Mercy lui demander si on avoit eu soin des Diamants de Josephine [1], il eut le front de

1. Il s'agit certainement ici de Marie-Antoinette.

me dire qu'il ne savoit pas qu'il y en eut, qu'il avoit bien reçu une boete mais qu'il en avoit remis la clef a l'archiduchesse a son arrivée, tandis que c'etoit moi qui lui avoit ecrit la lettre dans le temps et envoyé la boete. Je tachoi de lui donner du courage en lui prouvant que rien n'etoit perdu, qu'il falloit rassembler toutes les forces eparses dans le païs, prendre une bonne position entre Mons et Bruxelles y attendre les Francois et les attaquer, par ce moyen, on les eloignoit de ches eux et de leurs moyens et on les battroit facilement, il me dit qu'il en avoit deja souvent ecrit qu'il alloit le faire encore mais qu'avec un homme comme le Duc Albert il n'y avoit rien a esperer et qu'il falloit songer qu'a sen aller car probablement les françois seroient à Brux. dans 18 jours ou peut etre demain. On avoit deja fait partir les archives et dans la matinée on vuida toutes les caisses. L'effroi, l'etonnement et la crainte etoient peints sur tous les visages...,

« *J[eudi]* 8. La Marck vint nous dire que l'archiduchesse etoit deja partie, que Metternich partoit dans la nuit et Mercy avec lui, que le gouvernement etoit presque tout parti... »

« *V[endredi]* 9. Il fut decidé qu'on monteroit en voiture on voulut m'engager a bruler le portefeuille qui contenoit les papiers de la Reine, mais je n'en fis rien je le placai avec les miens dans la voiture de Simolin, j'avois resolu la veille de les remettre à Lord Elgin pr etre envoyés en Ang : mais l'insurrection d'Anvers me fit changer d'avis, ou plutot M:e Sulivan ne les lui fit pas donner dans la nuit lorsquil les envoya chercher pr son courier. Enfin a midi nous partimes... A 9 h : nous arrivames nous eumes mille peine à nous loger... je couchai dans ma voiture ».

Chassés de Bruxelles, Fersen et ses amis erraient maintenant de ville en ville, rencontrant à chaque arrêt des amis ou des partisans qui se trouvaient dans la même terrible situation. Fersen n'avait de nouvelles ni de Paris ni de Suède.

Il arriva à Dusseldorf le 20 décembre et c'est ici qu'il trouva les premiers journaux. Ils lui apprirent la comparution de Louis XVI à la barre de la Convention pour répondre de ses actes. « La *Gazette* du 12 parle de l'interrogatoire du Roi a la barre. Quelle indignité. Il a rep[ondu] a merveille », voilà comment Fersen commenta la lecture des journaux. Dans ses notes il suit pas à pas, l'évolution du procès de Louis XVI :

« *V[endredi]* 18. [janvier]. Beau, froid gelée... Nouvelles de Paris, bonnes pour le Roi.

L[undi] 21. Tems gris. Le 14 le jugement du Roi ajourné au 15 l'esprit du peuple pas si bon pr lui. On a posé 3 questions : est-il coupable, quelle peine merite-t-il, la nation doit-elle confirmer la sentence ? Les debats ont ete longs.

« *M[ardi* 22. Tems gris. J'etois fort triste, sur eux, sur la Suede et sur mon avenir et sur les affaires en general. S'ils perissent tout est perdu pour moi. »

Le 22 janvier il écrit à Taube :

« On m'apporte dans le moment la *Gazette d'Aix la Chapelle* ce n'est qu'en fremissant que je l'ai lue. Le jugement n'est pas faite encore il avoit ete ajourné au lendemain et comme on me l'avoit mandé on a agitée plusieurs questions, Dieu les protege et les conserve c'est l'unique ressource qui leur reste. »

Le lendemain il note :

« *M[ercredi]* 23. Tems gris, pluye. A 11 h. reçu le supplément de la *Gazette de Cologne*, mauvais pour le Roi. J'en fus accablé quoique j'y fus préparé ; cependant j'esperois encore, car le 17 a midi il restoit encore 200 membres a voter. Le soir je reçus de l'arch[evêque] de Tours le detail ci-joint. j'en fus atteré, tout espoir me sembloit oté. C'etoit ches Craufurd. Le pere Elisée vint et nous rassura en nous faisant remarquer, qu'il n'y avoit qu'une majorité de 12, que des 200 qui restoient a midi le 17 il n'y avoit eu que 36 pour la mort, que cela devoit indiquer quelque mouvement dans Paris, que d'avoir proposé et ajourné le surcis, tandis qu'il avoit anterieurement ete decrete que le jugement quelconque seroit executé, etoit encore bon signe et qu'il y avoit tout a parier que le surcis passeroit, mais quelle affreuse position pour le Roi et la famille ! cela dechire le cœur. Elle [1] seule me consoloit, mais sans elle je serois mort de douleur. »

Dans les lettres à Sophie et à Taube, il ne dissimulait plus son angoisse. Le 24 janvier, avant de savoir les derniers résultats du vote, il écrit à Taube :

1. Mme Sullivan.

« Oh, mon ami, combien en ce moment je sens encore plus le bonheur de votre amitié et combien j'ai besoin de ses consolations. Les nouvelles sont affreuses et je suis cruellement tourmenté — mes larmes ont coulees avec abondance helas je ne puis plus rien pour eux que des vœux et bientôt peut-etre que des regrets. Le Roi est condamne a mort le 17, sur 720 votants, 35 ont mis des vœux differents 319 ont ete pr la prison perpetuelle et 366 pr la mort, cela ne fait en tout qu'une majorité de 12. ... Mais quelle position, grand Dieu, que celle de cette chere et infortunée famille. Mon cœur se dechire en y pensant et je ne sais comment j'ai la force de vous mander ces details ils sont horribles a donner non jamais on n'aura autant perdu que moi en un an et je ne conçois pas comment on y resiste, et cette malheureuse Reine ces pauvres enfants je n'ai pas la force d'y penser, il n'y a donc plus de providence si les bons doivent sans cesse être opprimés par des scelerats, que ne puis je au dépends de mon sang les sauver, ce seroit mon plus grand bonheur, ah, mon ami, je suis bien malheureux la poste ne part que demain, je finirai alors ma lettre, puisse-t-elle ne pas être arrosée de larmes » [1].

La lettre à Sophie qui n'est que le complément de celle à Taube, reflète cependant mieux sa peine et ses craintes :

« Ce 24 janv. Oh, ma tendre et bonne Sophie, ce n'est plus qu'aupres de vous que je puis trouver la consolation et je sens plus que jamais le besoin de causer avec vous et le prix de votre amitié. Taube vous dira tous les details, ils font fremir et mon ame en est vivement affectée elle est dechirée par tout ce qu'elle eprouve. Ce n'est que demain que nous saurons les derniers resultats, mais mes craintes ne peuvent se concevoir. Pauvre famille infortunée, pauvre Reine que ne puis-je la sauver au prix de mon sang ce seroit pour moi le plus grand bonheur la plus douce jouissance pour mon ame, ah je sens bien en ce moment tout ce que je dois sentir, et tout ce que j'ai senti jamais, juges d'apres cela si je suis malheureux et si ma situation est affreuse. Oui, ma chere Sophie, elle est presque insupportable, moi qui me serois devoué a la mort pour cette respectable et trop malheureuse famille je ne puis plus rien pour eux, des monstres des scelerats de la lie du peuple exercent sur eux le plus horrible empire et les traine peut etre au supplice. Cette idee est insupportable elle m'accable, non jamais

1. Inédit.

il n'y aura plus pour moi de beaux jours, mon bonheur est passé et je suis condamné a d'éternels regrets et a trainer une vie triste et languissante, jamais leurs images ne me sortiront de la memoire je les pleurerai toujours toute ma vie je songerai à eux à leurs bontés pour moi, à leur confiance, pourquoi oh mon Dieu les ai-je connus ou pourquoi ne suis je pas mort avant eux et pour eux. Mais ma chere amie c'est trop vous affliger c'est trop vous entretenir de ma douleur elle sera eternelle et empoisonnera le reste de mes jours. Votre amitie tendre et sensible maidera a en supporter le poid mais ne sauroit jamais l'effacer. J'ai recu, ma chere Sophie la votre du 4. Que vous etes bonne et tendre, ah ne craignés rien il m'auroit ete impossible de ne pas tout faire pour eux, meme de me sacrifier pour eux. Lui même [1] ne cesse de m'y pousser mais je nen avois pas besoin je ne laurois pas aimé sans cela mais je sens bien a present la difference de ce sentiment il ne peut pas meme me consoler. Non ma Sophie rien nauroit pu me detourner de la besogne a laquelle je metois voue j'y mettois ma gloire et mon vœux le plus ardent est de pouvoir le leur prouver encore mais helas — Non je n'ai plus la force d'en parler et je ne sais comment je supporte l'etat ou je suis, la contrainte que je suis obligee de m'imposer en augmente encore l'horreur et cependant je ne puis le cacher et le peu de gens qui me rencontrent ne s'en apercoivent que trop. Il n'est pas extraordinaire que je ne donne que d'anciennes nouvelles nous sommes quelquefois ici 6 a 7 jours sans en avoir et toutes nos lettres sont vieilles je voudrois a present n'en recevoir jamais je crains qu'elles ne comblent la mesure de mes maux. Adieu, je finirais demain et ce n'est qu'en tremblant que j'y pense.

« Point de nouvelles, ma chere amie, et je suis au desespoir, aimés moi ma tendre Sophie et plaignés un frere qui vous cherira toute sa vie. »

« Mon ami », écrit-il à Taube, « nous n'avons encore rien reçu notre courrier n'est pas encore revenu. Je suis encore dans la plus cruelle des incertitudes et mon cœur est dechiré, quelques fois je voudrois esperer et d'autre je ne vois plus de ressources, ah, mon ami, pourquoi les ai-je jamais connus ! » [2]

Le lendemain, il eût certainement préféré l'incertitude

1. Madame Sullivan.
2. M. de Heidenstam a publié cette lettre mais avec des changements tels qu'il est difficile à l'identifier.

à la nouvelle que lui apporta l'évêque de Tours : Louis XVI venait d'être guillotiné. Fersen eut en même temps la fausse nouvelle de la mort de toute la famille royale. Il note dans son *Journal* pendant ces jours :

« *S[amedi]* 26. Beau. Voici ce que me mandoit l'Archevêque de Tours... Oh, mon Dieu, j'aurai trop perdu en un an et si j'avois une fortune considerable et independante, je quitterois entierement les affaires et je resterois avec El[eonore]. Je fus toutte la journée dans des incertitudes et un etat affreux. El[eonore] pleuroit, j'etois au desespoir de ne pouvoir etre tout seul avec elle et pleurer, mais jamais nous n'etions seuls. Ah, combien je sentois que j'aimois *Elle* et combien je souffris. A 9 h[eures] du soir le B:on de Lillien, directeur des Postes Imp, vint me voir, il me dit avoir recu des lettres de Liege du 22 et 23, ou on lui mandoit qu'un courier avoit apporté a M. de Valence la nouvelle que le Roi avoit eté executé et toutte la famille massacrée, que la poste de Paris avoit manquee. En revenant chez Craufurd a 10 h : le Père Elisée vint nous dire que l'arch. de Tours avoit eu nouvelle que le 21 a 11 h : le Roi etoit encore au Temple. J'y envoyai et l'archeveque m'envoya a minuit les details ci-joints. Je ne doutai plus de l'execution, mais je ne pouvois me faire a cette idee, celle de ma destinee a venir se joignoit encore a tous mes chagrins et je souffrois beaucoup.

« *D[imanche]* 27. Reçu le soir a 10 1/2 heures de l'arch : de Tours les tristes details ci-joints quoique je fus preparé la certitude d'un si affreux attentat renouvella toutes mes douleurs. El[eonore] pleura beaucoup et j'etois au desespoir de devoir me contraindre. Les souvenirs les plus dechirants se presentoient a mon imagination. J'expediai le soir une estafette au Regent pour l'en instruire et cette expedition me couta beaucoup. »

Dans un moment de désespoir, avant d'avoir su la vérité, il écrit à Sophie :

Ce 26 *Janv.*

« Ma tendre et bonne Sophie ah plaignés moi l'état ou je suis ne peut se concevoir que par vous j'ai donc tout perdu dans le monde vous seule et T : me restent ah ne m'abandonnés pas celle qui faisait mon bonheur celle pour laquelle je vivois oui ma tendre Sophie car je n'ai jamais cessé de l'aimer non je ne le pouvois pas un instant et tout en tout je lui aurois sacrifie et je le sens bien en

ce moment, celle que jaimois tant pour qui jaurois donne mille vies n'est plus, oh mon Dieu pourquoi m'accabler ainsi par quoi ai je merite ta colere elle ne vit plus, ma douleur est a son comble et je ne sais comment je vis encore je ne sais comment je supporte ma douleur elle est extreme et rien ne pourra l'effacer jamais, toujours je l'aurais presente a ma memoire et ce sera pour la pleurer toujours, tout est fini pour moi ma chere amie ah que ne suis je mort a ses cotes et pour elle et pour eux le 20 juin je serois plus heureux que de trainer ma triste existence dans deternels regrets, dans des regrets qui ne finiront qu'avec ma vie, car jamais son image adoree ne seffacera de ma mémoire et vous maves fait injure en le supposant un moment vous ne me connoissé pas vous ne rendes pas justice a mon cœur, ce cœur est bien malheureux et le sera desormais tant qu'il vivra le votre sent trop bien pour ne pas me plaindre ah j'ai bien besoin de mes amis eux seuls me soutiennent en ce moment et pour comble d'horreur il faut encore qu'en ce moment si cruel pour moi j'ai la triste occupation de tracer de ma main ces tristes et affreux détails je ne sais comment j'en ai la force, Taube vous les dira ma tendre Sophie pleures avec lui sur moi, sur eux, sur votre malheureux frere et aimés moi, je n'ai pas la force de vous ecrire davantage adieu Sophie ma chere et tendre Sophie.

27

« Il est minuit nous recevons la triste certitude de l'execution du Roi mon cœur est si dechire que je n'ai pas la force de vous rien dire de plus, on ne parle pas du reste de la famille mais mes craintes sont affreuses ah mon Dieu, sauvés les et ajes pitie de moi [1] ».

Aucune lettre de Fersen ne témoigne d'un tel désespoir ; aucune ne reflète une telle émotion, c'est peut-être la seule lettre vraiment émue que cet homme froid, maître de ses nerfs, ait jamais écrite. Son émotion l'étreignait au point qu'il oublia de dire les tendresses habituelles à sa sœur, et s'emportait contre elle parce qu'elle avait osé lui reprocher injustement son indifférence pour la malheureuse reine.

Combien impérieux ne fut pas son besoin de se confier

1. M. de Heidenstam a situé cette lettre en 1794 et il l'a, en la reproduisant, rendue presque méconnaissable.

et de parler de sa peine, puisqu'il écrivit également une longue lettre à Taube :

26 [*janvier* 93].

« Le surcis a ete rejetté et l'Execution de la fatale sentence fixée au 20 entre 9 h : et minuit, on mandoit qu'il y avait beaucoup de mouvement dans Paris, mais que peut on esperer de ce mouvement, ce cloaque infame n'est habite que de laches et de coquins infames et il n'y a rien a en attendre que des horreurs. On mande de Liege du 22 et 23 que la nouvelle de l'execution de la sentence y etoit arrivée, mais qu'on n'avoit pas les details car la poste de Paris avoit manquée, je voudrois pouvoir douter de la verite de cette nouvelle Dieu que ne donnerois-je pas pour les sauver, ah je suis trop malheureux mon ami plaignés moi, je perd tout et jamais non jamais je ne m'en consolerai, leur memoire me sera a jamais chere et presente et je les pleurerai avec notre cher maitre toutte ma vie, je deteste j'abhorre cette nation de cannibales tous sont des laches des poltrons sans ames, sans cœur, sans sentiments, c'est l'opprobre du genre humain. La nouvelle de Liege disoit aussi que la Reine et le reste de la famille avoient ete massacrés, fasse le ciel que cela ne soit point, oh mon Dieu que n'ai je cent mille vies j'irois sur le champ les exposer pour eux et je mourrois content. J'ai trop vecu, mon ami, j'aurois ete plus heureux d'etre mort le 20 juin il n'y aura plus de bonheur pour moi tout me rapellera et rien ne me consolera jamais de les avoir perdus des que j'en aures la cruelle certitude je vous l'enverrai par Estafette ».

27 *à minuit.*

« Voici les details que nous recevons a l'instant... Les lettres gardent le plus profond silence sur la famille Royale, puissiés vous mon ami eprouver moins de peine a lire ces tristes et affreux details que je n'en ai a vous les tracer, je n'ai pas la force de vous en dire davantage ».

Il apprit cependant bien vite que la Reine était encore en vie. Mais cette certitude rassurante ne réussit pas à vaincre son angoisse et sa douleur. Il se rendait aussi compte que ce n'était qu'un répit et que le tour de Marie-Antoinette ne tarderait point à venir.

Le 1 février il écrit une nouvelle lettre désespérée à sa sœur :

« Ma chere Sophie, j'ai encore un moment et je vous le donnerai, je ne sais pas même comment j'ai encore la force de m'occuper de rien, mon ame est si tourmentée si déchirée par les souvenirs de la perte que je viens de faire et les craintes de l'avenir, que j'ai a peine la faculté de penser a autre chose. L'etat de cette famille infortunée, ses douleurs, ses chagrins ses souffrances ne me sortent pas de l'esprit, sans cesse je me les represente, je les vois et ce que j'eprouve ne se peut concevoir, maudite nation de laches et de scelerats que je hais que je meprise que je deteste elle n'est faitte pour etre gouvernee que par des tirans. Cette famille etoit trop bonne trop honnête pour eux c'est une nation de tigres et de cannibales. Puisse la malediction du ciel et sa juste mais trop lente vengeance tomber sur eux et venger le sang innocent qu'ils ont repandu et celui que je crains encore qu'ils ne repandent, je ne cesse de craindre ce comble d'horreur de scelleratesse ils sont capables de tout et cette idée est déchirante, nuit et jour elle me suit, en vain je veux me consoler en vain je veux esperer, en vain les gens aves lesquels je vis tachent ils de me consoler par des raisonnemens justes et que je fais a moi meme ils sont eux memês trop affligés pour oser y croire, et la raison n'a jamais eu d'empire sur les scelerats il semble même qu'ils oublient leur veritable interet pour le plaisir de commettre un crime, et dapres cette verité trop juste ils ne peuvent que pleurer avec moi sur le sort de cette malheureuse famille, ma tendre Sophie plaignés votre frere il souffre bien et il sent bien vivement à quel point il leur est attaché. Ce qui me tourmente aussi c'est la difficulté de recevoir ici des nouvelles il faut encore que cette race maudite arrete sans cesse nos lettres et rarement nous les recevons qu'apres avoir deja scu les nouvelles par d'autres voyes, c'est encore un tourment de plus. Taube vous donnera touttes les nouvelles, les details qui sont dans les gazettes sont trop affreuses pour que je puisse les repeter mais vous les y verres, mon ame se dechire en les lisant la votre sera bien affectée en lisant le testament de cet infortuné il fait honneur a sa memoire et prouve bien ce qu'il etoit et que l'opinion qu'on a toujours eu de lui etoit fausse. Adieu ma Sophie aimes toujours un frer bien malheureux »[1].

1. Inédit.

***

La mort de Louis XVI inaugure la période la plus malheureuse de la vie de Fersen. En dépit de son scepticisme, il essayait d'espérer. Lorsque plusieurs jours s'étaient passés sans que l'Assemblée Nationale eût commencé d'instruire le procès de Marie-Antoinette, il y puisait des nouvelles raisons d'espérer. Il écrit dans une lettre à sa sœur, datée du « 9 », sans autre indication, mais certainement écrite en février 1793 :

« Je commence à avoir un peu d'espoir sur le sort de la Reine et de sa famille, on ne parle d'elle ni de son proces Dieu veuille que cela soit bon, personne ne sait ce que cela signifie, ni quels peuvent etre les projets des scelerats, mais je ne puis etre tranquille ni rassure, tantôt j'espere tantot je desespere et l'inaction forcee ou je me trouve, le peu de moyens qu'il y a de la servir augmente encore mes peines. Dans ma sociétée nous ne parlons que d'elle des moyens de pouvoir la sauver et nous ne faisons que nous affliger et pleurer sur son sort c'est la seule qui me convienne, que j'aime et qui me console un peu en ce moment ou j'en ai bien besoin. La privation de nouvelles sures, exactes et promptes est encore un tourment de plus — souvent je voudrois ne jamais être sorti de Suede ou du moins n'avoir jamais ete mele dans les affaires jen souffre trop et elles ne sont plus qu'affligeantes de tous côtés, je me serois epargne bien des peines et des chagrins, ceux que jeprouve en ce moment sont bien vives ».

Et le 15 février :

« Mon ame est sans cesse affectée des deux pertes que je viens de faire et des craintes sur celles dont je suis encore menacé. L'assassinat de deux Rois dont les bontes me seront toujours presentes et dont la mémoire me sera toujours chere, ne cesse d'occuper ma pensée et la crainte sur le sort du reste de cette famille infortunee penetre mon ame de la plus vive douleur. Joignés encore à cela le mauvais etat de la santé de mon Pere mes craintes pour sa mort, le chagrin de ne pouvoir me rendre aupres de lui pour le voire, pour vous voire et jouir dans vos embrassements d'une consolation bien necessaire a mon cœur, et vous aurez ma tendre Sophie une idée vrai de la situation de mon ame,

j'eprouve sans cesse une melancolie et un degoût de tout que je ne puis vaincre, mes idees se portent toujours sur un même objet et l'image de Louis XVI montant a l'echaffaud ne me quitte jamais. Souvent je maudis l'instant ou je suis sorti de Suede ou j'ai connu autre chose que nos rochers et nos sapins, je n'aurois pas eu il est vrai autant de jouissances, mais je les paye bien cher en ce moment et j'aurois evité bien des peines. Je pleure bien souvent tout seul ma chere Sophie et avec E. quand nous le pouvons, mais elle est elle meme trop affligée de ce qui s'est passe et des craintes sur l'avenir pour pouvoir me consoler, mais du moins ai-je alors la consolation de pleurer avec quelqu'un, cette bonne femme leur est excessivement attachée, elle a fait beaucoup de sacrifices pour eux elle sest meme exposée et c'est ce qui me la fait aimer. Voici dix jours qu'il ne nous arrive pas de lettres de Paris ni de Liege, les francois les arretent touttes cela est horrible en ce moment et augmente encore mes inquietudes. Dieu juste ecoute les vœux que je forme pour eux et donne moi la force de supporter tant de peines » [1].

Axel n'avait pas en vain cherché auprès de sa sœur de la compassion et de la tendresse. Bien qu'elle eût elle-même des soucis et des peines — sa sœur Hedda venait de mourir à Pise, à la fin de l'année de 1792, et la santé de son père devenait de plus en plus précaire — Sophie reservait toujours une grande place dans son cœur à la Reine étrangère, au salut de laquelle son frère tant aimé avait voué sa vie. « Aucune affaire de politique ne minterresse que celles de la France, dont je suis vivement occupée », avait-elle écrit le 1 août 1792, en parlant du peu d'intérêt qu'elle portait à la politique suédoise pendant l'interrègne du duc Charles. Et le 23 novembre 1792 :

« Vous avez donc quitté Bruxelles, mon ami et peut-aitre helas bientot toute la hollande et l'Europe entiere sera infecté de cette abominable secte jacobine — s'il était possible de doutter de la justice divinne se seroit aujourd'hui lorsqu'elle parois protéger des célerats sans foix loi ni religion, mon dieu mon ami cette malheureuse famillie Royalle quelle vas aitre leur sort, je suis dans

1. M. de Heidenstam a donné un fragment de cette lettre.

unne douleur unne inquiétude unne peine pour eux pour vs — mon cher Axel quelles doivent aitre vos souffrances mon dieu que j'en redoutte les suite pr votre santé n'esperans plus de les voir sauvée... Adieu mon ami, Dieu veule que votre santé soutienne tout le tracas et les ennuis que vous eprouvez dieu veule par un miracle (car je le regarderez comme tel) sauver la famillie Roialle » [1].

Le 11 janvier, étant restée quinze jours sans nouvelles, elle écrit : « Cela m'a affligé, mon ami et m'a donné des grandes inquiétudes pour vous, surtout dans la situation affreuse d'esprit et d'ame, ou vous vous trouvez certainement. » Elle le supplie de ne pas la laisser sans nouvelles :

« Mon très cher mon seul ami, écrivez-moi sur vous plus souvent si possible, ne fut-ce que quelques mots sur vous-même, et sur la destinée horrible des plus que malheureux. Hier et aujourd'hui circulent ici les récits les plus affreux sur eux, mais jusqu'à maintenant aucun courrier n'est arrivé et nous vivons ici dans la crainte et l'inquiétude les plus grandes. Entre d'autres récits horribles colportés ici, on dit que Robespierre et sa bande de brigands ont fait raser les cheveux de la Reine et l'ont ensuite livrée à la fureur de la populace » [2].

Les événements de Paris avaient consterné la cour de Suède et les admirateurs de Marie-Antoinette étaient indignés de la manière nonchalante dont le Duc-Régent et son ministre Reuterholm, avaient accueilli la nouvelle de la mort de Louis XVI. Sophie Piper a donné une vivante description de la situation dans une lettre à Axel, du 15 févirer 1793 :

« Helas, mon cher Axel ! *Elle* n'est pas encore morte, mais reservée à de nouvelles souffrances et à mille morts quel état — et que je souffre c'est a présent que son sort est devenu affreux c'est a présent depuis qu'elle a du survivre à la mort du Roi qu'elle est devenue une vraie martyre — non il n'y a pas de termes qui puissent exprimer l'horreur de sa situation et mes craintes, ma douleur, ma

1. Inédit.
2. Inédit. L'original de ce dernier passage est en suédois.

peine, je juge par tout ce que je sens ce que vous devez éprouver, o, mon bon ami, mon cher ami, puisse le ciel vous donner la force de supporter tant de peines, d'allarmes et d'inquietudes puisse votre santé les soutenir, mon cher ami, je ne cesse d'y penser jours et nuits et je suis anéantie. Je ne puis vous parler de rien que de cela — ici le même jour que la nouvelle de la mort du Roi arrivé il y avait bal chez de Beche petit bal que le duc donne une fois par semaine pour amuser le Roi — le gouverneur du Roi a proposé qu'on dépria, mais le duc ne l'a pas voulu, cependant le jeune Roi aurait voulu, s'il en avoit eu le choix n'y pas aller il me l'a dit, il a pleuré lorsque T[aube] lui a lu le récit que vous aviez écrit de cette exécution atroce et au bal il est venu me dire avec un air accablé que vous aviez eu pour lui l'égard de dire a T[aube] de le lui lire — il n'a pas dit précisément l'égard mais ses expressions m'ont fait connaitre qu'il était flatté de cette attention — il a ajouté « Pauvre Axel, il est si triste »[1] — et il a eu toute la soirée les larmes aux yeux — j'ai repondu : il est bien juste que mon frère soit accablé voïant le sort affreux de ses bienfaiteurs, et ce rappellant tout ce qu'il a perdu dans une année — il a fait des reflexions sur la mort du Roi de France qui ont prouvé son bon cœur sa belle âme, et qui était bien au dessus de son âge — il est charmant — l'on a dit une fois dans le cours de la conversation « la nation française » le jeune Roi avec un mouvement de vivacité a repris quelle nation ? peut-on seulement la nommer ainsi — qui assassine son Roi, le plus vertueux et bon des Rois — ne trouvez-vous pas cela bien beau, il a bien déployé sa belle âme, son esprit et sa noblesse — je vous parle de ceci si au long, mon ami, bien sur que vous entendez avec plaisir ces louanges et les bonnes espérances qu'il a donné — Adieu, Dieu vous conserve et vous donne la force de supporter vos maux — le peuple et les petits marchands et la valetaille ont été saisis et sensibles à la cruauté que l'on a exercé contre Louis XVI, cela est de bonne augure — ils ont

1. En suédois dans l'original.

montré à cette nouvelle une sensibilité inattendue »[1].

Fersen se trouvait dans un état de profonde dépression morale. Sa mission qui avait été honorable tant que Gustave III avait eu la direction des affaires, avait perdu beaucoup de son sens et de son prestige par la mort de celui-ci — car il ne pouvait guère être agréable de travailler sous la surveillance et pour le compte d'un Régent dont les opinions sur la patrie et la politique extérieure étaient en tout point différentes.

Malgré les prières répétées de son père, Axel refusait cependant de rentrer en Suède. Rien n'eût pu le faire revenir et il croyait fermement qu'il ne pourrait vivre ailleurs qu'à Bruxelles. Il voulait y rester et tenait à sa mission à tout prix. Il ne cédait même pas aux sollicitations du Régent, inspiré par Taube.

On comprend avec quelle énergie il s'y cramponnait au cours de ces années de malheur et de misère, puisqu'il refusa sans regret le poste de ministre de Suède à Londres. Il ne voulait pas être encore plus éloigné de Marie-Antoinette, il ne voulait pas abandonner ses amis. Il était au contraire désespéré de voir Taube et Sophie multiplier leurs démarches pour le faire revenir sur sa décision. Et, voyant qu'il ne viendrait pas à bout de leur insistance, il céda à moitié en acceptant le poste de ministre de Suède à Londres mais à la condition de pouvoir résider à Bruxelles. La chose tomba ainsi d'elle-même à la grande satisfaction de Fersen. Voici ce qu'il écrivait sur cette affaire à Sophie dans une lettre datée du 15 mars.

« J'ecris encore a Taube sur le même sujet que celui d'hier. Ma resolution est invariable jamais je ne mecarterai de ce que je leur dois ni de ce qui pourra contribuer a leur service tant qu'ils auront besoin je les servirai et je saurai tout sacrifier pour cela, mon sentiment et mon devoir m'indiquent cette conduitte et je n'aurois rien fait si je ne mettois de la suite dans ma conduitte — les bontés et la confiance de deux Rois qui ne sont plus m'en font un devoir il sera sacré pour moi, et mon sentiment rend ce devoir bien cher a mon cœur. Plaignés moi ma chere Sophie je

1. Inédit.

suis deja bien malheureux et je vais dans peu sentir encore plus mon malheur, je vais etre seul, abandonné, livré tout entier a ma tristesse et a ma douleur. La societée ou je vis, la seule que je frequente, les seules personnes avec qui je pouvois causer librement de mes chagrins et de mes plaisirs, qui les partageoient, qui les sentoient, qui partageoient mon attachement et mes douleurs sur le sort de cette famille infortunée vont me quitter. E: et les autres vont en Ang: pour affaires et de la peut etre aller passer l'ete en Italie pour leurs affaires. Juges ma chere Sophie combien je serai à plaindre je n'ai de consolation qu'en pensant que les prisoniers du temple le sont encore plus : quelle affreuse consolation, puissai-je avoir la force de resister a tout ce que j'eprouve pour les servir et vous aimer ma chere Sophie. Ma santé va assés bien mais elle aura grand besoin de repos et de soins, si tout finit bien »[1].

Il nota dans son *Journal Intime*, à la fois triste et indigné :

« *Merc*[*redi*] 13 [mars] Tems gris moins froid je reçus des lettres de Suede qui m'affecterent beaucoup Taube et Soph: me mandent que le Duc ma donné la mission de Londres qu'il va m'en ecrire et m'envoyer mes lettres de creance. Ce fut pr moi un coup de foudre, je me voyai oblige de quitter El[éonore] et de m'eloigner d'Elle et des affaires qui me mettent a meme de la servir et de contribuer a sa delivrance d'autant plus que le D:[uc] a dit a ma sœur que ma mission ici devenait inutile. J'etois au desespoir, je ne pouvois supporter l'idée de la quitter j'etois décidé de refuser, si on ne m'accordoit pas la permission de rester à Bruxelles, mais je craignois en même tems de faire de la peine a Taube en lui donnant lair d'avoir fait une inconséquence ou une etourderie, j'en parlai a E: elle en fut affligée comme moi ».

Le lendemain il prit pourtant une décision et envoya par courrier au Duc Régent son refus conditionnel.

***

Au milieu de tous ses malheurs et soucis, Fersen voyait pourtant le firmament politique s'éclaircir légèrement au lendemain de la mort de Louis XVI. L'Angleterre

1. Inédit.

s'était enfin décidée à declarer la guerre, la Hollande suivit son exemple et ainsi naquit la première grande coalition entre les Puissances Alliées. La trahison de Dumouriez, enfin, fortifia la position des Alliés.

Déjà le 1 février, Fersen avait noté que les Alliés essayaient d'entrer en relations avec le célèbre général. Les évènements se précipitaient : le 24 février, les Alliés rentrèrent triomphalement à Bruxelles, le 18 mars Mercy annonça l'évacuation de la Hollande et le 5 avril l'entente fut signée entre Dumouriez et Cobourg.

Il semble que Fersen et ses amis n'avaient pas osé croire jusqu'à ce jour à une amélioration de la situation. Fersen ne pouvait se consoler de la mort de Louis XVI et les victoires autrichiennes ne le firent point oublier le sort désespéré de la famille royale. Le 12 mars il écrit à Sophie :

« Taube vous dira les succes incroyables des autrichiens, tout le monde en est dans la joie helas la mienne seroit de meme a son comble, sans les pertes que jai deja faittes et celles que je redoute encore mais ces craintes empoisonnent mon existence et m'empechent de jouir de rien, je ne puis m'occuper d'autres choses et tout me ramene a cet objet de mes vœux. Nous n'avons pas de nouvelle de la famille Royale et il paroit que les scelerats et meme les gazettiers se soient donnés le mot pour n'en pas parler et les faire oublier. Je voudrois comme d'autres esperer que c'est bon signe, que c'est une preuve de leur intention de les conserver, tous les raisonnements il est vrai, portent a le croire cependant je ne l'ose et je me rappelle sans cesse leur infortuné Pere, ah ma chere amie pourquoi faut il que nous soyons nes dans ce siecle de barbarie et d'horreur, tout ce que je vois depuis 4 ans me fait detester mes semblables et le monde entier »[1].

Mais du jour où la trahison du Dumouriez fut rendue publique le scepticisme de Fersen semblait se changer en optimisme. Son *Journal Intime* nous montre la joie qu'avaient ressentie les amis de Marie-Antoinette, en apprenant que les « rebelles » avaient perdu leur meilleur général.

1. Inédit.

A Taube il écrit le 29 mars :

« Mes lettres de Paris mandent qu'il y a toujours beaucoup de mouvements mais rien d'inquietant pour la fam : Royale au contraire. La meme personne, qui est digne de foi mande : *dans le moment ou je vous ecris on chauffe tous les appartements de la famille R:ale a Versailles, et vous pouves compter sur l'exactitude et la verite de cette nouvelle.* Il ne dit rien de plus. Il est difficile de prevoir ce que cela annonce, moi je l'interprette plutôt a bien et je ne serois pas etonné que les scelerats se voyant battus partout, sans ressources, menacés de la famine et de la misere, missent le jeune Roi et sa mère a Versailles et voulussent ensuite traiter avec eux et avec les puissances, car il me parait impossible de croire que ce soit pr le Duc d'Orleans. Peut-etre proposeront — ils de le faire regent mais je doute que les puissances y consentent jamais. En attendant ne parlés pas trop de cette nouvelle il faut encore en attendre la confirmation. Dieu veuille que mes esperances se realisent, je n'ai aucunes nouvelles sures du Temple... »[1].

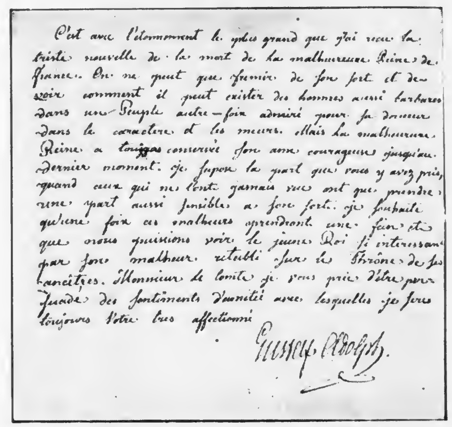
Voici ce qu'il note dans son *Journal* :

« *V[endredi]* 5. Tres beau. Un expres envoye par le V:e de Caraman au B. de Bret. a apporté l'arrangement fait par Dumouriez avec le P. Coburg... La joie fut tres vive. J'en eus d'autant plus que je ne craignois plus rien pour la Reine. Je demandois à Taube de me dire si je devois me regler encore selon les instructions que j'avois au cas que le Roi fut en liberté ou bien en attendre d'autres et dans ce cas me les faire envoyer au plutot car ceci pouvoit aller tres vite ; comme il connoit mieux la position je croyois qu'il valoit mieux laisser cela a sa decision que de rien demander. Le soir le M:al de Broglie reçut la nouvelle que Dumouriez marchoit seul sur Paris avec 50,000 h : qui avoient tous la cocarde blanche et que le P: Coburg restoit sur la frontiere tout pret à l'appuyer si cela etoit nécessaire.

« *D[imanche]* 7. Tems gris. Craufurd partit le matin pour la Haye. Je proposai au B:on d'envoyer quelqu'un qui put voire la R:[eine] au moment de sa delivrance pour l'instruire de sa position et lui donner des conseils sur ce qu'elle auroit à faire en opposition avec ceux que Mr de Mercy ne manqueroit pas de lui envoyer par ecrit. Il gouta mon idee et l'Eveque de Pamiers devoit partir

1. Inédit.

Hans Axel de Fersen
(Peinture de Drouillon, 1893)

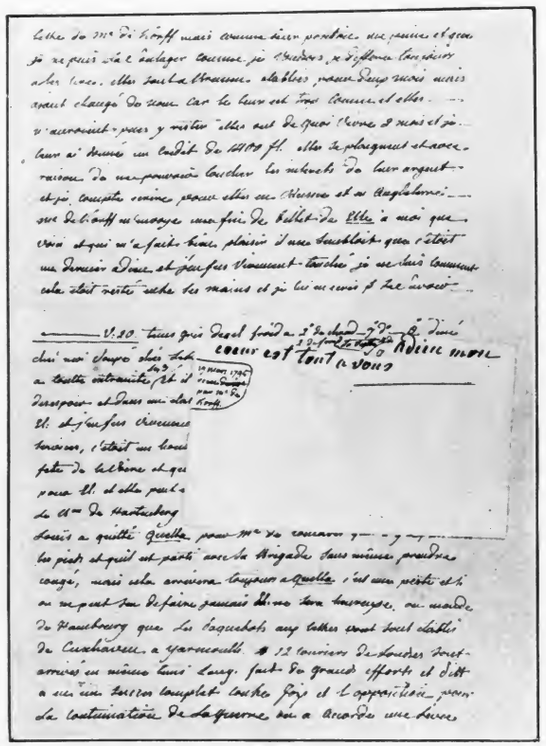


C'est avec l'étonnement le plus grand que j'ai reçu la triste nouvelle de la mort de la malheureuse Reine de France. On ne peut que frémir de son sort et de voir comment il peut exister des hommes aussi barbares dans un Peuple autre-fois admiré pour sa douceur dans le caractère et les meurs. Mais la malheureuse Reine a toujours conservé son ame courageuse jusqu'au dernier moment. Je suppose la part que vous y avez pris, quand ceux qui ne l'ont jamais vue ont que prendre une part aussi sensible a son sort. Je souhaite qu'une fois ces malheurs aprendront une fin et que nous puissions voir le jeune Roi si interessant par son malheur retabli sur le Throne de ses ancêtres. Monsieur le Comte je vous prie d'être persuadé des sentiments d'amitié avec lesquelles je suis toujours Votre tres affectionné

Gustaf Adolph.

Lettre du Roi de Suède, Gustave IV Adolphe, à Axel de Fersen, au lendemain de la mort de Marie-Antoinette

PLANCHE X



Une page du Journal Intime avec la fin d'une lettre de
MARIE ANTOINETTE
(Adieu mon cœur est tout à vous)

le lendemain, il devoit se rapprocher de l'armee francoise et tacher par S[t]-Foix de voir Dumouriez ».

Dans l'attente de pouvoir retourner à Bruxelles, Fersen écrit le 5 avril à Sophie qui le soupçonnait à tort de ne pas se donner entièrement à sa tache de sauver la famille royale.

« ... Quand à ce que vous me dites de E[leonore] et de Crauford, vous verres par ce que je vous ai mande que leur marche et leurs projets ne peuvent influer sur mes actions. Ce seroit pour moi une grande consolation de ne pas quitter mes amis, mais ce ne seroit jamais qu'une separation momentanée qui dans tous les cas aura peut-etre lieu... Ah, ma chere Sophie, souvent je regrette de ne pas avoir peri pour eux et en les servant, je me serois epargne bien des chagrins et des souffrances de tout genre... J'espere aller dans 8-10 jours à Bruxelles, les evenemens se succedent a present avec une grande rapidité et nous avons des succes partout je commence à esperer une issue prompte et heureuse, juges alors si je peux, si je veux, ou si je dois m'eloigner. » [1]

Le même jour il écrit à Taube :

« Voici la relation de l'arrangement faite entre le P. Coburg et Dumouriez, j'en suis dans l'enchantement et je regarde cette grande affaire comme finie, il n'y a selon tous les calculs possibles rien a craindre pr la Famille Royale et je ne serois pas etonné de vous mander dans peu quelle a ete portee en triomphe dans Paris. Vous savés, mon ami, les instructions du feu Roi et qui ont etee confirmees par le Duc de me rendre comme ministre pres du Roi desquil seroit libre, tachés de savoir si je dois encore me regler la dessus ou si je dois en attendre des nouvelles, dans ce cas il faudroit me les envoyer au plus tot car ceci pourra aller tres vite vu la legeretee de cette nation aussi vive pour le mal que pour le bien. Repondes moi par estafette et sur Bruxelles. Adieu mon ami, lisés la relation a mon Pere » [2].

Trois journées de joie — trois journées remplies de conciliabules, de discussions, de négociations et de grands espoirs ! Fersen travaillait déjà à un mémoire pour la

1. Inédit.
2. Inédit.

Reine. Mais alors survint la nouvelle de l'échec du général Dumouriez. Fersen note dans son Journal :

« L[undi] 8. Tems gris frais. J'etois occupe le matin a ecrire a la R. la notte ci-jointe lorsque l'Eveque de Pamiers entra ches moi et me dit que l'armee de Dumouriez s'etoit revoltée contre lui, qu'il etoit passé a Mons avec tout son etat major, presque tous les off: de genie et d'art : et beaucoup de trouppes de ligne et que le reste le suivroit ; c'etoit Dampierre qui avoit debauche les gardes nat:[ionales], que Dumouriez, lorsqu'il s'etoit appercu qu'on tramoit quelque chose avoit voulu livrer l'art : et la caisse mais qu'il avoit même ete fusillé par un de ses detachements dans le 1:er moment cette nouvelle me frappa, les craintes pr la R[eine] renaisserent car sans cela, la nouvelle auroit ete bonne. Leur armee etoit desorganisee, et Dumouriez qui auroit ete une puissance ayant 50.000 h : a ses ordres n'etoit plus rien. La consternation parmi les François etait aussi grande que leur joïe l'avoit ete ils craignaient tout perdu ».

Les jours d'exil étaient finis pour Fersen et ses amis. Ils quittèrent Dusseldorf le 14 avril et arrivèrent à Aix-la-Chapelle le 15. C'est ici qu'ils apprirent que le duc d'Orléans et sa famille avaient été fait prisonniers et enfermés au château d'If en Provence. Fersen rencontra également Dumouriez qui venait d'arriver à Aix-la-Chapelle en même temps que lui. Nous citons le récit qu'il a fait de cette curieuse rencontre :

« *Mer[credi]* 17 tout était blanc vent froid. Dumouriez arriva a 2 h 1 /2 : je fus le voire avec Simolin a la poste, nous perçames une foule de monde et le trouvames dans une salle basse les fenetres etoient assiegées de monde il étoit seul avec trois aides de camps. Il reconnut Simolin je me nommai il me fit un compliment disant qu'il auroit du me reconnaitre a ma belle figure, je le remerciais des politesses qu'il avoit fait a Brelin il me rep : que s'il n'avoit pu en faire toujours ce navoit pas ete sa faute mais celles des circonstances, je lui dis que j'etois bien aise de le voir *ici* il me rep : qu'il en avoit depuis longtems le projet il nous dit que St. Foix navoit rien a craindre que la peur etoit a Paris et qu'on n'oseroit rien lui faire. Je lui dis, expliques moi M:eur ce que vient de se passer pour M. le D. d'Orléans — Je ne puis vous en donner aucune explication Mr le C: car je n'ai jamais eu

de relations avec Mr le D d'Orl :[eans] [que 'j'ai toujours [mepris é et que j'ai regarde comme un scelerat je sais cependant... Il me dit beaucoup de bien du Duc de Chartres qui disoit-il ne ressembloit en rien a son père... il se plaignit de la lenteur des Aut:]richiens[qu'il falloit plus d'activité contre ces gens la et quon en viendroit facilement a bout, qu'il n'y avoit plus darmee, que tout les troupes de ligne passeroient des quelles pourroient... quon avoit deja propose dechanger les 4 commissaires arretées contre la fam: R:ale, que son opinion avoit ete qu'il falloit tout accorder pour avoir la fam : R:ale et quil ne falloit ensuite rien tenir a ces gueux la, que meme en reconnoissant la Republique on pouvoit ensuite continuer la guerre. En tout je trouvai en lui un vrai François, vain, confiant, et etourdi, ayant de lesprit et peu de jugement, tout son plan a manque par un exces de confiance dans ses forces et son influence sur l'armée, il n'avoit pas asses préparé la chose. Je le trouvai fort inquiet et emu au moindre bruit qui faisoit la foule qui etoit a la porte et aux fenetres il avoit lair de craindre quelque mesaventure.»

Le 20 avril Fersen et ses amis rentrèrent à Bruxelles, et la vie d'autrefois reprenait peu à peu. « Je jouissais de passer dans un païs conquis sur les françois », note-t-il dans son *Journal.* « La joie était vraie a Bruxelles, et dans tout le pais d'en etre delivrés. »

Le soir la ville était illuminée et la joie fut générale, mais comme le dit Fersen, peu bruyante, selon l'habitude flamande.

Le retour à Bruxelles s'était fait à un moment heureux. Jamais, depuis Varennes, les prévisions n'avaient paru aussi optimistes, l'armée française était dans un état de dépression et ne possédait pas encore cet esprit national qui rendrait possible l'impossible. Les Français étaient refoulés au-delà de la frontière et la route de Paris était sans couverture. De plus, le royalisme avait relevé la tête à l'intérieur de la France et la réaction semblait se fortifier de jour en jour. Axel écrit à Sophie le 12 mai :

« Malheureusement Dumouriez n'a pas reussi a rendre le service qu'il avoit promis, mais sa defection est toujours tres importante par les lumieres qu'il a données, et par la desorganisation totale de l'armée des rebelles et la privation du seul homme qui

pouvoit les mener. Les succes n'en seront pas moins surs mais ils en sont un peu retardés car il faut le tems de rassembler les moyens pour les assurer et ne pas s'exposer au moindre revers, c'est le rassemblement de tous ces moyen qui cause l'inactivité actuelle »... [1].

Sophie a dû lui reprocher encore une fois son manque d'énergie, puisqu'il finit sa lettre par une phrase, où voulant le rassurer, perce néanmoins une légère irritation :

« Je sens comme vous, ma chere et bonne Sophie la necessité de tout ce que vous me dites et croyes que quand il en sera tems rien ne m'empechera de me rendre la ou il faudra et que je braverai tout, pour faire ce que je me dois et ce que je dois aux autres » [2].

Ne peut-on déjà lire entre les lignes une certaine lassitude ? Depuis plus d'une année — et quelle année — Fersen n'avait pas vu Marie-Antoinette, il y avait plus de neuf mois qu'il n'avait eu un mot de sa main. Les mots de devoir et d'obligation venaient de plus en plus souvent sous sa plume et l'affection était refoulée au second plan. Il était las, exténué. Epuisé par le surmenage et la tension nerveuse de plusieurs années, il n'avait plus la force de souffrir, à peine avait-il celle d'aimer. Un seul sentiment était encore vivace en lui : la haine. Il haïssait la Révolution, il haïssait même toute la nation française, la haine seule le soutenait.

Si déjà au temps de l'adversité, les émigrés s'étaient occupé de former des ministères et nommer des fonctionnaires, que ne serait-ce alors au moment où la roue de la fortune tourna, où les succès et les victoires fournissaient une base plus solide à leurs plans et projets ! Quelle ne fut pas leur joie en apprenant la capitulation de Mayence, et, le 23 juillet, que les Alliés venaient de prendre la ville de Valenciennes où stationnait autrefois le régiment de Fersen. Aussitôt après, Fersen s'y rendit pour revoir quelques vieilles connaissances.

1. Publié par M. de Heidenstam avec d'insignifiants changements.
2. Inédit.

Dès l'instant où la victoire leur sourit, la vieille rivalité se réveilla entre les partisans de Marie-Antoinette et ceux des Princes. La question se posait de savoir si Marie-Antoinette ou Monsieur assurerait la Régence pendant la minorité du Dauphin. Fersen s'efforçait en vain de faire nommer Marie-Antoinette, il ne parvint qu'à compliquer encore plus la situation.

Cette fois encore, comme on le voit par sa correspondance, Fersen se trouvait au centre même des négociations et formait, avec le baron de Breteuil, le point de concentration d'où sortaient les projets et les plans. Nous avons vu qu'il avait noté dans son *Journal Intime* qu'il travaillait à une « notte » pour la Reine. Il reprit tout simplement sa tâche de conseiller au point où il l'avait abandonnée le 10 août 1792. Combien plus n'avait-elle pas besoin de lui maintenant qu'elle était seule et abandonnée ! Son rôle de conseiller était d'autant plus justifié qu'on prévoyait qu'au lendemain de la défaite de la Révolution, Fersen serait nommé ambassadeur de Suède à Paris à la place de Staël, trop compromis avec les révolutionnaires. Aussitôt après la trahison de Dumouriez, Fersen avait demandé au Duc-Régent de pouvoir se servir des lettres de créances qu'on avait depuis longtemps préparées pour lui. En Suède, on était même si persuadé de la victoire imminente de la réaction en France que le Duc-Régent estimait inutile de garder plus longtemps le poste de Londres pour Fersen, car « il avait pensé », comme l'écrit Sophie fin novembre 1793, visiblement inspiré par le Duc-Régent, « que Axel pourroit avoir celle de France dès que la Reine et le jeune Roi seraient retablis dans leurs rangs et puissance ».

Quel bel avenir en prévision pour Fersen : la Reine serait régente jusqu'à la majorité de son fils et aurait à ses côtés l'ambassadeur du gouvernement et du jeune roi de Suède, Axel Fersen !

La postérité se demande pourquoi tous les efforts des émigrés et des réactionnaires, au lendemain de la mort de Louis XVI, n'aient pas avant tout servi à faire sortir Marie-Antoinette de France. Il est vrai, qu'aux jours heu-

reux des victoires successives des Alliés, on avait envisagé plusieurs projets pour sauver la Reine. Il fut suggéré, entre autre, d'échanger la famille royale contre les commissaires que Dumouriez avait livrés à l'Autriche. Il semble même que ce projet aurait dû réussir si ses auteurs avaient eu une connaissance plus profonde de la véritable situation et s'ils avaient fait preuve d'un peu plus d'énergie. Car il est de toute évidence que les Conventionnels tenaient beaucoup plus à la libération de leurs commissaires qu'à la personne de Marie-Antoinette, surtout à un moment où les Révolutionnaires subissaient des défaites sur tous les fronts. Tout échoua par la faiblesse, les intrigues personnelles, le manque d'organisation, d'audace, de volonté d'agir. Mais il manquait surtout des chefs. Enfin, la haine de la Révolution aveuglait complètement Fersen et ses amis. Au lieu de chercher des possibilités de compromis avec la Révolution — fut-ce même à des conditions très dures — on s'obstinait à ne voir que les bienfaits de l'Ancien Régime. Au lieu de mettre à profit les qualités indéniables d'un militaire comme le général Dumouriez, on le laissait errer de pays en pays, chassé de partout. Lorsque, au mois de juillet, Danton abandonna la direction du Comité du Salut Public, on aurait dû l'engager immédiatement pour négocier la libération de la Reine. Une tentative d'acheter cet ennemi puissant avait été faite par les amis de Fersen, et un certain Ribbes fut chargé de négocier avec Danton, mais avant même que le projet fût entré dans une phase décisive, la situation politique avait complètement changé.

La cause essentielle de l'échec de tous ces plans était cependant le manque d'argent. Ni la bonne volonté ni l'enthousiasme n'étaient suffisants, s'ils ne pouvaient s'appuyer sur une base pécuniaire solide. On comptait sur le secours de l'Angleterre ou de l'Autriche, mais ces deux puissances étaient en guerre et n'osaient pas risquer les quelques millions nécessaires pour sauver Marie-Antoinette et le jeune Roi.

Le temps s'écoulait dans l'inaction. L'été succéda au printemps et Fersen se trouvait toujours à Bruxelles,

inactif, désespéré de ne pouvoir intervenir d'une manière efficace. Les vagues bruits qui circulaient, soutenaient tant bien que mal les espoirs chancelants. Un signe de vie des prisonniers du Temple lui parvenait rarement. Une fois c'est Mme de Polignac qui écrit qu'elle avait eu des nouvelles de la Reine par un médecin — « c'est surement La Caze », ajoute Fersen. Une autre fois, c'est Mercy qui venait d'apprendre que la Reine avait été gravement malade, mais qu'elle avait reçu tous les soins nécessaires et qu'elle était complètement rétablie. Le 22 mai Fersen note dans son *Journal* :

« La Caze a ete au Temple, il a trouvé la Reine peu changée, [Madame] Elizabeth tellement méconnoissable qu'il ne l'a reconnue que lorsque la Reine l'a nommée Ma sœur. Elle étoit dans la chambre en bonnet de nuit, vetue d'un habit d'indienne tres commune. La petitte Madame avoit tout le corps couvert d'ulceres et etoit menacée d'une dissolution de sang. Sa jeunesse et beaucoup de soins pourront la tirer d'affaire. On mandoit de Paris que le jeune Roi avoit été malade et que la commune avoit refusé le medecin que la Reine avoit demandé sous pretexte qu'il etoit aristocrate et en avoit envoyé un a sa facon ».

Il est comme d'habitude avare de détails sur ses sentiments. Son pessimisme augmentait au fur et à mesure que le temps passait. Il voyait qu'on s'intéressait fort peu à la famille royale et que la guerre que le roi de Suède avait voulu entreprendre un an plus tôt, dans un but désintéressé, était devenue une guerre de conquête dans laquelle la vie de Marie-Antoinette ne comptait presque pas.

Les mauvaises nouvelles alternaient avec les bonnes. Le 3 juin, il note :

« Motion a la conv. de deporter la famille Royale, elle est recue sans murmures ou a passé a l'ordre du jour. Roux qui la combat est un enfant de Versailles. Il etoit dans l'état major, amant de Mme Campan et fort attaché a la Reine avant d'etre Jacobin »[1].

1. Il s'agit ici de Louis-Félix Roux, ancien abbé, membre de la Convention.

Le 9 juin il mande à Sophie :

« Nos nouvelles sont bonnes de partout puissent elles continuer de même celles sur les augustes prisonniers sont tres rassurantes et jusquapresent il n'y a ni motions ni mouvement contre eux cela me donne un peu despoir de les voire un jour delivrés de leur longue captivité si je puis jamais jouir de ce spectacle quel moment pour mon cœur. Je sais qu'ils se portent bien excepté la petitte Madame qui est dans un mauvais etat de santé... »[1].

En juillet, il apprit que le Dauphin avait été séparé de la Reine et mis dans une cellule à part. Fersen se rendait compte de la gravité de cette situation, et devinait la peine affreuse de Marie-Antoinette. Il écrit dans son *Journal* :

« *V[endredi]* 12. Beau et chaud. Mauvaises nouv : de Fr : — Gaston repousse devant Nantes, son armee battue. Saumur repris sans resistance. Le Dauphin separe de la Reine par la —[2] et mis dans une autre chambre du temple cela me paroit fort mauvais, quelle peine affreuse pour la Reine, malheureuse Princesse. L'armee de Wimpfen avance sur Vernon. Marseille est en contre-revolution complette, elle se manifeste dans presque tous les departements, Bellegarde est pris par les Espagnols.

« *S[amedi]* 13. Beau et chaud. Les mauvaises nouvelles confirmées. La separation du Roi et de la R : est inconcevable. Une seule chose console et donne un peu despoir c'est quil semble qu'on parle un peu plus respectueusement de la Famille Royale. Les nouv. : de Gaston sont mauvaises. Il y a des lettres qui disent qu'on lui a tué 8.000 et pris 40 canons. Des lettres de Paris disent qu'il est question de transporter La Fam: R:ale a St Cloud et que Wimpfen est a 9 lieues de Paris, mais cela est apocriphe.

« *L[undi]* 15. Beau et chaud. Augeard nous contoit que Mr de Maulde lui contoit a La Haye cet hiver, quil avoit retarde son depart de Paris pr voire l'execution du Roi, qu'on devroit bien faire le proces de la R : mais que maheureusement il n'y avoit pas de preuves contre elle mais bien contre M:e Elisabeth.

« *M[ardi]* 16. Beau, chaleur tres forte pas d'air. Recut des nouvelles de France. La raison de la separation m'effraye et je crains qu'on ne prenne occasion de la pour faire le proces à la

1. Inédit.
2. Omis par Fersen.

Reine en la supposant complice de ce complot ; on voit par les papiers qu'il y a une grande confusion dans ce païs, cela ne peut plus aller ainsi. Goguelat revenu de Condé croit que c'est d'ennui que la garnison s'est rendu, car il y avoit des vivres.

« *S[amedi]* 20. Des lettres de Paris mandent, que la Reine voit son fils chés elle une heure tous les jours, c'est du moins quelque chose. Cette separation me fait grande peine. Goguelat qui etoit venu passer quelques jours ici partit ; je lui donnoit un cheval. Il me dit qu'il etoit fort mecontent des airs que le D: de Choiseul se donnoit sur le Roi et la Reine, que la R: en avoit toujours ete fort ennuyée et ne lui avoit jamais donnee ni les bagues ni le portrait dont il se vante ».

Le 9 août, Fersen eut connaissance du transfert de Marie-Antoinette à la Conciergerie. Il écrit dans son *Journal* :

« *V[endredi]* 9. Il se repandit un bruit que la R— avoit ete menée le 2 a la Conciergerie et livree au tribunal revolutionnaire ; c'etoit un homme qui pretendoit l'avoir lu dans une gazette de Fr. a Namur, mais des lettres du 3 arrivées ici n'en parloient pas, et cette nouvelle paroissoit evidemment fausse. M. de Mercy qui vint le soir ches Me Sulivan ne le croyoit pas.

« *S]amedi]* 10. Asses beau, du vent. Tout le monde etoit rassure sur les nouvelles affreuses de la R— ,lorsque le soir le Cte de Mercy me donna les gazettes du 2 et du 3. Elles confirment ce malheur, mon ame en fut dechirée. Je me representai son etat, ses douleurs, ses souffrances et je sentois vivement aussi tout ce que j'ai perdu depuis l'arrestation de Varennes. Eleonore seule pouvoit me consoler un peu, mais ne m'empechoit pas de sentir vivement, et l'incertitude sur ce que je ferois rendoit encore ma situation plus affreuse, car je regardois la perte comme inevitable et cependant je tachois de me flatter. J'eus bien de la peine a cacher ma douleur affreuse.

« *D[imanche]* 11. Beau, pas chaud. Comme j'avois causé avec La Marck sur les moyens de sauver la Reine et que nous avions trouvés qu'il n'y en avoit que de pousser sur le champ un gros corps de cavallerie sur Paris, ce qui etoit d'autant plus facile qu'il n'y avoit plus d'armee devant et que touttes les granges etoient remplis de vivres, je fus ches le Cte de Mercy et je le trouvai de glace sur cette idée. Il y voyoit de l'impossibilité et le second tome de la Champagne, si on le tentoit. Il croyoit la fam : Role perdue sans qu'on puisse rien faire pour elle. Il ne croyoit pas que

les factieux voulussent traiter, mais qu'ils se porteront aux derniers exces pr lier tellement toutte la France a leurs forfaits, qu'il n'y auroit plus pour les individus d'autre parti à prendre que celui de vaincre ou de mourir et finit par me dire, qu'il n'y avoit rien a faire. Je le quittai et pressai La Marck de lui parler, il l'engagea en effet a ecrire au Mal de Coburg et me promit de me montrer la lettre le lendemain. Je fus a la comedie pour eviter tout ce qui pouvoit avoir l'air d'affectation. J'y trouva tous les François qui y sont d'ordinaire meme les femmes. Quelle nation, grands Dieux !

« *L[undi]* 12. Tres beau. La Marck vint me voire ; il me montra la lettre au Pce de Coburg, qu'il avoit faitte pour le C^te^ de Mercy ; elle etoit tres pressante et tres bien faitte. Il propose de marcher sur Paris et prouve combien il seroit impolitique de retourner a Maubeuge et Le Quesnoy au lieu d'attaquer Cambrai. M. de Mercy n'exige rien, mais ces propositions sont tres pressantes, et si le Pce Coburg ne s'y rend pas, il est responsable de tous les malheurs.

« [*Mardi*] 13. Beau et chaud. Les gazettes de France du 7, 8 et 9 ne parloient pas de la R, mais je suis convaincu qu'on n'en parlera que comme des autres criminels pour annoncer son jugement. Mr de Mercy a ecrit hier au Duc d'York pour qu'on marche en avant. Il a aussi écrit en Ang.

« *V[endredi]* 16. Sa mort [1] etoit une grande perte pour la malheureuse famille de Louis XVI ; s'il vivoit la R ne seroit pas abandonnée en ce moment comme elle l'est.

« *L[undi]* 19. Beau. Les gazettes du 13 ne disent rien de la R[eine]. A la sollicitation de La Marck le Cte de Mercy s'est décidé a envoyer quelqu'un a Paris pour savoir ce qui s'y passe et voir si on peut negocier pr de l'argent et lespoir du pardon la deportation de la R[eine], il a jette ses yeux sur Novere le maitre de Ballet qui consent a y aller et sur Mr Ribbes, un financier qui a toujours ménagé tous les partis pr son interet particulier ayant toujours bien pensé.

« *M[ercredi]* 23. Asses beau. M. Ribbes vint me voir le soir. J'en fus tres content ; il a bien saisi la chose et ne desespere de remplir la commission, dont il ne peut cependant garantir le succes. Craufurd partit le matin avec Lord Elgin pour Dunkerque. »

Mais c'est surtout dans les lettres à sa sœur Sophie

1. La mort de Gustave III.

qu'il a donné libre cours à son désespoir. Le 14 août 1793, après le transfert de la Reine à la Conciergerie, il lui avait écrit :

« Ma chere Sophie ma seule et unique amie, vous savés sans doute en ce moment le malheur affreux de la translation de la Reine dans les prisons de la conciergerie et le decret de cette execrable Convention qui la livre au tribunal révolutionnaire pour etre jugee. Depuis cet instant je ne vis plus car ce n'est pas vivre que d'exister comme je fais ni de souffrir toutes les douleurs que je prouve. Si je pouvois encore agir pour sa delivrance il me semble que je souffrirois moins mais de ne pouvoir rien faire que par des sollicitations est affreux pour moi. Taube vous mandera le seul espoir qui nous reste et ce que j'ai demandé, une marche prompte sur Paris est tout ce qui reste à faire pour la sauver, et j'ai encore l'horreur de l'incertitude si ce projet sera adopté et suivi. Ah ma chere Sophie il n'y a que vous qui puissiés sentir tout ce que j'éprouve, tout est perdu pour moi, je perd en moins de 18 mois trois souverains mes amis et qui metoient chers a plus d'un titre, mes regrets seront eternels et rien que la mort pourra me les faire oublier. Je ne puis m'occuper de rien je ne puis penser qu'au malheur de cette infortunée et digne princesse. Je n'ai pas meme la force d'exprimer ce que je sens, je donnerois ma vie pour la sauver et je ne le puis ; mon plus grand bonheur seroit de mourir pour elle et pour la sauver. J'aurois ce bonheur si des laches et des scelerats ne nous avoient privés du meilleur des maitres, oh ! combien en ce moment je sens encore plus vivement sa perte et combien je le regrette davantage, lui seul auroit ete capable de la sauver sa grande ame se seroit exaltée au récit de ses malheurs, il auroit tout osé et auroit tout vaincu mais il n'est plus et tout est mort pour moi avec lui. Adieu ma chere et tendre Sophie priés Dieu pour elle et aimés votre [bien] malheureux frere ».

Ce 4 septembre.

« Nous ne savons rien de la malheureuse R.: et nous sommes réduits à nous en rejouir quelle affreuse position sans cesse j'y pense, je me reproche souvent jusqu'a l'air que je respire quand je pense quelle est renfermée dans une affreuse prison, cette idée me dechire le cœur elle empoisonne ma vie et je suis sans cesse partagé entre la douleur et la rage ».

Ce 8 septembre.

« J'ai recu, ma chere amie la votre du 22. Oui je suis bien à plaindre car mes peines et mes inquietudes sont journalieres et perpetuelles je ne saurois me rassurer sur le sort de la R. et de sa famille infortunée. Presque tout le monde me paroit rassuré, leurs raisonnements sont fort bons, je les fais de meme, cela devroit etre ainsi, mais peut on esperer rien de raisonnable de fous et d'enragés comme ces scelerats, et cette reflection m'ote toutte esperance de les voire suivre d'autre marche que celle de leur scelleratesse et de leur cruautée. Quelquefois je crains aussi que les gens qui se flattent tant n'y prennent pas un interet aussi vif que moi et je ne me trompe peut etre pas, peu de personnes les ont connus comme moi, et peu savent les apprecier tout ce qu'ils valent. Vous demandes s'il n'existe pas a Paris assés d'honnetes gens pour la sauver, il en existe quelques uns, peut etre même le plus grand nombre le voudroit mais ils sont dominés par la peur, ils sont tous poltrons, les scelerats seuls sont courageux et gouvernent despotiquement le grand nombre, c'est ce que j'ai vu depuis le commencement de la revolution. C'est une nation pourie sans mœurs sans energie faitte pour l'esclavage et qu'on ne peut gouverner que par un spectre de fer, il faudra l'employer si jamais on se retrouve dans le cas. Oui, ma chere amie, j'aurai tout perdu mais je ne regrette rien qu'eux, il me restera la satisfaction d'avoir fait mon devoir, de leur avoir tout sacrifié comme je le devois, je voudrois pouvoir leur sacrifier encore ma vie et je la donnerois avec plaisir pour les sauver. L'etat ou est la R— seule dans une infame prison separée de tout ce qu'elle a de plus cher au monde livrée a toutes l'horreur de ces reflections, cet etat se presente sans cesse a mon imagination et m'accable. Nous avons fait quelques demarches pour elle puissent-elles etre heureuses déjà. Taube pourra vous en parler. Pourquoi faut-il que j'aie perdu tous les moyens de les servir et comment la Providence a-t-elle pu permettre tant de forfaits, puisse cette Providence ecouter mes vœux et mes prieres et les sauver, puissai-je etre assés heureux pour les revoir sans cela il n'y aura plus pour moi de bonheur au monde et ma triste existence ne sera plus remplie que de regrets. Adieu ma chere Sophie aimes toujours un frere bien malheureux et qui vous cherira jusqu'au tombeau ».

Ce 15 septembre.

« Ma chere amie nos inquietudes sur la R. sont toujours les mêmes, elles ont même ete augmentées. Il y a trois jours on avoit

accuse un homme nommé Michonis de lui avoir ecrit pour la sauver, cela m'a glacé d'effroi et j'ai senti encore plus vivement mes craintes et ma douleur, cependant cela n'a pas eu de suites et je suis un peu plus tranquille sans cependant esperer davantage, car je ne vois cette accusation que comme un moyen de commencer son proces pour lequel je suis sure qu'il n'y a pas de preuves, mais a quoi cela sert-il avec des scelerats, qui en font quand ils n'en ont pas. Je ne vis que d'inquiétudes et de craintes. elles se renouvellent tous les jours, mais soyes tranquile depuis longtems je suis prépare a tout et il me semble que je recevrois la plus affreuse des nouvelles avec tranquilité, c'est un etat affreux, et je fais ce que je peux pour supporter, je pense a mes amis et je tache de me consoler par la certitude de leur amitié »[1].

***

Mais c'était déjà trop tard — pour Michonis, pour Ribbes, pour Craufurd — comme pour tout le monde. Marie-Antoinette allait déjà au-devant de la mort.

La Reine est en prison, abandonnée à elle-même, isolée du monde extérieur et entourée d'un peuple dont la haine s'est accumulée au cours des années et qui réclame réparation de crimes imaginaires. Les privations et les soucis ont creusé ses traits, ses cheveux sont blancs, les larmes lui ont fermé un œil.

De temps à autre un audacieux réussit à pénétrer dans sa prison. Une fois c'est un Anglais, qui paie le gardien pour avoir la permission de porter une cruche d'eau dans la cellule de la Reine ; une autre fois c'est un fidèle de Versailles, ayant autrefois servi de crible aux railleries des amis de la Reine, qui, bravant les dangers, pénétra chez elle avec un bouquet d'œillets, cachant un billet, où il esquissait un projet de fuite. Mais, en le voyant, Marie-Antoinette fut si bouleversée, qu'elle laissa tomber le bouquet de fleurs et n'eut le temps que de lui souffler de se sauver précipitamment.

Fersen ne semble pas avoir eu connaissance d'avance

1. Une version quelque peu différente de ces quatre lettres a été publieé par M. de Heidenstam.

de ces tentatives d'entrer en contact avec la Reine. Elles ne servaient du reste à rien. Marie-Antoinette ne pouvait pas échanger un mot ni entrer en relations avec personne. Et puis, elle ne voulait pas s'enfuir, abandonner ses enfants et compromettre ses amis.

Mais elle semblait malgré tout pendant les premiers mois après la mort de Louis XVI garder quelque espoir. Elle croyait encore à un changement de la situation — peut-être avait-elle eu connaissance des victoires alliées. Nous avons un billet de sa main à Jarjayes, écrit en juin 1793, après sa mort remis à Fersen qui le reproduit dans son *Journal* :

« Je desire écrivait Jarjayes, que vous decouvriez ce qu'est devenu mon ancien ami Mr de Mercy qui m'a quitté depuis environ trois ans et à qui j'ai confié tous mes tresors tant en bijoux qu'en papiers. Vous devez vous souvenir qu'un satrape de Siberie lui porta les derniers dans l'hiver — il faut que vous vous assuriez sans vous compromettre de l'endroit ou sont enfouis ces objets pour m'en parler au moment ou la grande eclipse sera passée et ou les planètes par leur reunion reprendront leurs cours ordinaire. Si M de Mercy vous étoit trop difficile à trouver, Mr de F... pourra vous donner des renseignements certains... » Il m'envoyoit aussi, ajoute Fersen, la copie d'un autre billet que joins ici qui prouve la confiance de la malheureuse Reine en lui. Je compte en parler a M de Mercy et faire tout pour cet homme, mais je voudrois que mon affaire fut finie auparavant. Il mande au Cte de Mercy que c'est a sa femme restée en France que la Reine a fait remettre a Livry par un de ses défenseurs officieux une natte de ses cheveux et un anneau »[1].

Dans l'impossibilité de pouvoir agir, Fersen s'enfonçait de plus en plus dans la mélancolie. Tout concourait à augmenter son pessimisme. Le *Journal Intime* reflète fidèlement son état d'esprit pendant ces jours :

1. *Le Journal Intime*, mars 1794.

1793.

Septembre.

« *D[imanche]* 22. Tems gris, pluye, tres froid, Je recus une lettre tres ridicule de Stael avec une brochure tres inutile et insignifiante de sa femme ; c'étoit des mots et pas de choses. Je reçus aussi une lettre de Deux-Ponts assés interessante sur le retour de Mr d'Esebeck, qui avoit ete enleve par les francois. Ce qu'il dit du projet de livrer la R[eine] a la populace me fait horreur, je ne puis y penser sans rage et sans douleur. Ce que j'eprouve sur cela ne peut etre que senti, et je pense quelquefois que je serois plus heureux si son sort etoit decidé d'une maniere ou d'une autre, mais je sens alors en même tems que si je la perd, je perds tout et je me trouverai presque seul au monde. J'aurai perdu alors trois souverains, mes bienfaiteurs et amis, et je suis encore a la veille de perdre mon pere. Il ne me restera qu'une femme, que j'aime, qui m'aime, mais son caractere est bien different du mien et elle est a un autre, elle ne peut me suivre et je ne puis la suivre toujours. Sophie et Taube me restent, eux seuls peuvent me consoler, mais je ne puis me resoudre a m'eloigner de tout et à vivre en Suède, et ma fortune ne me permettra pas de voyager sans cesse. J'aime d'ailleurs la tranquillitée, je desire et j'ai besoin de repos et ou le trouver. Quelquefois quand j'y pense je suis bien triste, bien affligé. Nous n'avions pas encore de nouvelles de la tentative de Ribbes et cela m'inquiettoit fort. Je serois plus tranquille, si j'etois sur que Danton ait reçu sa lettre.

« *L[undi]* 23. Beau le matin, pluye et vent a : d :, froid. Les gazettes de Paris du 16 ne disent pas grand chose ; il n'est pas question de la R[eine]. La moitie de Lyon brule, Carteaux devant Lyon, Nice pas evacue, le Duc de Nivernais arreté.

« *J[eudi]* 26. Un commis de Perregaud arrivé ; il etoit parti le 27 août, il dit que le deficit de av :, may, juin et juil : se montoit a 1 milliard 256 millions, que celui d'aout est de 400 et quelques millions. On lui a mandé, que la Reine avoit subi un interrogatoire au Trib : rev :, qu'on lui a demande, si elle etoit la veuve de Louis Capet, qu'elle a rep : Vous saves, que je suis la veuve de votre Roi. Sur une seconde question elle repondit : Vous pouves etre mes bourreaux, mes assasins, mais jamais vous ne seres mes juges, qu'alors il lui prit une attaque de nerfs, qui obligea de la ramener ches elle. »

Déçu et angoissé, il retournait ses sarcasmes contre les

chefs des Alliés et leur façon de faire la guerre, contre ceux, qu'il accusait de laisser la Reine agoniser en prison. Aucune expression ne lui semblait assez forte pour qualifier la conduite des armées alliées. Il répétait jusqu'à satiété les mêmes griefs : les généraux étaient des incapables et des imbéciles guidés uniquement par leur étroitesse d'esprit et leur égoïsme. Mais il n'y avait pas que les généraux qu'il comblait de sarcasmes, les princes régnants ne furent nullement épargnés. Personne ne trouvait plus grâce devant lui. Fersen, homme d'habitude réservé et courtois, autant que fermement royaliste allait jusqu'à insinuer que l'Impératrice de Russie avait trempé dans l'assassinat du Roi de Pologne. Sa douleur l'aveuglait. Il était blessé et humilié de voir que ceux qui pouvaient faire quelque chose pour venir en aide à Marie-Antoinette, ne voulaient rien entreprendre et qu'il était lui-même condamné à rester un spectateur impuissant.

Sa haine de la Révolution augmentait en même temps que son mépris pour les Alliés. La vue de ceux qui avaient trempé dans cette « bagarre » provoquait en lui des sentiments de vengeance et le rendait injuste et cruel. Tout ce qui y avait trait mettait son sang en ébullition. Le destin prit soin de placer sur son chemin les personnes que Fersen accusait d'être directement responsables de l'horrible sort, subi par Marie-Antoinette. Un jour c'est Drouet, le maître de poste de Sainte-Ménehoulde, celui-là même qui avait dénoncé Louis XVI à Varennes. Fait prisonnier une première fois à Maubeuge, Drouet avait réussi à s'échapper, mais avait été repris. Poussé par le désir de le voir et d'avoir des nouvelles de la Reine, Fersen s'en va contempler le prisonnier, mis aux fers, exposé à la curiosité de la foule. Il note ses impressions dans son *Journal.*

Octobre.

« *S*[*amedi*] 5. Asses beau tres doux, pluye le soir. On avoit pris Drouet, commissaire de la Convt : a Maubeuge, qui avoit essayé de s'échapper la nuit avec une escorte de 100 Dragons cela ait honneur a l'activite des postes autrichiens. On croit que cest

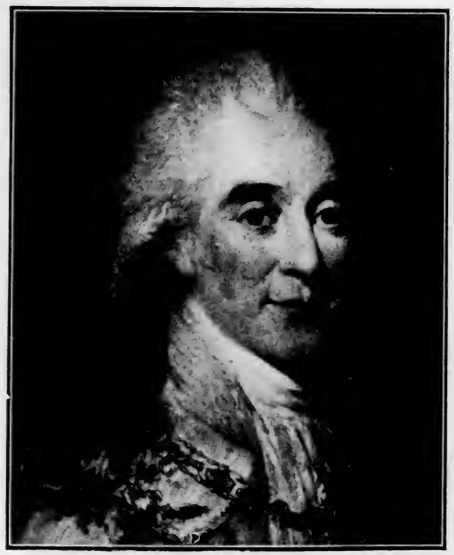
PLANCHE XI

Madame Royale
MARIE-THÉRÈSE CHARLOTTE
(Peintre inconnu)

Madame Royale
MARIE-THÉRÈSE
CHARLOTTE
(Peinture de Wertmuller)

PLANCHE XII

HANS AXEL DE FERSEN
(Miniature par Lafrensen)



HANS AXEL DE FERSEN
(Peinture par Breda)

le maitre de poste de St Menehoult j'en doute je crois que c'est son frere, il doit etre transferé ici.

« *D*[*imanche*] 6. Asses beau, doux, pluye le soir. Drouet arriva a 11 h : je fus avec le Col.: Hervey le voire dans sa prison a St Elisabeth. C'est un homme de 6 pouces, de 33 ou 34 ans qui seroit asses bien de figure sil n'etoit un aussi grand scelerat, il avoit les fers au pied et à la main, nous lui demandames sil etoit le maitre de Poste de St Menehould qui avoit arreté le R. a Varenne. Il dit que oui que cetoit lui qui avoit ete a Varennes mais que ce n'etoit pas lui qui avoit arreté le Roi. Nous lui demandames s'il etoit sorti de Maubeuge de peur detre pris, il dit que non mais pour remplir une commission dont il etoit chargé. Il ne vouloit jamais ouvrir sa redingotte pour ne pas faire voire la chaine qui prenoit du pied droit a la main gauche. La vue de cet infame scelerat me mit en colere, et l'effort que je fis pour ne lui rien dire a cause de l'abbe de Bimon et du Comt : Fitzjames qui etoient avec nous me fit mal. Jaurois voulu pouvoir lui presenter toutte son infamie et les tourments qui alloient la suivre ; je fus fache de voir qu'il etoit trop bien loge ; j'aurois voulu le voire dans un caveau humide et infect et dans des souffrances de touttes les minutes, c'est cet infame scelerat qui est cause de tous les malheurs et de la guerre. J'en parlai le soir a M^me^ de Metternich et je lui demandai de le faire traiter bien mal et de rapeller tous ses crimes : la mort du Roi, la prison affreuse de la R.: — tous les massacres, les maux de la guerre etc. etc. etc. pour engager a le traiter comme il le merite. Elle me le promit elle me dit que le C : te de Metternich a la demande du P. Coburg devoit le voire pour tacher d'en tirer quelque chose. Un autre offr pris avec lui a dit que La R.— ne couroit aucun danger, qu'elle étoit fort bien traitée et quelle avoit tout ce qu'elle vouloit. Les scelerats comme ils mentent. Un anglois arrivé en Suisse dit avoir paye 25 Louis pr entrer dans la prison de la R. il y a porté une cruche d'eau, c'est dans un souterrein ou il n'y a qu'un mauvais lit et une table et une chaise. Il a trouvé la R. assise le visage appuye et couvert de ses mains la tete enveloppee de deux mouchoirs, et extremement mal habillée; elle ne l'a pas meme regardee et il ne lui a rien dit ; cela etoit convenu. Quel detail horrible je vais m'assurer de sa verite.

« *M* [*ardi*[8. Beau, doux. Rien de nouveau. Beaucoup de gens avoient ete voir Drouet ; on debitoit meme en ville que le bourreau l'avoit montré au public assis sur une chaise enchaine et qu'on avoit eu de la peine a empecher le peuple de le maltraiter. Cela fait un mauvais effet pour ceux qui sont en

France et peut avoir des inconvenients pour la R. et sa famille.

« *Mer*[*credi*] 9. Beau. Drouet a ete hier ches le Cte de Metternich, ou il a ete questionne. Il a commencé par declarer qu'il repondroit a tout, mais que s'il connoissoit un cote foible de Maubeuge et qui put en faciliter la prise, il ne le diroit pas. Voici le resultat de ses reponses sur la Reine : que sa vie tient a rien, que si les puissances ont des succes et marchent sur Paris, sa mort est certaine, et meme sans cela il n'en repond pas ; que le jeune Roi n'a rien a craindre qu'il y a cependant des gens asses feroces pour vouloir l'immoler, mais si cela arrive, cela sera contre l'avis du grand nombre, que la Reine repondra de sa vie a lui, Drouet, qu'on ne l'echangeroit cependant contre lui, mais que si on l'avoit propose dans le tems, on auroit donne la Reine et sa famille pour les 4 commissairse, livres par Dumouriez, que cela etoit decide, que la Reine n'etoit point mal traitée, qu'il avoit ete commissaire aupres d'elle a la Conciergerie, que lorsqu'elle y est entree, elle n'avoit pour lit qu'un miserable grabat, que l'ajant trouvee enrhumee, lui en ajant demandé la cause, elle avoit dit que c'etoit l'humiditee de la prison, qui etoit une chambre basse, qu'alors il lui avoit fait preparer une chambre haute et l'y avoit installée, qu'il lui avoit fait donner du linge et tout ce qu'elle demanda, qu'il lui avoit fait apporter un bon lit et deux matelats et avoit eu pour elle tous les soins et les egards possibles, qu'on pouvoit s'en informer et que sans doute la R[eine] ne se plaindroit pas de lui. Les raisons de sa translation et des mauvais traitements qu'on a l'air de lui faire ne sont faits que pour imposer aux puissances, mais que dans le fond elle n'etoit pas mal traitée, qu'elle avoit tout ce qu'elle vouloit, et qu'il n'étoit point vrai, qu'on eut mis le jeune Roi au pain noir.

« Drouet est encore ici », mande-t-il à Taube le 9 octobre 1793, « j'ai ete le voire, je voulois malgré l'horreur que m'inspire cet infame scelerat le questionner, malheureusement il s'y trouva deux autres personnes et je ne pus rien dire. La vue de cet homme ou plutot de ce monstre, et la contrainte que je me fis pour cacher toutte ma colere, me rendit malade toute la journée, c'est un homme de 30-35 ans et qui sans son crime seroit bien de figure, il parle bien et avoue sans honte qui il est [1]... »

Quelque temps plus tôt il avait reçu — il en parle dans son

1. Inédit.

Journal — une lettre de Staël, qui l'avait complètement bouleversé. Staël, c'est une ombre qui poursuit Fersen partout où il va, et qui ne le lâchera même pas dans ce moment de grande détresse.

Déjà au cours de l'automne 1790, Staël avait d'ailleurs ostensiblement fait voir à Fersen qu'il était désireux de renouer les relations avec lui et de se rapprocher de Marie-Antoinette. Parmi les projets de fuite, qu'on élabora au lendemain de Varennes, il y avait un qui avait pris naissance dans l'imagination de M^me^ de Staël et à l'automne 1793 elle avait publié une brochure anonyme pour la défense de Marie-Antoinette. C'est cette brochure que Staël envoya à Fersen, accompagnée de la lettre suivante :

Coppet 9 septembre 1793.

« Malgre ton injustice contre moi, malgre ton dessein premedité de faire mon malheur je ne puis m'empecher de t'envoyer un temoignage des sentiments que moi et les miens n'ont cesses d'avoir pour celle qu'on persecute aujourd'hui si cruellement. Les malheurs affreux que tu eprouve et que je partage du fond de mon cœur, m'ont bien facilement fait oublier les chagrins que tu m'avois prepares je ne vois plus en toi qu'un ami malheureux que je voudrois consoler au prix de ma vie. »

La réponse de Fersen du 15 octobre est peut-être plus qu'aucun autre document un témoignage de l'amertume qui le rongeait :

« J'ai recu votre lettre du 9 sept. dernier avec la Brochure qui l'accompagnoit et je vous en remercie, je vous remercie aussi de ce que vous voules bien me dire sur mes malheurs, ceux que j'éprouve et ceux qui m'attendent peut-etre sont grands mais j'ai dumoins la consolation d'un cœur pur et d'une conscience sans reproche tant sur les choses que sur les personnes, j'ai rempli tous les devoirs que me prescrivoient mon attachement et ma reconnaissance envers eux a qui je devois tout. Je n'ai a regretter que d'avoir si mal reussi a les servir et je seroi toujours moins a plaindre que ceux qui ont a se reprocher d'avoir oublie leurs bienfaits et d'avoir contribué a leurs malheurs.

« La puretée de mes actions et de mes intentions me consolera dans tous mes chagrins et m'aidera a les supporter. » [1]

Dès le mois d'octobre, personne ne se faisait plus d'illusion sur le sort de la Reine. On n'attendait que la nouvelle de sa mort. Par le *Journal*, nous voyons que Fersen ne gardait plus aucun espoir :

« *J*[*eudi*] 10. Le jugement de la Reine me fait trembler ; s'il a lieu cette grande et infortunée Princesse est perduc, jamais la Con[vention] ne se donnera le tort de l'absoudre, les monstres, et Dieu permet qu'ils vivent. Veuille ce Dieu tout-puissant sauver une tete si chere. J'aurai trop perdu si je la perds.

« *V*[*endredi*] 11. Tres beau. Les gazettes du 5 ne disent rien de la Reine, et cela ma fait fremir et me fait craindre, que le proces se fait. Helas, je crois sa perte certaine. Peut-etre n'avons-nous plus que des regrets a lui donner. Cette idée est affreuse, ce qu'il y a de plus cruel c'est la contrainte a laquelle je me vois forcé.

« *S*[*amedi*] 12. Les nouvelles sur la Reine sont un peu plus rassurantes. L'accusateur public se plaint de ne pas avoir les pieces ; on decrete de les lui donner, c'est du moins un retard, mais cela ne rassure pas.

« *D*[*imanche*] 13. Le Cte Metternich me dit qu'on savoit par un voyageur que l'accusateur s'etant plaint de ne pas avoir les pieces pour le proces de la Reine, il avoit ete decreté qu'elle seroit jugée en deux heures. Cela ne me paroit pas vrai ni meme possible. Eleonore me parla de sa position ; elle en est ennuyée a l'exces ; elle me dit etre resolue a finir cette vie qui lui etoit insupportable. Elle m'assura qu'elle viendroit avec moi, mais qu'elle ne pouvoit aller en Suede, dont le climat etoit trop froid et qu'elle ne pouvoit rien finir, avant que je me fus decidé. Cela m'embarrassoit fort ; je l'aimois, j'aurois ete bien aise de vivre avec elle, j avois en outre besoin de quelqu un qui me soigne. Mais si elle [2] vis, je ne veux et je ne peux l'abandonner, si je la perds, comment renoncer a mon païs, a l'existence que j'y ai, au role que j'y peux jouer. Quoique ie sois fort degouté aux affaires et que notre theatre suedois soit tres subalterne, j'ai de la peine a ne rien faire. J'avois bien le moyen, si elle perit, de me faire envoyer ministre en Italie a la place d'Armfelt, qui n'y veut pas rester. Je puis ensuite aller ailleurs et servir de cette maniere selon mes desirs. C'est le seul parti qui me reste a prendre, car ayant perdu elle, je ne peux pas rester sans Eleonore, mais il faut avant tout, que les affaires de France soyent terminées et cette incertitude sur mon avenir me tourmente fort. Je le suis aussi sur ma fortune ; elle n'est pas tres considerable, 50.000 a 60.000 voila tout. J'en depense beaucoup trop dans la position ou je me trouve. Je l'ai toujours soutenue dans l'attente d'en avoir besoin, mais si cette attente est vaine, j'aurai fait une sottise, n'importe c'etoit pour elle, je le devois. »

1. Fersen a copié ces lignes dans une lettre à Taube du 30 octobre 1793.
2. Marie-Antoinette.

Le 13 octobre Fersen écrivait à Taube :

« ...Malgré qu'il n'y ait pas de preuves contre cette infortunée princesse, comment peut-on se flatter de rien avec des scelerats qui en font quand ils n'en ont point et qui condamnent meme sur des assertions vagues et sur des soupçons, non mon ami, ne nous flattons point, résignons nous a la volonté celeste, sa perte est resolue il faut nous y preparer et rassembler asses de forces pour supporter ce coup terrible. Depuis longtemps je tache de m'y preparer et il me semble que j'en recevrai la nouvelle sans une grande emotion. Dieu seul peut la sauver, implorons sa misericorde et soumettons nous a ses decrets. » [1]

Et dans son *Journal* le 19 octobre :

« *S*[*amedi*] 19. Il y a un detail d'interrogatoire du jeune Roi, qui fait fremir ; et par lequel il est prouve qu'ils veulent que l'enfant serve d'instrument pr la mort de sa mere. Mon Dieu, n'y a t-il donc pas de chatiments pr de tels scelerats et Votre justice ne se deployera-t-elle pas sur eux et en faveur des innocents. »

Marie-Antoinette mourut sur la guillotine le 16 octobre. A Bruxelles c'était un jour comme tous les autres avec les occupations habituelles et journalières et « un temps un peu froid ». C'est quatre jours plus tard, un dimanche, que l'horrible nouvelle parvint à Fersen.

« *D*[*imanche*] 20. Tems gris, beau. A 11 h : Grandmaison

1. Inédit.

vint me dire que Ackerman, un banquier, recevoit une lettre de son correspondent a Paris, qui lui mandoit que le jugement de la Reine avoit ete prononcé la veille, qu'il devoit etre executé sur le champ, mais que des circonstances l'avoit retardé, que le peuple, c'est-à-dire le peuple payé, commencoit a murmurer, et que c'etoit *ce matin que Marie-Antoinette doit paroitre a la fenetre nationale.* Quoique j'y fus preparé et que depuis la translation a la Conciergerie je m'y attendisse, cette certitude m'accabla. Je n'eus pas la force de rien sentir. Je sortis pour parler de ce malheur avec mes amis, et Mme de Fitz-James et le Baron, que je ne trouvai. Je pleurai avec eux surtout Mme de Fitz James. La gazette du 17 en parle ; c'etoit le 16 a 11 1/2 h que ce crime execrable a ete commis et la vengeance divine n'a point eclatée sur ces monstres. J'etois etonné moi-meme de ne pas être plus vivement affecté ; il me paroissoit ne rien sentir, sans cesse je pensois a elle, a touttes les circonstances horribles de ses souffrances, a ses enfants, a son malheureux fils, a son education qui sera manquee, aux mauvais traitements qu'on lui fait peut-etre eprouver, au malheur de la Reine de ne le pas voire dans les derniers moments, au doute ou elle aura peut-etre étée sur moi, sur mon attachement et mon interet. Cette idée me dechiroit. Ensuite je sentois tout ce que je perdois de tant de façons differentes : sentiment, interet, existence, tout etoit reuni en elle et tout etoit perdu. Enfin je pensois a tout et a rien. J'avois meme des moments de degout pour Eleonore ; ce n'etoit pas le meme sentiment, cette delicatesse, ce soin, cette tendresse, d'ailleurs le sien pour moi me paroissoit diminué. Je me sentois bien malheureux, et tout me sembloit fini. Je vis le Baron le soir, il etoit tres affligé, je crois plus pour lui-meme que de son sentiment. Rien ne fut plus penible que d'ecrire mes lettres le soir en Suède.

« *L[undi]* 21. Beau, frais. Je me promenai un peu a cheval. Tous ceux que je rencontrai furent a merveille pour moi, on ne me disoit rien, mais on avoit l'air de me plaindre ; La Marck fut fort bien. Je ne pouvois penser qu'a ma perte, il etoit affreux de n'avoir aucun detail positif. Qu'elle ait ete seule dans ses derniers moments sans consolation, sans personne a qui parler, a qui donner ses dernieres volontées, cela fait horreur. Les monstres d'enfer ! Non, sans la vengeance, jamais mon cœur ne sera content.

« *M[ardi]* 22. Beau et froid, il gela la nuit. Toutte ma journee se passoit en silence sans parler, je n'en avois pas l'envie.

Je ne pouvois que penser et penser sans suite, je formois mille et mille projets. Si ma santé me l'avoit permis, j'aurois ete servir la venger ou me faire tuer. Ah, je me sentois bien malheureux, et je ne pouvois sentir autre chose. Voici l'acte d'accusation avec les noms des juges assasins, auxquels je voue une haine eternelle et qui ne peut finir.

« *Mer[credi]* 23. Beau et froid, il gela la nuit. Ma douleur au lieu de s'appaiser augmentoit a mesure que la surprise et l'etonnement diminuoient.

« *J[eudi]* 24. Beau et froid. Voici encore un extrait sur la trop infortunée Reine. Son image, ses souffrances, sa mort et mon sentiment ne me sortent pas de la tete, je ne puis penser a autre chose. Oh ! Mon Dieu, pourquoi faut-il l'avoir perdue et que vais-je devenir. Je lus ces interrogatoires, ils font bouillir de colere en pensant que la Reine de France ait étée asses avilie pour etre mence devant des gueux et des scelerats de cette espece. Ses reponses sont belles et bonnes, et il n'y a rien à sa charge. Mon Dieu, seroit-il possible, seroit-il de votre justice, que de tels scelerats restassent impunis. Donnes-moi donc au moins la consolation de la pleurer vengée.

« *V[endredi]* 25. C'est l'Imp : de Russie qui en est la cause malgre le genie qu'on lui accorde elle n'a pas vue en grand homme l'affaire de France, elle ne la pas envisagée sous le point de vue d'un danger commun et par consequent d'un interet general. Elle n'a songee qu'a en tirer parti pour ses vues particulieres sur la Pologne auquelles elle a associe le R : de Prusse en ne donnant à la malheureuse famille de Bourbon et a la restauration de la France que des demonstrations et qui tendoient plus a embrouiller les affaires par l'appui direct qu'elle s'obstinoit a vouloir donner aux P : ces malgre la volontée bien enoncee du feu Roi de Fr : et en opposition avec les vues des autres Puissances. Sa conduitee vis a vis de la feu Reine a ete indigne ; elle n'en a jamais répondue a la lettre qu'elle lui ecrivit au mois de novembre 1791.

« *S[amedi]* 26. Tous les jours j'y pense et tous les jours mon chagrin augmente. Tous les jours je sens davantage tout ce que j'ai perdu. Depuis 4 ans je suis bien malheureux. ...Il (Mercy) parla beaucoup de son attachement pour l'infortunée Reine et de sa douleur sur son sort, mais toujours fondé sur son respect pour la memoire de Marie-Therese, car il a toujours affecté de n'etre attaché a la Reine qu'a cause de sa mere, tandis qu'il auroit du l'etre par touttes les bontées et la confiance que cette trop malheureuse princesse lui avoit temoignée.

« *D*[*imanche*] 27. Asses beau, un peu de pluye, doux. Je dinai chez La Marck avec l'abbé de Montesquiou ... Nous causames longuement avec l'abbe de Montesquiou sur tous les evenements et ils furent obligés de convenir avec moi que depuis le 6 Oct : 1789 tout ce qui etoit arrivé etoit inevitable avec une nation comme la francoise, legere, indiscrette, immuable, remplie de vanitée et de pretentions et dans une position de choses et de personnes ou les amis faisoient autant de mal que les ennemis. Il me dit des horreurs sur Stael, sur sa conduite et son ingratitude, qu'il etoit mechant dans le fond de l'ame, qu'il faisoit la cour a une Me Duquesnoy, ou il etoit sans cesse avec tous les Jacobins meme avec Semonville et qu'il leur disoit sans cesse : Prenes garde a vous, on vous trompe aux Thuilleries, je le sais, prenes y garde.

« *M*[*ardi*] 29. Stael m'avoit ecrit une lettre en m'envoyant une brochure de sa femme intitulée : « Sur le procès de la Reine par une femme ». Il y a d'asses bonnes choses et qui seroient encore meilleures si on ne connoissoit l'auteur. On y retrouve ces phrases étudiées et entortillées. Elle y affecte une grande sensibilité, mais l'esprit constitutionel perce partout, et elle cherche à defendre la Reine en la faisant Jacobin.

« *Mer*[*credi*] 30. Je recus une lettre de 2 Ponts. Elle donne bien de regrets pour la Reine. »

Surmontant sa douleur, Fersen avait informé dès le premier jour par des lettres privées ou officielles, ses amis et ses maîtres en Suède de la mort de la reine.

Voici la teneur de sa lettre au jeune roi de Suède :

Bruxelles 20 *octobre* 1793.

« Je remplis un triste devoir en annonçant a votre Majesté la mort de la Reine de France elle a etee mise a mort le 15 par suite de l'acte d'accusation que le B : on de Taube aura l'honneur de communiquer a Votre Majesté. Une chose me console dans ce penible recul c'est la certitude que l'ame grande et sensible de Votre Majesté partagera vivement la douleur d'un tel sort et les regrets que cette grande et infortunée princesse laisse a tous ceux qui comme Votre Majesté savent aimer la vertu et le courage. J'aurai l'honneur de communiquer a Votre Majesté les details que je pourrai recueillir sur les derniers moments de la Reine et sur la situation du jeune et malheureux Roi »[1].

Au Régent de Suède, le Duc Charles, il écrit :

Bruxelles le 20 *octobre* 1793.

« Monseigneur,

« C'est avec la douleur la plus vive que j'ai l'honneur d'annoncer à V. A. R. la fin tragique de la Reine de France. Cette princesse aussi grande qu'infortunée a ete assassinée juridiquement le 15 — en consequence de l'interrogatoire si joint et apres avoir fait servir par un rafinement de barbarie le fils d'instrument au supplice de sa mere en lui faisant déposer tout ce qu'on a voulu.

« Les details de la mort de la Reine ne nous sont pas encore connus quoiqu'il puisse m'en couter j'aurai l'honneur de les faire passer à V. A. R. dès qu'ils le seront. L'ame de V. A. R. est trop grande trop noble et trop genereuse pour ne pas desirer de connaître les derniers moments d'une Reine que les malheurs et son courage feront vivre a jamais dans la postérité »[2].

Il adressa une lettre déchirante à Sophie :

« Je n'ai que la faculté de vous dire que tout est fini pour moi Taube vous dira touts les details. Soyes tranquile mon cœur est cruellement dechiré mais depuis 4 ans j'ai appris a souffrir ainsi soyes tranquile j'y resisterai l'espoir et le besoin de la vengerance me soutient je perd tout mes regrets seront eternels, mais je vivrai pour vous pour mes amis ils me resteront adieu aimés et plaignés votre trop malheureux jusqu'a la mort il ne cessera de vous cherir tendrement »[3].

Voici la réponse que Gustave Adolphe, alors âgé de 14 ans, lui écrivit de sa propre main. Elle se trouve à Stafsund :

Stockholm le 15 *nov.* 1793.

« C'est avec l'etonnement le plus grand que j'ai recu la triste nouvelle de la mort de la malheureuse Reine de

1. Inédit.
2. Inédit.
3. Inédit.

France. On ne peut que fremire de son sort et de voir comment il peut exister des hommes aussi barbares dans un Peuple autrefoix admiré pour sa douceur dans le caractere et les mœurs. Mais la malheureuse Reine a toujours conservée son ame courageuse jusqu'au dernier moment. Je supose la part que vous avez prise quand ceux qui ne l'ont jamais vue ont pu prendre une part aussi sensible à son sort. Je souhaite qu'une fois ces malheurs prendront une fin et que nous puissions voir le jeune Roi si interessant par son malheur retabli sur le Throne de ses ancêtres. Monsieur le Comte je vous prie d'etre persuadé des sentiments d'amitié avec lesquelles je seres toujours votre bien affectionné

GUSTAF ADOLPH [1].

Son *Journal Intime* reflète sa vie pendant les semaines qui suivent. Il n'avait plus qu'une seule préoccupation : réunir tout ce qui avait appartenu à Marie-Antoinette pour servir au culte de son souvenir. Il s'adressait à des personnes qu'il connaissait à peine ou pas du tout et les chargeait de recherches dans ce but à Paris.

Il note le 5 novembre :

« *M[ardi]* 5. Tems gris, pluye. Daubrus, un avocat de ce pays, faisoit sans cesse des voyages a Paris. Il en rapportoit toujours beaucoup d'argent pr les emigres, faisoit meme passer du monde. Je le crois une maniere d'espion, mais il est intelligent. Il devoit y retourner, je le chargeai de m'acheter les portraits et camees du Roi et de la Reine, qu'a Me de La Reynière, le portrait de la Reine fait au Temple par Coistier et sa montre, anneaux ou autres choses, qui ayent appartenues a la Reine. Tout ce qui vient d'elle me sera precieux. Je ne puis me consoler de sa perte, ma douleur ou plutot mes regrets me semblent les memes tous les jours ; je perd en 18 mois trois souverains, mes protecteurs, mes bienfaiteurs et mes amis. Si encore ma fortune etoit plus considerable, je viverois independant ou je voudrois. Je serois plus sure en m'associant Eleonore de la rendre heureuse et contente. Ce seroit pour moi une consolation, nous causerions ensemble du passé, et comme elle connoit tout ce que je connois, nous pourrions parler de tout. »

1. Inédit.

Eléonore ! C'était sa seule consolation. Elle mêlait ses larmes aux siennes, c'est dans ses bras qu'il trouvait l'oubli passager de sa douleur. Et, pourtant, il se rendait bien compte qu'Eléonore, Mme Sullivan, ne lui ferait jamais oublier celle qu'il venait de perdre. Il écrit dans son *Journal* :

« Je voudrois recueillir sur cette grande et infortunée princesse que j'aimerois toutte ma vie, les détails les plus minutieux, tout d'elle m'est précieux. Oh, combien je me reproche mes torts envers elle et combien je sais à présent que je l'aimois. Eleonore ne la remplacera pas dans mon cœur, quelle douceur, quelle tendresse, quelle bonté, quels soins, quel cœur aimant et sensible et délicat. L'autre n'a pas tout cela et cependant je l'aime, je la regarde comme ma seule consolation et sans elle je serois trop malheureux, mais il faut retrouver la bonté de son caractère et son sentiment au travers de mille brusqueries et mille mauvais traitements qui m'affligent et auxquels j'ai de la peine a me faire. Oh, combien mon existence est changée et combien elle me promet peu de bonheur, apres avoir été la plus belle au monde et la plus digne d'envie. »

A sa douleur, s'ajouta l'indignation de voir ceux qui devraient être les premiers à honorer la mémoire de Marie-Antoinette porter le deuil de la Reine « d'une manière scandaleuse ». Le 4 novembre, il écrit dans son *Journal* :

« *L[undi]* 4. Assez beau, frais, pluye le soir. Rien de nouveau des armées. Les Francois portent le deuil d'une Reine dont ils avoient du baiser les pas et dont ils devroient adorer les cendres, d'une maniere scandaleuse. Plusieurs sont en petit deuil, d'autres et Mr de Courban, ancien page de la Gr: écurie etoit a la tete, vouloient jouer une comedie et donner un concert au parc pour la fete de l'archiduc. Ils ont offert 4 loges a Me de Villeroi, qui les a refusées et a demandé a Mr de Metternick, que le spectacle fut defendu. Quelle legeretée et quelle insensibilitée ! Miserable et detestable nation, sans caractere, sans energie et uniquement faitte pour etre esclave !

« *S[amedi]* 9. A Vienne la mort de la Reine a fait une grande sensation dans la ville mais peu à la cour. »

La monotonie de l'existence à Bruxelles était quelquefois rompue par une visite imprévue. Le 22 novembre, il note :

« Goguelat arrive je fus bien aise de voire quelque un aussi attaché à la malheureuse Princesse que je ne puis trop regretter. »

***

La mission de Fersen à Bruxelles était maintenant finie. Marie-Antoinette n'était plus — l'heure pour Fersen de rentrer en Suède semblait sonnée. Et, pourtant, il s'y refusait. Il avait été trop longtemps absent de sa patrie — qui l'y comprendrait ? Il y avait bien sa sœur Sophie, mais elle n'avait pas vécu la même vie que son frère et, malgré toutes les confidences échangées dans leur correspondance, elle n'avait vraiment rien connu ni de son bonheur et ni de ses malheurs de ces dernières années. Et, puis, elle n'avait jamais vu Marie-Antoinette.

Son vieux père lui écrivait lettre sur lettre, le suppliant de rentrer en Suède, car il sentait ses forces décliner de plus en plus. Il faisait appel à l'amour filial d'Axel, lui parlant de sa solitude et de son amour paternel, mais Axel enregistrait ses lettres dans son *Journal* comme un fait quelconque, presque sans y ajouter de commentaires.

Novembre.

« *D*[*imanche*] 24. Tems gris, froid. Il y eut cour le matin et rien de nouveau. Je recus une lettre de mon Pere, qui me presse de revenir et croit qu'a present je ne dois plus avoir rien qui m'arrete, cela me fit de la peine. J'ai tant de peine à le refuser; et je suis si fort combattu sur le parti que je prendrai. Renoncer a mon pays est une chose terrible et cependant je n'y serai jamais heureux, j'ai trop pris l'habitude des autres et de la maniere d'y vivre.

« *L*[*undi*] 25. Recus une lettre de mon pere, qui me fit de la peine. Il me presse de revenir, puisque je ne puis a present avoir de raisons pour rester. Helas, je suis bien malheureux de les avoir perdus, et je le serois encore beaucoup d'etre obligé

de rester en Suède. Je ne puis m'y accoutumer et El[eonore] m'est necessaire. J'ai besoin d'avoir une compagne et d'etre soigné et ou en trouverai-je une plus assortie pour moi. Elle connoit tout ce que je connois, et nous nous sommes connus dans le moment le plus interessant de ma vie. »

L'année 1793 tirait péniblement et tristement vers sa fin. Fersen ne vivait plus que pour son deuil.

« Ma chere et bonne et tendre Sophie » écrit-il dans une lettre datée seulement « ce 17 ». « Taube vous dis sans doute touttes les nouvelles je ne vous en parle pas c'est dailleurs un tourment pour moi de m'en occuper, elles m'interessent si peu a present. Le seul objet de mon interet n'existe plus, lui seul reunissoit tout pour moi et c'est a present que je sens bien combien je lui etois veritablement attaché il ne cesse de m'occuper, son image me suit et me suivra sans cesse et partout je n'aime qu'a en parler a me rappeler les beaux moments de ma vie helas il ne m'en reste que le souvenir mais je le conserverai et celui la ne me quittera qu'avec la vie J'ai donne commission d'acheter a Paris tout ce qu'on pourroit trouver d'elle, tout ce que j'en ai est sacré pour moi ce sont des reliques qui seront sans cesse l'objet de mon admiration constante. Mais ma chere amie, soyes tranquil ma douleur a present est calme elle est douce et ma sante n'en est point affectée elle est affaiblie par tout ce que j'ai eprouve depuis trois ou 4 ans mais elle ne demande que du soin et je la soigne. L'espoir le desir et le besoin de la vengeance la soutient et me fait aimer encore, et puis mes amis je me conserve pour eux et pour ma Sophie. Aimés-moi je le mérite et plaignés-moi »[1].

Toutes ses lettres reflètent la même tristesse, la même lassitude.

« Tout ce que j'ai perdu et que je pleurerai toute ma vie » écrit-il à sa sœur dans une lettre, datée « ce 11 », « m'est sans cesse present à la memoire et a rendu cette existence bien malheureuse, mais soyes tranquille, ma chere Sophie, ma santé y resiste j'en prends soin elle n'est que derangee sans qu'il y ait rien a craindre. J'aurois ete bien plus heureux de perir le

1. Inédit.

21 juin a present ce seroit une lacheté de ne pas savoir souffrir. »

Dans cette même lettre, Axel rappelle au souvenir de sa sœur Sophie Mlle Bertin « c'est une si bonne personne si attachée a la trop malheureuse Reine, elle ne cesse de la pleurer et sa douleur est bien vraie » et la prie d'essayer de « la faire payer ».

Et quelques jours plus tard, la veille de Noël, il écrit :

Ce 24 [déc. 1793].

« Dans ce moment je n'ai que la faculté de sentir ma douleur et mes regrets et non celle de fournir aucun desir et cela est bien vrai ..... Je ne vous parle pas ma chere amie de l'etat de mon ame il est toujours le même : penser a elle et a regretter voila toutes mes occupations, rechercher tout ce que je puis trouver d'Elle et conserver ce que j'en ai, voilà tous mes soins et tous mes plaisirs, en parler c'est ma seule consolation et j'en jouis quelques fois mais jamais autant que je voudrois, sa perte est pour moi le chagrin de toutte ma vie et mes regrets ne me quitteront qu'avec elle, jamais je n'ai autant senti tout le prix de ce que je possedais et jamais je ne l'ai autant aimée ma sante n'a rien souffert et elle se soutient telle qu'elle est c. a. d. bonne, mais affoiblie et derangée de tout ce que j'eprouve depuis trois ans.

« ... Je ne vous parle pas, ma chere Sophie, de mes projets je n'en ai aucun et je suis incapable d'en former. Cet enfant m'interesse encore, son sort augmente encore ma peine et cette infortunée fille que deviendra-t-elle, quelles horreurs quelles humiliations ne lui fera-t-on pas subir, le cœur se dechire en y pensant. Mon Dieu ne mettés vous donc jamais un terme a tant de souffrances et ne punirés vous pas bientot tant de forfaits. Adieu, je finis ma chere Sophie car je ne fais qu'augmenter votre douleur par la mienne adieu aimés toujours et plaignés votre malheureux frere »[1].

La nouvelle année le trouve toujours dans le même état de prostration. Ce n'est pas à celle qui vient que vont ses pensées, mais à l'année qui vient de s'écouler et qui lui

1. Publié avec des modifications par M. de Heidenstam.

semble être le point culminant de ses malheurs et ses épreuves.

Il écrit à Taube :

Ce 1er *janvier* 94.

« Je ne vous souhaitte pas la bonne année, il n'y en a plus de bonnes pour nous apres tout ce que nous avons perdus et d'ailleurs mes vœux pour votre bonheur et ma tendre amitié sont de tous les instants et sont inseparables de mon existence. Adieu donc Dieu vous conserve mon ami et vous rende plus heureux que je ne le suis. Adieu »[1].

Et à Sophie :

« ... Soyés tranquille, ma chère amie, sur ma santé, elle est mieux que je ne pouvois l'esperer, j'etois depuis si longtems accoutumé aux douleurs et aux emotions de tout genre, que rien ne me frappe plus et que mes sensations quoique fortes et longues ne sont pas dangereuses. Si je puis reussir a avoir quelque chose soyés sure que je le partagerai avec vous, ce sera un bonheur pour moi, car je sais qu'elle en auroit ete bien aise... Aimés toujours un frere auquel il ne reste plus de bonheur et qui ne peut trouver de consolation que dans votre amitié »[2].

1. Inédit.
2. Inédit.

CHAPITRE VII

LE SOUVENIR

Après la mort de Marie-Antoinette on retrouve à plusieurs reprises dans le *Journal Intime* et dans les lettres de Fersen une phrase comme celle-ci « Que ne suis-je pas mort à ses côtés » « Que n'ai-je pas péri le 20 juin ! » Fersen se disait, que s'il eût accompagné la famille royale jusqu'à Varennes et eût été arrêté avec elle, il n'aurait pas échappé à la mort et aurait peut-être été lynché par une foule en délire. Le destin comble parfois nos vœux, mais rarement comme nous l'eussions souhaité. Fersen dut attendre un autre 20 juin : la populace le lyncha dans ce Stockholm même qui l'avait vu naître, cette ville, dans laquelle, on ne sait par suite de quel pressentiment, il eut tant de peine à se fixer.

Fersen fut assassiné le 20 juin 1810. Près de dix-sept ans s'étaient écoulés alors depuis la mort de Marie-Antoinette.

Pendant les années qui suivirent la mort de la Reine, l'existence de Fersen connut des hauts et des bas, des victoires et des défaites. Il vécut plusieurs années éloigné des affaires politiques, un émigré entre mille derrière le front, et devint plus tard en Suède un des plus hauts dignitaires du royaume. Il fit de nouvelles connaissances, fréquenta des pays et des milieux divers, aima de nombreuses femmes et en fut aimé de bien plus d'autres. Son *Journal intime* pendant ces années nous retrace non seulement les suites de ses relations avec M^me^ Sullivan, qu'il eut un moment

l'intention d'épouser, mais encore ses liaisons avec d'autres femmes qu'il rencontre — parmi lesquelles une ambassadrice d'Espagne, une duchesse russe, une ambassadrice de Russie, et une princesse allemande.

Mais au milieu de toutes ces conquêtes feminines, Fersen portait dans son cœur le souvenir de Marie-Antoinette. Son image était toujours présent à son esprit. Marie-Antoinette devint pour lui ce que la postérité a fait d'elle : l'aventure romanesque de sa jeunesse qui jetait son éclat brillant sur les revers, les malheurs et les fatigues de sa vie quotidienne, un rêve, un mirage, mais combien vivant, combien réel ! Elle avait une place à part dans son cœur, elle hantait ses pensées, son souvenir ne l'abandonnait jamais.

Pour Fersen, Marie-Antoinette demeura toujours *Elle*, qu'il ne faut pas confondre avec *El.* — comme il appelle Eleonore Sullivan — ou avec d'autres femmes, quelles que fussent les relations qui le lièrent à celles-ci.

Du vivant de la Reine, il avait dans son *Journal* toujours été avare de détails sur Marie-Antoinette. Plus tard, abandonné à ses larmes et ses regrets, il ne fut guère plus explicite et exprima ses sentiments en peu de mots. Mais les notes qu'il a laissées sont expressives et éclairent mieux que ne font celles qu'il avait prises de son vivant, leur amitié. Tant qu'elle vivait elle demeura pour lui, en dépit de leur intimité et leur amitié, et quelle que fut la manière dont il l'appela, la Reine de France. La différence de rang, momentanément ignorée aux jours de plaisirs et des fêtes, et qu'effacèrent un peu les confiantes relations dans le malheur, disparut complètement avec la mort de Marie-Antoinette. Elle n'était plus alors pour lui que la femme qui lui avait voué le grand amour de sa vie.

Nous reproduisons sans commentaires ces notes posthumes, accompagnées de lettres adressées à Taube et à Sophie. Nous rappellerons seulement l'époque et les circonstances dans lesquelles, ces notes furent prises [1].

1. Toutes les lettres et notes publiées dans ce chapitre sont inédites.

***

Fersen resta à Bruxelles jusqu'à l'automne 1794. La nouvelle conquête de la Belgique par les Français l'obligea ainsi que ses amis, à s'enfuir de nouveau. Il s'établit à Francfort. Le feld-maréchal Fersen était mort le 24 février 1794 et Axel rentra au mois d'octobre de la même année en Suède pour prendre possession de l'héritage paternel : une fortune considérable avec plusieurs grandes propriétés foncières.

Le Journal Intime.

Janvier 1794.

« *Mer[credi]* 8. ... Ah, je sens bien tous les jours combien j'ai perdu en Elle et combien elle etoit parfaitte en tout. Jamais il n'y a eu et il n'y aura de femmes comme Elle.

« *V[endredi]* 17. ... Cela prouve que presque tous les hommes jugent par les événements et qu'il faut des succes. Je l'avois deja eprouve en 1791. Quelle difference pour moi, si Bouillé n'avoit pas manqué sa besogne.

« *M[ardi]* 21. un M : r Bury, françois d'origine, major ches nous dans le Rgt de Darlékarlie ayant bien servi dans la derniere guerre, me vint voire, il avoit ete en Italie et devoit se rendre a Toulon avec les angl : au moment de l'evacuation il passoit avec un de leurs couriers pr aller en Angl : et de la en Vendée, il m'apporta une lettre de M. de Jarjayes [1], qui ne

1. Cette lettre qui se trouve à Stafsund était ainsi conçue : A Turin le 14 juin 1793.

« J'ai cherché vainement jusqu'à ce jour à m'acquiter d'une commission aupres de vous dont j'ai eté chargé a mon depart de paris a la fin du mois d'avril dernier.

Mon sejour a turin, ou je suis venu demander du service au Roi de Sardaigne m'a mis a portée de faire usage du couvert de l'envoyé extraordinaire d'angleterre pour ecrire a votre ami Mr Crafford, et j'en proffite pour le prier de vous adresser cette lettre.

J'attendrai votre reponse avant de vous faire passer ce que je dois remettre afin que vous puissie le recevoir d'une maniére sure.

La personne de qui je tiens cette commission jouissoit d'une asses bonne santé au moment ou je suis parti,

De jarjayes

colonel dans l'état major general de S. M. le Roi de Sardaigne. »

me disoit pas tout ce que j'esperois, il m'envoyoit seulement un fragment de lettre de la R[eine] à lui dont voici la copie c'etoit ecrit par elle-même.

« Vous ne pouves pas douter du regret que j'éprouve de vous voir partir, mais je sens vos raisons et votre zele et votre attachement se montre encore d'une maniere bien touchante pour nous, nous avons fort approuve ce qu'on nous dit de votre part, vous en voyez la preuve, par ce qu'on vous remettra il est essentiel de recommander aux personnes que vous allez trouver le plus grand secret, j'ai cru meme devoir me reserver de dire un jour moi-meme le nom de t... pour vous eviter toutte question sur cela et que vous puissiez dire que vous l'ignorez. Quand vous serez en lieu de sureté, je voudrois bien que vous puissiez donner de mes nouvelles à mon grand ami, qui est venu l'annee derniere me voir [2], je ne sais ou il est, mais ou M. Gog[uelat] ou Mr Crawford que je crois à Londres pourront vous l'indiquer, je n'ose pas ecrire, mais voila l'empreinte de ma devise. Mandés en l'envoyant que la personne a qui elle appartient sent que jamais elle a ete plus vrai ».

« Cette devise etoit un cachet portant un pigeon volant avec la devise *Tutto a te mi guida.* Son idée avoit ete dans le tems de prendre mes armes et on avoit pris [le] poisson volant pour un oiseau. L'empreinte etoit sur un morceau de carte, malheureusement la chaleur en avoit absolument effacé l'empreinte. Je le conserve malgre cela precieusement dans ma casette avec la copie du billet et le dessein de cachet. Mr de Jarjayes me parloit aussi de deux reconnaissances, montant a 150.000 livres qui sont chez un marchand a Bruxelles et que la R[eine] a donne a sa femme pour etre retirées, mais il ne savoit pas le nom du marchand et me prie de m'en informer. Je n'en sais rien non plus et je n'en connais pas. Il ne me mande aucun detail et je compte lui ecrire pour les savoir tous. Mon ame fut vivement occupée par le souvenir de l'anniversaire du massacre de Louis XVI. C'est un souvenir qui ne s'en effacera jamais. »

Lettre à Sophie.

2 *février* 1794.

« ... J'avois oublie de vous mander, ma chere amie, que Crauford est ici depuis le mois de septembre, mon esprit etoit deja

1. La visite de Fersen à Paris en février 1792.

si preoccupe du malheur qui m'attendois que j'avois oublié de vous en parler, quelque plaisir que je trouve a etre dans sa societé, cette consolation, en adoucissant mes chagrins, ne peut les effacer, il me parait au contraire qu'ils augmentent par la comparaison et que je sente encore plus vivement le prix de ce que j'ai perdu, je suis tres sensible aux soins infinis qu'ils ont pris et qu'ils prennent de me consoler, je l'aime [1] cela est vrai, sa maniere et son attachement veritable pour Elle est une raison de plus pour lui conserver ce sentiment, mais jamais il me fera oublier ce que j'ai perdu je le sens et mes regrets dureront autant que ma vie. El. m'en parle sans cesse et je lui sais gré de cette attention, je ne vois qu'eux et ne vas dans aucune sociétée surtout des François, ils se sont trop mal conduits, excepté le Baron de Breteuil est le seul ou j'aille, mais c'est quand il n'y a personne, les morts ont toujours tort, avec eux ils [2] se tournent toujours vers le soleil levant et ne s'occupent que d'intrigues dont j'ai toujours ete et serai toute ma vie l'ennemi. Jusqu'a present mes peines ont ete vaines et je n'ai rien pu recueillir des restes de cette infortunée princesse. Le seul homme qui auroit pu faire cette commission et qui s'en est chargé n'a ete que jusqu'a la frontiere et n'a pas osé entrer en France... tous les autres moyens ont ete infructueux et je n'ai meme reçu aucune reponse tant la peur est grande, cependant je ne perd pas courage et je continue mes tentatives ce seroit une si grande consolation pour moi. »

Le Journal intime.

Février.

« *V*[*endredi*] 14. Je vis le soir à la comedie *Œdipe*, le souvenir d'en avoir vu la premiere representation a Versailles me causa une douleur profonde. Il ne se passe pas de jour que je ne pense à tout ce que j'ai perdu. Je reçus une lettre du Baron Armfelt de Naples le 21 Janvier la voici [3]. Je fus flatte de ce que la Reine me fait dire par lui.

1. Madame Sullivan.
2. Les émigrés.
3. Voici cette lettre que nous avons trouvée parmi les autographes de Stafsund : « Je vous suis infiniment obligé, mon cher Comte, de l'imprimé des details horribles et revoltants que vous m'avez envoyés sur le compte de cette trop infortunée Reine. Je n'ai pu la lire sans admirer la grandeur et la fermeté de son caractere et gémir sur l'injustice du sort qui ne paroit choisir que des victimes pareils. Mais ce siecle affreux s'est reservé des scenes de cruauté, d'infamie et d'atrocité, que l'histoire ne nous a jamais offert. Si de tems en tems un grand caractere ne rapelloit à notre sensibilité, la vertu et l'honneur, nous risquerions de succomber sous le poids de nos malheurs et de notre juste douleur. La Reine avoit deja l'imprimé du proces de sa sœur, mais les details de sa prison ne lui étoient pas connus. Elle m'a chargé de mille choses pour vous, mon cher Comte, *reconnoissant avec sensibilité les expressions de l'attachement que vous avez voué à son infortunée sœur.* Ce sont ses propres mots. »

« *Mer*[*credi*] 19. Ce dernier [1] se donne a present un air d'importance choquant pour tout le monde. Il n'est poli pour personne, il est fou, bizarre et fantasque dans sa maison et avec Me Sullivan qu'il traite tres mal et depuis la mort de l'Infortunée Reine je n'ai pas a m'en louer. Il semble ne m'avoir menage que tant que cela pouvoit lui etre utile. Depuis cette fatale epoque il ne m'a jamais parlé des affaires, tandis que c'est a moi qu'il doit d'avoir ete assés connu pour pouvoir en etre informé et y etre employé ; encore est-ce a present d'une manière très subalterne. Mon orgueil en est blesse, mais je regarde au dessous de moi de la faire paroitre.

« *J*[*eudi*] 20. La Marck me dit la veille qu'il avoit deja souvent parlé a Mr de Mercy de l'etat de pauvretee ou etoit Me de Fitzjames et qu'il faudroit bien tacher de venir a son secour. Mr de Mercy lui avoit dit que quand l'Emp : y seroit [2] il tacheroit d'obtenir quelque chose pour elle, mais il ne lui avoit jamais dit le depot quil avoit et La Marck ne lui en avoit pas parle, l'autre jour en le pressant encore sur les secours a donner a Me de Fitzjames il lui demanda si en attendant l'arrivé de l'Emp : il ne pourroit pas trouver quelque moyen de lui donner quelque chose, le Cte de Mercy lui dit qu'il y songeroit et quil croyoit avoir trouve des moyens pr cela, cela me decida a aller lui parler de mon affaire [3], je ne sais pourquoi j'y repugnois autant, c'etoit bien aussi par la crainte d'un refus, qui m'auroit otee l'esperance.

« *V*[*endredi*] 21. Je fus ches Mr de Mercy 1 1/2 h : cetoit celle quil m'avoit indiqué, il me dit apres avoir lu le billet que c'etoit tres juste, mais que de tous les effets envoyés il ignoroit le contenu, que n'ajant pu en donner le reçu il n'avoit jamais voulu

1. Craufurd.
2. On attendait François II à Bruxelles.
3. L'héritage de Marie-Antoinette.

les garder et les avoit tous remis avec l'argent a l'archiduchesse dont il avoit les reçus, quil me demandoit copie du billet pour l'envoyer a l'arch : esse.

« *S[amedi]* 22. J'envoyai au Cte de Mercy la copie quil m'avoit demandée il me fit prier d'y passer il me fit une longue histoire fort inutile de touttes les precautions quil avoit prises avec ce qui lui avoit ete envoye et du peu de prudence quon [1] en avoit pris a les lui envoyer quil ignoroit leur contenu, que l'arch : esse avoit confie a l'Emp : quil y avoit des depots quelle le lui avoit mandé il me lut sa reponse qui portoit que les ajant elle etoit la maitresse d'en agir comme elle voudroit mais quil lui rappelloit seulement ce quil avoit deja dit que en quittant la R. cette princesse lui avoit dit quil falloit qu'il eut soin de labbe de Vermon et quil ne fut pas dans le besoin. Tout ce preambule etoit pour me dire qu'il seroit possible que quelque chose eut etee distrait que cependant il n'en savoit rien. Il verifia ma copie sur l'original, se recria sur l'irregularite de ce papier quil attribuoit a la legeretee de LLMM en matiere d'argent... il setonna de ce que je n'avois pas parlé de ce billet en arrivant que cela auroit bien abrege les choses etc. etc. Je lui dit que ma delicatesse m'avoit empeché d'en faire usage et par consequent d'en parler. »

Lettre à Sophie.

Sans date.

« Cette incommodité me fait moins à present que si je l'avois eue il y a quelques mois, je n'ai plus un aussi grand interet a me bien porter. J'ai trop perdu pour etre tres sensible aux petites incommodités. J'ai presque perdu tout espoir de rien avoir de Paris, touttes les tentatives que j'ai faittes ont manqués et je ne recois meme aucune reponse. Jugés combien cela m'afflige. »

Le Journal intime.

Mars.

« *L[undi]* 10. Comme ce Daubrai est un bavard on ne peut croire a tout ce qu'il dit, mais il doit y avoir du vrai dans son recit. Il m'avoit achete les deux portraits de La Reyniere du Roi et de la Reine pour 100 Louis payables a Geneve, quand

1. Louis XVI et Marie-Antoinette.

les portraits y seroient arrivés. Les deux camées La Reyniere n'etoit pas convenu de les avoir. Il n'avoit pas trouvé avec certitude la montre et autres effets de la R—.

« *V[endredi]* 14. On donnoit le soir a la comedie *La Villanella rapita*, traduitte en françois. Que de souvenirs déchirants cette musique me presenta, tout se representoit à ma memoire.

« *M[ardi]* 25. J'avois reçu une lettre de Jarjayes, qui voudroit ne plus servir car il craint que sa femne qui est restée en France ne soit exposée s'il est decouvert. Il voudroit que l'Emp : lui donnat une pension. Il en ecrit au Cte de Mercy et lui envoye la copie d'un billet que la feu Reine lui écrivoit [1]. »

Lettre à Sophie.

30 *Mars.*

« ... J'ai enfin reussi a avoir quelque chose non des depouilles de la grande et infortunée princesse que je pleurerai toute ma vie, cela me parait impossible mais c'est un de ces portraits en pied et celui du Roi tres beaux et tres ressemblants que je connoissois ils doivent m'etre envoyés en Suisse dou je les ferai venir ici, ils me seront bien precieux et j'aurai un vrai plaisir a contempler les traits de mes bienfaiteurs, mes protecteurs et mes amis. Cependant je continue a faire des recherches pour obtenir encore autre chose. Depuis 15 jours nous jouissons d'un temps superbe tout est deja verd mais ce beau tems semble encore renouveller mes douleurs par les souvenirs qu'il me retrace. »

Le Journal intime.

Avril.

« *D[imanche]* 6. Pluye et vent. Diné chez Craufurd avec Mr Jarry... Je sentis de la repugnance a le voire car quoique dans ce tems la c'est-a-dire en 1792 il ait voulu être utile il etoit constitutionel et je les regarde toujours comme la cause unique des malheurs de la France et de tous mes regrets.

« *S[amedi]* 12. J'y retrouvai un cheval dont le harnachement etoit un caparaçon de Louis XVI, cela me fit une vive sensation » [2].

1. Voyez p. 302.
2. A la visite de François II à Bruxelles.

Mai.

« *V*[*endredi*] 9. Je reçus le matin la reponse du Cte de Colloredo. Elle est en mauvais françois et assez bête. Le prétexte que l'Emp : n'est en ce moment que depositaire et croit ne pouvoir en faire des payments est mauvais car ce ne sont pas des payments arbitraires. C'est de remettre un depot selon la volonté du deposant. Je n'etois pas encore decidé sur le parti que je prendrois. Je voulois auparavant tacher de savoir quand arrive l'Imperatrice pour traiter mon affaire verbalement. D'un autre côté j'avois a plaider la cause de Mme de Korff qui me tenoit fort à cœur et peut-etre meme plus que la mienne, car c'est toùt pour elle. »

Lettre à Sophie[1].

Ce 14 *Mai* 1794.

« Jugés ma chere Sophie de ma douleur, c'est tout ce que je peux vous dire et vous en aurés une juste idée toutes les pertes que j'ai faittes se sont presentées a moi avec une nouvelle vivacitée et j'ai pleuré a la fois 4 personnes non jamais mortel n'a eprouvé de pertes successives aussi fortes et douloureuses pour son cœur, je ne sais comment j'ai la force de les supporter sans l'idée de mes amis qui me restent j'y succomberai je crois, mais ils me soutiennent et me consolent et se font un devoir de me conserver pour eux... Ayés la même attention pour eux et prenés soin de vous pour l'amour d'un frere qui sans vous ne peut-être heureux. »

Le Journal intime.

Juin.

« *V*[*endredi*] 20. Je ne cessai le soir de penser qu'a pareille epoque 1791 j'etois occupe a la ruite du Roi et de la Reine. Ce souvenir me causa de vifs regrets, quelle difference pour moi et pour toutte l'Europe si j'avois reussi et si Mr de Bouillé n'avoit pas manqué son affaire par sa betise et sa negligence et ensuite le manque de presence d'esprit de son fils à Varennes. »

1. Écrite après la mort du feld-maréchal Fersen.

Août.

« *V*[*endredi*] 15. Diné chez l'electeur[1]. L'archiduchesse Christine y etoit elle est terriblement viellie, maigrie et jaunie du visage et epaisse de corps, elle me parla peu et eut l'air affectée en me parlant.

« *D*[*imanche*] 31. Nous eumes la nouvelle de la mort du Cte de Mercy. Il avoit eu a Hellesvoetsluis un de ces rhumes ordinaires, il s'etoit embarqué malade etoit arrivé le 16 a Londres malade, n'avoit jamais pu sortir de sa chambre et étoit mort le 24 du[ne] maladie de nerfs inflamatoire. Cette nouvelle inattendue me fit une peine sensible. Sans etre lie avec lui ce qui etoit difficile par le froid et le personel de son caractere j'aimois a le voire, j'avois eu des rapports avec lui et il me les rapelloit. Ils me seront toujours chers de même que la personne qui en etoit l'objet. Mais independemment de mon sentiment particulier cette mort est une perte incalculable pour les affaires.

Septembre.

« *V*[*endredi*] 12. Je fus le soir a Godesberg, j'y trouvai l'archiduchesse, elle y demeure, elle etoit soucieuse. J'aime a la regarder, elle me rappelle, quoique en mal, la malheureuse Reine de Fr[ance].

« *L*[*undi*] 22. Promene le matin avec El. et sa fille, bien triste de la quitter. Je n'avois cœur à rien, il me sembloit en me separant d'une societée ou j'avois vecu depuis trois ans tous les jours, perdre de nouveau tout et que tout finissoit en m'eloignant des personnes que j'avois toujours vues dans mes malheurs.

« *J*[*eudi*] 25. Je m'occupois a faire le matin des dispositions des affaires que j'ai laissées entre les mains d'El. Je lui laissai tous mes couverts d'argent et toutte la vaiselle, qui etoit a Londres et que j'avois achetée de l'Eveq de Pamiers. Je passai aussi un acte par devant notaire par lequel je reconnoissois avoir reçu d'Elle 400.000 L : s a 6 pr cent de rente viagere, pour laquelle j'hipotequois tous mes biens. Je voulois qu'en cas de mort elle eut un souvenir de moi, et qu'elle eut un revenu independant. »

1. Fersen a pris cette note à Bonne, après la fuite de Bruxelles.

Octobre.

« *L[undi]* 13. Je passai ma journée tristement chés moi a reflechir sur le passe, le present et l'avenir. Le passe avoit ete charmant mais tout paroit fini et mes beaux jours le sont sans doute. Le present est triste et Dieu sait ce que sera l'avenir. C'etoit la le resultat de mes reflections, si j'obtiens ce qui m'est du a Vienne, je serai fort bien et je pourrai encore etre heureux dans une vie tranquile avec El :, si non je serai moins heureux, car je serai moins aise, mais il me semble toujours que sans El : je ne puis l'etre. Il me faut une societée, je ne puis rester seul, la sienne me convient et il faut d'ailleurs que je sois soigné [1].

« *J[eudi]* 16 [2]. Tems obscur, s'eclaircit a midi, vent foible et changeant à tout moment de S : a l'E : N : E. Nous n'avions fait que 14 meil nous en avions 38 a faire. Il n'y avoit aucun mouvement ou tres peu et je ne fus pas malade mais bien contrarié de penser que je serois peut etre plusieurs jours a faire un trajet qu'on fait ordinairement en 24 a 36 heures. A 5 h du soir le vent fraichit de l'E :. Ce jour etoit un jour memorable et terrible pour moi, c'est celui ou j'ai perdu la personne, qui m'aimoit le plus au monde et qui m'aimoit veritablement. Je pleurerai sa perte toutte ma vie, et je sens que tout mon sentiment pr El : ne peut me faire oublier tout ce que j'ai perdu. »

***

« Les Suédois, qui voyagent ne doivent pas rester trop longtemps hors de chez eux. C'est un malheur pour eux », écrivait Fersen dans son Journal le 5 décembre 1794, après un séjour de six semaines dans sa patrie. Ces lignes expriment les sentiments contradictoires, joie et déception, qui l'animaient lorsqu'il rentrait à la petite cour de Stockholm, laissant loin derrière lui le vaste monde. Un esprit nouveau était né au lendemain de la mort de Gustave III dont la politique antirevolutionnaire avait été abandonnée et la mémoire déjà oubliée. Fersen subit l'affront de voir la Suède reconnaître la République en France par Staël,

1. Noté à Lubeck.
2. Noté pendant la traversée de la Baltique.

de nouveau devenu ministre de Suède à Paris, et dut assister à la présentation de l'envoyé de la République française, M. Rivals, à la cour de Stockholm. On comprend quels sentiments animaient dans ce moment Fersen, pour qui les Français n'étaient que des « rebelles » et des « carmagnols ». Les souvenirs, qui lui rappellent le passé, accentuent encore davantage la tristesse du présent. Tantôt c'est la table de dessin de Gustave III, tantôt, au cours d'un diner chez sa tante, la comtesse De la Gardie, qui ressemble à « l'infortunée Reine », une vaisselle d'argent qui avait appartenu à son ami Creutz. Lors d'une visite à l'Académie Suédoise le successeur du sénateur Fersen, le jeune poete Silfverstolpe, prononce l'éloge funèbre de son père.

Il marche comme un somnambule et ne s'intéresse ni aux plaisirs ni aux femmes. Il note qu'il fait sensation, mais avec une indifférence comme s'il s'était agi d'un autre que lui. La seule chose qui puisse l'émouvoir, c'est lorsque quelqu'un lui exprime sa compassion et regrette les malheurs de France et le sort horrible de la famille royale.

A travers les feuillets épars du *Journal Intime* se manifeste pourtant son amour de la patrie. Mais ce ne sont ni la politique ni la Cour qui sont sa patrie, mais la terre natale, le sol aride, où les fraises des bois ont tant de peine à rougir, les sentiers étroits de la forêt, la route par laquelle il se rend à l'église du village, dans une petite calèche en compagnie de sa mère. Là, Fersen entend le dimanche le sermon du pasteur et les ouailles de l'église villageoise contemplent ce personnage romanesque avec autant de curiosité que le public à l'opéra de Stockholm, lorsqu'il entre dans sa loge.

Il fait un voyage d'inspection dans ses terres, discute avec des régisseurs et des architectes sur l'aménagement de jardins à l'anglaise ou sur des embellissements et agrandissements.

Pendant son séjour en Suède sa sœur Sophie est devenue veuve. Et, avant son départ pour le Continent, il voit se réaliser l'idylle qu'il avait six ans plus tôt esquissée à Taube ; une vie calme avec sa sœur et son ami. Il va voir sa sœur

à Medevi, une petite station thermale, où elle séjourne avec Taube, bravant les préjugés conventionnels. Mais combien les circonstances n'ont-elles pas changé au cours de ces six années ! C'est avec un sentiment d'envie qu'il contemple leur bonheur paisible qu'il ne peut partager.

Il ne peut pas le partager, l'incertitude le ronge, une angoisse le poursuit. Il explique lui-même que c'est parce qu'il a deux devoirs qu'il doit remplir, d'abord mener à bien son « affaire », liquider l'héritage de Marie-Antoinette et veiller à ce que ses « vieilles », les dames Stegleman et de Korff, qui vivent dans la plus grande misère et sous un nom d'emprunt, à Hambourg, touchent ce qu'on leur doit ; ensuite tirer au clair ses relations avec m:me Sullivan. Il est las du ménage-à-trois. Il a donné à Eleonore le temps de réfléchir et de choisir entre lui et Craufurd, il va maintenant chercher sa réponse.

Le Journal Intime.

Novembre.

« *S[amedi]* 1. Touttes leurs intrigues me sont indifferentes, Touttes les autres personnes que je rencontrai s'empresserent de me venir trouver et me traitoient avec egards et amitie ce qui me flatta fort. Les autres me regardoient avec curiosité. Je remarquai ce mouvement surtout à l'opera, quand j'entrai a l'amphitheatre, tout le parterre et les loges se tournerent de mon coté.

« *V[endredi]* 7. On commence aussi a s'occuper de moi dans le monde. Depuis quelque tems mon frere paroit faire sa cour a la Petitte, et le mari semblcit ne pas y faire attention. Depuis mon retour on s'est apperçu quelle le traite moins bien et qu'elle a l'air de vouloir de nouveau se rapprocher de moi. Je m'en suis aussi apperçu, mais comme je ne compte point y donner de suite, je n'y ai pas fait attention, mais il paroit que le mari s'en est apperçu qu'il me fait espionner et que c'est en partie cause de la brouillerie qu'il y a entre eux, du moins a en juger par quelques mot echappes a l'ami du mari, qui a eu une conversation avec elle. Cela fait que je ne vas plus ches l'amie de la femme aux heures ou elle peut y etre, car je ne veux avoir d'histoire avec personne et vivre tranquille jusqu'au moment ou je partirai pour rejoindre El. »

Decembre.

« *J[eudi]* 4. Soupé chés moi, ma tante De la Gardie y soupoit, j'aimois a la regarder elle me rapelle infiniment l'infortunée Reine de France et je ne la voyois jamais sans emotion, elle est une Râlamb. »

« *V[endredi]* 5. Nous n'avons pas le gout des belles choses, nos fortunes il est vrai sont bornées, mais ceux qui en ont ne savent pas les depenser et font d'autres mauvaises depenses. En general nous n'avons pas de gout et nous avons le sot orgueil de toujours commencer par blamer, tout ce qui est nouveau et vient des pays étrangers, ensuite nous l'adoptons avec chaleur. J'ai de la peine à me faire à nos manieres et à notre petitesse et les Suedois qui voyagent ne doivent pas rester trop longtems hors de chés eux, c'est un malheur pour eux.

« *V[endredi]* 12. Helas, nous sommes bien petits. Nous l'étions deja quelquefois sous le feu Roi mais nous le sommes bien davantage a present et lorsque toutte l'Europe est occupée de choses si grandes et si interessantes pour le maintient de l'ordre social, une tasse de caffee bue dans un club, une présentation et un cordon sont nos plus grandes affaires et nous brouille avec touttes les puissances.

« *Mer[credi]* 17. Je fus a Stenborg voir le Marquis Tulipano. Cette musique me rapelloit mille charmants et tristes souvenirs.

« *Mer[credi]* 24 [veille de Noël]. Tout le monde fut fort gai, mais mes pensées etoient fort loin d ici.

« *J[eudi]* 25. Je voudrois etre né anglois. C'est le pays ou on vit le mieux, dans celui-ci on n'est occupé que de ce que font les autres et il n'y a pas de sociétée. »

Janvier 1795.

« *V[endredi]* 16. Diné chés le Roi, bal chés le Roi. L'uniforme des gardes du corps fut changé, on quitta l'habit jaune et les galons pour un habit bleu tout simple, qui étoit plus noble et plus joli. Je mis le nouvel uniforme, on le trouva tres joli, et je reçus force compliments sur la maniere dont il m'alloit et dont j'étois mis. Tout le monde au bal venoit me regarder et en entrant il n'y avoit des yeux que pour moi. Cela me faisoit plaisir, et je jouissois de voire les femmes, qui touttes seroient bien aises si je voulois leur faire ma cour, mais dont aucune ne peut s'en vanter, je ne veux pas me donner cette peine.

« *S[amedi]* 17. Au souper plusieurs femmes que je n'avois pas vues la veille demanderent a me voire dans mon nouvel habit. Mon amour-propre en jouissoit, car je ne croyois plus a mon age avoir de ces triomphes la, mais il etoit general.

« *V[endredi]* 23. Je fus tout triste toutte la journée, je ne pouvois oublier que c'etoit l'anniversaire de la mort de Louis XVI et je serai toutte ma vie attaché à ce Prince.

« *S[amedi* 24. Tout le monde me faisoit compliment sur ma figure. Je savois que touttes les femmes meme la trouvoient bien. Quelques unes même me le disoient et il n'auroit tenu qu'à moi de les avoir, mais je ne voulois pas me donner de peine pour cela et il y falloit cependant la façon, mais outre que peu me plaisoient en comparaison de El : et qu'elles etoient fort grasses, je mettois un especе d'orgueil a ne faire ma cour a aucune. J'etois d'ailleurs trop triste pour cela. »

Février.

« *L[undi]* 2. Je fis visite a Mme de St Priest qui avoit fait une fausse couche. J'appris de Mr de St Priest qu'en 1790 pendant le sejour du feu Roi de France a St Cloud les ministres d'alors croyoient que le Roi vouloit partir et il avoit cru jusqu'a present que ce projet avoit existé. Cela prouve bien combien on est en général mal informé. Ce projet sera rapporté dans tous les memoires comme une realité et voila comme on ecrit l'histoire.

« *S[amedi]* 14. Je m'occupois souvent a ranger les papiers de mon pere, il y avoit des choses curieuses, comme tout ce qu'il a ecrit sur les affaires ou qu'il a rassemblé qui y etoit relatif, mais il y en avoit d'autres peu utiles a present, il y avoit beaucoup de lettres de differentes personnes et entre autres touttes les miennes depuis mon premier voyage en 1770. Depuis que j'ai perdu tous mes memoires je vais garder ces lettres, elles serviront du moins a me rapeller des époques.

« *J[eudi]* 26. Je m'amusois de voir toutes les meres, elles me traitent fort bien et me cajolent dans l'espoir d'un mariage pour leurs filles. Elles ne savent pas, que mon parti est pris la-dessus.

Mars.

S[amedi] 7. La petitte [1] me dit, qu'il couroit un bruit que les françois nous avoient proposés au gouvernement de payer touttes nos dettes si le Roi vouloit épouser Madame, fille de Louis XVI. C'est sans doute une fable, car je ne vois pas un

1. La duchesse de Sudermanie.

aussi grand intérêt pour eux à ce mariage. Pour nous l'affaire seroit bonne sous tous les rapports, mais en stipulant cependant que les dettes seront payées et non volées aux créanciers.

« *Mer[credi]* 18. La petitte continue à se rapprocher de moi, quoique mon peu d'empressement devroit bien l'arreter, mais rien n'arrete une femme quand elle veut une chose et tout ce que j'en ai vu m'eloigne plus que jamais du mariage.

« *J[eudi]* 19. J'avois reçu lundi une lettre de Mme de Korff mais comme leur position me peine et que je ne puis la soulager comme je voudrois je differe toujours a les lire. Elles sont a Bremen etablies pour deux mois, mais ajant changé de nom car le leur est trop connu et elles n'auroient pues y rester. Elles ont de quoi vivre 2 mois et je leur ai donné un crédit de 1400 fl. Elles se plaignent et avec raison de ne pouvoir toucher les interets de leur argent, et je compte ecrire pour elles en Russie et en Angleterre. Mme de Korff m'envoye une fin de billet de *Elle* à moi que voici [1] et qui m'a fait bien plaisir. Il me sembloit que c'etoit un dernier adieu et j'en fus vivement touché. Je ne sais comment cela étoit resté entre ses mains et je lui en ecris pour le savoir.

« *S[amedi]* 28. Mr Rivals, cet agent françois, dinoit chez le gd chancelier. Il eut la betise de lui presenter Le Riksdrotz, Klinckowstrôm et d'autres encore. Il y avoit beaucoup de monde au dîner et on ne parla que de lui toutte la journée, on le trouvoit aimable, parlant, poli et insinuant, il affectoit de ne pas etre Jacobin, de detester Robespierre et tous les crimes et les horreurs commises ; il en raconta même plusieurs traits. Il disoit qu'il n'avoit pas ete en France de toutte la revolution, il se pretendoit gentilhomme elevé à l'école mil :. Il a dit que les enfants etoient toujours au Temple, que Madame étoit destestée et que le Roi ne faisoit que se battre toutte le journée avec son gouverneur et s'enivrer. Jusqu'a present il n'a pas ete question de sa presentation, mais son secretaire n'est pas encore arrivé.

« *D[imanche]* 29. Ce jour etoit l'anniversaire de la mort du feu Roi [2]. C'est un sujet de peine et de chagrin, qui se renouvellera sans cesse et mes regrets me suivront toujours. Le pauvre Taube ne sortit pas de la journée, personne d'ailleurs n'y pensa. Tel est le sort des princes, leurs bienfaits toujours sont oubliés, leurs torts seuls ne le sont jamais. »

1. « Adieu mon cœur est tout a vous ». Nous donnons en facsimile la page du *Journal* où Fersen a attaché ce bout de papier.
2. Gustave III.

Avril.

« *D*[*imanche*] 5. Je ne sortis pas de la matinée. Je la passai a revoir des papiers restés en Suède depuis mon premier retour, j'y retrouvai des lettres du feu Roi, des assurances et des ordres de sa main, des lettres de plusieurs personnes. Je n'en gardai que quelques unes de chaque et brulai le reste de même que touttes celles de mon pere, ma mere et mes sœurs. Je retrouvai aussi tout ce que j'avois ecrit de memoires de 1770 à 1779 et c'est ce qu'il y avoit de moins interessant. Je regretterai toujours ceux que ce pauvre Frantz brula à Paris. Ils m'auroient ete precieux et l'auroient ete fort pour l'histoire de la revolution.

« *M*[*ardi*] 14. Vers les 5 h : apres diner Mr Rivals [1] entra chés ma mere qui etoit seule avec ma niece, il eut l'air tres embarassé et etonné et dit à ma niece que sans doute il s'étoit trompé et que les gens avoient faits une bevue, qu'il avoit compté aller chez Me de Wrede, mais que sans doute il n'y etoit pas ; elle lui repondit que non, mais qu'il etoit ches Me de Fersen. Il se tourna alors vers elle et lui fit mille excuses. Ma mere qui ne se soucioit pas de le voire et qui etoit decidée a ne le jamais recevoir, craignat qu'il ne reste, dit à Hedvig en suedois, mais dites-lui donc ou il demeure. Elle lui dit en effet que Me de Wrede étoit logée au chateau et il se retira en faisant encore mille excuses. Beaucoup de gens croyent que c'etoit un fait expres pour s'introduire dans la maison, mais je ne le pense pas, car alors il seroit reste un moment. Le soir on racontoit cette histoire a table, et la Duchesse demanda au Roi s'il la savoit ; il repondit tres sechement que oui. La Duchesse ajouta. On dit que M. de Rivals tres poli et aimable en societé. Cela se peut bien, reprit le Roi, mais quelque aimable qu'il puisse etre, je n'ai aucune envie de le connoitre et j'espere bien ne jamais le voire a moins que les circonstances ne m'y forcent, ce qui n'arrivera pas, j'espère. Il repeta plusieurs fois la meme chose et devint tout rouge. La Duchesse fut tres etonnée qu'il se fut prononcé autant et c'est en effet la premiere fois. »

Mai.

« *D*[*imanche*] 3. Les nouvelles sur l'etat physique du Roi [2] sont inquietantes. On dit qu'il veut toujours etre couché, mange peu,

1. Le ministre de la République française.
2. Louis XVII.

ne parle pas, dans un état de nullitée parfaitte, n'a aucun des gouts de son âge, n'etant pas maltraité mais pas tres soigné. Que Madame au contraire superieure a sa jeunesse comme a ses affreux malheurs grandit, se soutient et conserve son courage et sa dignitée. Elle ne veut avoir personne pres d'elle, elle se sert elle-meme et prend seule le soin de sa chambre et de tout ce qui lui est propre, et s'acquitte de tout avec un froid et une grandeur imposante.

« *S*[*amedi*] 23. Soupé chés la Princesse. Depuis le depart du Roi on y soupoit en frac. J'etois seul habille et on ne le trouva pas bon. Mon Dieu, combien les personnes Royales entendent peu leur interet quand elles ne soutiennent pas le prestige qui les separe de nous.

« *D*[*imanche*] 24. Diné chés moi, soupé chez la Duchesse avec ma mere. Je pris mon the chés ma sœur, qui ne sortit pas. Tout le monde etoit en frac et moi aussi. On me regarda beaucoup car on ne m'avoit jamais vu qu'en uniforme, et j'etois mieux habillé que tous les autres. »

Juin.

« *Mer*[*credi*] 10. C'est la Reine Hedvig Eleonore, femme de Charles XI dont Carl Gyllenstierna etoit l'amant qui a aidé a batir cette maison en 16 (?) et elle est magnifique. La similitude m'y attachoit encore [1].

« *S*[*amedi*] 27. La poste arriva et m'apporta la fatale nouvelle de la mort du jeune Roi Louis XVII cette événement me fit une peine sensible. C'etoit le dernier et seul interet qui me restoit en France. A present je n'y en ai plus et tout ce à quoi je tenois n'existe plus, car je tiens peu à Madame, et je prévois qu'elle n'existera pas même longtemps, et toutte cette famille sera anéantie. Cette idée étoit bien triste et me retraçoit toutres mes pertes ; elles sont affreuses ».

Juillet.

« *J*[*eudi*] 2. Les fraises commencoient a venir, mais il n'y avoit pas encore de petits pois et pas encore de recolte. Les foins n'etoient pas faits et avoient mauvaise apparence. Mon inspecteur Björckström est un exellent sujet. Je parcourus tous les batiments

1. Noté dans une des propriétés, Steninge, que Fersen avait héritées.

de la basse cour et de la ferme, tout est bien entretenu et bati a merveille, et je jouissois de ma possession. Je concevois bien en voyant tout cela le plaisir de la propriétee et combien on peut s'y attacher, et je regrettois bien d'avoir jamais voyagé et d'avoir un sentiment contraire qui m'apelle hors de chés moi, ou je suis si bien et ou je jouis d'une consideration bien plus grande que dans les autres pays.

« *M*[*ardi*] 7. Les gazettes donnoient des details sur les chouans, qui sont de nouveau en pleine rebellion. Plusieurs de leurs chefs ont ete arretés, entre autre Comartin. Ce Comartin est Desoteux qui étoit aide de camp du B:on de Viomesnil et qui a changé de nom. Il y a aussi le procès verbal de l'ouverture du corps de ce malheureux enfant[1]. Ce qu'on y dit de la matiere scrophuleuse est plausible pour le public mais ne peut exister pour lui. Son enterrement n'etoit rien, tout cela me fait trop de peine à penser et ne me donne que trop de tristes souvenirs et des regrets dechirants.

« *V*[*endredi*] 10. Je passai la journée à Medevi avec Sophie et Taube. Le jour etoit beau et l'endroit charmant. J'aimois à me rapeller le tems que j'y avois passé il y avoit 18 ans et combien tout etoit changé depuis et combien peu je prevoyois tout ce qui s'est passé. Je me sentis une grande envie de faire l'acquisition de Medevi, on en feroit quelque chose de tres joli. J'y trouvai un cadran solaire taillé en pierre aux armes du Cte Carl Gyllenstierna datée de 1656. J'en fis l'acquisition pour etre envoyé a Steninge.

En voyant la manière charmante dont S: et T: y vivent, j'enviai leur sort ; il doit être très agréable. »

***

C'est une triste période pour Fersen— celle qui va du mois d'août 1795 jusqu'au nouvel an 1796. La victoire des alliés devient de plus en plus problématique et les succès des Français ne se comptent plus. Il voit encore une fois la guerre de près — les Français atteignaient Francfort, où Fersen séjourna avec ses amis. Mais leur éloignement ne fut que de courte durée, car Francfort était protégé par le commandant en chef des Prussiens, le prince de Hohen-

1. Louis XVII.

lohe, à la suite de la convention conclue entre la France et la Prusse.

Ses espoirs concernant madame Sullivan avaient été déçus. Absorbé par l'affaire de l'héritage, il préparait son voyage à Vienne, où il espérait voir La petite Madame et recevoir de ses mains l'héritage que lui avaient légué ses parents. Avec une tendresse paternelle, il notait tout ce qui avait trait à son échange, tout ce qu'il entendait sur elle,craignant jusqu'au dernier moment que les gouvernants de France ne changeassent d'idée, se réjouissant de la savoir enfin libre, enregistrant ses succès et les éloges qu'on faisait de ses qualités. Ce voyage à Vienne ne lui plaisait guère, car il n'aimait pas se présenter en solliciteur. Mais il faisait fébrilement ses préparatifs. Il attendait avec impatience et inquiétude le moment où il la verrait. Il semblait convaincu, qu'on considérerait à Vienne non seulement comme un acte de simple honnêteté, mais comme un devoir sacré d'avaliser les reconnaissances de dette de Marie-Antoinette et d'accomplir un de ses derniers désirs.

Après un séjour de cinq mois à Vienne Fersen rentra à Francfort, enrichi d'une expérience de plus de la faculté d'oubli et de l'ingratitude des hommes. Dès son premier entretien avec l'empereur, François II, il comprit non seulement qu'il ne toucherait rien de son propre héritage, mais aussi que l'Empereur et Madame estimaient peu justifié le remboursement de la somme de 300,000 livres que ses « vieilles » avaient avancée à la famille royale en 1791 et sur laquelle Fersen depuis lors avait payé des intérêts élevés.

Il en était profondément indigné et exprimait plus librement, dans son *Journal* et ses lettres, son sentiment d'étonnement, d'amertume et d'affection blessée.

« Voilà mon ami », écrit Fersen dans une lettre de Vienne à son ami Taube, « comment les souverains font cas de l'attachement qu'on témoigne à leurs pareils, et je ne suis pas étonné, qu'on ne les serve pas ou qu'on ne les serve que par intérêt, puisque ceux qui font le contraire sont exposés de mourir de faim. C'est une mauvaise politique surtout dans le siècle ou nous vivons. »

Cette réflexion, presque révolutionnaire, sur l'inconstance et l'ingratitude des souverains n'est-elle pas l'écho des paroles mêmes du sénateur Fersen, répétées tant de fois à son fils dans sa jeunesse ?

Le Journal Intime.

Août.

« *D*[*imanche*] 30. Il a paru un ouvrage a Paris qui est tres fort, ou l'on refute le proces verbal tenu au Temple sur la mort de cet infortuné Louis XVII et ou on prouve par le procés verbal même qu'il a été empoisonné. Pauvre enfant. »

Septembre.

« *J*[*eudi*] 3. Diné ches moi, puis au spectacle, on donnoit Tarare tres mal, mais cela me rapella tristement des tems plus heureux.

« *V*[*endredi*] 11. Ma sœur m'envoya un detail sur la petitte Madame, assez curieux, que voici. — Mon frere me mande qu'on dit que je me marie et que cela est même fait dejà. »

Octobre.

« *M*[*ardi*] 6. Le souvenir du 6 octobre 1789 me rendit triste. Le passé, le present et meme l'avenir ne me presente rien de bien gaye. Mon bonheur seroit d'être avec El: d'autant plus que je ne puis plus rester seul, et je ne sais comment etre avec El: ni si ma fortune y suffira. Tout cela me tourmente.

« *J*[*eudi*] 15. L'approche du 16 oct : me causoit des souvenirs dechirants. Je ne cessois d'y penser et a tout ce que cette infortunée Reine a due souffrir sans avoir pres d'elle un etre a qui elle put parler.

« *V*[*endredi*] 16. Promene a Offenbach. Mille souvenirs dechirants m'occuperent toutte la journée et m'empecherent de jouir de rien. Ses souffrances se retraçoient sans cesse a mon imagination.

« *D*[*imanche*] 18. Goguelat me dit que les papiers et nippes cachés par Jarjayes l'étoient a l'Ivry chés M de La Borde, pere de sa femme. »

Novembre.

« *L*[*undi*] 23. Le Pce de Gavres et tout le service de Madame a eu ordre de différer son depart de Vienne ; on ne sait pourquoi

et il ne sauroit trop y avoir de raisons a une telle insensibilité. Mon cœur en fut affligé quoique je n'etois pas faché de voire retarder mon voyage, ce qui n'est qu'un enfantillage. »

Lettres à Taube.

Franckfurt le 10 *octobre* 1795.

« On ne parle plus de l'echange de la petitte Madame et cependant il est tout reglé, mais les scelerats qui sont echanges contre elle ne sont pas encore arrivés a Basle et cela m'impatiente premierement parce que je voudrois la savoir hors des mains de ses monstres et puis que je voudrois faire mon voyage de Vienne avant la mauvaise saison qui approche. Ce voyage et les affaires que j'y ai a traiter me sont extremement desagreables. »

Franckfurt 8 *decembre* 1795.

« Il n'y a pas encore de nouvelles du depart de Madame et mes craintes sont vives. Je ne les crois helas que trop fondées. Le Prince de Gavres, toute la suite, meme les scelerats qui doivent etre echangés tout cela est a Basle ou dans les environs. On assure que tout est reglé et cependant cette infortunée Princesse n'est pas encore partie de Paris, il n'en est pas meme question dans leurs papiers. Il ne reste plus a ces scelerats que ce dernier crime et je crains bien qu'ils ne le consomment. »

Franckfurt le 15 *décembre* 1795.

« Madame n'est pas encore echangée et on ne sait rien de l'epoque. On n'a pas meme de nouvelles de Paris mais le Pce de Gavres l'attend toujours. J'en suis dans une inquiétude mortelle. »

Le Journal Intime.

Décembre.

« *M*[*ercredi*] 2. Le 23 Madame n'etoit pas encore partie de Paris. On la disoit malade et les jambes enflées. Mme de Tourzel avoit ete arrêtée, puis relachee mais defense pour elle de voire Madame avant la veille de son depart, qui paroissoit n'etre pas encore fixé. Tout cela me fait craindre pour cette pauvre infortunée princesse et que les scelerats la feront mourir comme son frere pour empecher qu'elle ne parle. Peut-etre aussi ne se soucient-ils pas beau-

coup de revoir parmi eux les Camus, Drouet, Sémonville etc etc., dont ils craignent peut-être les pretentions et l'esprit remuant.

« *V*[*endredi*] 11. Drouet ce scelerat est mort a Fribourg des suites d'une chute qu'il a fait en voulant se sauver du Spielberg. Il auroit merité une autre mort. »

« *S*[*amedi*] 12. Goguelat qui etoit ici dina chez moi. Nous parlames de Paris et de tout ce que nous y avions perdus. Cela me fit plaisir. »

Janvier 1796.

« *D*[*imanche*] 10. L'Electeur de Treves a ete voir Madame à Fuessen, il y en a ete enchanté ; elle a raconté d'une maniere tres interessante les details qu'on lui a demandés et ceux qu'on trouve dans le journal de Franckfurt sont tirés d'une lettre qui est ecritte par une personne qui y etoit. Le chien que Madame a dit qu'on lui avoit permis d'emporter et qui etoit a son frere est sans doute une erreur, il ne pouvoit les souffrir et en avoit peur, il aura probablement ete a sa mere. Elle a dit qu'on ne l'avoit prevenue que peu d'heures avant de son depart et qu'on l'avoit menée a minuit a pied joindre la voiture ou elle avoit trouvée Me de Soucy. »

« *M*[*ardi*] 12. Les gazettes annonçaient l'arrivée de Madame à Vienne pour aujourd'hui. Si cela est je n'ai pas besoin de me presser. »

« *M*[*ardi*] 19. Je partis a 1 h : et arrivai a 6 h : a Achaffenbourg. J'avois un grand chagrin de quitter Franckfurt a cause de ce qui j'y laissois et l'objet de mon voyage ne me satisfaisoit. Je desirois de reussir et je déteste le role de solliciteur. »

Fevrier.

« *L*[*undi*] 1. Je fus faire visite a Mme de Brionne, qui porte ici le nom de Pesse de Lorraine ; elle a une pension de 2000 fl : reduitte a 1800 par les impots etc. Je la trouvai belle encore, mais plus aimable que dans la prosperité ayant scue se plier aux circonstances et oublier ses grandeurs pour n'etre plus que bonne, douce et obligeante pour tout le monde et pour ses compatriottes, auxquels elle fait beaucoup de bien. J'y trouvai Mrs Clery et Hue, les deux valets de chambre que Louis XVI recommande dans son testament. Hue etoit huissier de son cabinet et avoit été destiné pour Mr le Dauphin et a accompagné Madame, il n'est plus avec

elle, mais il a une pension de 1.200 fl., Cléry de meme. Il est plus modeste et plus interessant que Mr Hue, qui est un aimable, tres parlant, tres entrant l'air impertinent et decidant de tout. C'est un vrai françois, et je fus etonné de son ton et de ses manieres mais surtout qu'on ne l'ait pas deja mis à sa place. Son ton me rebuta tellement que je ne pus prendre sur moi de lui parler et j'en fus encore plus eloigné lorsqu'il me dit quelques jours après. *Mr quand estes-vous parti de Paris* et quand je lui eu dit *en* 1791 il me repondit *Ah, je croyois que c'etoit en* 1792 [1]. »

« *V*[*endredi*] 19. Je fus le matin avec le Duc de Guiche voir passer Madame a son retour de la messe. Nous nous plaçames dans une des antichambres ; dans les commencements il y avoit foule, aujourd'hui nous etions seuls. Elle passa a 10 1/2 h seule avec Me Chanclos ; elle est grande, bien faitte, mais elle rapelle plus Me Elizabeth que la Reine, son visage est plus formé mais pas changé, elle est blonde, a de jolis pieds mais marche mal et en dedans, elle a de la grace et de la noblesse. En passant elle rougit, nous salua et en entrant chés elle se retourna pour nous regarder encore, a ses manieres je reconnus sa mere, et j'y crus voir l'envie de nous faire politesse et nous dire qu'elle nous reconnoissoit. L'impression fut si vive que les larmes me vinrent aux yeux et que mes genoux foiblissoient sous moi en descendant les escaliers. J'avois eu beaucoup de peine et beaucoup de plaisir et j'étois bien affecté. »

« *Mer*[*credi*] 24. Je fus à l'audience de l'Empereur pour lui parler enfin de mon affaire. Je m'etois decidé avec peine a cette demarche, mais elle étoit necessaire. Je n'eus pas plutot commencé à parler qu'il m'interrompit et me dit qu'il savoit fort bien de quoi il étoit question, mais qu'il etoit bien faché de ne pouvoir pas m'etre utile dans cette affaire, puisque tout cet argent etoit a *La Princesse de France* et qu'il ne pouvoit pas en disposer ; que quand elle seroit majeure elle pourroit faire ce qu'elle voudroit, mais qu'a present les lois s'opposoient à ce qu'on en dispose, meme avec des billets ou ordres, signés de feu LL MM et qu'il ne pouvoit enfreindre les loix, qu'il ne pouvoit pas même en parler a la Princesse parce que cela seroit inutile, qu'elle ne savoit pas elle meme ce qu'elle auroit, qu'elle auroit surement tres peu de choses, que peut-etre elle s'en iroit une fois d'ici, qu'alors elle seroit la maitresse de disposer et meme quand elle seroit majeure, qu'il ne savoit pas quand ce seroit, que ce n'etoit qu'a 24 ans ordinairement, mais que les Princes de la maison l'etoient a

1. L'époque de la visite clandestine de Fersen.

18 et mille betises de ce genre avec le ton et la maniere la plus ignoble et la plus embarasée. Je voulus lui faire quelques observations en interessant son cœur et sa generosité, mais on lui avoit fait sa leçon de la loi, qu'il ne pouvoit enfreindre et de la majorité qu'il falloit attendre et comme un ecolier il ne sortoit pas de son theme. Je ne voulus pas alors demander a m'adresser a Madame de peur qu'un refus ne m'ote le moyen que je compte employer de lui ecrire et de lui demander son consentement et son intercession aupres de l'Empereur pour le remboursement de Meds de Steglemann et de Korff. Je n'etois indecis que sur le moment et je m en voulois bien d'avoir trop compté sur la promesse de l'Imp. de Russie et de ne pas avoir eu la precaution de m'assurer si elle avoit donne des ordres a son ambassadeur. Tout seroit probablement terminé, si je les avois eu et il me faudra a present les attendre, ce qui me contrarie fort, car je languis de retrouver ma vie tranquille de Franckfurt. Monseigneur Albani qui etoit venu ici porter les langes pour le dernier enfant de l'Emp : et qui retournoit a Rome demanda et obtint de voire Madame. Il resta 1 /2 h avec elle et fut enchanté de son esprit et de sa maniere de causer, qu'il trouva au dessus de son age, lui ajant parlé de Rome et de choses qui s'y sont passées et quil lui etoit possible d'ignorer. »

Lettre à Taube.

Vienne 24 *F[évrie]r* 1796.

« Dans les beaux jours de la France un escompte du devouement et d'attachement comme la leur [les deux pauvres femmes] envers un souverain quelconque de la maison de Bourbon auroit ete autrement recompensé que par la misere, surtout quand il ne s'agit que d'une restitution de 263 mille livres ou bien de la rente de 5 pour cent. »

Le Journal Intime.

« *V[endredi]* 26. On croyoit savoir par l'interieur que Madame se trouvoit tres malheureuse, qu'elle ne faisoit que pleurer ; en effet jusqu'a present elle n'a fait que changer de prison.

« *S[amedi]* 27. Le Pce Rosenberg grand chambellan et fort attaché à la feue Reine de France, avoit eu la permission de voire Madame, il en etoit sorti enchanté et la suite de cette visite a ete que Me de Guiche a ete avertie par Me Chanclos qu'elle verroit Madame en particulier avant de la voire au cercle. On craint sans

doute que Madame ne soit trop touchée en revoyant ces anciennes connoissances. Cela me decida a demander aussi a la voire, car on en a peut-etre l'envie et a coup sur on ne me l'offrira pas et moi j'en serois fort heureux. Je parlai au Cte Rosom[ovsky] de mes projets d'ecrire a Madame pour mon affaire. Il fut entierement de mon avis et trouva comme moi qu'il avoit ete bien fait de n'en pas parler à l'Emp[ereur], mais de lui en écrire en même tems.

D[imanche] 28. Beau, très froid, il augmentoit tous les jours. Madame m'a reconnu le jour ou j'ai ete la voire, Me Chanclos a remarqué qu'elle a rougie en me voyant — je m'en etois apperçu — elle a dit ensuite qu'elle ne m'avoit pas vue depuis le moment ou je l'avois mise en voiture et elle a pleurée. On assure que Me Chanclos s'est beaucoup attachée a elle et que Madame a pris confiance en elle. »

Lettre à Taube.

Vienne le 2 *mars* 1796.

« Dimanche tout le monde verra Madame, il y aura une grande foule j'irai aussi ce jour la. J'ai appris qu'elle m'a fort bien reconnue, qu'elle avoit beaucoup pleurée en rentrant ches elle et m'avoit dit, qu'elle ne m'avoit pas vu depuis le jour ou je la pris aux Thuilleries pour la mettre en voiture. Le nonce Albani qui retourne a Rome a obtenu de la voire, il la trouvée tres aimable et spirituelle. ses manieres, dit-il, sont nobles, aisées et polies, elle lui a beaucoup parlé de Mesdames et de différents evenements qui se sont passés a Rome. Au bout de trois quart d'heures il en est sorti enchanté de sa conversation. Le prince Rosenberg, gd chambellan, qui a eu l'avantage de lui faire sa cour en dit la même chose et tous ceux qui l'approchent ne peuvent s'empêcher de s'attacher a cette princesse si intéressante par ses malheurs. »

Lettre à Sophie.

Vienne 5 *mars* 1796.

« C'est demain que Madame recoit toute la ville, on dit qu'elle en est tres embarrassée, et cela n'est pas extraordinaire, apres tant d'années en prison. Vous concevez aisement ce que j'eprouverai en la voyant. »

Le Journal Intime.

Mars.

« *D*[*imanche*] 6. A 11 1/2 h : on se rendit a la cour. Il y avoit une foule de monde, tous rassemblés dans une tres grande salle. L'Emp l'Impe: et toutte la famille en revenant de la messe la traverserent pour aller ches Madme qui les rencontra a la porte. Il y avoit une foule et ils avoient de la peine a passer. L'Imperatrice presenta à Madame les Ambces de Russie et de Venise et quelques autres femmes et fit une tournée parmi les femmes. Elle les ramena a la porte et le Cte Dietrichstein, frere du Gd ecuyer, qui fit le service de gd chambellan lui presenta les ministres Etrangers et les hommes, la gde Maitresse les femmes, ce qui fut tres difficile a cause de la foule et du peu de decense et de politesse qui y regnoit, car il falloit faire le coup de poing a tout moment et il n'y avoit ni ordre ni dignité et personne n'estoit a sa place, car personne n'en avoit et tout etoit pele-mele. Madame fut etonnante et tout le monde fut enchanté de son maintien de sa grace et de sa figure, qui est tres bien sans etre belle. Elle fut un peu embarassée au commencement, mais se remit d'abord en sortant. Elle chercha dans la foule comme feue sa mere des gens de connoissance et m'ajant vue elle me salua. Quand l'ambassadeur de Naples lui presenta le Duc de Guiche, La Vaupallière et les autres Francois elle fut tres emue et se hatoit de les nommer d'avance. En voyant Me d'Audenarde elle la nomma, quand je lui eus ete nommé en passant devant moi elle me dit d'un ton tres aimable *Je suis bien aise de vous voire en sureté.* Elle dit à Me de Kolowrat, qu'on lui avoit dit, qu'elle avoit donnée des bals charmants cet hiver. Elle dit aussi quelque chose au M: al Clairfait que je ne pus entendre, mais tout le monde en fut enchante et etonné. Quelle difference d'elle a toutte sa famille, elle les éclipsoit tous par sa figure et ses manieres. J'en eprouvai une véritable jouissance, mais j'eus plus de 20 fois les larmes aux yeux de plaisir et de peine et je fus charmé de rentrer ches moi. Le soir on la fit aller au theatre malgré elle, mais l'Empereur le lui demanda en lui disant que le public s'y attendoit. Elle fut dans la loge des Archiduchesses et fut extremement applaudie on cria beaucoup *vivat.* Me de Guiche la vit en particulier apres le diner, mais Me de Chanclos y etoit et elle fut tres geneé. Elle lui parla avec sensibilité et reconnoissance de la Duchesse de Polignac et demanda des nouvelles de toutte la famille, des enfants de Me de Guiche et de touttes ses connoissances. Elle dit qu'elle avoit etee bien aise de me revoir et qu'elle m'avoit quittée dans un moment bien

critique et qu'elle n'oublieroit jamais. Elle ne resta au spectacle que pendant la piece, car dans le ballet de Zephir et Flore Mr Vulcani pour danser est habillé trop nud et les Archiduchesses ne restent pas. »

Lettre à Taube.

Vienne 9 *mars* [1776].

« Je mande aujourd'hui a ma mere les details de la journée de Dimanche ou Madame a vue du monde pour la premiere fois et je la prie de vous les communiquer, elle a eu un succès complet et tout le monde en a ete dans l'enchantement et dans l'admiration. Elle avoit la noblesse, les graces, et le maintien de sa mere, et tout ce qu'elle a dit etoit poli et obligeant. Elle m'a appercu dans la foule en entrant dans sa chambre et m'a salue et apres lui avoir ete presenté elle m'a dit d'un ton charmant et avec sensibileté. *Je suis bien aise de vous revoire et d'avoir scu que vous etiés en sureté.* Nous fumes tous les deux extremement touchés. Heureusement je n'eus pas le tems de repondre car j'y aurois eu de la peine. Ses succes me firent un grand plaisir mais sa vue renouvella tous mes regrets et rapella des souvenirs qui m'affecterent vivement. J'espere la revoire encore plusieurs fois.

« Il n'y a encore rien de decidé... pour mes affaires, on ne refuse rien, mais on veut seulement differer sans prendre d'engagement positif. J'y consens pour moi mais je voudrois que mes pauvres vieilles femmes fussent remboursées, sans cela elles meurent de faim et il seroit trop dur que je dusse encore les nourrir. »

Le Journal Intime.

« V[*endredi*] 11. Diné et soupé chés Razom :. Il avoit été faire sa cour le matin a Madame, car on la voyoit a present quand on le faisoit demander comme les autres Archiduchesses. Il avoit ete enchante de l'aisance de ses manieres et de sa conversation, le Cte de Wilcheck qui l'avoit vue avant de partir pour Milan de meme. Elle lui avoit parlé de cette ville et de l'Italie comme si elle y avoit ete. »

Lettre à Sophie.

12 *mars* 1796.

« Cette interessante Princesse a etonnée et charmée tout le monde par ses graces et son maintien plusieurs personnes l'on vue

depuis en particulier et ils sont tous d'accord sur sa noblesse, et l'aisance de ses manieres et sur ses graces et l'amabilité de son esprit. Sa conversation est celle d'une personne instruite et qui auroit vecue dans le monde, elle sait parler à chacun des choses qui peuvent l'interesser ou qu'il est apporté de savoir et trouve toujours le moyen de dire une chose obligeante. Plusieurs des ministres etrangers ont ete lui faire leur cour et j'espère dans quelques jours avoir aussi ce bonheur. Je ne vous parle pas ma chere amie de tout ce que mon cœur a éprouvé de peines et de plaisirs en voyant ce dernier reste de ceux auxquels j'avais voué tant d'attachement, mais le votre le sent assés. Je jouissois de la voire et de ses succes, mais sa vue en me retraçant de douloureux souvenirs augmentoit encore tous mes regrets et le sentiment de tout ce que j'ai perdu. »

Le Journal Intime.

« *Mer*[*credi*] 16. L'Ambassadrice de Russie eut une audience de Madame ; elle en fut enchantée. Celle de Venise et plusieurs autres hommes et femmes qui avoient demandés à la voire y avoient ete et elle voyoit presque tous les jours quelqu'un ; tous en etoient dans l'admiration, et elle gagne beaucoup a etre vue.

« *V*[*endredi*] 18. Il y avoit grand monde au Prater ; c'est la promenade actuelle on ne va que la et un Viennois se croiroit perdu s'il avoit passé un jour sans y aller. J'allois ordinairement sur le chemin pour voir le monde et les equipages ; il y en a de tres jolis, mais celui de l'Empereur se distingue par sa mesquinerie. Il est avec l'Imperatrice dans une petit siege de drap verd tout passé. C'est absolument l'equipage d'un marchand epicier. »

Lettre à Taube.

Vienne le 23 *mars* 1796.

« Mes affaires ne sont pas terminées encore et cela me desole. je serois bien heureux si je pouvois les terminer comme vous me le dites, mais il faudra pour ce qui m'est personnel que j'attende que Madame soit majeure et qu'elle puisse décider elle même. J'y consens et je ne travaille plus qu'a obtenir pour M^me^ de Korff un remboursement ou le payement des interets. Voila mon ami comment les souverains font cas de l'attachement qu'on temoigne à leurs pareils, et je ne suis pas etonné qu'on ne les serve pas, ou qu'on ne les serve que par interêt, puisque ceux qui font le contraire sont exposés a mourir de faim. C'est une mauvaise politique surtout dans le siecle ou nous vivons.

« Ma mere vous dira combien Madame a du succes. Les ministres Etrangers furent en corps chés elle Dimanche. Ils avoient demandés separement a la voire mais en temoignant le desir que ce fut a la même heure. Elle dit a chacun ce qu'elle falloit et y mit une nuance qui les etonna. On vit qu'elle a bien profitée des leçons de sa trop malheureuse mere. »

Le Journal Intime.

« *D*[*imanche*] 27. J'avois demandé a voir Madame, et j'en avois ecrit a M^e^ La Cesse de Chanclos il y avoit trois jours. Le matin elle me fit dire, car elle n'ecrit a personne, que je pouvois venir a 12 1 /2. Le Duc de Guiche avoit la même heure. L'Ambassadrice toujours bonne et aimable, que je trouvai chez M^e^ de Guiche, crut que nous serions seuls. Je n'en crus rien et eut raison. On nous fit entrer d'abord, il y avoit un cercle de 16 à 17 personnes, tant d'hommes que femmes, tous assis. Madame etoit sur un sopha. Les hommes se leverent et resterent debout, elle causoit a merveille et sans embaras avec chacun et souvent la conversation etoit plus generale. »

« Elle parla au Duc de Guiche de ses enfants, a moi de la Suede et du jeune Roi, de son mariage, sa majorité etc. etc., le tout avec grace et esprit. Son visage s'anime en parlant et elle s'embellit alors, son teint est superbe, mais elle a moins de sa mere que de la famille Bourbon, et j'aurois voulu le contraire. Ce cercle dura 3 /4 d'heure, elle se leva et nous sortimes. Je remarquai en elle beaucoup d'embaras vis à vis du Duc de Guiche et de moi de nous voire de cette maniere. Elle me regardoit souvent, mais M^e^ Chanclos etoit attentive a tous ses mouvements, on dit que cette Comtesse lui est fort attachée et que Madame l'aime et qu'elle le merite, mais elle a sans doute des ordres. La chambre ou Madame recevoit etoit la chambre a coucher de Joseph, ou il est mort. Dans l'antichambre etoit le chien de Madame, c'est un espece d'epagneul rouge et blanc. Il avoit ete a son frere et son compagnon de malheure ; a la mort de ce Prince le chien fut oublié mais son instinct le mena a l'appartement de Madame, ou il resta a la porte jusqu'à ce qu'il y put entrer. Madame qui ignorait la mort de son frere reconnut le chien et le garda croyant qu'il s'étoit egaré. Je ne la crois pas heureuse et on dit que dans son interieur elle pleure souvent. Elle est en effet trop raisonnable et trop grande pour etre traitée ainsi en enfant et ne pas voire qui elle veut, surtout de ceux qu'elle a connue et avec qui elle pourroit parler des choses qui l'interessent. »

« On ne permet au Duc de Guiche et a moi de la voire qu'en public et un M de Plaisel, lieut: des Gardes du Corps, une bete tout a fait insignifiant, qu'elle ne connoit pas, et lui a accordé une audience particuliere de 3-4 heure. »

Lettre à Taube.
30 *mars* 1796.

« J'ai vu Madame Dimanche, mais c'etoit comme la premiere fois en publique ce qui a fort diminue le plaisir que j'en ai eprouvé, qui auroit bien plus grand si j'avois pu lui parler. Je commence a croire qu'on ne me l'accordera pas, nous etions 15 à 20 personnes ches elle, et sa conversation fut remplie de grâce et d'esprit. Tout le monde en fut enchanté... Mes affaires ne sont pas encore terminées, et j'en suis bien faché, car j'attends impatiemment le moment de partir d'ici. La decision de ce qui m'est personnel est remis a la majorité de Madame, qui prononcera alors, mais je travaille a faire rembourser ces pauvres femmes qui mourront de faim en attendant. »

Le Journal Intime.
Avril.

« *S*[*amedi*] 2. Je rencontrai Madame le matin a la promenade elle me reconnut et me salua avec affabilité. »

Lettre à Taube.
6 *avril* 1796.

« Mes affaires avancent et j'espere bientot les terminer, ce qui me regarde personnellement sera differé encore, jusqu'a ce que Madame a sa majorité puisse en decider et disposer du depot qui lui sera remis, mais j'ai lieu de croire que Mesdes de Stegelmann et de Korff jouiront en attendant de l'interet de leur argent, et ce n'est plus depuis quelque tems que pour elles que je plaide, je serai bien heureux quand j'aurai obtenu cela. Mon exemple et le leur n'est pas encourageant pour ceux qui se devouent a servir les princes et cependant je sens que si j'avois a recommencer je m'y sacrifierois encore. Tant pis pour eux s'ils savent si mal recompenser ou plutot rendre justice, car ce que je demande n'est que ce qui m'est du. J'abandonne le reste quoique le tout m'ait ete légué. »

Le Journal Intime.
Avril.

« *S*[*amedi*] 9. Madame voyoit souvent du monde, ceux qui demandoient a la voire, et tous en sortoient enchantés et etonnés de sa maniere et de sa conversation. »

Lettre à Taube.
20 *avril* 1796.

« Madame continue toujours a voire du monde mais je ne l'ai point vue en particulier, et je ne sais si je l'obtiendrai. Je ne reçois pas meme de reponse aux lettres que je lui ecris. »

Le Journal Intime.
Mai.

« *L*[*undi*] 2. Diné chez l'Archidsse Marie Christine, soupé chez le Chev Eden : C'etoit la premiere fois que je dinois chez L'Arch:esse ; tous les emigrés y etoient elle ne causa que tres peu avec moi et rien que ce que la simple politesse exigeoit, et je ne puis me louer en rien de ses manieres pour moi ; elles ont a peine ete polies, mais tant pis pour elle.

« *L*[*undi*] 9. Je fus très affligé de ce que Me de Chanclos m'avoit dit de son caractere.

« *J*[*eudi*] 12. Comme je ne recevois aucune reponse de M:me Chanclos je lui ecrivis la lettre dont voici la minute pour la lui envoyer le lendemain matin. Je voulois du moins voire Madame et peut-être que ma vue lui rapelleroit un peu ses devoirs. »

Lettre à Taube.
Vienne le 11 *mai* 1796.

« Il n'y a encore rien de terminé, j'en attends le moment avec la derniere impatience, mais il est difficile de n'en pas prendre beaucoup quand on voit une affaire aussi simple, aussi claire et aussi juste trainée en longueur avec autant de mauvaise grace. J'en suis excedé d'ennui, et je ne m'étonne plus qu'on ne s'attache pas a ses maitres et qu'on prefere le parti contraire, quand on voit ceux qui se sont devoués pour eux si mal recompensés et si méconnus. »

Lettre à Sophie.
14 *may* 1796.

« Nous voila deja au 14 may et je suis encore ici, ma chere Sophie, vous concevez aisement combien j'en suis contrarié et ennuyé, mon impatience est extreme et augmente de jour en jour. La belle saison arrive a grands pas et je voudrois deja etre tranquillement dans l'endroit ou je compte passer l'ete. Joignez a tout cela le chagrin de traiter des affaires qui me rappellent sans cesse des personnes et une epoque affligeante et d'eprouver encore mille desagrements dans une chose aussi juste. J'en suis vraiment excédé et il faut du courage et de la vertu pour ne pas tout abandonner, quelquefois la patience m'echappe et j'en ai l'envie et s'il n'etoit question que de moi il y a longtems que cela seroit fait, mais comme c'est pour ces dames et qu'il s'agit de leur existence, il faut tenir bon et j'y suis bien decidé, mais il m'en coute beaucoup. »

Lettre à Taube.
Vienne le 18 *may* 1796.

« Mes tristes affaires ne sont pas encore terminées et il faut une patience d'ange pour ne pas la perdre a touttes les lenteurs et les difficultés que j'eprouve. J'en suis bien degouté, je vous assure et souvent je ne m'etonne pas tant qu'on soit democrate, il y a plus a gagner. Je n'ai pas vu Madame en particulier et je doute que je l'obtienne. C'est une privation de plus et un regret mais j'y suis accoutumé. Mais je ne m'en etonne pas car tout ce qui a rapport a ces malheureux souverains est oublié, il est juste que mon devouement le soit aussi. »

Le Journal Intime.

« *J*[*eudi*] 19. Madame vit beaucoup de monde chés elle, je n'y fus pas apellé, cela est choquant, mais j'en suis faché a cause du retard de mon affaire, car du reste il m'est egal que Madame me distingue ou non. Tous les François qui l'avoient [vue] et qui sont tous ceux qui sont ici en avoient ete extrememement mecontents. Elle n'a parlé a aucun et a demandé a Mr de St Priest s'il alloit souvent au Prater. Ils commencent a savoir qu'elle a un prejugé contre les emigrés, qui ont causés la perte de ses parents et qui agissoient avec les Princes sans avoir egard a eux ; ils sont tous décidés a n'y plus retourner. »

Lettre à Taube.
Vienne le 25 *may* 1796.

« Mes affaires ici vont mal, mon cher ami, apres 4 mois de sollicitations on veut me contenter en me donnant 1000 ducats pour ces dames et on renvoye la decision a la majorité de Madame, qui alors decidera elle meme. Je n'ai pu la voire en particulier ni lui parler et je ne puis meme a présent la voire en public, car je l'ai demandé et elle a vue deux fois du monde sans que j'y ai ete apellé. Je vais tenter encore un dernier effort de concert avec l'Amb: de Russie, si cela ne produit rien il faudra que je m'en aille et que j'attende la majorité de Madame pour terminer cette affaire. Toutte la famille Imperiale est a present a la campagne ce qui rend la chose encore plus difficile. Je suis au desespoir de tout ce que j'ai eprouvé et je vois qu'il y a peu de souverains comme ceux que nous avons perdus. »

Lettre à Sophie.
28 *may* 1796.

« Toujours encore Vienne, ma chere Sophie, et voila 4 mois que j'y suis, cependant j'entrevois a present le terme de mon sejour mais helas je n'espere pas reussir à tout terminer et on me parait determiné à renvoyer le tout à la majorité de Madame. Si on persiste je tacherai du moins d'avoir des assurances de Madame et je ferai suivre cette affaire pres d'elle, je n'y ai rien negligé : patience, suite, activité, persecutions, j'y ai tout employé et j'ai supporté tous les desagrements d'apres cela il est affreux de ne pas reussir mieux, mais à l'Impossible nul n'est tenu... Madame est à la campagne à Schœnbrunn c'est a 1/2 h : de chemin mais la elle ne voit personne et par consequent je ne la verrai plus. Que dites-vous de cela, ma chere Sophie et devois-je m'attendre a si peu d'egards. Mais rien ne m'etonne ici, heureusement je sais etre au dessus de ces choses la. »

Le Journal Intime.
Mai.

« *M*[*ardi*] 31. J'envoyai a Schœnbrunn les deux lettres a Madame et a la Cesse de Chanclos. Comme elle etoit sortie je ne pus avoir de reponse. Le Duc de Polignac qui partoit le lende-

main pour les terres que l'Imperatrice lui avoit données en Ukraine me parla avec amertume de la maniere dont Madame l'avoit traité, il en etoit tres affecté et en avoit les larmes aux yeux. Il cherchoit a en deviner la raison. Je ne pus lui dire que cela venoit surement de Me Elizabeth qui ne les aimoit pas, et puis de ce que cet enfant a souvent entendue ses parents causer et se plaindre de qu'ils avoient agis avec les princes sans avoir egard a eux, et sans les consulter, mais elle n'a pas assez de discernement pour separer l'intention du fait et elle les range dans la classe de ceux a qui le Roi, dans son testament pardonne. »

Lettre à Taube.

Vienne ce 1er *Juin* 1796.

« Mon affaire est terminée ici, c'est-à-dire qu'on a refusé de la terminer et qu'on l'a renvoyée à la majorité de Madame, car l'Emp : r qui ne se regarde pas comme tuteur de Madame ne veut pas toucher au depot qui lui appartient et veut, dit-il, le lui rendre [avec] interet. Madame Elle meme a fait une demarche près de l'Emp : mais il n'a voulu lui permettre de disposer que de mille Ducats. A present j'attends seulement un ecrit de Madame qui atteste la reconnaissance de la dette et dans l'automne j'irai voire le Roi son oncle, qui est de droit son tuteur, des que l'Emp : r ne s'en est pas chargé pour qu'il autorise Madame a payer ces femmes. Je suis bien las et bien affligé de tout ce que j'ai eprouvé de desagreable dans cette affaire et tout cela pour ne pas reussir. A present il n'y a plus rien a faire et j'espere avoir la reponse de Madame en 5 ou 6 jours et pouvoir partir. Je n'en serai pas faché, je vous assure. »

Lettre à Taube.

Le 8 *Juin* 1796.

« J'ai obtenu la decision finale de Madame c'est une promesse vague et qui ne donne pas de grandes suretees, mais je n'aurai pas autre chose et il faut bien s'en contenter, j'en suis bien faché, j'ai fait tout ce que j'ai pu, la seule ressource qui me reste est celle de parler au Roi son oncle pour voire si je pourrai obtenir quelque chose par lui. J'atten[drai] jusqu'à l'automne pour faire cette demarche. En attendant il se developpera peut-etre des evenements dont je pourrai profiter. »

Le Journal Intime.

Juin.

« *J*[*eudi*] 9. A 11 h. je montai en voiture et arriva a Melk a 11 h du soir. J'etois bien aise d'avoir quitté Vienne, mais faché et affligé d'avoir si mal réussi. L'insensibilité et le peu de noblesse et de générosité et de justice de leur conduite m'avoit outré. La conduitte de Madame me choquoit et m'affligeoit, la voire et la retrouver bien pour moi auroit été une grande consolation : le contraire m'etoit penible. »

Lettre à Taube.

Biberack ce 15 *Juin* 1796.

« Je vous ai ecrit, mon cher ami, le 8, et je suis parti de Vienne le lendemain, bien aise de quitter un sejour qui m'a ete sous tant de rapports si desagreable, mais fache d'avoir si mal reussi dans mes sollicitations pour ces deux femmes, je n'ai pas meme obtenu de Madame une promesse ou un engagement un peu positif, quoique j'en ai reitere la demande 3 fois et que j'en ai donné la formule. J'avois esperé un moment, que le projet que j'avois annoncé de m'adresser au Roi son oncle feroit effet, car Madame me fit dire alors, par l'Ev: de Nancy les plus jolies choses du monde pour ces dames et me fit assurer qu'elles s'occuperoit des qu'elle en seroit la maitresse de les payer et qu'en attendant elle renouvelleroit acnuellement un don qui equivaut a peu prés aux interets, mais elle me demandoit alors de suspendre touttes mes demarches relatives a cette affaire. J'y consentis mais je demandai que Madame voullut bien m'ecrire ce qu'elle me faisoit dire, et jamais je ne l'ai pu obtenir. Je n'ai obtenu qu'une lettre tres vague, qui m'est ecritte de sa part par l'Ev: de Nancy, et j'attendrai jusqu'a l'automne pour que les evenements me decident oui ou non a aller voire le Roi. Entre nous, mon ami, j'ai bien mauvaise opinion du cœur de Madame, on m'a assuré qu'elle n'etoit pas genée dans sa conduitte et elle a d'ailleurs trop de caractere pour se laisser influencer ou gener a un certain point, mais je crains que tout cela ne vienne d'elle-même, et qu'elle n'ait rien de ses parents, cette idée m'afflige, mais mille circonstances la confirment, je voudrois pouvoir me la dissimuler, mais je ne le puis et je sais qu'elle a discuté le remboursement de ces dames comme un avocat pour tacher de ne pas payer. Cela est indigne, mais n'en parlés pas, mon ami, et tachons de cacher

encore ses defauts jusqu'a ce que nous en soyons bien convaincus. Le Cte de St Priest a ete parfait pour moi dans cette occasion et m'a bien aidé. »

***

Le troisième séjour de Fersen à Francfort fut de plus longue durée ; il s'étend sur une période de quinze mois. C'est pendant ce temps que se poursuivaient ses négociations avec madame Sullivan. Après avoir essayé de l'obliger à prendre une décision, il se voyait peu à peu forcé d'y renoncer.

Le 1er novembre 1796 Gustave IV Adolphe était monté sur le trône de Suède et cet avènement produisit d'importants changements dans l'existence de Fersen. Le jeune Roi rompit avec la diplomatie de son prédécesseur et renouvela son personnel politique. Fersen, à qui le Roi avait montré son attachement lors de sa visite en Suède, savait que le jour où son jeune maître réclamerait ses services, n'était plus très éloigné. Malgré son peu de désir de rentrer en Suède, Fersen était néanmoins décidé à remplir ce qu'il considérait comme son devoir.

La première mission que Gustave IV Adolphe confia à Fersen fut de le représenter au congrès de Rastatt en sa double qualité de duc de Poméranie et garant du traité de Westphalie. Fersen arriva à Rastatt le 15 novembre et s'établit avec beaucoup de magnificence dans un hôtel qu'il avait loué et qui appartenait à la belle-sœur du comte de Metternich.

Mais à peine Fersen s'était-il vu confier cette mission, que les Français entreprenaient une campagne violente pour le discréditer. Ils se référaient surtout à un paragraphe qui prescrivait qu'aucune puissance étrangère ne pouvait participer au Congrès. Mais la campagne visait certainement plus la personne de Fersen que sa mission. De vieux dossiers, on avait exhumé des péchés d'autrefois : il avait quitté son service à l'armée française au moment de la Révolution, il s'était mis à la tête d'un parti de mécontents, il avait préparé la fuite de la famille royale

le 20 Juin 1791, il avait lui-même quitté le pays et son nom figurait sur la liste des émigrés. Mais dans tous les journaux d'Europe, où s'étalaient tous ces arguments, on ajoutait encore un autre, qui semblait capital : il avait été l'amant de Marie-Antoinette. Cette dernière accusation, qu'on n'a à aucun moment trouvée publiquement formulée d'une façon si précise, était sur toutes les lèvres. Peut-être trouvons-nous dans cette accusation tardive la preuve la plus éclatante que les contemporains de Fersen le regardaient comme l'amant de la Reine, et que c'était là un fait établi dont on ne se donnait même plus la peine de discuter la véracité dans les milieux de la cour et de la diplomatie.

Bonaparte arriva à son tour à Rastatt le 25 novembre à 7 heures du soir. Le 26, Fersen envoya son valet pour prendre de ses nouvelles, et le 28 à 9 heures du soir il eut un entretien d'une demie heure avec Bonaparte. Ce fut la seule rencontre entre « un héros de l'ancienne cour et le héros de la République », pour employer l'expression du *Moniteur*. Les circonstances de cette rencontre ainsi que ses conséquences sont connues : Bonaparte refusa de reconnaître l'ambassade suédoise et de traiter avec Fersen. Toutes les tentatives de Fersen d'opposer une courtoisie diplomatique à la mauvaise foi des délégués français et de trouver des défenseurs du caractère légitime de sa mission, échouèrent. Après quatre longs mois, Fersen dut remettre sa mission à M. de Bildt, délégué de la Suède à la Diète de Ratisbonne. Le 29 mars 1798 il se rendit à Carlsruhe, non loin de Rastatt, porteur d'une nouvelle mission que lui avait confiée son roi : d'échanger les contrats de mariage entre le Roi Gustave Adolphe et la reine Frédérique, princesse de Bade.

Le premier contact de Fersen avec la politique mondiale fut une défaite ; sa nouvelle mission n'avait d'autre but que de sauver les apparences. L'ombre de Marie-Antoinette lui avait barré la route.

Lettre à Sophie.

Francfort 28 *juin* 1796.

« Il n'est pas necessaire de vous dire ma chere amie, que j'ai ete bien content de retrouver mes amis ici, j'en ai ete recu à merveille et El. est parfaitte pour moi.

« ..... Je n'ai eu de Madame qu'une assurance vague qu'elle m'a fait donner par l'Ev: de Nancy et par ecrit, il n'a pas ete possible d'obtenir autre chose, et je prevois qu'il me faut encore essayer de terminer cette affaire avec le Roi [1] et d'aller le voir en automne. »

Lettre à Sophie.

5 *juillet* 1796.

« Je voudrois bien comme vous, ma chere Sophie, pouvoir croire que Madame n'a aucune part à l'indecence du refus de la voire en particulier, mais je ne suis que trop persuadé du contraire, et tout ce que je puis faire pour son caractere et ses sentiments c'est de croire qu'elle y a ete engagée par l'embarras de voir un homme auquel elle sent qu'elle a quelques obligations, mais qui sollicite en ce moment une affaire sur laquelle elle ne peut pas decider et dans laquelle elle n'a pas meme voulu faire ce qu'elle pouvoit, c'est à dire de me donner une assurance par écrit et positive de reconnaitre la dette, de l'acquitter des qu'elle seroit en pouvoir de le faire, et de faire payer en attendant un acompte annuel. Ce refus vient d'elle et je n'en puis douter, car elle a traitée avec moi par un tiers qui etoit l'Ev : de Nanci et c'est par lui mais de sa part, que j'ai reçu une assurance tres vague, jamais elle ne m'a repondu a aucune de mes lettres et sa conduite en cette occasion ne lui fait pas honneur. Cela m'afflige beaucoup, mais ne dites rien encore, je crois ne pas devoir publier ses defauts, ils ne seront malheureusement connus que trop tot. »

Lettre à Sophie.

Wilhelmsbad 16 *aout* 1796.

« J'attends a tout moment des nouvelles de mes malles perdues [2], mais je crains bien que si elles ne le sont tout a fait, du moins une

1. Louis XVIII.
2. Pendant le voyage de Vienne à Francfort Fersen avait perdu ses malles.

partie de ce qu'elles contenaient le sera-t-il, je regretterai beaucoup differentes choses, qui etoient d'*Elle* [1] et qui m'etoient precieuses a cause de cela, c'etoient des souvenirs bien chers. »

Lettre à Sophie.

Wilhelmsbad 6 *septembre* 1796.

« ..... l'expression de votre tendre amitié me fait un indiscible [plaisir] et j'en ai besoin, car Dieu sait si jamais je serai heureux que par elle, et si, jamais le plan de bonheur que je m'etois fait se realisera ? Souvent je crois comme vous que non et quoique El : avec qui j'en ai parlé raisonnablement, m'assure le contraire, je crains qu'elle n'ait pas la force ni la resolution de briser des liens volontaires a la verité, mais que la force de l'habitude et des convenances ont consacrés quoiqu'ils lui soyent a present insupportables. Je tache de me familiariser avec l'idee de perdre tout espoir a cet égard, je sens que j'y aurai de la peine, mais je suis si accoutumé aux pertes sensibles à mes affections [2] que je saurai aussi supporter cette derniere, s'il se faut, quelque penible qu'elle puisse m'etre. Vous me demandés ma chere amie, quel parti je prendrai, si je dois renoncer a El :. il n'y a qu'un c'est celui de m'éloigner d'elle, et les evenemens de la Paix et ceux de notre intérieur decideront ma marche interieure et me determineront a servir ou a ne plus vivre que pour moi et mes amis. Mais pour un autre attachement ou pour choisir une femme je doute qu'apres ce que j'ai connu l'envie m'en vienne, vous savés mes principes là-dessus et combien je crains par un lien indissoluble de rendre une autre personne malheureuse, j'en ai tant vu d'exemples que je suis effrayé. »

Lettre à Sophie.

Wilhelmsbad 18 *octobre* 1796.

« Votre dernière du 23 m'est parvenue, ma chere amie, il y a 4 jours, bien obligé de tout ce que vous me dites de tendre et bon pour moi et pour El : Ah, ma chere amie, je crains bien de ne jamais etre heureux et de devoir encore me detacher de l'idee du bonheur que je m'etois formée. J'etois bien triste samedi [3] en

1. Marie-Antoinette. Le 5 octobre il mande à Sophie que ses malles étaient retrouvées.
2. Fersen a d'abord écrit « à mon cœur »,
3. Le 16 octobre, l'anniversaire de la mort de la Reine.

ecrivant a notre ami et je le suis encore, je me rappelle encore plus vivement tout ce que j'ai perdu le 16 de ce mois, et ces regrets ne m'abandonneront jamais. Le passé m'afflige, le present ne me console pas beaucoup, et l'avenir ne semble pas me promettre le bonheur et la tranquillitee interieure que je desirois, tant. Peut etre aussi l'empreinte de tristesse que des souvenirs chers et douloureux me causent, me fait-elle voir tout en noir. Dans tous les cas notre amitié me restera et fera ma seule consolation. »

Lettre à Sophie.
Frankfurt 22 *novembre* 1796.

« ..... Votre lettre, ma Sophie, est bonne et tendre pour moi, mais cela ne m'etonne pas, vous l'avés toujours ete, cui j'ai eu bien de chagrin le 16 et touttes mes chagrins et mes douleurs et mes regrets se sont renouvellées, elles ont ete encore augmentées, s'il se peut, par le manque de consolation et de pouvoir librement en parler à cause de la géne continuelle que nous eprouvons, et comme tout ce qui est triste, se presente toujours a la fois, quand l'esprit y est une fois disposé, toute mon incertitude sur l'avenir et tout ce qu'il m'offre de peu agreable s'est offert a mes idées et ne les a pas embellies. El : me rassure toujours, mais malgré cela j'ai de la peine à l'etre... »

Le Journal Intime.
Février 1797.

« *J*[*eudi*] 9. Un bulletin de Hambourg dit que la majeure partie des diamants de la couronne ont été volés par des gens qui avoient l'intention de les rendre a la famille Royale, qu'après leur mort ils se sont tous disperses afin de pouvoir sortir plus facilement de France et les porter a Louis XVIII et qu'il en a déjà pour 18 millions ; la totalite etoit evalue à 36. Un des diamants, le Dragon, ajant ete mis en gage par le porteur à Hamb. faute d'argent. L'agent de France Adet en eut vent et demanda que l'homme fut arreté comme voleur. Il en fut averti et instruisit 2 gardes du Corps sur la maniere de retirer ce diamant, qui a ete porte au Roi. L'homme a ensuite ete relache. Le ministre de l'emp a porte plainte de ce que M Adet sans être reconnu agissoit comme ministre. »

Lettre à Sophie.
Frankfurt 14 *fevrier* [1797.]

« .... Je suis toujours occupé de l'affaire de mes pauvres vieilles Stegelman et de la faire finir a leur avantage, cela me fait donner au Diable et j'ai deja ecrit des volumes sur tout cela, en attendant je vais commencer a solliciter la remise de 1,000 ducats cette année comme l'année derniere ce qui ne fait même l'interet de leur argent. Je ne pense pas de sangfroid à la barbarie et à l'indignité de ne pas les payer. »

Lettre à Sophie.
21 *février* [1797.]

« ... Je ne crains que ce que ma position exigera de moi, et de ne pouvoir toujours allier, avec cette position, mon sentiment. Et cependant, si ce dernier n'est satisfait je ne puis etre heureux quelque brillant que fut mon sort d'ailleurs ; j'ai trop vecu dans le monde, j'ai trop vu et éprouvé des choses et des chagrins pour ne pas avoir senti que les jouissances du cœur sont les principales, et qu'elles sont les seules qui nous restent et que sans elles il n'est pas de vrai bonheur. Mon ambition est eteinte ou du moins extremement moderée, un caprice, une disgrace pour m'oter des places, l'age ou les infirmités peut me les faire quitter. Qui me consolera alors, qui aura soin de moi, si un sentiment mutuel ne remplace et ne tient lieu de tout. Voilà les tristes reflections, que je fais, malgré cela je saurai faire ce qu il faudra ma chere amie, meme des sacrifices, mais je sens combien ils seront penibles. »

Lettre à Sophie.
21 *mars* 1797.

« Vous aurez sans doute cru, comme moi, ma chere Sophie, que j'etois oubliee a Paris. Eh, bien, nous nous sommes trompés, car mon nom est dans toutes les feuilles de Paris comme etant chargé de suivre ici les interest et affaires contre la republique et de travailler de concert avec les Anglois, on parle de courriers que je reçois et que j'envoye etc. etc. je suis charmé qu'on me croit constant dans mes principes, mais j'aimerois mieux qu'on ne parlât pas de moi. »

Le Journal Intime.

Mars.

« *L*[*undi*] 6. J'ecrivis encore a Madame, à M^me^ de Chanclos au baron Thugut pr mes : s Stegelman et Korff et pour Goguelat. »

Le Journal Intime.

Mai.

« *M*[*ardi*] 23. Une lettre de Taube qui me mande qu'il doit partir a la fin du mois pour l'Allemagne chargé d'une commission du Roi qu'il ne peut pas encore me dire que tout le monde doit l'ignorer et qu'il faut qu'il prenne pour prétexte qu'il a une commission pour moi.

« Il m'est impossible d'imaginer de quoi Taube est chargé si ce n'est de choisir une femme pour le Roi, de voir quelque princesse et d'en rendre compte. L'idee m'est meme venue que le Roi avoit peut etre des vues sur *Madame* a Vienne, car je n'imagine pas qu'il veuille jouer un role dans la politique du moment ; cela est impossible, du moins directement. »

Lettre à Sophie.

[*Juin* 1797.]

« ... Mon cœur etoit deja emu par le souvenir de ce même jour il y a 6 ans, ou j'étois au comble du bonheur et où touttes mes sensations etoient satisfaittes, helas ce songe ne fut pas long et depuis je n'ai pas ete heureux. »

Le Journal Intime.

Juin.

« *M*[*ardi*] 20. ... Je ne cessai de penser que c'etoit l'anniversaire d'un jour bien mémorable pour moi et où j'étais bien heureux par ma position et mes esperances. Quels changements depuis et qui auroit pu prevoir dans 6 années tant de bouleversements. »

Le Journal Intime.

Octobre.

« *L*[*undi*] 2. Voici l'article sur moi qui etoit au mois de Sept. dans une gazette angloise [1]. *Des lettres de Stockholm disent les papiers de Paris annoncent un fait tres important. Le Cte de Fersen qui favorisa si loyalement le voyage de Louis XVI a Varennes et obtint lui meme des passeports a ete nommé par S : M : Suedoise depute au congres de paix pour l'Empire. Ce ministre plenipot:re qui n'est pas un partisan tres decide des republiques est deja a Franckfurt* (and obtained passports himself — who is not a very decided partisan of Republics). Je ne fus pas faché de cet article.

« *V*[*endredi*] 6. A pareil jour il y a 8 ans je n'etois pas si tranquille, jamais je ne l'oublierai.

« *L*[*undi*] 3. C'etoit une triste anniversaire et je fus tres affecte de mes souvenirs et de mes regrets. Tout ce que cette infortunee Reine a du souffrir ne pouvoit me sortir de l'idée. »

Le Journal Intime.

Novembre.

« *J*[*eudi*] 30. Le Baron d'Edelsheim avoit ete voir la veille Buonaparte, qui lui parla encore de moi, et lui a dit, qu'il etoit impossible et que ce seroit manquer au directoire que de traiter que j'avois servi en France et que j'y avois ete a la tete du parti le plus violent contre la revolution. Le Baron à qui j'en avois parlé hier repondit, qu'il savoit effectivement que j'avois ete au service mais qu'il croyoit avoir entendu que j'avois ete reformé et quitté le service en 89 ou 90. Buonaparte lui dit qu'il ne savoit pas tout, que j'avois couché avec la Reine. Edelsheim repondit en riant qu'il avoit cru que les époques de l'histoire ancienne etoient oubliées. Buonaparte repeta ce qu'il avoit deja dit ajoutant que j'avois toujours agi contre la république et qu'on ne pouvoit traiter avec moi... »

1. L'article a comme toutes les appendices été détaché du *Journal Intime.*

Lettre à Taube.
13 *décembre* 1797.

« . . J'ai été si loin, mon ami, de montrer de l'humeur aux républicains, que vous verrez par mes depeches que j'ai cru devoir leur faire la premiere visite, et que j'ai decidé d'exemple les autres ministres, mais les françois sont extremement fiers et froids envers nous autres Suedois aucun excepté Bonnier et son secrétaire ne m'a rendu ma visite, ni à Bildt et hier Treilhard étoit venu dans la loge de M. Metternich qui est a coté de la mienne, j'ai fait ce que j'ai pu pour engager la conversation avec lui, mais cela a ete impossible, il est vrai qu'il avoit l'air d'être extrêmement embarrassé, malgré cela j'ai cru dans l'ignorance ou j'etois des relations du Roi avec la Republique devoir leur montrer de la prevenance, et je continuerai de même quoiqu'il puisse m'en couter et en me mettant au dessus des petits desagrements particuliers puisque le malheur veut qu'on soit forcé de traiter avec ces gens la, il faut bien en prendre son parti et leur passer bien des choses, d'ailleurs la necessité n'a pas de loix — je me suis trompé sur le sens du discours de M. Buon[aparte] il n'etait relative qu'a l'envoi d'un ministre a Paris dans le cas ou le Roi s'y decideroit, il faut etre bien republicain pour avoir pu imaginer que je puisse jamais etre employé dans ce foyer de tous les crimes. »

Le Journal Intime.
Janvier 1798.

« *S*[*amedi*] 6... Les gazettes angloises *The Times* du 18, 19 et 20 parloient de moi et de Buonaparte, tout y etoit inexact il y avoit cependant du vrai dans ma conversation avec lui, mais on parloit de moi et de l'infortunée Reine, ce qui me choqua. »

Mars.

« *S*[*amedi*] 24. Le Cte Coblenz reçut le present de la republique pr la paix de Campio Formio, c'etoit une montre et une chaine en diamants, qui pouvoit valoir 30 a 25000 fl., il y a un solitaire dans la chaine, qui est tres beau, mais le tout est monté sans gout, et je ne sais mais je me trouverois toujours embarrassé d'avoir un present d'eux ; il me sembleroit toujours porter les dépouilles de quelqu'un. »

***

Axel Fersen resta à Carlsruhe près d'une année. C'est de nouveau une période morte. Ses pensées tournaient toujours autour du Congrès de Rastatt, et il rencontrait fréquemment les différents ministres qui y participaient, de temps en temps il y allait lui même. Il fit aussi quelques voyages à Francfort pour voir madame Sullivan, mais seulement pour constater sa coquetterie avec d'autres hommes. Les sentiments de Fersen pour elle se refroidissaient de plus en plus. Lorsqu'il quitta Carlsruhe pour aller à Carlsbad, accompagnant Sophie et Taube, qui s'y rendaient pour soigner la santé de celui-ci, la rupture définitive, due à un hasard, se produisit : le vieux Simolin qui était dans toutes les confidences, avait commis l'erreur, en envoyant les lettres de madame Sullivan, d'expédier à Craufurd une lettre destinée à Fersen. Mais cette rupture ne fit que confirmer un état de fait déjà existant.

La dernière étape dans les pérégrinations de Fersen, fut ce séjour à Carlsbad où il passa quelques semaines heureuses avec Taube et Sophie. Ici un deuil cruel frappa Axel et sa sœur : la mort de Taube, le 15 août 1799.

Le frère et la sœur pour qui tous les liens sacrés, volontairement noués, étaient maintenant brisés, se sentaient encore plus unis dans la douleur. Après les funérailles de Taube, ils quittèrent Carlsbad le 19 août 1799 et s'apprêtaient à rentrer en Suède, où commencerait enfin la carrière glorieuse de Fersen.

Les notes sur Marie-Antoinette que Fersen fait pendant ces années et celles qui suivent, sont très rares. Il avait l'occasion de parler de ses souvenirs avec Sophie, dont il ne fut guère séparé, ce qui explique en partie ses peu de confidences au Journal.

Le Journal Intime.
Avril 1798.

« *J*[*eudi*] 5. Toutte la famille du Marg : fit ses devotions. Je dinai a la tour a 1 h. il n'y eut pas a souper. Je fus a 10 h : a l'eglise.

C'etoit a la chapelle de la cour, elle me rapella en entrant celle de Versailles et j'eprouvai un sentiment de souvenirs et de regrets douloureux. Elle est plus petitte, mais c'est la meme forme et meme arrangement de tribune vitrée, et des bas cotés, on y entre de meme. J'etois placé de meme dans une travée et du même coté. Tout cela m'affecta beaucoup. »

Juin.

« *M[ardi]* 19. Je ne fis toutte la journée que me rappeller ce meme jour il y avoit 7 ans, c'etoit la veille du depart, a touttes les heures je pensois a ce que j'avois fais alors. Heureusement j'avois retrouvé des nottes sur cela. Or quelle difference de position, j'etois l'ami et le confident de 3 souverains, a la tete d'une grande entreprise, elle a manquée et ces trois princes ne sont plus.

« *M[ercredi]* 20. Je ne fis que penser toutte la journée a pareil jour il y avoit 7 ans. C'etoit celui du depart et j'avois heureusement retrouvé des notes sur tout le mois de Juin. »

Octobre.

« *V[endredi]* 5. Je me rapellai bien vivement de ce jour il y avoit 9 ans et de toutes nos angoisses a Versailles, que n'est on parti et on auroit tout sauvé.

« *M[ardi]* 16. Ce jour est un jour de devotion pour moi et je ne puis jamais oublier tout ce que j'ai perdu ; mes regrets dureront autant que moi. »

Juin 1799.

« *J[eudi]* 20. Je ne cessai de penser a cette journee il y a 9 ans et combien j'etois occupé pour leur depart. J'en esperois un meilleur succés. »

Novembre 1800 [1].

« *S[amedi]* 1er. C'étoit le jour de naissance du Roi. Je fus a 9 h : du mat : a Drottningholm et revins a 5 h : pour l'opera, on donnoit Oedipe..... L'opera me fit plaisir, la musique quoique mal rendue ainsi que la piece etoit toujours et me procuroit de tristes souvenirs. »

1. Ecrit après le retour en Suède.

***

Les souvenirs de Marie-Antoinette, de Versailles et de sa vie en France, reviennent de temps à autre. Lorsqu'en 1801 il séjournait en Italie, en compagnie de Sophie, il alla pour quelques jours à Parme, où Marie-Amélie, la sœur de Marie-Antoinette, le reçut avec une bienveillante cordialité.

Décembre 1801.

« *J[eudi]* 17. L'infant nous avoit donné ce jour la pour nous etre presenté à Colorne et nous avoit fait inviter a diner... La Duchesse etoit encore fort bien, un beau port et l'air tres noble, son teint etoit meme mieux et plus beau depuis qu'elle ne court plus tant à cheval. Elle avoit adoptée un costume de vieille, une redingotte de drap brun, et un grand bonnet, des mitaines et les pieds dans des bottines de drap au travers desquels on voyait qu'elle les avoit fort beaux. Tous deux me comblerent de bontés et de politesses, me parlerent de ce j'avois fait pour leur famille. La Duchesse surtout m'en temoigna toutte sa reconnoissance elle fut extremement polie et aimable pour ma sœur.

« *V[endredi]* 18. Madame l'Infante envoya et m'ecrivit ensuite pour m'offrir tous les soins et tous les secours dont ma sœur pourroit avoir besoin et me repetoit combien elle me seroit eternellement reconnoissante de tout ce que j'avois fait pour sa sœur. Sa lettre etoit des plus aimables.

« *D[imanche]* 27. Mme l'Infante qui avoit scue que nous n'avions pas de loge, nous en envoya la clef d'une et m'ecrivit un billet charmant.

« *M[ercredi]* 30. L'Infante vint le matin en ville et nous permit de la voir. Nous y fumes à 1 heure et restames jusqu'à 2 1/2 h :. Elle fut tres aimable elle me promit de m'envoyer *Irma*, ecrit disoit-on, par Madame et qui etoit l'histoire de sa captivité. »

Janvier 1802.

« *Ven[dredi]* 22. La Duchesse ne cessoit de nous combler de bontés et surtout moi, elle m'écrivoit sans cesse pour avoir des nouvelles de ma sœur et toujours elle me repetoit l'assurance de sa reconnoissance pour *tout ce que j'avois fait pour sa pauvre sœur* c'etoit son expression. »

Février.

« *S[amedi]* 20. Je fus a 11 heures chés M^me^ l'Infante, qui causa tres confidentiellement et amicalement avec moi. »

Décembre.

« *M[ardi]* 28. Nous partimes à 8 h : du matin de Flamb : et arrivames a 4 1/2 h : du soir à Itzehoe. Je fus voir M^me^ de Korff, j'y eus grand plaisir, elle me reçut a merveille. J'avois eu la precaution de reparer d'avance mes torts envers elle car il y avoit longtemps que je ne lui avois ecrit. Elle etoit assés bien logé, cependant j'éprouvai un sentiment de peine quand je pensois à ce qu'elle avoit perdu et comment. »

En 1804 un événement exceptionnel rappela à Fersen sa jeunesse et ses relations d'autrefois : la rencontre avec Louis XVIII et le duc d'Angoulême, qui traversaient la Suède et en l'honneur desquels Fersen, maintenant chancelier du Royaume, offrit un diner splendide à Kalmar.

Octobre 1804.

« *S[amedi]* 13. Je partis [de Morlunda] a 7 h : et arrivai à Calmar a 5 1/2 h... Le Duc de Pienne a qui j'avois ecrit pour voir Louis XVIII vint me dire de venir d'abord, j'y allai en habit de voyage. J'y trouvai Monsieur et le Duc d'Angouleme. Ils me sauterent tous au col et notre entrevue fut tres touchante, ils me comblèrent d'amitie depuis 1791 je ne les avois pas vus. Je fus charme de revoir le chevalier de Puisegur, il etoit avec M. le Duc de Pienne avec le Roi, et un jeune Cte de Vasé, fils de celui que j'avois connu, avec le Duc d'Angoulême. »

Novembre.

« *V[endredi]* 2. Il n'étoit question partout que de mon soupé de la veille de l'ordre et de la magnificence qui y avoient regnée, il ne le meritoit cependant pas, mais il etoit heureux pour moi que tout le monde n'avoient pas vu ou avoient oublié l'ancienne France. »

Un an plus tard il rencontra à Dresde la princesse de Tarente. Il note :

Avril 1805.

« *L[undi]* 24. Je fus voir la Princesse Tarente qui passoit ici avec le Cte de Golovin et sa femme pour retourner en Russie. Sa vue nous procura a tous deux une vive sensation de plaisir et de peine par les souvenirs penibles et chers que nous eumes. »

Quelques semaines plutôt il avait noté :

Juin.

« *M[ardi]* 2. Je fus ... et à l'opera... La salle étoit mal eclairée, et l'emplacement du parterre trop petit. — L'opéra alla bien, malgre l'envie et la jalousie de tous ceux qui deprisoient le spectacle francois pour proteger le suedois, mais quelle difference de la Didon de Paris. Heureusement il n'y avoit la personne pour en faire comparaison. Que de souvenirs et de regrets affligeants pour mon cœur ce spectacle ne me rapelloit-il pas ? »

N'est-ce pas presque symbolique qu'une des dernières notes qu'on trouve dans le *Journal Intime* et qui ait trait à Marie-Antoinette, évoque cet air que lui chantait la Reine et que vient lui rappeler l'audition d'un opéra :

« Ah, que je fus bien inspirée
Quand je vous reçus dans ma cour ».

CHAPITRE VIII

FERSEN ÉTAIT-IL L'AMANT DE MARIE-ANTOINETTE ?

Cette question a été agitée pendant près d'un siècle et demi et n'a jamais cessé d'intriguer. Il est étonnant que les auteurs qui se sont attaqués au problème pour essayer de lui donner une solution satisfaisante soient si peu nombreux, mais on peut l'expliquer, en ce qui concerne les historiens français, par le fait que les témoignages contemporains qu'ils possèdent à ce sujet, sont vraiment insuffisants. En ce qui concerne les historiens suédois, ils n'ont pas crû possible de découvrir la vérité, puisqu'il était de notoriété publique en Suède que les lettres de Marie-Antoinette à Fersen avaient été brûlées et, d'autre part, les archives de la famille Fersen n'ont été accessibles aux historiens que depuis très peu de temps. Les quelques publications qui prennent nettement position dans cette question sont ou bien de véritables pamphlets ou bien des récits romanesques, deux genres littéraires que nous pouvons laisser de côté.

Il y a par contre des auteurs qui se sont basés sur des document authentiques, surtout M. Paul Gaulot dans l'*Ami de la Reine*. Mais si ces récits tout à fait honorables sont véridiques et exacts, ils n'apportent pourtant rien de nouveau, puisque leurs auteurs ont tous puisé dans le recueil important de lettres inédites qu'avait publié M. Klinckowström, *Le comte de Fersen et la Cour de France*, ouvrage auquel tous ceux qui veulent étudier les

relations de Fersen et de Marie-Antoinette doivent en premier lieu avoir recours.

Aucun de ces ouvrages n'a la prétention d'être une étude critique et scientifique, aucun ne cherche à aller au-delà de ce qui est déjà connu ou établi. Aucun n'ose même aborder la question de face et se demander si la Reine s'était « abaissée » jusqu'à entretenir des relations intimes avec le gentilhomme suédois. Tous représentent Fersen comme un prétendant malheureux à l'amour de la Reine de France ; et Marie-Antoinette acceptant cet amour comme un hommage précieux parce qu'elle l'avait mis à l'épreuve et l'avait trouvé profond et sincère. Enfin ces récits des relations de Fersen et Marie-Antoinette qui ne sont pas toujours sans intérêt, doivent plutôt être considérés comme des ouvrages de vulgarisation mais n'ont que peu de valeur comme documents historiques.

Une étude scientifique d'ensemble sur ce sujet n'existe pas. A plusieurs reprises dans le siècle passé aussi bien qu'au vingtième siècle, des auteurs l'ont abordé, au cours d'une étude consacrée à un sujet voisin. Nous allons brièvement examiner les conclusions de quelques uns de ces auteurs qui ont, eux, la prétention d'avoir employé des méthodes scientifiques.

En 1844, M. Eugène Bimbenet, greffier en chef aux archives de la cour royale d'Orléans, publia dans un volume, intitulé *Fuite de Louis XVI à Varennes* « les réquisitions et autres documents concernant la fuite de Varennes », qu'il avait découverts dans les archives de la Cour d'Orléans. Cet important ouvrage a connu plusieurs éditions. Celle dont nous nous sommes servi date de 1866.

Nous nous sommes précédemment référé à cet ouvrage, en publiant dans le chapitre IV les lettres à Fersen d'une dame « inconnue » que nous avons réussi à identifier comme étant M^me^ de Saint-Priest. Si nous revenons encore une fois à ces fameuses lettres, c'est parce qu'elles constituent le point de départ de l'étude de M. Bimbenet sur les relations de Fersen et de Marie-Antoinette. Cet auteur est en effet un des rares qui aient nettement pris position

dans cette question et qui aient apporté des semblants de preuves. Mais nous allons lui donner la parole.

Dans sa préface, M. Bimbenet indique que son principe, en composant son ouvrage, a été le conseil de Montaigne : « nous en bastirons un corps entier, sans fournir du nostre que la liaison, comme la souldure d'un autre métal ». Il aborde ensuite le sujet qui nous intéresse. Nous citons quelques extraits de ce long passage :

« Après avoir indiqué l'origine et la nature des éléments de cette publication, et décrit notre programme, nous n'aurions rien à ajouter, si quelques-uns de ces éléments ne soumettaient notre conscience à une pénible préoccupation.

« Parmi les pièces que nous avons éditées et qui vont l'être de nouveau et en plus grand nombre, se trouvent six lettres adressées de l'Angleterre à M. le comte de Fersen, colonel propriétaire du régiment Royal-Suédois, par une dame attachée au service d'une princesse, dont le nom n'est pas prononcé, qu'il est inutile de rechercher, et qu'elle suivait dans l'émigration.

« Ces lettres nous apprennent qu'à la cour du Roi d'Angleterre, comme dans les cercles de la noblesse française on pensait que le dévoument de ce noble et brillant étranger s'adressait plus à la femme jeune et belle qu'à la Reine outragée et menacée, et qu'à la dignité de la royauté avilie.

« Et nous avons entendu émettre cette opinion : que nous n'aurions dû comprendre ce document dans le nombre de ceux que nous avons publiés et que nous publierons.

« Prenant en grande considération cette observation, nous nous sommes posé les deux questions suivantes :

« Des pièces appartenant à une collection peuvent-elles en être distraites par celui qui retrace un événement historique, lorsque toutes, par leur cohésion et le secours mutuel qu'elles se prêtent, forment un tout indivisible, et sont le seul et unique témoignage de cet événement ?

« L'écrivain dans ce cas, a-t-il le droit de prendre telle partie de cette collection et de délaisser telle autre ?

« Si on pouvait admettre une semblable proposition, les

conséquences en seraient telles qu'on ne saurait plus sur quoi compter, et que l'inconnu résulterait des travaux eux-mêmes entrepris pour le faire cesser.

« Les lettres dont il s'agit ici [1] entrent dans l'économie de la procédure suivie contre ce qu'on appelait *les fauteurs de la fuite du Roi à Varennes* : elles entrent dans l'économie du récit, en s'unissant à toutes les autres pièces, par la connaissance qu'elles donnent des préparatifs de cette fuite ; elles sont un précieux enseignement des mœurs dans les hautes régions sociales, au moment où la révolution de 1789 a éclaté ; elles ne peuvent rester dans l'ombre.

« Et cependant, loin de nous de nous associer à la légèreté et à l'inexplicable insouciance qui ont présidé à la production de la grave imputation que ces lettres contiennent, exprimée d'ailleurs dans la forme d'une pure supposition et dans les termes les plus vagues.

« N'est-il pas tout naturel de penser que M. de Fersen, appartenant à la plus haute aristocratie de sa nation, ait considéré comme un devoir de concourir à l'abaissement du parti révolutionnaire, de soutenir de tout son pouvoir le principe monarchique ; qu'il ait cédé au mouvement d'une noble compassion que devaient lui inspirer les humiliations dont la famille royale était abreuvée et les dangers dont elle était menacée, sans qu'il soit besoin de croire à une passion partagée, dont il n'est resté aucune trace au milieu des nombreuses calomnies accumulées pour égarer le sentiment public, et le soulever contre l'auguste princesse dont le supplice est une tache que ni les regrets, ni les tardifs hommages, ni la gloire elle-même d'un grand peuple, ne parviendront jamais à affacer ?

« Et d'ailleurs nous sommes heureux de mettre le remède à côté du mal.

« On a joint à côté de la procedure une lettre saisie au domicile de M. de Fersen, manifestement écrite par la Reine à ce dernier.

« Cette lettre est ainsi conçue :

« Je vous ai assés tourmenté, mon frere, pour que je vous

1. Voir chap. IV.

remercie, au moins une fois. Je vous dois des thrésors et encore plus de reconnaissance car ses peaux tant souhaités ne pouvaient pas arriver plus à propos, puisque bien heureusement me voila près de mon départ. Je suis ravie. je vous l'avoue, d'égayer et de changer un peu mon exil. Je part avec mon pére le 26 d'ici. Si vous êtes un peu aimable et exact, je pourai avoir de vos nouvélles ce jourlà, en ayant la petite attention de mettre votre lettre à la poste *le mercredi* le 22 des 10 h. du matin, ou la veille au soir pour le plus surt ou chez moi la veille au soir. Ma fille et mon petit Raoul, le plus beau des enfants, me précédent de quelques jours et me quittent samedi 18, ce qui me laissera toute une semaine bien désolée et triste. J'avoue que je serais désolée si quelques obstacles de goutte ou je ne sais quoi allait me retenir encore ici ; je suis si aise d'en partir que je craint toujours les incidents de travérsse. Nous aurons ici pour survivancier de notre maison et M. d'Angivilliers et sa femme ; Bombilis et ses sœurs nous fonts une vraie ressource. Voila à peu près toutes nos nouvelles ; on en débite plus à Paris de la Suisse qu'il n'en existe à beaucoup près ; il y a plus souvent à rire et à hausser les épaules qu'à écrire et se tourmenter. Bon jour, mon frère ; faite que dans mon déplacement j'aye souvent de vos nouvelles ; vous savés combien elles sont nécessaires à ma tendre amitié.

Votre nièce vous dis mille choses.

Et mille graces des peaux. Mon père vous fait mille amitiés, et comme Lev... nous a quittés, je ne vous dis rien pour lui ».

« Si on donne une attention soutenue » — c'est encore M. Bimbenet qui parle — « à cette lettre dont nous avons conservé l'ortographe, et que nous donnons en facsimile aux pièces justificatives, on remarque, qu'elle est écrite dans des expressions convenues à l'avance [1] et qu'elle

1. Note de M. Bimbenet :
Le mot *peaux* nous semble se rapprocher du mot *voitures*, et le mot *goutte* s'appliquer tout simplement a la maladie de cette nature, dont *Monsieur* était déjà gravement atteint. Le voyage de ce prince devant avoir lieu en même temps que celui du Roi, il est certain, que si le premier n'avait pu partir en même temps que le second, le départ du Roi aurait singulièrement pû le compromettre et avoir des conséquences très-sérieuses et très-rédoutables pour lui. Il aurait fallu, dans ce cas, attendre ; et attendre c'était, à ce moment, renoncer à la fuitte.

révèle encore le 17, une grande hésitation dans le mode que l'on devait adopter pour quitter le château des Tuileries et Paris. Elle reproduit un premier mode de départ révélé dans une dénonciation qui sera rapportée dans le cours du récit.

« Elle est bien de la Reine ; le jour fixé de ce départ, cette joie ressentie d'échapper enfin de la captivité qui était imposée à la famille royale, aux dangers qui la menaçaient ; cette crainte des obstacles etc. etc...

« Mais à un aspect plus élevé cette lettre est un éclatant démenti donné aux calomnieuses et trop légères appréciations de motifs qui ont déterminé M. de Fersen à se dévouer pour la famille royale.

« Certes, le ton général qu'on doit y remarquer est exclusif de toute idée de relations dépassant les limites d'une tendre affection et d'une vive reconnaissance, récompense bien méritée du sacrifice que M. de Fersen faisait alors de sa liberté, et peut-être de sa vie, pour sauver la famille royale.

« La qualification de frère, donnée à M. de Fersen, celle de père donnée au Roi, celle de nièce acceptée par Madame Royale, comme si en effet M. de Fersen était le frère de sa mère, tout respire dans ce billet les sentiments les plus purs et les plus élevés, et attestent qu'ils étaient les seuls qui existassent dans le cœur de celle qui l'a tracé.

« Ces sentiments sont attestés non moins éloquemment par ces mots : « Je vous ai assés tourmenté pour que je vous remercie *au moins une fois* ; je vous dois des *thrésors et encore plus de reconnaissance* ».

« Nous n'ajouterons rien que cette seule observation : si les directeurs de la procédure suivie à l'occasion de la fuite du Roi ont, comme il n'est que trop permis de penser, réuni cette lettre aux pièces qu'ils ont accumulées pour ajouter une diffamation à tous les reproches qu'ils adres-

saient à leur noble victime, ils se sont bien étrangement trompés. On est heureux de retourner contre un injuste agresseur l'arme dont il se sert. »

M. Bimbenet a néanmoins laissé le champ libre à l'imagination. La lettre à Fersen qu'il reproduit est pourvue de commentaires vraiment singuliers, et c'est sur cette unique lettre qu'il se base pour s'indigner des bruits qui faisaient de Fersen l'amant de Marie-Antoinette et pour affirmer que leurs relations étaient celles entre frère et sœur. Nous admettons bien volontiers que M. Bimbenet a été de bonne foi et nous savons qu'il n'a rien fait pour étouffer des documents contraires à sa thèse.

Mais, enfin, nous savons qu'il s'est trompé. Cette lettre sur laquelle repose en grande partie sa thèse n'est pas de Marie-Antoinette. S'il avait connu l'écriture de la Reine, il n'aurait même pas osé hasarder une telle affirmation. Il y a pourtant des preuves plus péremptoires que celles faites par la négative. Nous savons qui a écrit cette lettre : c'est la fille du baron de Breteuil, M^me^ de Matignon. Voici comment nous sommes parvenue à connaître l'auteur.

Certaine que la lettre n'était pas de Marie-Antoinette nous en avons comparé l'écriture avec des lettres de son frère, de ses sœurs et de ses beaux-frères, mais sans résultat. Or, dans une lettre que Fersen écrivit à sa sœur en 1798 pour la prier de rendre visite à M^me^ de Matignon, au cours d'un séjour à Hambourg, il dit en parlant de M^me^ de Matignon que « nous nous appelons frère et sœur ». Nous souvenant de cette phrase, nous avons comparé la lettre reproduite par M. Bimbenet avec les lettres de M^me^ de Matignon qui se trouvent à la collection des autographes de Stafsund : l'écriture est la même. Le « M » avec lequel elle signe la lettre se retrouve dans plusieurs autres lettres de sa main ; la seule qu'elle ait signée de son nom fut écrite à Sophie en 1811, après la mort de Fersen. D'autres faits concourent à confirmer notre thèse. A l'époque précitée, Breteuil se rendit en effet en Suisse, M^me^ de Matignon avait bien une fille et un fils et la reconnaissance du baron de Breteuil et de sa fille envers Fersen était toute naturelle puisque celui-ci avait secouru le baron de son mieux :

les livres de compte de Fersen montrent qu'il avait acheté les bibliothèques du baron et d'après des documents qui se trouvent aux archives de Stafsund, Fersen aurait fait un achat fictif de propriétés appartenant au baron et situées à San Domingo. A l'époque en question, Fersen avait également envoyé des peaux à M^me^ de Matignon. Dans son livre de correspondance, il a noté : « Envoyé les peaux », note que nous donnons en facsimile.

Le seul document sur lequel s'appuie M. Bimbenet pour établir sa thèse selon laquelle Fersen n'aurait pas été l'amant de Marie-Antoinette est ainsi réduit à néant.

Un autre auteur, M. A. Geffroy, s'est occupé de la question. Il publia dans les *Annales Reale Accademie dei Lincei* des années 1878-79 un Mémoire sur *Marie-Antoinette et Fersen* qui n'est en somme qu'une analyse de l'ouvrage précité de M. Klinckowström, mais que nous estimons néanmoins utile d'examiner ici.

Tous ceux qui connaissent le recueil de lettres publié par M. Klinckowström, savent que les lettres de Marie-Antoinette et de Fersen contiennent des suppressions aux endroits où l'on a droit de supposer que des passages personnels ont figuré. Depuis la publication de l'ouvrage, l'on s'est demandé ce qui a bien pu figurer à la place des suppressions, d'autant plus que l'on sait que ces lettres n'existent plus. Le baron Axel Klinckowström, l'actuel possesseur du *Journal Intime* et de la correspondance de Fersen, savant, naturaliste et écrivain connu, nous a raconté qu'il a vu ses lettres, et, qu'à ce moment, certains passages y étaient biffés et que l'on croyait dans la famille que ces ratures étaient dues à Fersen lui-même. Le baron ajouta qu'il ignore si cette supposition correspond à la vérité. Devenu possesseur de ces précieux documents, le baron Klinckowström voulut en prendre connaissance et ce d'autant plus qu'il croyait possible de révéler les suppressions par un procédé chimique. Mais après la mort de son père il ne trouva pas les lettres et l'enveloppe qui les avait contenues était vide. L'actuel possesseur déclare qu'il croit que son père les a brûlées, parce qu'il craignait que son fils ou d'autres ne réussissent à développer les passages biffés

et à reconstruire le texte original. Dans la famille, on estime que, puisque des passages entiers ont été supprimés — ce sont les paroles mêmes du baron Klinckowström — et que c'est Fersen qui les a supprimés, ils devaient être compromettants à tel point qu'il n'a pas osé les publier et s'ils étaient vraiment si compromettants, ils ne pouvaient guère cacher d'autre secret que celui des relations intimes entre Marie-Antoinette et Fersen et que Fersen n'a pas voulu livrer ce secret à la postérité.

M. Geffroy a pourtant une manière à lui d'interprêter ces suppressions. Il dit que M. Arneth a démontré que Fersen avait une fois dans une de ses lettres biffé la phrase « rassurer M. Mercy » qui figure dans une copie de cette lettre que Fersen envoya à Vienne. Pourquoi les autres ratures ne se rapporteraient-elles point à des questions politiques, demande Geffroy ?

Voici quelques passages de son Mémoire :

« On a dit, même dans son vivant, que pendant ses brillantes années elle avait trahi ses plus simples devoirs, et le nom de Fersen a pris place dans la même chronique scandaleuse où le nom de la reine était compromis ».

Il continue :

« Un certain nombre des lettres que Fersen a reçues et déchiffrées ont des séries de lignes entièrement effacées à l'encre, et l'éditeur en les imprimant, a remplacé ces lignes par des points. Que devons-nous penser de ces mutilations et de toute cette correspondance ? Dans quel intérêt Fersen a-t-il effacé certains passages des lettres écrites par la reine ? »

« Malheureusement », poursuit-il, « les témoignages mutilés et par-là rendus équivoques ne justifieront pas du moins les plus cruelles accusations élevées contre Marie-Antoinette. Loin de là : ils expliquent le dévouement de Fersen, chevaleresque et sincère ; on peut y distinguer les vestiges de premières et jeunes impressions ayant préparé pour le temps de malheur, un sentiment de pitié enthousiaste et active ; mais ils n'offrent nulle part, dans ce que nous en pouvons lire, la preuve que ce sentiment ait jamais cessé d'être respectueux. »

Nous ferons une première objection : pourquoi Fersen et Marie-Antoinette auraient-ils placé leurs communications politiques les plus secrètes à la fin des lettres, là où l'on trouve habituellement les phrases d'adieu ? Dans le chapître V, nous avons déjà présenté les parties essentielles de la correspondance politique de la Reine et de Fersen qui dès le commencement à la fin est empreinte de la franchise la plus absolue et de la confiance la plus sincère. Qu'auraient-ils pu se confier de plus secret que ce qui se trouve dans ces lettres, quelles indiscrétions politiques auraient-ils pu commettre ? Et pourquoi les auraient-ils placées autour des phrases d'adieu ? Non, il est certain que les passages supprimés contenaient des paroles intimes que quelqu'un — qui, nous n'en savons rien avec certitude — a jugé inopportun de livrer à la publicité.

Nous avons également une seconde objection : Comment Geffroy peut-il savoir que c'est Fersen qui a fait les suppressions ? Ce n'est de sa part qu'une simple supposition qui, il est vrai, est partagée par la famille de Fersen et qui pourrait encore s'appuyer sur le fait que ces suppressions sont faites d'une manière qui ressemble étrangement à celle de Fersen lorsqu'il effaçait des passages dans ces lettres ou son *Journal Intime* pour le refaire ensuite. Mais, enfin, ceci ne constitue pas une preuve. D'après ce que nous savons du caractère de Fersen, nous inclinerions plutôt vers la thèse contraire, c'est-à-dire que Fersen n'est pas l'auteur des suppressions. Il avait généralement le courage de ses actes et de ses opinions et ne craignait pas la critique. Nous savons d'ailleurs par le *Journal Intime* qu'il se souciait peu de savoir que l'Europe le regardait comme l'amant de Marie-Antoinette. Mais, enfin, aucune des thèses ne peut s'appuyer sur des preuves. Quel que soit l'auteur des suppressions — Fersen ou un autre — il n'en demeure pas moins qu'elles constituent une des preuves les plus éclatantes de l'intimité des relations entre Fersen et Marie-Antoinette.

Un fait qui parlerait en faveur de notre thèse est que les suppressions n'ont été faites que dans les papiers qui se trouvent à Stafsund — chez les descendants de sa sœur Hedda — et qu'il n'y a pas de suppressions dans ceux qui

se trouvent ches les descendants de la sœur Sophie, dans la famille Piper. Ses lettres à Sophie ne contiennent certainement pas des choses compromettantes au sujet de Marie-Antoinette, mais enfin il y existe des passages assez révélateurs pour que Fersen eût dû les juger dignes d'être effacés, si son intention eût été de dissimuler à la postérité le caractère de ses relations avec la Reine. Il est vrai que ces lettres étaient la propriété de Sophie, qu'elle le survécut et qu'il ne les eut jamais en sa possession, mais l'amitié intime qui unissait Fersen à sa sœur lui eût certainement permis d'y exercer sa censure s'il en eût exprimé le désir.

L'auteur qui plus que tout autre a nié que des relations intimes aient existé entre Fersen et la Reine et qui a voulu le prouver, c'est M. de Heidenstam qui publia, en 1914, *Fersen, Barnave et Marie-Antoinette*. M. de Heidenstam n'a négligé aucun moyen pour faire triompher sa thèse et son ouvrage semble n'avoir été écrit que dans le but de fortifier la légende de l'amour romanesque de Fersen pour la Reine de France. Nous citerons la conclusion de M. de Heidenstam pour faire voir de quelle façon catégorique il prend position dans la question :

« Un amour chevaleresque aussi profond qu'idéal et désinterressé, un dévouement sans borne, fait de tendresse et d'admiration, de compassion pour des malheurs immérités, des souffrances vaillamment supportées, voilà ce que nous révèlent ces lettres de Fersen à sa sœur au sujet de Marie-Antoinette. Il a aimé la Reine avec passion sans que jamais une pensée déloyale et charnelle ait terni la flamme de cet amour digne des troubadours de la Table Ronde. Marie-Antoinette l'a aimé de même, sans oublier un seul instant ses devoirs d'épouse et sa dignité de Reine.

« Pour lui elle portait une auréole au front. Pour elle, il était le chevalier sans peur et sans reproche, qui portait ses couleurs, prêt à la défendre, la lance au poing, contre tout venant ; l'ami éprouvé, auquel on pouvait tout confier, sur le dévouement duquel on pouvait compter à toute heure.

« Elle n'avait qu'une crainte : qu'il ne sacrifiât sa vie pour la sauver. Il n'avait qu'un regret : de n'être pas mort pour elle le 20 juin ou le 10 août.

« Ce que fut leur vie, lorsqu'ils purent être ensemble, dans les temps paisibles et heureux à Versailles, comme, plus tard, au milieu des orages de la Révolution ; ce que furent les efforts de Fersen pour la soustraire à la tempête, pour l'arracher aux outrages, à la prison, et à la mort ; ce que furent ses angoisses et son désespoir au courant du drame tragique, ses lettres à sa sœur nous le disent aussi. Cette sœur, la tendre et aimante comtesse Piper, fut la seule confidente, la seule à laquelle il ouvrit son cœur et confia son amour. Les termes de sa confession nous attestent la profondeur comme la pureté de ce sentiment. »

Ce passage est digne d'une manière personnelle d'écrire l'histoire qui a en vue moins la vérité et la fidélité historiques que la vérité individuelle que l'auteur veut bien tirer des faits pour servir la thèse qu'il désire faire triompher.

Du reste, Fersen n'était même pas à Paris le 10 août et n'eût par conséquent jamais pu désirer mourir pour elle ce jour-là !

On trouve aussi dans l'ouvrage de M. de Heidenstam de nombreuses erreurs.

Nous allons prendre une lettre au hasard dans le recueil de M. de Heidenstam et nous mettrons côte à côte le texte original et celui publié par lui. Voici un passage de la lettre de Fersen à Sophie du 24 décembre.

Fersen : *Penser a Elle et la regretter, voilà toutes mes occupations.*

Heidenstam : *Penser à elle, la regretter, voilà ma consolation.*

Fersen : *Rechercher tout ce que je puis trouver d'Elle et conserver ce que j'en ai, voilà tous mes soins et tous mes plaisirs.*

Heidenstam : *Rechercher tout ce que je puis trouver d'elle et en faire un trésor, voilà tout mon soin.*

Fersen : *En parler c'est ma seule consolation, et j'en jouis quelquefois mais jamais autant que je voudrois.*

Heidenstam : *En parler discrètement voilà mon apaisement.*

Fersen : *Sa perte est pour moi le chagrin de toute ma vie et mes regrets ne me quittent qu'avec elle.*

Heidenstam : *Sa perte sera le chagrin de toute ma vie.*

M. de Heidenstam ne s'est donc pas seulement rendu coupable de suppressions, il a ajouté une phrase de temps à autre, lorsqu'il estime que Fersen ne s'est pas exprimé d'une manière convenable. Des exemples typiques sont « en faire un trésor » ou « et en parler discrètement »...

Si vraiment les lettres de Marie-Antoinette n'avaient pas fait éclater la vérité, pourquoi les aurait-on brûlées ? Aurait-il été nécessaire de travestir ces lettres cordiales et confiantes entre Axel et Sophie, si elles ne laissaient pas deviner des choses qu'on a à tout prix voulu dissimuler ? Ces auteurs tenaient probablement plus à l'honneur d'Axel Fersen qu'à celui de la Reine de France !

***

Parmi les témoignages contemporains, rares sont ceux qui ont quelque valeur. Un des plus connus est celui de lord Holland, Henry Rich. Fox, dans ses *Souvenirs des Cours de France*, etc. publiés en 1862 dans la Bibliothèque des Mémoires relatifs à la Révolution Française. Lord Holland accuse Mme Campan d'avoir publié des Mémoires qui « dissimulent les vérités qui lui étaient connues. »

Nous le citerons :

« Elle fut la confidente des amours de Marie-Antoinette ; amours bien restreintes, sans scandale, sans abaissement, mais amours pourtant ». « Madame Campan, qui vit la restauration », continue-t-il, « ne fut pas aussi réservée dans ses entretiens que dans ses écrits. Elle fit connaître à des personnes, qui me l'ont fait connaître à moi, qu'il exista des rapports secrets entre la reine et le duc de Coigny. Soit timidité, soit froideur, le seigneur français fut charmé

de sortir d'une aussi dangereuse intrigue. Mme Campan avoua un fait curieux, c'est que Fersen était dans le boudoir ou la chambre à coucher de la Reine, tête à tête avec sa Majesté dans la nuit du fameux 6 octobre. Il échappa aux regards avec bien des difficultés sous un déguisement que lui procura Mme Campan. »

Dans les mémoires de lady Holland *The Journal of Lady Elisabeth Holland* (1791-1811), publiés en 1827 à Londres, Fersen que lady Holland, alors lady Webster, rencontra à Francfort le 6 août 1793, est mentionné comme le *lover* (l'amant) de Marie-Antoinette comme si c'était un fait connu de tout le monde. « M. de Fersen, l'amant *(the lover)* de la malheureuse Reine, vint me voir. Il est svelte et élancé et a dans ses manières la prétention d'un favori. Son dévouement à la Reine, encore accru pendant son séjour en prison, le rend au demeurant intéressant. Le 6 octobre, il s'est déguisé en *démocrate* et cria avec la populace « Vive la Nation », plutôt parce qu'il devait suivre de près la voiture de la Reine pour la protéger contre toute violence. »

Le témoignage de lord Holland a été beaucoup discuté, mais cette discussion nous semble au fond parfaitement inutile. Fersen aurait pu être présent à Versailles pour protéger la Reine, même s'il n'avait pas été son amant. Si pendant cette nuit mémorable, il restait devant la porte de sa chambre à coucher ou dans la chambre même, est au point de vue psychologique de peu d'intérêt. Personne ne dormit beaucoup cette nuit-là. Les circonstances n'invitèrent certainement pas au repos, encore moins à l'amour.

Dans les *Mémoires du Comte de Saint-Priest* que vient de publier le baron de Barante, la présence de Fersen à Versailles pendant les journées d'octobre n'est pas mentionnée. Mais cette publication qu'on attendait avec tant d'impatience dans le milieu des historiens, semble malheureusement être une nouvelle rédaction des mémoires plutôt que le texte original. Si ceux qui ont fait ces changements, l'ont fait par égard pour Marie-Antoinette, on peut affirmer que cela a été en vain — car ce qui subsiste ne constitue pas moins une des preuves les plus évidentes du caractère

intime des relations entre Marie-Antoinette et Fersen, « l'ami en titre », comme dit Saint-Priest, qui « coûtait peu à la couronne ». Il y a pourtant une chose que Saint-Priest ignorait : la visite clandestine de Fersen à Paris en 1792. « Depuis la séparation du Bourget, Fersen n'a plus vu la Reine, et c'est faussement qu'on a dit, qu'il s'est introduit dans sa prison de la Conciergerie ». Nous savons que Fersen vit la Reine la dernière fois en février 1792.

L'intimité de leurs relations semble confirmée par la correspondance secrète entre Marie-Antoinette et Fersen et dont l'existence paraît ne pouvoir être mise en doute. Voici comment nous l'avons découverte.

Comme nous l'avons déjà indiqué précédemment, il figurait sur le livre de correspondance un grand nombre de noms féminins. Parmi tous ceux-là, celui de Joséphine n'eût certainement pas retenu notre attention, si les lettres qu'il lui a adressées n'étaient très nombreuses et toutes numérotées. Fersen ne numérotait que les lettres qu'il adressait à la Reine, à Bouillé (concernant la fuite de Varennes) et quelquefois à M^me^ Sullivan, c'est-à-dire les lettres qu'il jugeait importantes. Ces lettres à Joséphine étaient donc importantes, selon Fersen.

La correspondance avec Joséphine est divisée en séries. Grâce aux *Journal* et lettres de Fersen, nous avons pu établir que chaque nouvelle série coïncide avec son départ de Versailles ou de Paris. Le contenu des lettres à Joséphine est fort varié, quelques-unes traitent des choses d'ordre pratique, d'autres de la politique, de son régiment ou de ses affaires personnelles. Autant il paraît improbable qu'il ait écrit à Marie-Antoinette pour la prier de commander une ruche pour sa cheminée ou lui louer un appartement, autant il est inconcevable qu'il ait écrit à une femme de chambre (ou une personne de service) de la Reine ou de Madame Sullivan sur son régiment ou que « Le Roi ne veut pas que j'aille à Paris avec lui ». « Joséphine » cache donc deux personnes à la fois : la Reine et celle qui servait d'intermédiaire. A un endroit du livre de correspondance, il ressort clairement que Marie-Antoinette était une des destinataires des lettres de « Joséphine ».

Joséphine 23 *août* [1788]. Lettre par Est[erhazy] quand je commence par « *Mon cher Comte c'est pour Elle.* » « Elle » — c'est ainsi que Fersen désigne toujours Marie-Antoinette quand il parle d'elle à ses amis. Pour la plupart des lettres il a noté qu'elles sont « en blanc », et surtout les 22 lettres qu'il écrit pendant son absence pendant la guerre de Finlande.

Comment serait-il d'ailleurs possible, que Fersen n'ait écrit à Marie-Antoinette d'autres lettres que celles qui sont mentionnées dans la colonne « *A la Reine* » du livre de correspondance ? Cette colonne mentionne deux lettres en 1783, deux en 1788 et trois en 1789 — ensuite, il n'y a plus rien qu'après la fuite de Varennes, où commença la correspondance officieuse que M. Klinckowström a publiée et qui comprend 22 lettres. Pour une époque, où on écrivait tant de lettres de politesse, il semble tout à fait impossible que Fersen n'ait échangé aucune lettre avec Marie-Antoinette, pendant les années 1783-1788 au cours de ses nombreux voyages et déplacements.

Nous n'avons pas réussi à trouver la correspondance de Fersen avec « Joséphine ». Peut-être les lettres ont-elles été brûlées en même temps que celles, qu'on a jugées compromettantes. Ou les retrouvera-t-on un jour dans les amas de lettres anonymes aux archives de famille, et qu'on n'a pas pu identifier ? Par les notes qui figurent dans le livre de correspondance, on est cependant autorisé de conclure que ces lettres étaient transmises au destinataire par des intermédiaires et qu'elles étaient le plus souvent écrites ou copiées par quelqu'un d'autre que Fersen.

Voici encore une note du *Journal Intime* qui tend à prouver que « Joséphine » désignait Marie-Antoinette.

« Je fus chez Mercy lui demander si on avoit eu soin des diamants de Joséphine, il eut le front de me dire qu'il ne savoit pas qu'il y en eut qu'il avait bien reçu une boete, mais qu'il en avait remis la clef a l'archiduchesse a son arrivée, tandis que c'etoit moi qui lui avoit écrit la lettre dans le temps et envoyé la boete. »

Il ne peut s'agir ici que des diamants de Marie-Antoinette, qui furent remis par Fersen à Mercy et que celui-ci remit à son tour à la Régente des Pays-Bas, la sœur de Marie-Antoinette. C'est au sujet de l'envoi de ses papiers et diamants que la Reine écrit la dernière lettre à Jarjayes, que nous avons déjà mentionnée.

Mais qui était donc l'autre Joséphine ? Dans les livres de dépense de Fersen nous trouvons deux personnes, qui portent ce nom, Joséphine Meyer et Joséphine Smith.

Nous savons d'un autre côté que Madame Sullivan avait une femme de chambre qui s'appelait Joséphine. Pendant le séjour clandestin de Fersen à Paris au mois de février 1792, Fersen habitait à l'étage supérieur de la maison de Craufurd, dans la rue de Clichy, et il raconte que sa chambre était voisine de celle de Joséphine. Quelquefois le nom de Joséphine figure dans le livre de correspondance, par exemple lorsque, pendant ce même séjour, il écrit à Craufurd après avoir quitté Paris : « Écrit Craufurd par Joséphine »

Tous ces indices nous permettent de conclure, qu'il existait une volumineuse correspondance secrète entre Fersen et Marie-Antoinette, à côté de celle que nous connaissons.

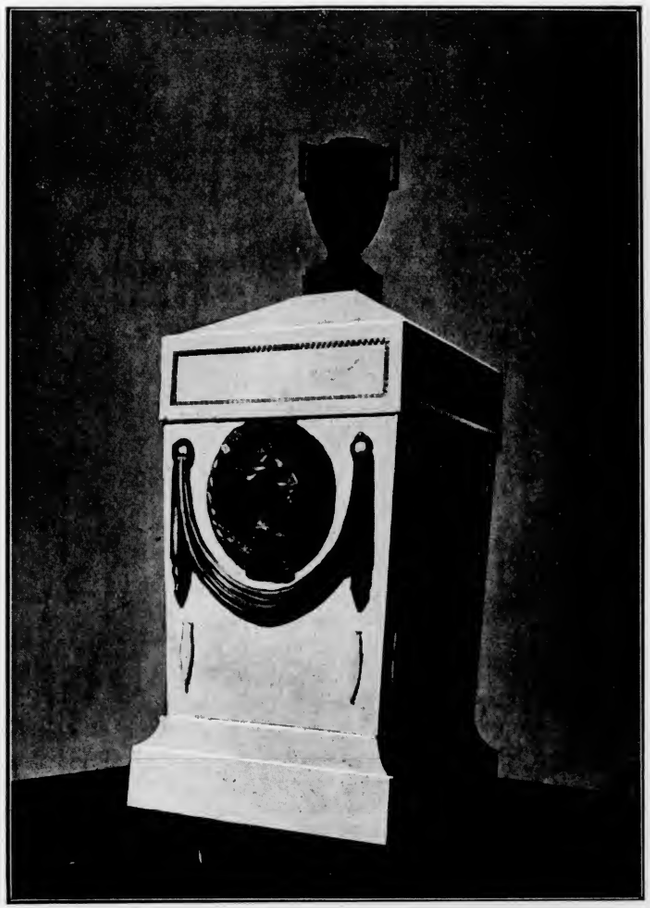
***

Il nous est impossible de répondre d'une manière absolument affirmative à la question, que nous avons posée en début de ce chapitre, faute de preuves définitives. Il existe par contre nombre d'indices psychologiques et matériels qui justifient une supposition dans ce sens.

Supposons que la réponse soit affirmative. Il reste encore à établir à quel moment Fersen aurait été en relations intimes avec Marie-Antoinette. Le 15 juillet 1798 Fersen a écrit la note suivante dans son *Journal* :

« Je me rappelle de ce jour, quand je suis arrivé de Dun[kerque?] et que je descendai chez Madame de Matignon et j'allai pour la première fois chez Elle. »

Nous n'avons pas réussi — hélas ! — à établir la date de



Monument commémoratif de FERSEN

(Elevé à Löfstad, par Sophie Piper)

cette visite, qui doit avoir été d'une grande importance, puisqu'il s'en souvient tant d'années après.

Dans les lettres de Fersen à sa sœur Sophie, on constate que sa façon de parler de Marie-Antoinette change à partir de 1789. Jusqu'ici il l'avait appellée *Elle*. De 1789 à 1790 il l'appelle *mon amie*, pour, après 1791, l'appeler alternativement *Elle* et *la Reine*. En 1789 il manifeste une grande impatience de quitter son service en Suède et il prend un congé d'un an, sans raison apparente. Déjà au printemps 1789, il décide de s'établir à Versailles et il s'occupe de trouver un appartement non loin du château. Après les journées d'octobre, à peine installé à Versailles, il rentre à Paris. En avril 1790, lorsque Taube recommande à Gustave III son ami Axel, il s'exprime en ces termes :

« Si votre Majesté voulait employer dans l'un ou l'autre cas [« grand Axel » Votre Majesté obligerait infiniment *La Personne qui s'y intéresse de ces tems-ci plus que jamais*, il est égal sous quel titre Votre Majesté voudrait l'employer, mais Votre Majesté *s'assurerait pour toujours de La Personne qui s'y intéresse.* »

Cette lettre est écrite trois mois après la visite de Fersen à Aix-la-Chapelle, au cours de laquelle les deux amis avaient en toute confiance discuté leurs affaires politiques et personnelles. Taube désigne avec « La Personne » — Marie-Antoinette. « S'y intéresse plus que jamais » ne peut guère être interprêté que comme un changement qui s'est produit dans les relations de Fersen et Marie-Antoinette. Lors de son retour à Paris, pendant l'été 1788, Axel avait lui-même écrit à Sophie qu'il serait « complètement » heureux si, dans « ce moment », il eût eu sa sœur à ses côtés.

On ne saura jamais faire preuve de trop de prudence en tâchant d'expliquer à la lumière de documents les liens qui unissent deux êtres humains. Aussi n'avons-nous point la prétention d'apporter une réponse définitive. Une chose est pourtant certaine : Marie-Antoinette aimait Axel Fersen. Lui, qui respectait tant l'autorité et la royauté ne se serait jamais permis de l'affirmer s'il n'eût point eu de preuves certaines de cet amour.

Si on veut tacher de prouver que Fersen a été l'amant de la Reine, il faut procéder tout autrement. Empruntons tout d'abord la méthode psychologique : écoutons d'une oreille attentive Fersen parler de Marie-Antoinette, soit dans les lettres à Sophie, soit dans son *Journal*, lorsqu'il écrit des notes brèves et rares sur ses sentiments pour elle et surtout sur ceux de Marie-Antoinette pour lui. En lisant ces notes, ces passages, cette pensée frappe tout naturellement le lecteur : Fersen était l'amant de Marie-Antoinette. Il n'aurait pu parler d'une manière si simple, si franche, si naturelle, si elle n'avait pas été *sa* femme, sa maîtresse. Comment aurait-il pu, souvent, comparer Marie-Antoinette à Madame Sullivan, cette aventurière qu'il jugeait vulgaire et illettrée s'il n'eût point existé entre elles une certaine analogie ? Et quelle analogie, sinon que ses relations avec elles eurent été analogues ?

Que signifie cette phrase souvent répétée dans les lettres à Sophie, qu'il serait heureux d'avoir à ses côtés « *vous deux* ». à la fois, et d'être « *nous tous* » ensemble ? Et ce quatuor que forment Axel et Marie-Antoinette d'un côté et Taube et Sophie de l'autre ? C'est un quatuor d'amis intimes — le frère parle à sa sœur de son amie et la sœur au frère de son amant. La Reine de France aurait-elle eu de tels sentiments pour Sophie, et tant d'intérêt pour ses affaires personnelles, ses soucis et chagrins si elle n'avait pas été la maîtresse d'Axel ?

La manière, dont Fersen accueille les bruits qui circulent sur le compte de Marie-Antoinette est d'ailleurs fort significative. Aurait-il en 1791 enregistré que « On dit que la R. couche avec Barnave » comme une chose en elle-même fort possible, s'il n'avait pas eu des raisons pour pouvoir admettre cette possibilité ? Lorsque Fersen note que le baron d'Edelsheim, le ministre de Bade à Rastatt, lui avait rapporté les paroles de Bonaparte, qui ne voulait pas négocier avec une personne « qui avait couché avec la Reine de France », il ajoute fort tranquillement : « Edelsheim repondit en riant qu'il avoit cru que les époques de l'histoire ancienne etoient oubliées. » S'il n'avait pas été l'amant de Marie-Antoinette, il aurait dû. dans ces deux cas, protester

avec indignation contre des calomnies aussi injurieuses. Quand, après la mort de Marie-Antoinette, il se rend dans une de ses propriétés en Suède, qui avait été donnée dans le temps par la reine Hedvig Eleonora à son amant le comte de Gyllenstierna, il note ce fait et ajoute que « *la similitude* » l'attachait encore plus à cette propriété. Et en lisant les journaux anglais, qui le calomniaient, il note : « *Je trouvai ennuyeux qu'on écrive sur moi et l'Infortunée Reine.* » Tout ce qu'il dit sur Elle, nous engage enfin, à douter de la thèse présentée et soutenue si ardemment par M. de Heidenstam.

***

Fersen avait-il vraiment sous l'écorce de glace un cœur ardent comme avait écrit Mme de Saint-Priest ? Ce n'est guère probable. Il est certain qu'il était au début plutôt flatté d'être l'objet de l'attention générale que personnellement engagé, ébloui et ensorcelé autant par les faveurs royales que lié par son cœur. A partir de 1788, on peut suivre dans ses lettres à Sophie l'évolution de ses sentiments pour Marie-Antoinette. C'est à partir de cette époque qu'il se sent vraiment lié à la Reine. Et lorsque Mme Sullivan lui propose, quelques jours avant la mort de Marie-Antoinette, de l'épouser, il hésite : son devoir lui ordonne de se réserver pour pouvoir être aux côtés de Marie-Antoinette le jour ou elle reprendra sa liberté.

Marie-Antoinette avait rendu sa vie belle et resplendissante, agitée et romanesque. Il lui vouait une profonde reconnaissance et un sincère dévouement et se sentait certainement heureux au début par ses faveurs, pendant les dernières années par son amour tendre et dévoué. Mais tandis qu'elle était pour lui une femme parmi d'autres il fut pour elle le seul homme.

Dès le commencement jusqu'à leur séparation définitive, on ne trouve rien de superficiel ou de passager dans leurs relations. Le premier instant fut pour tous les deux, quoique d'une façon différente, décisif. Le lien qui les unit

est attaché à ce qu'il y a de plus fort et de meilleur dans leur être. C'est pour eux deux un sentiment qui purifie et qui élève et qui est générateur des sentiments les plus nobles. Leurs relations resteront devant l'Histoire pleines de dignité et au-dessus des calomnies.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

Chapitre premier. — L'Éducation du fils d'un grand seigneur suédois 11

Chapitre II. — Le favori de Versailles 51

Chapitre III. — L'Officier suédois au service de la France 77

Chapitre IV. — L'Ami de la Reine 122

Chapitre V. — Le conseiller de la famille royale 193

Chapitre VI. — La catastrophe 271

Chapitre VII. — Le souvenir 320

Chapitre VIII. — Fersen était-il l'amant de Marie-Antoinette 370

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 JANVIER 1930
POUR
KRA, ÉDITEUR
20, RUE HENRI REGNAULT, A PARIS
SUR LES PRESSES
DE
PAILLART, A ABBEVILLE